

LE

CONGRÈS DES RELIGIONS

A CHICAGO EN 1893

PAR

G. BONET-MAURY
Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris

OUVRAGE CONTENANT 14 PORTRAITS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

LE

CONGRÈS DES RELIGIONS

A CHICAGO EN 1893

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard

LE

CONGRÈS DES RELIGIONS

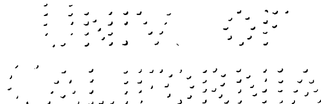
A CHICAGO EN 1893

PAR

G. BONET-MAURY

Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris

OUVRAGE CONTENANT 14 PORTRAITS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

Les méchants pensent que l'amour et Dieu sont différents et nul ne voit qu'ils sont un. Si tous les hommes savaient que Dieu et l'amour sont un, ils vivraient en paix.

(*Recueil Çivaïte.*)

Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur: car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?

(*1, Jean IV, 20.*)

AVANT-PROPOS

Mon voyage en Amérique (août à octobre 1893) m'a causé plus d'une surprise. Lorsque M. Albert Réville, professeur au Collège de France, me demanda de faire à sa place le rapport sur les travaux du protestantisme libéral en France depuis cinquante ans [1], pour la conférence nationale unitaire qui devait se tenir à Chicago en septembre 1893, et que la Délégation libérale des Églises réformées de France et le Comité libéral de Genève me firent l'honneur de me députer à cette assemblée, je ne m'attendais qu'à une chose : voir le pays des Channing, des Emerson, des Parker et m'assurer si ce rameau vigoureux du christianisme anglo-saxon portait encore des fruits. Or, à peine arrivé à Boston, j'appris que cette conférence unitaire n'était qu'une partie du vaste ensemble de congrès de toutes les religions du monde, qu'on avait convoqués à l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago et auxquels on a donné le titre peu exact de *Parliament of religions*.

Séduit de prime abord par cette conception grandiose,

1. Rapport présenté au Congrès des Églises unitaires à Chicago. Nîmes. Chastanier, 1894, in-8.

je priai mes amis de m'introduire dans le Congrès, et voilà comment j'ai pu assister en témoin, plutôt qu'en acteur, et sans caractère officiel, à cette assemblée unique dans son genre. Qu'il me soit permis de remercier ici publiquement MM. Fernand de Schickler, Albert Réville et le Rév. Jenkin Lloyd Jones qui, par leur concours amical et généreux, ont rendu possible ce voyage d'outre-mer, rêvé depuis vingt-cinq ans et qui m'a laissé des souvenirs ineffaçables.

Une autre surprise m'était réservée à mon retour. Les lettres que j'avais adressées d'Amérique au *Journal des Débats* et à la *Revue d'histoire des religions*[2] avaient piqué la curiosité du public français ; de tous côtés, à Paris, Nîmes, Montpellier, Montauban, on me demanda des conférences ou des articles sur ce Congrès étrange, en sorte que, pendant près d'un an, la plus grande partie de mes loisirs fut occupée à le faire connaître et à propager son esprit de paix et d'union. Enfin, la maison Hachette, sur la proposition de M. de Molinari, qui avait bien voulu reproduire intégralement mes lettres aux *Débats* dans son beau livre sur *Science et Religion*, me proposa de résumer les actes du Congrès religieux de Chicago en un volume de 330 pages, tâche difficile, si l'on songe que le Congrès avait duré dix-sept jours à deux et parfois trois séances par jour et que le compte rendu officiel, publié par les soins du Rév. J. H. Barrows, occupe deux volumes in-8, chacun de 800 pages, imprimés en petits caractères! Néanmoins l'occasion de rendre témoignage à cette manifestation de la vie religieuse, devant notre vieux monde sceptique et blasé, était trop belle pour que je ne la saisisse pas. Encouragé par le Rév. J. H. Barrows, qui m'a autorisé à traduire de nombreux extraits de son ouvrage et a bien voulu les compléter par ses informations personnelles; à l'aide du livre du Rév. Jenkin Lloyd Jones qui offre des

1. *Débats* du matin 1er octobre et du 23 novembre 1893. — *Revue d'histoire des religions*, fascicules de septembre-octobre et de novembre-décembre 1893.

variantes précieuses du texte des discours et de mes propres notes, j'ai essayé de donner de ce concile religieux, vraiment libre et presque universel, un aperçu à la fois exact et concis. Mon ami M. G. de la Quesnerie, professeur agrégé au lycée Saint-Louis, bachelier en théologie de l'ancienne Faculté de Strasbourg, m'a prêté le secours de sa parfaite connaissance de la langue et de la littérature anglaises et a collaboré activement à la rédaction de plusieurs chapitres : sans son aide dévouée, je n'aurais pu achever en moins d'un an un travail de si longue haleine.

Quant au plan du livre, il m'a été fourni par le programme même du Congrès, où se révèle, au premier coup d'œil, l'esprit synthétique d'un théologien français [1]. Tel qu'il est, ce plan offre une apologie de la religion, faite à l'aide des témoignages des prêtres et moralistes des principaux cultes existant actuellement sur la terre, sans compter celui de quelques libres penseurs.

Puisse ce modeste volume obtenir en France et dans les pays où la langue française est en honneur, un accueil aussi favorable que ses aînés d'Amérique en ont eu dans les pays anglo-saxons! Puisse-t-il trouver le chemin des cœurs, qui ont faim et soif de justice et de concorde! Puisse-t-il apaiser les esprits pugnaces, secouer les indifférents, encourager les pusillanimes, ramener l'espérance dans le cœur des pessimistes, en leur prouvant, par un grand exemple, que, si les formes et les organismes religieux subissent des variations et des crises, la religion, dans son essence, est, comme la vérité, indestructible et douée d'une jeunesse éternelle, à condition de se retremper de temps à autre dans les sources jaillissantes de l'Évangile du Christ et de la conscience humaine!

Paris, 4 juillet 1895.

G. Bonet-Maury.

1. Le Dr Bouquillon. Voir Introduction, p. 15.

LE
CONGRÈS DES RELIGIONS
A CHICAGO EN 1893

INTRODUCTION

L'idée d'un Congrès des religions n'est pas aussi étrange qu'elle paraît l'être au premier abord, car elle procède du besoin d'union, de paix et d'harmonie, qui nous est inné et qui répond à l'essence même de la religion. Elle est donc venue naturellement à l'esprit des prophètes et des poètes, ces voyants du monde idéal, des prêtres qui pensent et des souverains amis de la sagesse. C'est elle sans doute qui guida Alexandre Sévère lorsqu'il établit dans son palais cette chapelle singulière où Jésus-Christ avait une statue à côté d'Apollon et de Socrate, et peut-être a-t-elle hanté la grande âme de Marc-Aurèle. Que de fois les prophètes d'Israël ont-ils rêvé d'un âge d'or, où les gentils abjureraient les erreurs de leurs cultes et leur fanatisme, pour se réconcilier avec Israël à l'autel d'un seul Dieu! Écoutez le deuxième Isaïe [1] :

Le temps est venu de rassembler toutes les nations
Et toutes les langues;
Elles viendront et verront ma gloire, dit l'Éternel,
Je mettrai un signe parmi elles....
Voici, ô Sion! tu appelleras des nations inconnues,
Et les nations qui t'ignorent accourront vers toi

1. ISAIE. LXVI. 18; LV. 5; LVI. 6, 7.

A cause de l'Éternel ton Dieu,
Du Saint, de l'Éternel qui t'a glorifié!...
Et les étrangers qui se rallieront à l'Éternel
Pour l'aimer et le servir...,
Je les amènerai sur ma sainte montagne,
Et les réjouirai dans ma maison.
Leurs sacrifices seront agréés sur mon autel; [*peuples*.
Car ma maison sera appelée *Maison de prière pour tous les*

J. Amos Comenius, le dernier évêque de l'ancienne Église des frères de Bohême et de Moravie, l'un des précurseurs de la tolérance, conçut aussi au XVIIe siècle le projet d'un congrès religieux. Il ne s'agissait sans doute pas d'un congrès de toutes les religions, mais de toutes les confessions et Églises chrétiennes. « *Quod* (il s'agit de la réunion des dissidents) *non alia ratione fieri posse videtur, quam ut ad generalem oecumenicam Synodum orbis convocatur christianus* [1]. » — Et enfin, plus près de nous, Browning et Tennyson [2], les poètes que l'Angleterre pleure encore, ont rêvé d'une ère de paix des religions. Voici ce que le dernier écrivait dans le *Songe d'Akbar* :

Oui, je rêvais que, pierre à pierre, j'édifiais un sanctuaire,
Un temple qui n'était ni pagode, ni mosquée, ni église,
[du ciel;
Mais plus haut, plus simple, toujours ouvert à la moindre brise
Et la vérité, la paix, l'amour et la justice y faisaient leur demeure.

Ceci n'est pas, à proprement parler, un rêve de poète, c'est plutôt la réminiscence d'une tentative réelle, qui fut faite au XVIe siècle dans l'Inde mongole, par l'empereur Akbar, arrière-neveu de Tamerlan. Le prince musulman (1542-1605), mécontent de sa religion et surtout des prêtres de son culte, voulut étudier les autres religions qui étaient à sa portée, afin d'en tirer les éléments d'un « nouveau Coran ». Max Müller nous apprend qu'il fit faire pour sa bibliothèque une collection de livres religieux

1. Voir *Irenica quaedam scripta pro pace Ecclesiae*, 1643. (Communication de M. l'archiviste Keller, de Münster, président de la société Comenius.)
2. A. Tennyson, *The death of Œnone, Akbar's Dream and other poems*. London, 1892.

et nomma un état-major d'interprètes pour les traduire dans sa langue [1]. Akbar alla plus loin. Vers 1574, il fit bâtir à Fathpour-Sikri, près de Delhi, un édifice appelé l'Ibadat-Khana, composé de six grandes salles où se réunissaient, tous les jeudis soir, les savants et les prêtres des divers cultes et sectes pour y discuter les questions religieuses. La salle de l'ouest était réservée aux saïds, descendants du prophète; la salle du sud était pour les oulémas; la salle du nord pour les cheiks et les « hommes de l'extase », sans doute les çoufis; la salle de l'est pour les parias; les deux autres salles pour les brahmanes et les chrétiens. L'empereur visitait les salles tour à tour et prenait part aux entretiens, qui se prolongeaient parfois fort avant dans la nuit. Mais dans l'Inde, à cette époque, les passions de race et de religion étaient encore trop vives — et elles sont encore loin d'être calmées. Un soir que les oulémas et les çoufis étaient en train de discuter certaines questions litigieuses de l'Islam, les premiers s'échauffèrent, « leur col se gonfla », dit l'historien Badaoni, et il s'ensuivit un tumulte indescriptible. L'empereur leur fit dire que tous ceux qui ne sauraient pas se contenir et diraient des sottises auraient à quitter la salle. « En ce cas, ajoute malicieusement Badaoni, tous auraient dû sortir. » Les conférences de l'Ibadat-Khana se prolongèrent pourtant jusqu'après 1578; nous savons qu'en cette année deux missionnaires jésuites, venus de Goa, prirent part à une controverse avec les oulémas. — Aboul-Fazl, le confident d'Akbar, entrait tout à fait dans ses vues, et il était persuadé que toutes les religions du monde ont un fond commun. C'est à lui qu'on attribue l'inscription suivante, composée pour un temple que l'empereur voulait édifier à Kachmir :

O Dieu, je vois dans tous les temples des hommes qui te [cherchent,
Et, dans toutes les langues que j'entends parler, on chante tes [louanges!
  Polythéistes et Musulmans soupirent après Toi;
  Toute religion dit : « Tu es unique, sans égal! »
Soit dans une mosquée, le peuple murmure la prière sainte;

1. Max Muller, *The Science of Religion*. Introd., p. 209 et suiv.

Soit dans une église chrétienne, on sonne les cloches par amour
[pour Toi!
Tantôt je fréquente le monastère chrétien
Et tantôt la mosquée,
Mais c'est Toi que je cherche, de temple en temple!
Tes élus n'ont affaire ni avec l'hérésie, ni avec l'orthodoxie,
Car ni l'une ni l'autre ne se tient derrière le voile de Ta vérité.
Laissons l'hérésie à l'hérétique et le dogme à l'orthodoxe,
Mais la poussière des pétales de rose appartient au cœur du
[marchand de parfums!

Les efforts d'Akbar pour réunir ses peuples en une religion unique et nouvelle disparurent avec lui : ils ne furent pas repris ailleurs, mais ils devaient l'être à notre époque. En effet un rapprochement marqué s'est opéré depuis une cinquantaine d'années entre les confessions chrétiennes par les travaux des historiens, des diplomates, des exégètes et surtout des initiateurs d'œuvres charitables. Des tentatives ont été faites, avec des succès divers, pour réconcilier des groupes entiers d'Églises : par exemple aux conférences de Bonn entre les vieux-catholiques d'Allemagne et des Pays-Bas, l'Église anglicane et les Grecs orthodoxes, et aux congrès eucharistiques de Jérusalem (1893) et de Rome (1894) entre catholiques romains et Grecs orthodoxes. Nulle part cette aspiration de la chrétienté à l'union ne s'est manifestée de façon plus éclatante, en termes plus éloquents, que dans la récente *Lettre apostolique du pape Léon XIII aux princes et aux peuples de l'univers* (20 juin 1894).

« Nous songions, disait Léon XIII, aux multitudes immenses qui vivent en dehors du mouvement catholique : les unes ignorant complètement l'Évangile; les autres initiées, il est vrai, au christianisme, mais en dissidence avec la foi catholique. Et cette pensée nous causait une émotion douloureuse.

« Or, comme nous tenons ici-bas la place du Dieu tout-puissant qui veut amener tous les hommes au salut et à la cause de la vérité; comme aussi notre âge et d'amers soucis nous poussent vers l'issue de toute vie humaine, nous avons cru devoir suivre l'exemple de notre sauveur et maître Jésus-Christ qui, près de retourner au ciel, demanda à Dieu son Père, par une ardente prière, que ses disciples et ses fidèles

fussent un d'esprit et de cœur. *Je prie... qu'ils soient tous un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en vous.* Ce sont là les vœux de notre cœur et nous nous efforcerons, autant que possible, d'appeler et d'inciter les hommes, sans distinction de nation et de race, à l'unité de la foi divine. »

Vœux touchants, appel solennel, de la part d'un vicaire de Jésus-Christ, qui a presque un pied dans la tombe, mais auquel manque peut-être une vue claire de la situation du monde extra-chrétien ; en effet, le vénérable pontife traite encore les nations païennes de « nations malheureuses entre toutes, qui ne connaissent pas Dieu et vivent au sein d'une profonde erreur ! »

Or le monde a bien marché depuis le temps où l'on se représentait l'humanité comme coupée en deux parties : l'une, la chrétienté, éclairée seule par les lumières de la Révélation ; l'autre plongée dans les ténèbres du paganisme, dans l'ignorance totale de la divinité. Grâce au développement du commerce et à la rapidité des moyens de communication entre les continents; grâce aux récits des explorateurs et des missionnaires sincères qui ont rendu témoignage à l'influence morale exercée même par des religions inférieures sur leurs adeptes ; grâce surtout à la connaissance des livres sacrés des diverses races et au progrès de l'histoire des religions, bien des préjugés sont tombés, bien des barrières qui séparaient les peuples de culte différent sont abaissées. On ne considère plus les religions païennes comme des tissus d'erreurs et de mensonges, ni les païens comme des rebelles ou des maudits. Mais on commence à reconnaître, avec Justin martyr, qu'il y a eu, dans les religions et les philosophies païennes, des germes et comme des éclairs de raison divine; ou, pour emprunter le brillant symbole du récit des mages, on admet que Dieu a envoyé aux « gentils » une étoile, dont les rayons ont guidé les plus intelligents d'entre leurs sages vers le divin enfant de Bethléem ! Mais, quoique ce sentiment de bienveillance, ce devoir de rendre justice aux cultes non chrétiens se soit développé et ait grandi en Europe depuis une centaine

d'années, nulle part il ne s'est manifesté avec autant de force que dans l'Amérique du Nord.

Aux États-Unis, en effet, l'atmosphère religieuse est plus libre, plus dégagée des nuages orageux qui planent si souvent menaçants à l'horizon du vieux monde. Les dix races qui s'y croisent, au lieu d'être séparées et cantonnées dans les Églises hostiles, comme en Orient, sont étroitement mêlées, presque fondues, et, dans ce contact, ont sacrifié leurs préjugés particuliers, pour former une seule nation, qui a un sentiment très vif tout ensemble de son indépendance et de sa grandeur cosmopolite. Les Églises, de leur côté, affranchies de tout lien avec l'État, vivent uniquement des offrandes ou des legs des fidèles; la participation des laïques aux affaires de l'Église préserve le clergé de l'esprit clérical et rapproche les uns de l'autre dans le sein d'une même patrie, également aimée de tous, parce qu'elle respecte et protège également la liberté de tous les cultes. Ces nombreuses dénominations vivent côte à côte en bonne intelligence, sous ce régime de liberté, et quelques-unes, les unitaires et les israélites entre autres, ont atteint un degré de prospérité et une largeur de vues auxquels elles ne seraient certes point parvenues dans l'ancien monde.

Deux sociétés, issues l'une de l'Église unitaire, l'autre de la synagogue, ont puissamment contribué au mouvement d'idées qui a fini par aboutir à la convocation du Congrès : la *Libre Association religieuse* et la *Société pour la culture morale* [1]. La première, fondée à Boston (1867) par le Rév. F. E. Abbott, pasteur unitaire, a pour but « de favoriser les intérêts pratiques de la pure religion, d'accroître la solidarité spirituelle (*fellowship in spirit*) et d'encourager l'étude scientifique du sentiment religieux, ainsi que l'histoire des religions ». On compte dans ses rangs, outre des chrétiens unitaires, des juifs réformés (p. ex. le Dr Isaac Wise), des universalistes, des idéalistes (feu Emerson, colonel Higginson), des quakers et même des spirites. Elle a exercé

1. Les détails qui suivent sont empruntés au beau livre du comte Goblet d'Alviella : *l'Évolution religieuse contemporaine, chez les Anglais, les Américains et les Hindous*. Paris et Bruxelles, 1884, in-8.

une action réelle sur les Églises unitaires et universalistes, tendant à assigner un but commun à leur activité religieuse.

Ce but commun, que pourrait-il être, sinon l'action morale et philanthropique? C'est ce qu'a pensé M. Félix Adler, fils d'un rabbin de New York, et il a fondé la *Société de culture morale*. « Les hommes, a-t-il écrit, se sont si longtemps disputés sur l'Auteur de la loi morale, qu'elle-même est restée dans l'ombre. Notre société fait appel à la conscience, réclamant de l'État plus de justice et de l'individu plus de devoirs. » Sans se prononcer sur sa nature, ni sur son nom, M. Adler croit à l'existence d'une « réalité ultime » qui gît derrière les « phénomènes et d'où sort l'harmonie du monde ».

La Société de culture morale a des ramifications dans la plupart des grandes villes des États-Unis, et a, par son exemple, stimulé, affiné le sens moral, engourdi dans certaines Églises par la répétition machinale des rites ou liturgies.

Ces deux associations, en mettant en relief l'élément moral et le côté humain de la religion, avaient déjà réussi à rapprocher les chrétiens des israélites et des libres penseurs. La science comparée des religions, les récits des voyageurs et de missionnaires sincères, rendant témoignage aux vertus de maint païen, ont fait le reste et jeté comme un pont sur l'abîme qui séparait le monde juif et chrétien du monde des gentils. C'est ainsi que les liens cachés qui unissent les cultes les plus disparates, furent mis en évidence par le Rév. Schermerhorn; il fonda à New York une Église théiste sur la base de ce qu'il y a de raisonnable dans chaque religion du globe, et convia à en faire partie tous ceux qui, sans distinction de race ni confession, adorent Dieu et pratiquent le bien.

Mais nulle part cette tendance à une synthèse religieuse ne s'est manifestée d'une manière plus explicite que dans une brochure publiée en 1860, à Boston, sous ce titre : *la Sympathie des religions*. Dans cet opuscule, le colonel Thomas W. Higginson, l'un des héros de la guerre de Sécession et

président actuel de la *Free religious Association*, a donné le résultat de ses observations sur les peuples et leurs croyances, faites au cours de longs voyages. Après avoir passé en revue les religions historiques et les philosophies grecques, il arrivait à cette conclusion que, sous des formes diverses, il n'y a qu'une seule religion, dont les deux articles fondamentaux sont la paternité de Dieu et la fraternité humaine.

Le monde était donc mûr pour une conférence pacifique entre les représentants des grandes religions de la terre, et les États-Unis offraient un terrain tout préparé pour les bien accueillir. Aussi n'est-il pas étonnant que les directeurs de l'exposition de Chicago aient songé à organiser un Congrès des religions. N'était-ce pas une idée religieuse, la prédication de l'Évangile à des peuples inconnus, qui avait déterminé Isabelle la Catholique à favoriser l'expédition de Christophe Colomb? On voulait faire, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde, une exposition universelle, mais *les hommes valent mieux que les choses*[1] : ne fallait-il donc pas compléter l'exhibition des matériaux par une exposition des idées, de toutes les manifestations de la pensée humaine : sciences naturelles, histoire, philosophie, pédagogie? Or, entre toutes les forces morales qui agissent sur la société, nulle n'est plus puissante, nulle n'est plus grande par son principe comme par ses effets, que la religion; on décida donc d'avoir un Congrès des religions.

Chicago était un lieu de rendez-vous plus accessible pour les délégués de l'Extrême-Orient, que Londres ou Paris. Cette ville, admirablement située sur les rives du lac Michigan, qui est comme la « mer Méditerranée » de l'Amérique du Nord, se trouve au centre du continent, presque à égale distance de l'Asie et de l'Europe. Une douzaine de lignes de chemins de fer viennent y converger[2]. D'ailleurs l'Exposition colombienne, sorte de Venise improvisée avec ses palais,

1. *Not things, but men*, telle fut la devise adoptée par le Comité organisateur des congrès auxiliaires de l'Exposition colombienne.

2. Voir la remarquable conférence de M. Levasseur à l'Assemblée générale des Sociétés savantes. Paris, 1894.

ses canaux sillonnés de barques électriques et de gondoles, ses merveilles d'art et d'industrie, offrait un attrait puissant pour les étrangers.

Au printemps de l'année 1891, M. Charles Bonney, avocat à Chicago, le promoteur de la série des congrès auxiliaires, nomma les membres du Comité général des assemblées religieuses. C'étaient des ecclésiastiques choisis dans les rangs de toutes les dénominations [1]. Le Comité général s'adjoignit une section de dames, sous la présidence de Mme Augusta Chapin, docteur en théologie; c'est elle qui, avec le concours de lady H. Somerset, bien connue en Angleterre pour la part qu'elle a prise à la lutte contre l'alcoolisme, et de Miss Fr. Willard, l'apôtre du relèvement moral, s'efforça d'obtenir le concours des femmes les plus distinguées de notre époque. Le Rév. John Henry Barrows, élu président du Comité général, avec son coup d'œil vraiment génial, devina le parti qu'on pourrait tirer, pour le réveil du sentiment religieux et pour l'union des Églises, de leur contact avec les religions païennes; il fit comprendre à ses collègues que si l'on n'invitait que les délégués d'une partie du monde, cela ne serait qu'une répétition du Congrès pan-américain de M. Blaine [2] et qu'il fallait étendre les invitations à toutes les provinces du monde religieux. Le Comité, en conséquence, fit distribuer aux quatre coins du globe plus de 40 000 documents, et le président écrivit ou dicta plus de 10 000 lettres personnelles pour obtenir le concours d'un bon nombre de « leaders » de toutes les religions historiques. Voici la teneur de la circulaire qui fut lancée par le Comité en juin 1892 :

« Écartant toute idée de favoriser l'indifférence, le Comité est persuadé de l'utilité d'une conférence amicale entre des

1. Les principaux étaient : Mgr Feehan, archevêque de Chicago, et Mgr Keane, pour l'Église catholique; les Rév. W. Mac-Laren et Ed. Cheney, pour l'Église épiscopale; W. Lawrence, pour les baptistes; Frank Bristol, pour les méthodistes; Ranseen et Torgersen, pour les luthériens; J. H. Barrows, pour les presbytériens; Jenkin Lloyd Jones, pour les unitaires; Plummer, pour les quakers; Hirsch, pour les israélites.

2. Ce Congrès, organisé par l'homme d'État de ce nom, à Washington (1889), a essayé de former une sorte de *Zollverein* entre dix-sept États des deux Amériques; il a voté une déclaration en faveur de l'arbitrage, substitué à la guerre, pour résoudre les conflits éventuels entre nations américaines.

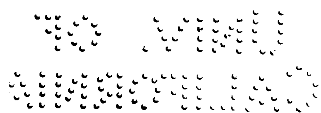
hommes animés de fortes convictions, pour montrer quelles sont les suprêmes vérités et quelle lumière la religion peut jeter sur les grands problèmes de notre époque. Nous croyons que Dieu existe, disait-on, et qu'Il ne s'est nulle part laissé sans témoignage; nous croyons que la religion, par son influence, contribue à l'accroissement de la prospérité publique et qu'elle est la première force vive dans l'organisation sociale. Nous sommes convaincus que Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, Il agrée les hommages de ceux qui Le craignent et observent sa justice; c'est pourquoi nous invitons cordialement les représentants de toutes les croyances à nous aider à présenter au monde, à l'Exposition de 1893, les *harmonies et les traits d'union religieux de l'humanité* et aussi à exposer es œuvres morales et spirituelles qui sont à la base du progrès. On se propose d'examiner les fondements de la foi religieuse, de passer en revue les triomphes de la religion dans tous les âges, d'exposer sa situation chez les différentes nations et son influence sur la littérature, les beaux-arts, le commerce, le gouvernement et la vie de famille; d'indiquer l'efficace de la religion pour faire avancer la tempérance et la pureté des mœurs et son accord avec la vraie science, de faire ressortir l'importance du jour de repos hebdomadaire; en un mot, d'accroître les forces qui pourront amener l'unité de l'espèce humaine dans le culte de Dieu et le service de l'homme. »

Une seconde circulaire (1er mars 1893) donna le programme des travaux, calculés pour seize journées à trois séances par jour, sauf le dimanche. Ce n'était pas chose facile de décider les Orientaux, indolents ou méfiants, à entreprendre un si long voyage, de grouper toutes les bonnes volontés et enfin de s'assurer le concours de l'homme le plus compétent pour traiter tel et tel sujet.

Le pasteur J. H. Barrows a bien rendu cette activité prodigieuse et rayonnant dans toutes les parties du monde, qui a précédé le Congrès et dont il a été l'âme, dans une page vibrante de son livre, que nous ne pouvons mieux faire que traduire :



JOHN HENRY BARROWS (Chicago)



« Pendant près de deux ans et demi, dit-il, toutes les lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur travaillèrent, sans s'en douter, pour le Parlement des religions. Les facteurs de Chicago distribuèrent des paquets de lettres qui avaient d'abord passé par les mains bronzées des commis des postes à Madras, Bombay et Tokyo. La Compagnie des steamers Péninsulaire et Orientale, les grandes lignes du Pacifique desservant la Chine et l'Australie faisaient les commissions pour le Comité général. Les steamers d'Islande et de Nouvelle-Zélande servaient de chevaux de poste pour le Parlement. Des lettres avaient été expédiées dans 30 pays différents, et il vint des réponses en anglais, français, allemand, norvégien, italien, latin, espagnol, grec, arménien, bohémien, polonais, japonais, chinois et hindoustani. L'intérêt du monde entier augmentait à mesure qu'approchait la date de cette assemblée mémorable, dont le succès devait éclipser l'attente des plus confiants. Ce Parlement était l'objet de la curiosité ou des espérances, partout où il y avait des hommes qui pensent ou qui prient : dans les confréries monastiques de l'Inde ou dans les cloîtres du Japon; dans les conseils de prélats catholiques ou dans les retraites studieuses des universités anglaises ou allemandes. On envoya au président du Comité général des mémoires couronnés : sur le confucianisme et le taoïsme, pour lesquels avaient concouru plus de soixante lettrés chinois. Le gouvernement du Céleste Empire chargea le premier secrétaire de sa légation à Washington d'assister aux séances du Congrès. Des articles furent préparés par quelques-unes des sectes nouvelles et plus petites de l'Inde, qui ne pouvaient envoyer de délégué. Enfin M. James G. Blaine et son successeur au ministère d'État à Washington, M. John W. Foster, ainsi que plusieurs ministres et consuls des États-Unis à l'étranger, prêtèrent le concours de leur diplomatie au Comité général[1]. »

Les réponses commencèrent à venir au mois d'août 1891.

Celles des Églises chrétiennes et synagogues des États-Unis étaient en général favorables. « Le projet me semble

1. *The World's Parliament of Religions.* Chicago, 1893. IIe vol., p. 59.

très noble, écrivait feu Philippe Brooks, l'éloquent évêque anglican du Massachusetts. Il s'adresse à l'imagination, à la raison, et répond à nos meilleurs vœux pour le bonheur de l'humanité. Convoquer les représentants de toutes les religions du globe, c'est à la fois reconnaître l'universalité du sentiment religieux et celle de la Providence. » L'Europe et l'Asie envoyèrent aussi des adhésions significatives : notons entre autres celle de M. W. Gladstone, de Max Müller, du Dr Adler, grand rabbin de l'empire britannique, de l'émir Ali, juge à la cour suprême des Indes, du P. Hyacinthe.... Ce dernier écrivait dans la *Contemporary Review* de juillet 1892 : « Il n'est pas vrai que toutes les religions soient fausses, excepté une seule. La chrétienté de l'avenir, plus juste que celle du passé, assignera à chacune sa place dans cette œuvre de préparation à l'Évangile, que les anciens docteurs de l'Église avaient discernée dans le paganisme et qui n'est pas encore complète. » Le Comité général recueillit, en tout, l'adhésion de 3 000 personnes, auxquelles on donna le nom de conseillers consultatifs (*advisory councillor*).

Et pourtant, telle est la réputation d'intolérance et de « combattivité » que les anciens conciles et synodes ont faite aux théologiens, que le Parlement des religions rencontra encore plus d'adversaires ou d'incrédules que d'adhérents. On lui prédit le sort de la tour de Babel. Sa propre Église, la première Église presbytérienne de Chicago, refusa de seconder le pasteur J. H. Barrows dans son entreprise, et l'Assemblée générale des Églises presbytériennes d'Amérique, réunie à Portland (1892), condamna solennellement le projet d'un Congrès des religions. Le Comité de Chicago essuya aussi plusieurs refus du dehors. Notons celui du sultan de Turquie, chef de l'islamisme, décision qui embarrassa singulièrement les prélats de l'Église grecque, de l'Église arménienne et des autres Églises orientales. On ne s'étonnera pas davantage de la fin de non-recevoir opposée à l'invitation par M. Pobedonotseff, le procureur général du Saint-Synode de l'Église russe, le persécuteur impitoyable de tous les dissidents de l'empire. Mais le refus auquel on fut le plus sensible fut celui de l'archevêque de Cantorbéry, parce qu'il

devait entraîner l'abstention de l'élite du clergé anglican en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Sa lettre était ainsi conçue :

« Le christianisme est la religion unique. Je ne puis comprendre comment cette religion peut être regardée comme faisant partie d'un congrès religieux, sans qu'on admette les autres cultes sur un pied d'égalité avec elle. Votre programme déclare que l'Église de Rome est l'Église catholique et il traite l'Église épiscopale d'Amérique et, par analogie, l'Église d'Angleterre comme étant en dehors de l'Église catholique. Or cette situation qui nous serait faite est intolérable. »

Mais le pasteur Barrows est un de ces hommes de la trempe de Christophe Colomb, qui ont non seulement foi dans une idée, mais assez d'énergie pour lutter et, au besoin, souffrir pour elle, parce qu'elle s'identifie pour eux avec la cause du Christ. C'est un homme d'une quarantaine d'années, qui joint à l'ardeur du tempérament français le sang-froid et la persévérance d'un Anglo-Saxon. Son front large et dégarni est celui d'un penseur, il a la bouche de l'orateur et le regard d'un hardi capitaine. Le succès du Congrès dépendait en grande partie de l'adhésion des évêques catholiques américains.

Car l'Église catholique romaine compte actuellement 15 millions d'âmes aux États-Unis et elle a pour *leaders* des hommes de grand talent, tels que le cardinal Gibbons et Mgr Ireland. La question fut portée devant l'assemblée annuelle des archevêques, réunis à New York en octobre 1892.

Et d'abord, paraît-il, ce furent les objections conservatrices du genre de celle du primat anglican qui l'emportèrent. « L'Église pourrait-elle se mêler à pareille aventure? Pourrait-elle se mettre sur un pied d'égalité avec les protestants; pis encore, avec les païens? » — Mais alors un vieil archevêque se leva et dit : « Saint Paul était un grand fou! Qu'allait-il faire au milieu des païens? Pourquoi n'a-t-il pas agi en bon catholique respectable et n'est-il pas resté chez lui? » Ce mot heureux et juste fit tomber les préven-

tions; on décida que l'Église catholique des États-Unis participerait au Congrès, « non pas pour s'abaisser au niveau des autres confessions, mais, comme le divin Sauveur, pour montrer à de pauvres égarés, qui eux aussi sont des créatures de son Père, le chemin de la vérité, de la charité, de la véritable adoration ».

Mgr Keane, recteur de l'université de Washington, fut chargé d'assurer la représentation des catholiques au Congrès; il s'entendit avec le pasteur Barrows pour arrêter l'organisation générale, rédigea le règlement d'ordre et le programme du Congrès des religions. Il fut décidé que le programme comporterait quatre sections ou branches: les trois premières auraient leurs séances du 11 au 27 septembre.

I. La première section se composait de *séances publiques*, dites *de réunion*, où les représentants des divers cultes exposeraient leurs idées sur les grands sujets annoncés dans la première circulaire (salle Christophe-Colomb), et de *conférences familières*, où les docteurs de chaque Église répondraient au public.

II. Pendant le même laps de temps et dans l'amphithéâtre voisin (salle Washington), les dénominations chrétiennes et le judaïsme présenteraient à tour de rôle au monde l'exposé de leurs doctrines caractéristiques et des services rendus par chacune d'elles à l'humanité. Ces séances eurent le nom de *présentations*. Ces deux sections formèrent le Congrès des religions proprement dit.

III. La troisième partie consistait dans la réunion des congrès particuliers à chaque confession et au judaïsme; où seraient lus des rapports sur le progrès de chacune d'elles et leurs intérêts propres. Les *leaders* de ces Églises invitaient cordialement les délégués d'Églises étrangères à assister à leurs séances.

IV. Enfin la quatrième branche, du 27 septembre au 15 octobre, devait être consacrée aux congrès des différentes sociétés religieuses : Missions chez les païens, Alliance évangélique, Union chrétienne des jeunes gens, Société pour l'effort chrétien (*christian endeavor*). Le règlement d'ordre adopté était fort sage : il ne devait pas y avoir de discus-

sions en séance publique. — Tour à tour, les organes de chaque religion devaient exposer aussi nettement que possible et sans atténuation ce qu'elle avait à offrir pour éclairer et moraliser l'homme, mais dire non moins franchement les lacunes de leur culte. Les débats et objections étaient renvoyés à la section scientifique, que je viens de nommer (branche I) et qui devait tenir ses séances dans des salles plus petites.

Quant au programme d'essai, le Comité pria le recteur Keane de lui rédiger un projet; celui-ci, après avoir consulté ses collègues de l'université de Washington et le Dr Bouquillon, ancien professeur à l'université de Lille, fournit un plan qui a été adopté, à peu de chose près. Au fond, le programme peut se ramener à ces trois parties :

I. *La religion en soi* : universalité de la croyance en Dieu. L'idée d'un Dieu unique, père de tous les hommes. La vie future.

II. *La religion dans ses rapports avec* : 1° la famille; 2° les sciences, arts et lettres; 3° la morale; 4° les problèmes sociaux; 5° l'humanité. — Justice internationale et arbitrage.

III. *La situation actuelle de la religion* : perspectives d'union des Églises chrétiennes et d'union religieuse de la famille humaine. — La religion universelle et définitive.

Le local choisi pour lieu de réunion était l'*Institut des Beaux-Arts*, situé dans un quartier central de Chicago, sur l'avenue Michigan, tout près du lac. Cet édifice, pourvu de deux vastes amphithéâtres au rez-de-chaussée et de nombreuses salles au 1er étage, n'avait qu'un inconvénient, celui d'être contigu à la station du chemin de fer d'Illinois central et à un embarcadère de steamers.

La séance d'ouverture eut lieu le lundi 11 septembre 1893, dans l'amphithéâtre Christophe-Colomb. Cette salle est surmontée de galeries sur trois côtés du rectangle; la galerie faisant face à l'estrade était ornée de drapeaux de toutes les nations, parmi lesquels le tricolore français figurait près du drapeau étoilé des États-Unis. Dans la galerie de droite, près l'estrade, se trouvaient des orgues et des places réservées pour le chœur. Longtemps avant l'heure fixée, les gra-

dins et les bancs étaient garnis d'une foule d'auditeurs, qu'on peut évaluer à 4 000 personnes. Ces gens appartenaient à toutes les classes de la société et étaient venus de tous les pays; l'élément ouvrier et féminin y dominait; beaucoup étaient venus à Chicago à l'occasion de l'Exposition; mais, à leur attitude réfléchie et intelligente, à leur persévérante attention pendant les dix-sept jours que dura le Congrès, on pouvait juger qu'ils étaient là dans l'attente de quelque chose de grand. A dix heures les représentants de dix religions historiques firent leur entrée bras dessus, bras dessous, au milieu des vivats enthousiastes de l'assemblée et prirent place sur l'estrade. Impossible de rendre le spectacle pittoresque qu'elle offrait. Au centre, vêtu d'une robe écarlate et sur un siège d'honneur, le cardinal Gibbons, primat catholique des États-Unis. A ses côtés étaient groupés les délégués orientaux, aux robes multicolores : ici c'était le brahmane Vivekananda vêtu de rouge, sa tête bronzée surmontée d'un turban jaune; près de lui, le bouddhiste Dharmapala, vêtu d'une toge de blancheur immaculée, sur laquelle se détachait sa chevelure noir d'ébène. A gauche de l'estrade, Mgr Latas, archevêque de Zante, entouré de deux ou trois popes; près de lui, la face noire, mais aux yeux brillants, de Mgr Arnett, évêque méthodiste d'Afrique, et plus loin, à droite, le groupe des mandarins chinois et des bonzes japonais, en robe de soie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel

Il est difficile de dresser la statistique du Congrès des religions, à cause des fluctuations du nombre des délégués qui assistèrent aux séances et surtout parce qu'un assez grand nombre d'auteurs de mémoires, qui y avaient adhéré, ne sont pas venus et qu'on a dû les faire lire par des suppléants. En revanche, un certain nombre de membres actifs du Congrès n'ont pas présenté de travaux. Nous avons donc été amené à établir séparément la statistique des travaux et celle des députés assistants. Ces députés représentaient environ 1 290 000 habitants du globe.

Statistique des Travaux lus et des Députés présents au Parlement des religions à Chicago.

		Religions	Travaux.	Députés.
Chine		Confucianisme-taoïsme	5	3
Siam		Bouddhisme	1	1
		Christianisme	2	2
Japon		Shintoïsme	2	1
		Bouddhisme	7	6
		Christianisme	2	2
Hindoustan et Ceylan.		Brahmanisme	4	2
		Jaïnisme	1	1
		Bouddhisme	2	1
		Brahmo-somaj	2	2
		Chrétiens	3	3
		Parsisme	2	»
	Islamisme	Musulmans de l'Inde	»	2
		— d'Europe et d'Amérique	2	0
		Chrétiens	2	2
	Judaïsme		12	10
	Christianisme.	Grecs orthodoxes	5	6
		Chrétiens d'Arménie — Arméniens	»	2
		Chrétiens d'Arménie — Protestants	4	2
		Catholiques romains	20	18
		Protestants d'Europe ou d'Amérique	102	100
		Agnostiques ou libres penseurs	2	2
		Total	182	168

On a reproché aux organisateurs du Congrès de Chicago d'avoir déployé sur l'estrade une mise en scène déplacée, d'avoir fait là *une sorte de parade foraine* indigne de la majesté de la religion. Je ne pense pas que le reproche soit fondé. MM. Ch. Bonney et Barrows n'ont pas plus visé à l'effet que M. le vice-recteur de l'Académie de Paris quand il invite les professeurs des diverses facultés à paraître avec leurs robes multicolores à une cérémonie funèbre ou à une solennité académique. L'aspect bizarre de l'estrade résultait de la juxtaposition même de ces prêtres ou théologiens de tant de races différentes. Mais ces paradoxes de costume et de couleur ne pouvaient choquer qu'un coup d'œil superficiel. En y regardant de plus près, on lisait dans tous les yeux une expression de bienveillance, une aspiration commune, ce je ne sais quoi qui pousse tout homme digne de

ce nom à lever les yeux au ciel et à y chercher le secours d'une puissance invisible, dont il dépend et puis le sentiment de solidarité dans la souffrance, l'ardent désir de se concerter pour soulager les misères de l'humanité.

Le premier acte de ce Congrès cosmopolite fut un acte d'adoration pour Dieu tout-puissant. Un petit nombre de voix, soutenues par les orgues, chantèrent les paroles du psaume C dans la version retouchée par Wesley :

Devant le trône redoutable de Jéhovah
Prosternez-vous, ô nations, avec une joie sainte!
Sachez que Dieu est le seul Seigneur.
C'est lui qui crée et c'est lui qui peut détruire!

A quoi la foule répondit en entonnant, sur la vieille mélodie du psaume C, la doxologie de l'évêque Ken :

Louez Dieu de qui viennent toutes les bénédictions,
Louez-le, vous, ses créatures ici-bas,
Louez-le là-haut, Armée des cieux,
Louez le Père, le Fils et le Saint-Esprit!

Après qu'on eut encore chanté deux strophes, tout le monde, à un signal du président, se leva; Mgr Gibbons s'avança sur le devant de l'estrade, il fit le signe de la croix et, d'une voix faible, mais très distincte, prononça en anglais le « Notre Père ». Quel acte solennel! quel événement inouï dans les annales de l'Église catholique, que le fait de cet archevêque, revêtu de la pourpre romaine, se levant au milieu de cette assemblée d'hérétiques, de païens et de schismatiques et disant la prière du Seigneur Jésus. Que nous sommes loin du temps où O'Connel disait : « L'Église catholique prie pour tous les hommes : elle ne prie avec aucune autre église » !

Après le cardinal, M. Charles Bonney, président du Comité organisateur des congrès, ouvrit la série des discours de bienvenue aux délégués étrangers. Il dit en résumé :

« Adorateurs de Dieu, et amis de l'homme, réjouissons-nous et rendons grâce à Dieu d'avoir pu voir ce jour glorieux, car c'est un événement unique dans l'histoire que la



JACQUES, CARDINAL GIBBONS (Baltimore)

réunion de ce Congrès universel des religions et on ne peut estimer trop haut la portée de son influence sur les relations futures des diverses races.... En effet, lorsque les croyances religieuses du monde se reconnaîtront mutuellement pour sœurs, filles d'un même Père, que tous professent aimer et servir, alors — mais pas avant — les nations de la terre céderont à l'esprit de concorde et désapprendront la guerre.

« Dans ce Congrès, le mot religion signifie amour et adoration de Dieu, amour et service des hommes. Nous croyons à la vérité de cette parole de l'Écriture « que Dieu ne fait point « acception de personnes; mais que, quiconque le craint et « pratique la justice, à quelque nation qu'il appartienne, lui « est agréable ».

« Nous nous approchons les uns des autres, dans des sentiments de confiance et de respect mutuels : on ne demande à personne ici d'abjurer ses croyances, ni de faire le moindre compromis avec ce qu'il considère être la vérité ou le devoir.

« Naturellement, Dieu se révèle à un enfant autrement qu'à un homme, à un savant autrement qu'à un illettré, chacun de nous ne peut voir Dieu qu'avec les yeux de son âme, ou plutôt à travers les lunettes de couleur de sa propre nature. La paix religieuse viendra quand chacun de nous cherchera sincèrement à savoir comment Dieu se révèle à autrui et se souviendra de cette loi inexorable : « Vous serez « jugés d'après la même mesure qui vous aura servi à juger « les autres. »

Puis M. Bonney expliqua la genèse du Congrès des religions, en expliqua la distribution en quatre branches et conclut en ces termes :

« Un point mérite d'être mis en relief : bien que les membres du Congrès, en tant qu'hommes, se rencontrent ici sur le pied d'une parfaite égalité, nous reconnaissons et respectons le grade hiérarchique de chacun dans sa propre Église, comme étant le prix de ses services. Nous ne prétendons pas davantage attribuer à toutes les religions un mérite égal. Dans ce Congrès, chaque système religieux demeure dans son entier, sans être modifié en aucune façon par ses rapports avec les autres. Ce que nous voulons, c'est former

la sainte ligue des religions contre l'irréligion et les amener toutes à conserver entre elles des rapports fraternels, pour le bien des mœurs, le progrès de la charité et du respect mutuel. »

Ce discours, qui répondait si bien aux sentiments du public, fut couvert d'applaudissements. Le Rév. J. H. Barrows se leva alors et, d'une voix vibrante de joie, parla au nom du Comité général :

« Soyez les bienvenus, s'écria-t-il, ô sages de l'Orient et de l'Occident, dans cette jeune capitale de notre civilisation occidentale ! Puisse l'étoile qui vous a guidés jusqu'ici être semblable à cet astre qui conduisit les mages d'autrefois ! Puisse le Ciel bénir les travaux de cette assemblée, en vue d'affranchir les hommes de l'erreur, du péché et du désespoir ! »

Il déclara enfin qu'il aurait été incapable de vaincre les obstacles qui sont survenus pendant les deux ans et demi de préparatifs, sans l'aide de Dieu « qui a plus souci de la paix et de l'amour de tous ses enfants, que du triomphe de tel ou tel *credo* ecclésiastique ». « Au fronton de notre Congrès, dit-il, ne flotte la bannière d'aucune secte, car sur notre drapeau sont inscrits pour la première fois ces mots : Amour, Solidarité, Fraternité. Voilà l'esprit qui doit nous animer, et si quelqu'un se permettait une offense contre cet esprit, ne le reprenez pas publiquement ; votre silence sera pour lui le blâme le plus amer. »

Vinrent ensuite Mgr Feehan, archevêque catholique de Chicago, et le cardinal Gibbons. Ce dernier, dans un langage élevé, déclara que le Christ nous a donné, dans la parabole du « bon Samaritain », la plus belle leçon de tolérance qu'on puisse imaginer :

« Jamais, dit-il, nous n'accomplissons un acte plus agréable à Dieu que lorsque nous tendons la main d'association et d'amour dévoué à un de nos semblables souffrant. Jamais nous n'approchons plus près de notre modèle que lorsque nous faisons briller un rayon de l'amour céleste sur l'âme assombrie d'un de nos frères. Jamais nous ne nous montrons plus dignes du titre d'enfants de Dieu, que

lorsque nous faisons pousser les fleurs de la joie et de l'allégresse dans des cœurs desséchés et stériles. »

Alors M. Ch. Bonney, après avoir rappelé tout ce que le Comité des congrès religieux devait au concours des dames auxiliaires, présenta la Rév. Augusta Chapin, la première Américaine qui ait obtenu le diplôme de docteur en théologie. Celle-ci, avec beaucoup d'à-propos, rappela que c'est à une femme, à Isabelle de Castille, que Christophe Colomb dut l'appui décisif qui lui permit d'entreprendre son voyage de découverte.

« Et cette grande princesse, dit-elle, ne crut pas seulement à la vision géniale d'un nouveau monde; elle entrevit là-bas une ère nouvelle de développement intellectuel et de dignité morale pour les femmes. Depuis cinquante ans, en effet, l'opinion publique à l'égard des femmes a fait de tels progrès aux États-Unis, qu'aujourd'hui on leur ouvre l'accès de presque toutes les carrières. »

M. Higginbotham, président du Comité général de l'exposition, et le Rév. Alexandre Mac-Kenzie, pasteur de l'Église *Memorial Shepherd* à Cambridge, prononcèrent encore deux allocutions de bienvenue. Ce dernier célébra, avec fierté, la glorieuse part que les puritains, les *pilgrim fathers*, eurent dans la fondation de la Nouvelle-Angleterre et montra que « les États-Unis offrent l'exemple unique d'une république composée de vingt peuples divers fondus en une seule nation par la vertu sociale et civilisatrice de l'Évangile ».

La série des discours de bienvenue étant close, ce fut le tour des députés étrangers de répondre. Vingt-trois prirent la parole et s'exprimèrent en anglais, sauf le délégué chinois et quelques bonzes japonais qui durent se servir d'interprètes. Le premier est Mgr Latas, à qui sa longue barbe et son port majestueux donnaient un aspect hiératique. Après avoir remercié la nation américaine et les organisateurs du Congrès de l'invitation adressée à l'Église hellénique [1], il se tourna vers les prélats de tout culte, assis sur l'estrade

1. L'Église orthodoxe de Grèce a été représentée en outre par M. Phiambolis, prêtre résident à Chicago, et par une lettre de Mgr Ghermanus, métropolitain d'Athènes.

autour de lui, et les salua comme ses frères en J.-C., de qui a pris son origine tout ce qu'il y a de bien dans ce monde, et comme les fils du même Père qui est dans les cieux; puis, levant les mains au-dessus de l'assemblée, il bénit ce grand pays et le libre peuple des États-Unis ! Alors le président Bonney, enthousiasmé, s'écria : « En vérité, cet acte est magnifique ! » et l'assemblée souligna ces mots par ses vivats.

A cet instant parut Protab Mozoumdar, Hindou au teint basané, représentant du *brahmo-somaj*, sorte de théisme hindou-chrétien. Il rappela, en termes éloquents et avec un sentiment de fierté, que, tandis que les grands empires d'Assyrie, d'Égypte, de Macédoine et de Rome ont disparu avec leurs armées et que les monuments de leur civilisation matérielle sont en ruines, l'Inde, ce berceau des races de l'Europe, a conservé intact le trésor de la science.

« Pourquoi cette différence? dit-il. Parce que dans notre pays le sentiment religieux, la pensée philosophique sont restés vivaces et féconds. N'en avez-vous pas la preuve dans ce fait qu'un aussi grand nombre d'Hindous, brahmanes, jaïnistes ou bouddhistes, ont franchi six mille lieues pour assister à cet auguste Parlement des religions? »

On nous présenta ensuite l'honorable Pung-Kwang-Yu, premier secrétaire de la légation chinoise, accrédité spécialement par l'empereur pour assister au Congrès. Le public l'accueillit avec de grandes démonstrations de sympathie, sans doute afin de protester contre la loi rigoureuse portée dernièrement par le gouvernement des États-Unis contre les travailleurs chinois émigrants. Il y répondit par un speech écrit et traduit à l'avance :

« Ceci, dit-il, est un moment solennel dans l'histoire des peuples et des religions. Le grand sage de la Chine qui est honoré non seulement par des millions d'âmes dans notre pays, mais par le monde entier, Confucius, croyait que tous les devoirs peuvent se résumer dans celui de *réciprocité*, et je pense que ce mot trouve une interprétation nouvelle et glorieuse dans les actes de cette assemblée mémorable. »

Le prince Serge Volkonsky, un homme de trente-cinq ans,

au beau type slave et aux cheveux et aux yeux noirs, tout en déclinant le caractère de représentant officiel de l'empire russe ou de l'Église slave, exprima à son tour sa sympathie pour cet essai de symphonie des religions en racontant une légende populaire de son pays, au sens profondément religieux : *La pécheresse damnée, l'ange et la carotte*, qui eut un grand succès.

Reuchi Shibata, grand prêtre de la secte shintoïste du Zhikko, prit à son tour la parole au moyen d'un interprète.

« Je dois rendre hommage, dit-il, au Congrès des religions, tenu à Chicago, et qui est le résultat des efforts de tant de philanthropes, car, à mes yeux, c'est l'assemblée la plus grandiose qui ait jamais eu lieu. Il y a quatorze ans que, dans mon pays, j'ai moi-même exprimé le vœu qu'il y eût une réunion amicale de tous les hommes religieux du monde. Aujourd'hui c'est avec grande joie que je vois mon souhait réalisé et que j'assiste à cette réunion phénoménale. »

Au même moment, le Rév. Barrows présenta quatre prêtres bouddhistes du Japon : Banriu Yatsoubouchi, Zitzuzen Ashitsou, Shakou Soyen et Horin Toki. Les prêtres se levèrent et restèrent debout, tandis que l'interprète remerciait en leur nom du bon accueil qu'on leur avait fait. — Le comte Bernstorff et M. G. Bonet-Maury, après avoir décliné le caractère de délégués officiels de leurs pays, saluèrent le président du Congrès et le peuple américain au nom des protestants de l'Allemagne et de ceux de la France.

Ce fut ensuite le tour de Mgr Redwood, archevêque de la Nouvelle-Zélande, qui fut introduit par M. Ch. Bonney, comme représentant une partie du monde qui a fait les plus grands progrès dans l'application de l'arbitrage aux différends commerciaux. Le prélat catholique dit entre autres :

« C'est un triste spectacle, aux yeux de celui qui passe en revue les peuples de l'univers, de voir que 1 200 000 000 d'êtres, créés par le même Dieu et destinés à la même félicité, sont divisés par des barrières multiples, qu'au lieu de s'aimer, les nations s'entre-haïssent. Je pense qu'une occasion comme celle-ci est un des plus puissants moyens de renverser à jamais ces barrières.

« Je ne prétends point, en tant que catholique, posséder toute la vérité et être en état de résoudre tous les problèmes ; je sais apprécier la charité et tout élément de vérité existante en dehors de mon Église. Christ seul a pu dire : *Je suis la vérité*. Partout où il y a une vérité, il y a quelque chose de digne du respect, non pas seulement de l'homme, mais de Jésus-Christ, cette incarnation de Dieu.... L'homme n'est pas seulement un être moral, il est un être social. Or la condition de son développement, de sa prospérité, c'est qu'il soit libre, libre non seulement en matière politique, mais en matière religieuse. Aussi faut-il espérer qu'aujourd'hui commencera une ère nouvelle, où, dans tout l'univers et dans chaque nation, sera extirpée cette idée qu'on doit opprimer l'homme pour cause de religion. C'est la charité seule qui doit amener les âmes à la vérité ! »

Voilà certes un langage libéral, digne de l'âge d'or du christianisme et auquel les évêques du vieux monde ne nous ont guère habitués. Qu'on le rapproche de la lettre hautaine par laquelle l'archevêque de Cantorbéry avait motivé son refus, et on verra bien qui s'est le mieux inspiré de l'esprit tolérant de Jésus, du prélat catholique ou du primat anglican.

La séance du lundi matin fut close par M. Dharmapala (de Ceylan), secrétaire général de la Société *Maha-Bodhi* (de Calcutta) qui a pour objet l'affermissement du bouddhisme dans les provinces d'Asie, un homme d'une trentaine d'années et fort au courant des travaux de nos savants français sur sa religion. Avec sa chevelure noire et bouclée, rejetée en arrière, son large front, son regard clair et perçant fixé sur l'auditoire, ses doigts bruns et effilés accompagnant de leurs gestes les paroles de sa voix vibrante, il semblait l'image incarnée d'un apôtre et on était saisi d'un certain respect, mêlé d'inquiétude, en pensant qu'il était l'organe de 475 millions d'âmes et chargé de faire rayonner la « lumière de l'Asie » sur tout le monde civilisé. Après avoir porté au Parlement les souhaits de ses coreligionnaires, il rappela qu'un congrès analogue avait été tenu à Patna, il y a deux mille ans, par les soins du roi bouddhiste Asoka. Ce congrès avait été le point de départ d'une mission de tolé-

rance, de charité et d'adoucissement des mœurs à travers toute l'Asie.

« Le Dr Barrows, dit-il, a eu raison de reprendre une telle tentative; ce sera le couronnement des vingt siècles de christianisme : oui, mes amis, si vous prenez la chose au sérieux, si vous vous montrez désintéressés, vraiment altruistes, le XXe siècle verra se réaliser les enseignements du doux et humble Jésus. »

A la séance de l'après-midi, M. Carl von Bergen, président de la Société psychologique de Stockholm, présenta les salutations des luthériens indépendants de Suède, et M. Virchand A. Gandhi, avocat à Bombay, celles des jaïnistes de l'Inde et de leur grand prêtre Atma Ranji.

« Comme mon ami Mozoumdar, dit ce dernier, je viens de l'Inde, cette mère des religions, je représente le jaïnisme, une croyance plus vieille que le bouddhisme, qui lui ressémble par la morale, mais en diffère par sa psychologie et est professée par un million et demi des citoyens les plus pacifiques et respectueux de la loi. »

A l'avocat de Bombay succéda M. Minas Tcheraz, ci-devant délégué au congrès de Berlin et éditeur du journal *l'Arménie* qui se publie à Londres en anglais et en français. Après s'être acquitté du message de sympathie des Arméniens, ses 'compatriotes, il félicita la jeune Amérique d'essayer de convertir le monde au dogme de la tolérance universelle et de la fraternité. « Puissiez-vous, s'écria-t-il, édifier le temple de la paix et de la concorde sur les volcans éteints de la haine et du fanatisme religieux! »

Puis, M. Chakravarti, un théosophe d'Allahabad, dans une allocution un peu plus longue, exposa la tendance mystique à la contemplation métaphysique qui a de tout temps caractérisé sa race, et constata que chez les Américains, même au sein de ce développement prodigieux de la civilisation matérielle, il y avait de secrètes aspirations à quelque chose de spirituel et de surnaturel.

Le Rév. Alfred Momerie, professeur à *King's college*, à Londres, apporta le tribut des sympathies de l'Église anglicane. « Si Stanley, dit-il, l'ancien doyen de Westminster,

avait vécu, il serait certainement venu et aurait entraîné avec lui l'archevêque de Cantorbéry. Et de même Th. Arnold (de Rugby), Robertson (de Brighton) et Frédéric Maurice. »

M. Swami Vivekananda, gradué de l'université de Calcutta, disciple de Ram Krishna, fut salué d'applaudissements quand il débuta par ces mots : « Sœurs et frères d'Amérique ». Après avoir remercié du bon accueil qui lui avait été fait ainsi qu'à ses compatriotes, il ajouta :

« Je suis fier d'appartenir à une religion dans la langue sacrée de laquelle (le sanskrit) le mot *exclusion* est intraduisible. Je suis fier d'être citoyen d'un pays qui a donné asile aux persécutés et réfugiés de tous les cultes de la terre. En effet, nous avons recueilli dans notre sein le plus pur débris des Israélites, un rejeton qui vint au sud de l'Inde et a trouvé un abri chez nous l'année même de la destruction du temple de Jérusalem ; nous avons accueilli de même les débris du grand peuple de Zoroastre. Permettez-moi de citer quelques vers d'un hymne que j'ai appris dès ma tendre enfance et qui est répété chaque jour par des millions d'êtres humains :

« Comme les différents fleuves prennent leur source en des lieux divers et mêlent leurs eaux dans la mer,

« Ainsi, ô Dieu, les différents chemins que prennent les hommes, en suivant leurs tendances, qu'ils soient rectilignes ou tortueux, mènent tous quand même à Toi ! »

Alors parut le Rév. George Grant, recteur de l'université de Kingston (Canada). Il montra ce pays devant sa prospérité à l'émulation féconde des deux races anglaise et française, jadis ennemies, aujourd'hui réconciliées, et il dit que ce résultat était de bon augure pour la pacification religieuse entreprise à Chicago. Nous relevons dans son discours le passage relatif à l'influence française au Canada, qui nous a touché :

« Dans le conflit séculaire entre la France et la Grande-Bretagne pour la possession de ce beau pays, si la première a subi la défaite apparente, tout l'héroïsme et les succès durables n'ont pas été du côté des vainqueurs. La France a donné sans réserve les plus grands explorateurs, ceux dont les noms

sont semés sur tout ce continent, dru comme les semences dans les sillons, martyrs et missionnaires d'une gloire immortelle, saints dont les œuvres leur survivent! Au Canada, la semence poussa sur un sol généreux et nous en voyons la preuve permanente dans le peuple canadien noble et vigoureux, qui garde sa propre langue, ses lois et ses institutions, sous un drapeau qui s'est identifié avec leurs libertés. »

Après le principal Grant, deux Indiens de nouveau : Miss Jeanne Sorabji, une Parsi chrétienne, qui présenta le message des femmes de l'Inde aux Américaines, et M. Nagarkar, un coreligionnaire de Mozoumdar, qui nous expliqua ce que c'était que le *brahmo-somaj*.

Enfin, le Rév. Benjamin Arnett, évêque méthodiste d'Afrique, un nègre authentique, répondit aux discours de bienvenue au nom des nègres d'Afrique et des 7 400 000 nègres d'Amérique. Il commença par protester contre les traités qui ont partagé l'Afrique entre les grandes puissances, comme on partage un troupeau de moutons, et puis, il revendiqua l'Afrique pour les Africains.

« Or, a-t-il ajouté, ce qui nous donne bon espoir, c'est que les nations de l'Europe avaient de même découpé l'Amérique par morceaux, qu'elles s'étaient adjugés. Mais en vain! l'Amérique a eu son Jefferson. L'Afrique un jour aura, elle aussi, son Jefferson qui écrira la déclaration d'indépendance du continent noir. Comme vous avez eu votre Washington, ainsi Dieu nous enverra un Washington ou plutôt un Toussaint-Louverture, qui deviendra le pionnier de ce pays, et, par le glaive, il conduira notre peuple à la liberté et à l'égalité. Il fondera une République dont les pierres angulaires seront la religion, la vertu, l'éducation et la tempérance. En tête de sa constitution seront inscrits les deux principes : la paternité de Dieu et la fraternité de l'homme, et l'Afrique délivrée aura pour loi suprême le Décalogue et le Sommaire de la loi. »

Ainsi s'est terminée cette première journée, consacrée aux souhaits de bienvenue des Américains et aux réponses des délégués étrangers. Dès ce jour la fusion était faite entre ces hommes de dix races, de six religions différentes et qui, au

premier aspect, semblaient si disparates. On pouvait dire qu'un commun sentiment, une grande espérance les animaient et les rapprochaient, le sentiment du divin et l'espoir de réaliser cette parole du Christ : « Vous n'avez qu'un seul Maître : vous êtes tous frères ». Ces sentiments ne se refroidirent pas pendant les seize jours que dura encore le Parlement, pas plus que ne se relâcha l'attention, que dis-je? l'intérêt sympathique, passionné de l'auditoire, même quand les questions traitées étaient le plus abstraites. Il y avait là une foule de gens humbles, « visiblement des travailleurs, a écrit un témoin oculaire français, qui se serraient sur les rangs du vaste hémicycle. Avec quelle touchante attention ils écoutaient, prêts à recevoir la bonne parole, toute bonne parole[1] ! » Il n'y avait pas seulement des ouvriers, des commis de magasin, mais aussi des instituteurs, des professeurs (hommes ou femmes) et des ministres, des missionnaires par centaines. Ce double élément, qui composait la galerie (ouvriers, ecclésiastiques), explique certaines contradictions dans les manifestations. On applaudissait tantôt l'expression des doctrines les plus orthodoxes et tantôt les thèses les plus radicales. Mais jamais les bravos n'éclataient plus spontanément et ne devenaient plus unanimes que lorsqu'un orateur exprimait des idées morales élevées, des vues religieuses larges et sublimes, des sentiments d'humaine fraternité. On sentait alors comme un courant de sympathie qui électrisait toute la salle. Deux ou trois fois seulement, il y a eu comme des décharges d'antipathie; par exemple, quand Mohammed A. Webb a tenté de justifier la polygamie et quand le professeur Wilkinson a soutenu que le christianisme devait se montrer hostile vis-à-vis des cultes païens.

L'attitude réciproque des païens et des missionnaires a été, en général, non seulement courtoise, mais encore cordiale. Les bonzes et les brahmanes ont fait preuve, à peu d'exceptions près, d'une politesse, d'une réserve même qui allait jusqu'à voiler les caractères offensifs du polythéisme. Quelques-uns, pourtant, tels que Narasima ou Kinze Ringa

1. Paul Bourget, *Outre-mer*, IIe vol., p. 10 et suiv.

Hiraï, n'ont pas craint de dire en face de cruelles vérités aux missionnaires. Quant aux ecclésiastiques, à l'exemple du pasteur Barrows, ils ont montré aux délégués de l'Extrême-Orient les plus grands égards. C'est à eux qu'on avait procuré un gîte dans les maisons les plus hospitalières; c'est à eux qu'on a fait la part la plus large pour le nombre et la longueur des discussions. Et non sans raison! Les délégués du Japon, de la Chine et de l'Inde n'avaient-ils pas eu à franchir les plus grandes distances, par terre et par mer, pour se rendre à Chicago? N'était-ce pas sur eux que l'on comptait, comme sur les champions les plus vaillants de la cause de la pacification religieuse? Ces soins n'ont pas fait des ingrats : les païens ont été fort sensibles à cet accueil des *clergymen* et des dames des États-Unis, si sensibles même que l'un d'eux, un vénérable prêtre du shintoïsme, au mépris de tous les usages, a embrassé une lady qui, après un discours, s'était avancée pour lui serrer la main, et, tant était grand l'enthousiasme, si sincère était la cordialité, qu'il n'a recueilli que des applaudissements!

On trouvera résumés dans le cours de cet ouvrage les discours des représentants de ces grandes religions sur les douze principaux articles du programme.

Il ne nous reste donc, pour compléter la physionomie générale du Congrès, qu'à en narrer la clôture. La séance finale, qui eut lieu le mercredi 27 septembre, à 8 heures du soir, fut vraiment belle et digne de l'inauguration. Pour répondre aux milliers de demandes de cartes d'entrée, on avait ouvert les deux immenses salles de Christophe-Colomb et de Washington, contenant chacune 3000 à 4000 personnes, et qui étaient illuminées par des myriades de lampes électriques. On avait établi entre les deux salles une porte qui permît aux orateurs de passer d'une estrade à l'autre et de répéter leurs allocutions. Comme au premier jour, l'estrade offrait un spectacle unique. On y voyait assis côte à côte, en bonne intelligence, les représentants de *credo* et de sectes qui, naguère, s'étaient combattus à outrance. Les costumes sombres ou noirs des clergés d'Occident servaient de repoussoir aux robes éclatantes des prêtres d'Orient. M. Ch. Bonney et le

Rév. Barrows présidèrent alternativement. Après que le chœur du club d'Apollon (500 exécutants) eut chanté sur la belle mélodie de Hændel le psaume XXIV :

Haussez vos têtes, ô grands portails,
Laissez entrer le Roi de gloire !

ces deux immenses auditoires se levèrent à un signal du président et offrirent à Dieu la prière mentale. On ne peut se faire une idée de l'effet imposant produit par ce silence absolu de 7 000 à 8 000 âmes, comme plongées pendant une à deux minutes dans la méditation de l'infini. Puis, guidée par le chœur, la multitude entonna l'hymne admirable du cardinal Newman :

Guide-moi, bienfaisante lumière, à travers les ténèbres.
Guide-moi !
La nuit est profonde et je suis loin de mon foyer.
Guide-moi [1] !

Ensuite le Dr Barrows présenta vingt-quatre délégués étrangers ; chacun d'eux parla dans un hémicycle et répéta son allocution dans l'autre salle. Tous exprimèrent des sentiments de reconnaissance pour l'hospitalité reçue et de joie pour l'accord obtenu ; les uns soulignaient avec une fine ironie le contraste entre les égards dont ils avaient été l'objet à Chicago et les procédés arbitraires dont ils avaient eu à souffrir, dans leur pays, de la part de soi-disant chrétiens ; d'autres avaient les larmes aux yeux et se demandaient s'ils reverraient ces nouveaux amis qu'ils avaient gagnés.

Après les discours des « gentils », il y eut une courte pause. Alors le chœur d'Apollon chanta avec un élan superbe l'*Alleluia* tiré de l'oratorio *le Messie*, de Hændel.

1 Lead, kindly light, amid the encircling gloom,
Lead thou me on !
The night is dark and I am far from home
Lead thou me on !....
O'er moor and fen, o'er crag and torrent, till
The night is gone ;
And with the moon those angel faces smile,
Which I have loved long since and lost awhile !

M. Tomlins, le chef du chœur, et ses 500 choristes étaient si pénétrés par le génie du grand maitre et par le souffle des paroles bibliques :

Alleluia! car le Seigneur règne avec toute-puissance!
Il régnera à jamais, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs.
Alleluia!

que l'effet produit sur l'auditoire fut indescriptible. Cette masse de 8 000 personnes fut comme soulevée par une force surnaturelle; il nous sembla que toutes les barrières de race, de langue, de dogmes étaient renversées, et que nous étions tous là réunis comme les membres de la grande famille de Dieu! L'enthousiasme était tel, que des centaines de personnes se tenaient debout, les hommes acclamant, les femmes agitant leurs mouchoirs. Le calme ne se rétablit que lorsque le chœur se mit à chanter *Juge-moi, ô Dieu!* de Mendelssohn. Jamais la puissance de la musique pour la concorde ne s'était montrée d'une façon plus saisissante.

Après cela vinrent douze orateurs américains, qui exprimèrent leurs souhaits de revoir; chacun d'eux ne garda la parole que deux minutes.

Ensuite le Rév. Barrows prit la parole et dit :

« Nos espérances ont été réalisées et au delà. Les principes, d'après lesquels ce Congrès a été conduit ont été mis à l'épreuve et même parfois tendus à l'extrême, mais n'ont pas faibli. Ces principes, qui sont : la tolérance, la bienveillance fraternelle, la confiance dans la sincérité les uns des autres, la recherche loyale et sérieuse des harmonies de la religion, le dessein de chacun de nous d'exposer sa propre croyance sans compromis ni critique acerbe, tout cela, grâce à votre loyauté et à votre courage, n'a pas été en défaut. Hommes de l'Asie et de l'Europe, nous avons été réjouis et instruits de bien des choses par votre venue. Nous avons appris que la vérité est grande et que la Providence de Dieu a ménagé plus d'un chemin par où les hommes peuvent émerger des ténèbres vers la céleste lumière. Ce n'est pas par le sentier étroit de quelque secte ou école philosophique, que saint Augustin et Origène, J. H. Newman

et le doyen Stanley, J. Edwards et Channing, H. Ward Beecher et Keshoub Chunder sont parvenus à la lumière de l'Éternel. Là grande muraille de la cité de Dieu est percée de douze portes et si jamais nous y entrons, nous serons bien surpris d'y trouver maintes personnes que nous ne nous attendions pas à y voir....

« Vous allez retourner aux Indes, au Japon, en Chine et dans l'empire turc, allez dire aux hommes d'autres croyances que l'Amérique chrétienne est hospitalière pour toute vérité, et qu'elle aime tous les hommes. Oui, dites aux Orientaux que nous n'avons aucune sympathie pour les abominations commises par des gens faussement nommés chrétiens! Le Congrès a montré qu'il était plus facile de faire une grande chose qu'une chose mesquine. J'espère que vous vous souviendrez de Chicago, non pas comme du foyer du plus grossier matérialisme, mais comme d'un temple où les hommes chérissent l'idéal le plus sublime ! »

Et en terminant :

« Mon cœur déborde tellement d'amour, de bonheur, de gratitude, que je ne saurais exprimer tout ce que je ressens. S'il y a quelqu'un à qui soit dû l'honneur du succès de ce Congrès des religions, c'est à l'esprit du Christ, qui est un esprit de charité.... On dit que sir Joshua Reynolds termina ses conférences sur l'art de la peinture, par le nom de Michel-Ange. Pour moi, je désire, avec une vénération bien autrement profonde, que le dernier nom prononcé par moi devant cette assemblée soit le nom de Celui à qui je dois la vie, la vérité, l'espérance et toutes choses, le nom de Celui qui peut résoudre toutes les contradictions et qui, du haut de son trône dans les cieux, dirige sur la terre la marche sereine et infatigable de l'amour rédempteur, le nom de Jésus-Christ, le sauveur du monde! »

Alors M. Charles Bonney se leva pour dire les derniers mots; un grand silence se fit dans l'assemblée; lui-même resta debout et muet pendant quelques secondes, comme s'il hésitait à prononcer la clôture d'un Congrès qui avait donné un si bel exemple de concorde; enfin, d'une voix grave et lente, il dit :



CHARLES CARROLL BONNEY (Chicago)

« Adorateurs de Dieu et amis de l'homme! le moment est venu de clore cette assemblée mémorable. Je la prononce avec regret, mais avec gratitude, car le succès de ce premier Congrès universel des religions a réalisé une conviction intime, que je nourrissais dans mon cœur depuis de longues années.... Ce que l'homme avait jugé impossible, Dieu l'a finalement accompli. Les religions de toute la terre se sont rencontrées ici, dans ces solennelles assises; elles ont conféré ensemble sur ces questions capitales de la vie et de l'immortalité, dans un esprit de franchise et de bienveillance, et maintenant elles vont se séparer en paix, après avoir échangé maint chaleureux témoignage de respect et d'affection mutuels.

« Aucun système de dogme ou de liturgie n'a été compromis par ces entretiens; aucun apôtre d'une religion quelconque n'a été placé par un acte du Congrès dans une position fausse.

« L'établissement de la fraternité universelle du savoir et de la vertu, tel a été l'objet suprême de tous les congrès auxiliaires de l'Exposition colombienne; mais le Congrès des religions a bien été, en fait, ce que nous attendions de lui : le point culminant de cet ensemble de congrès.

« Et maintenant, bon voyage! Soyez bénis pour la part que vous avez prise aux glorieux résultats que nous fêtons ce soir. Dorénavant les religions de la terre ne feront plus la guerre l'une contre l'autre, mais contre ces maux gigantesques qui affligent l'humanité. Puissent désormais tous ceux qui adorent Dieu et qui aiment leurs semblables s'associer à l'hymne des anges de la Noël :

Gloire à Dieu au plus haut des cieux!
Paix sur la terre! Bonne volonté parmi les hommes! »

A ces mots tout le monde se lève et écoute avec émotion l'oraison dominicale, dite par le rabbin Hirsch. Après l'hommage du rabbin à Jésus-Christ, la bénédiction du prélat catholique, Mgr Keane prononce une prière d'actions de grâces. — Les trois orateurs Barrows, Keane et Hirsch,

représentant les trois religions de la Bible, se tiennent dans la salle Washington pour répéter leurs discours et leurs prières. Enfin, d'une voix vibrante d'émotion, le Révérend Barrows : « Je déclare le premier Congrès des religions ajourné *sine die* ». Pendant ce temps, M. Charles Bonney, dans la salle Christophe-Colomb, invitait l'assemblée à se joindre au chœur d'Apollon pour chanter l'hymne national : *America*.

Après quoi, les deux grands auditoires sortirent et se dispersèrent dans les rues de Chicago.

CHAPITRE I

DIEU

Ut nullus credat quod, nonnisi in tribus linguis, Deus adorandus sit, Deus enim adoratur et homo exauditur in omni lingua, si justa petierit.

CHARLEMAGNE.

Preuves de son existence. — Attributs. — Universalité de cette croyance. — Idée d'un Dieu, père de tous les hommes.

La seconde journée du Congrès, la première de travail réel, a été consacrée aux preuves de l'existence et à la connaissance de Dieu (mardi 12 septembre 1893). Deux choses nous ont frappé de prime abord dans la manière dont ces hautes questions ont été traitées à Chicago : la large part faite à la démonstration rationnelle par tous les orateurs, catholiques ou protestants, parsis ou israélites, et la certitude attribuée à ces preuves tirées de la raison humaine par les représentants de la tradition de l'Église, à la suite des saint Augustin, des saint Anselme et des saint Thomas d'Aquin. Il est vrai que Guillaume d'Occam, au XIVe siècle, enseigna le contraire. Infirmant la valeur de toute preuve rationnelle de l'existence de Dieu, il ne voulut rien admettre qui ne fût fondé sur la foi. D'après lui, hors de la Révélation, il n'y a que fondrières et sables mouvants. Cette vue exclusive n'a guère eu de partisans dans les écoles de théologie. Si elle est devenue fameuse par les arguments qu'elle

fournit à Montaigne dans son *Accoutrement à la française de la théologie naturelle de Raymond Sebond*, elle n'a pas empêché des penseurs chrétiens, un Bossuet, un Fénelon, un Malebranche, d'étayer leur théodicée à l'aide d'arguments purement humains; ces théologiens n'ont pas craint de philosopher à la manière d'un Descartes, d'un Leibniz, d'un Clarke. Cette méthode, qui est donc conforme à la grande tradition de l'Église, a été employée au Congrès de Chicago, en termes éloquents dans le mémoire du Rév. P. Hewitt[1]. S'il a répété, après les païens Platon et Aristote ou après les docteurs de l'École (notamment saint Thomas d'Aquin), les arguments sur lesquels ces grands penseurs établissent les preuves de l'existence de Dieu, il les a redits en les condensant, en les présentant sous une forme vive et saisissable pour le grand nombre. Nous empruntons à son exposé le passage qui suit :

« Quand nous passons, dit-il, de la contemplation du monde visible et des objets sensibles à celle des êtres doués d'intelligence et de raison et que nous pénétrons dans le domaine de la vie intellectuelle où ils se meuvent, l'argument en faveur d'une cause finale et première nous entraîne à des considérations d'un ordre de plus en plus élevé[2]. Les êtres raisonnables que nous connaissons — nous-même et nos semblables — portent les marques de la contingence dans leur nature intellectuelle, aussi bien que dans leurs corps. Nos âmes avec leur individualité, leur sens intime, leur raison n'existent que d'hier. Elles commencent la vie avec des facultés intellectuelles purement latentes.... L'âme n'apporte avec elle ni souvenirs, ni idées. Elle ne possède aucune connaissance immédiate d'elle-même ou de sa nature. Et cependant l'intelligence qui brille en elle est quelque chose de divin; c'est une étincelle venue de la

1. Voir Barrows, *The World's Parliament of religions*, Chicago, 1893, 2 vol. in-8. — Le Rév. Hewitt (Augustin-Francis), né en 1820, prêtre catholique (1848), a fondé avec Hecker l'ordre des prêtres missionnaires, dit des *paulistes*. Il est aujourd'hui recteur du collège pauliste de Saint-Thomas-d'Aquin, affilié à l'université catholique de Washington.

2. Barrows, I. 263. Comp. chap. VI. p. 173, art. Dawson sur la *Religion de la Science*.

source de la lumière et qui indique clairement qu'elle a reçu l'être de Dieu. »

C'est l'argument tiré des idées nécessaires, opposées aux idées contingentes, et voici le lien du raisonnement.

« S'il est vrai que nous n'avons, en venant au monde, aucune idée adéquate de la réalité, notre âme a la faculté de saisir les idées immuables qui sont dans l'esprit de Dieu. Or les concepts des vérités nécessaires qui « réfléchissent, « comme dans un miroir, la raison éternelle de l'Esprit divin, « si nous les considérons d'un point de vue subjectif, rentrent « dans la catégorie des phénomènes et des faits produits par « des causes secondes »; c'est de là qu'on infère, *a posteriori*, l'existence de la cause première en tant qu'intelligence suprême et volonté. »

L'auteur a parlé de phénomènes intellectuels. On est accoutumé, dans certains milieux philosophiques, à n'accorder aux faits de l'esprit qu'une valeur subjective, à invalider par conséquent les résultats de ses opérations au point de vue de la connaissance du monde, tant matériel que moral. Il est bien entendu que pour lui les idées ne sont pas des concepts purement subjectifs.

« Ce sont des concepts de l'esprit sans doute, mais leur manifestation repose sur la réalité, d'après la définition même de saint Thomas : *Universalia sunt conceptus mentis cum fundamento in re*. On forme ces concepts, non pas en s'éloignant de la réalité, mais en s'appuyant sur elle; c'est ainsi qu'en partant des faits individuels et concrets, on arrive par l'abstraction à concevoir l'être en général. Les idées d'espèce, de genre, de beauté, de bonté, d'espace, de temps, de cause, d'effet, proviennent toutes de la même opération intellectuelle; mais, dans l'esprit, elles s'affranchissent de toute contingence et de toute dépendance du phénomène contingent et prennent le caractère de vérités nécessaires et universelles, par suite éternelles. Par exemple, le fait que les trois côtés d'un triangle ne peuvent exister sans trois angles est une vérité, même dans l'hypothèse où il n'y aurait jamais eu ni corps ni esprits. Il y a un monde intelligible des idées qui dépasse les limites de nos sens et

de notre esprit, quoiqu'il soit accessible à nos moyens de compréhension. Ces idées ont une réalité objective et s'imposent à l'intelligence, forçant son assentiment aussitôt qu'elles sont clairement perçues en soi ou qu'elles ont été acquises par voie démonstrative [1]. » De la réalité de ces idées nécessaires, l'auteur conclut à l'existence de Dieu, en qui elles ont leur fondement :

« Dans les limites de notre condition humaine nous arrivons ainsi à la connaissance de ce qu'est Dieu, qui a laissé un reflet de sa gloire dans toutes ses œuvres, de même que le soleil, au-dessous de la ligne de l'horizon, illumine les nuages par ses rayons et fait briller la lune et les planètes de l'éclat de sa lumière réfléchie.... Nous percevons Dieu immédiatement par les idées éternelles qui sont réfléchies dans la nature, dans notre propre intelligence et dans les concepts, qui ont leur fondement dans sa pensée. » Le P. Hewitt, avons-nous dit, procède de Platon et d'Aristote :

« En ces deux sages, écrit-il, la philosophie rationnelle [2] est arrivée à son apogée. Clément d'Alexandrie n'hésite pas à y reconnaître une dispensation divine fournie par la Providence au monde païen, pour le préparer à recevoir la Révélation chrétienne. Quelles que soient les controverses au sujet de leurs enseignements explicites sur les rapports entre Dieu et le monde, leurs principes et leurs prémisses contiennent virtuellement une sublime théologie naturelle, que saint Thomas d'Aquin a corrigée, complétée, développée avec un génie égal au leur et à la faveur d'une inspiration plus haute. L'œuvre la plus magnifique du génie de l'homme consiste à amener l'intelligence à la connaissance de Dieu, en tant que cause première et finale du monde. En rejetant cette philosophie, on nous fait retomber dans la nuit et le chaos, sous le règne d'une chance aveugle ou de la fatalité. La philosophie toutefois ne suffit pas, par elle-même, à procurer à l'homme l'union avec la divinité, dont elle fait ressortir avec tant d'éclat l'excellence et la nécessité.

1. Barrows, I, p. 263-264, au bas.
2. Celle qui explique le monde par Dieu.

La dernière leçon qu'elle nous donne, c'est la nécessité d'une révélation divine pour amener les hommes à la connaissance et à l'amour de Dieu, pour leur faire atteindre le but de leur vraie destinée en tant que créatures raisonnables et immortelles. Le vrai philosophe pratique suivra, par conséquent, l'exemple de Justin martyr [1]; dans l'amour et la poursuite de la sagesse suprême, il recherchera la religion véritable révélée par Dieu, et quand il l'aura trouvée, il l'acceptera avec toute son âme et toute sa volonté. »

Après ces considérations, qui de la philosophie nous mènent directement à la religion, il convient, pour mesurer le chemin parcouru, de revenir à Platon et à Aristote, comme pour connaître le cours d'un fleuve il sera bon, après l'avoir suivi jusqu'à son embouchure, de remonter à sa source. C'est ce que nous allons faire avec M. Harris [2], à l'aide de l'extrait suivant de son mémoire sur les preuves de l'existence de Dieu :

« C'est dans le système de Platon que nous avons le premier inventaire méthodique du domaine de la raison humaine. Cette raison a deux ordres de connaissance : l'un, la connaissance des êtres dépendants; l'autre, la connaissance des êtres indépendants. Le premier est l'ordre de la connaissance qui vient des sens; le second est l'ordre de la connaissance qui procède par voie d'hypothèse logique. Cette dernière permet de conclure à l'existence d'une grande cause primordiale, d'une raison personnelle qui, en créant des êtres finis dans le temps et dans l'espace, révèle un dessein librement formé. Cette conclusion s'impose, ou bien il faut admettre une existence dépendante qui ne dépend de rien. La raison humaine a donc, pouvons-nous dire d'après l'exposition de Platon, pour fondement cette

1. Justin martyr professa la philosophie à Rome, vers 150. Quoique chrétien, il fit une part large au platonisme dans son enseignement. Les sages du paganisme, d'après lui, avaient reçu une révélation fragmentaire.

2. Harris (W. T.), né en 1835, est un ancien médecin qui s'est consacré à l'étude de la philosophie et des questions pédagogiques. Il a publié une traduction de la *Logique* de Hegel, dirige le *Journal de philosophie spéculative*, et est aujourd'hui commissaire général de l'Instruction publique aux États-Unis. Voir Barrows, I, p. 309.

connaissance de l'être transcendant, être qui s'élève au-dessus de toutes les déterminations de l'étendue et de la succession, qui sont le propre du temps et de l'espace et sortent par conséquent des conditions de toute contingence. Cet être transcendant est la plénitude de l'être, tandis que les êtres qui existent dans le temps et l'espace sont des êtres limités ou imparfaits, à l'état embryonnaire, incomplets, dont la formation est encore partiellement virtuelle quoique en partie achevée[1]. »

« A ce point, le système d'Aristote peut être compris dans son harmonie avec le système de Platon. Aristote aussi enseigne explicitement que les êtres du monde qui tiennent leur mouvement d'autres êtres supposent un premier moteur. Mais il a bien soin de ne pas se servir de l'expression « qui se meut de soi-même » pour désigner le moteur primordial. Dieu lui-même est immuable, mais il est l'auteur du mouvement dans les autres. C'était là aussi sans doute la pensée véritable de Platon, puisqu'il faisait le divin à la fois éternel et bon. — Dans sa *Métaphysique* (liv. XI, chap. VII), Aristote développe la doctrine que les êtres contingents supposent un être divin dont l'activité est connaissance pure. Lui seul a réalisé la perfection de l'être. C'est ce que les scolastiques appellent dans leur langage technique « l'acte pur » ; toute autre existence est partiellement virtuelle, n'étant pas encore arrivée au terme de la perfection. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu donnée par Aristote revient, en substance, au même que celle de Platon : la pensée s'élève de l'existence contingente, par une série d'hypothèses vérifiées l'une après l'autre, jusqu'à l'être parfait qui ne suppose rien et elle identifie l'être parfait et indépendant (*nécessaire*) avec l'être doué de volonté, de raison, de personnalité. »

On pourrait rattacher à la philosophie de Platon et d'Aristote l'argument, tiré de l'idée de l'être parfait et développé par Anselme de Cantorbéry et par Descartes. Il suffit de le citer comme confirmant les preuves rationnelles de l'existence de Dieu communes à la théologie chrétienne et à la philosophie grecque.

1. Barrows. I. 309.

A côté de ces deux magistrales leçons d'un religieux catholique et d'un laïque protestant, il faut ranger le mémoire de M. le professeur Valentine sur *les Harmonies et les Divergences des diverses religions historiques, quant à leur théodicée* [1]. L'auteur, prenant pour critérium la théodicée chrétienne, y compare les principales religions au point de vue des trois ou quatre vérités fondamentales qui, à ses yeux, caractérisent le théisme. Ce sont : 1° la croyance en Dieu ou en un ordre surnaturel; 2° le monothéisme, avec ses corollaires : le Dieu personnel et le Dieu créateur; 3° les attributs moraux de Dieu; 4° l'œuvre rédemptrice de la divinité à l'égard de l'homme. Voici en propres termes le résumé de sa comparaison :

« Sur la question de l'existence de Dieu, le témoignage des religions offre une riche harmonie. Il y a même en faveur de la conception monothéiste de fortes présomptions tirées des vieilles religions historiques : égyptienne, chinoise, indienne et mazdéenne primitive. Il est vrai que ces indices ont été souvent altérés et presque perdus, sous des excroissances ultérieures de grossier polythéisme.

« La plupart des religions témoignent en faveur de la personnalité divine, bien que souvent sous une forme grossière; mais ces notions sont ensuite obscurcies par le développement du panthéisme dans l'Inde, la Grèce et la Chine. L'activité créatrice est partout impliquée dans l'idée de Dieu; mais la création *ex nihilo* est propre au christianisme. L'attribution de qualités morales à Dieu a varié d'après le développement de la civilisation des nations ou de leurs guides spirituels, mais c'est le christianisme qui a mis le plus en relief l'idée morale. Enfin la notion d'un amour rédempteur et l'effort nécessaire pour s'affranchir de la misère morale ne sont clairement enseignés que dans la religion de Jésus-Christ.

« Les autres cultes historiques ont saisi quelques-uns des

1. Le Rév. Milton Valentine a été pasteur de plusieurs Églises luthériennes et président du collège de Pensylvanie. Il est aujourd'hui recteur de l'école de théologie de Gettysburg (Pensylvanie) et a publié un livre intitulé *la Théologie naturelle* ou *le Théisme rationnel*. Barrows, I, 280 et suiv.

éléments essentiels de la théodicée ; nous sommes heureux de les signaler et de les reconnaître. Or tous ces éléments brillent d'un éclat durable seulement dans le christianisme. C'est lui qui concentre et complète, en vertu de sa propre lumière, tous les rayons de la vérité divine, qui ont été aperçus partiellement par des voyants sincères, à travers les siècles. Que dis-je? lui seul, possédant une révélation de l'amour et de l'action rédemptrice de Dieu, était en état de donner au monde le chemin, la vérité et la vie. »

Mais ceci était un travail de seconde main, fait d'après des livres plus ou moins oubliés. Combien il était plus émouvant d'entendre exposer ces conceptions théistes par la voix même des organes attitrés des cultes orientaux! C'est cette série de témoignages des païens sur l'idée de Dieu que nous allons maintenant passer en revue, en commençant par la Chine, pour passer ensuite à l'Inde et à la Perse, et arriver à la Palestine et à l'Arabie, berceaux des trois religions monothéistes actuelles, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme.

I. — DIEU DANS LES RELIGIONS DE LA CHINE

Grâce au discours de M. Milton Terry sur les *Livres sacrés considérés au point de vue littéraire* [1], on peut pénétrer la pensée de Lao-Tseu, l'auteur du *Tao-te-King*, qui devança Confucius d'une cinquantaine d'années (604 av. J.-C.). A la base de son système se trouve l'affirmation d'une raison suprême, le *tao*, qui est à la fois la source de toutes choses et la règle qui préside au cours de la nature. En morale, il recommande la pratique de la vertu ou *te*, qui seule procure la paix de l'âme. Il n'y a pas là, sans doute, un théisme bien précis, mais on y voit la reconnaissance d'une cause « sans nom » et immatérielle, qui est supérieure au

1. M. Milton Terry, né en 1840, a été pasteur de l'Église méthodiste épiscopale à New York, et est aujourd'hui professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'*Institut Garrett* (école de théologie) a Cranston (Illinois). Voir Barrows, I, 695. Comp. l'*Essai sur le taoïsme* (II, 1355-1358).

ciel et à la terre. Une conception aussi élevée ne pouvait satisfaire des esprits incultes, aussi le goût des masses pour le merveilleux l'emporta-t-il bientôt : le culte des génies, les pratiques théurgiques se greffèrent sur la doctrine de Lao-Tseu et donnèrent naissance au *taoïsme* actuel, qui en est presque le contre-pied.

Tout autre est la doctrine de Confucius. C'est à peine si elle mérite le nom de religion. En effet, si nous cherchons à déduire de son système quelque notion claire sur la divinité, nous nous trouvons arrêtés par des conceptions qui ne sont pas les nôtres, le « ciel » servant à désigner l'objet suprême des spéculations de la métaphysique. Il paraît bien cependant que *Tien* ou *Chang-Ti* est un mot synonyme de Dieu. C'est du moins ce qui semble résulter de la citation suivante, empruntée au savant traité de M. Pung-Kwang-Yu sur le confucianisme :

« Pourquoi les disciples de Confucius appliquent-ils le mot *Ti* au ciel et non aux esprits? La raison en est qu'il n'y a qu'un *Ti* ou maître souverain, chef de tous les esprits subordonnés, dont on ne peut dire qu'il soit favorable ou défavorable, bienfaisant ou malfaisant. Au-dessous de lui, toutefois, les esprits inférieurs ont une activité soit bonne, soit mauvaise. Comme on le voit, *Chang-Ti* est la source de toute autorité dans « l'univers, le point de départ de tout ce qui existe [1] ».

Nous complétons, par quelques lignes empruntées au mémoire couronné de Kung-Hsien-Ho, de Chang-Haï, sur le confucianisme [2], les notions déjà acquises sur la conception de la divinité d'après le moraliste chinois.

« Le livre de Yih-King dit : Dans les changements du monde, il y a le *Grand-Suprême* (*Taï-Ki*) qui produit deux principes, *Yin* et *Yang*. Par « Suprême » on entend la source de toute activité, nos sages regardant *Yin*, *Yang* et les cinq éléments comme agissant et réagissant sans cesse les uns sur les autres. Cette doctrine est comme les gonds pour les

1. Barrows, I, p. 37 et suiv.
2. Barrows, II, p. 596.

pentures d'une porte [1], etc. » Il paraît bien que par Grand-Suprême ou Grand-Sommet l'auteur entend le *Taï-Ki* de Chon-Hi, disciple de Confucius (1130 à 1200 après J.-C.). Ce *Taï-Ki* est le principe premier des choses et de leur direction. Il se meut et son mouvement est le principe actif et incorporel; il se repose et son repos est le principe passif et matériel. Il y là une conception rudimentaire de l'unité divine [2].

II. — DIEU DANS LES RELIGIONS DE L'INDE

L'hindouisme est la religion révélée par les sages de l'Inde ou *rishis*, dans les Védas, qui s'est perpétuée par les rites brahmaniques jusqu'à nos jours, en absorbant par un procédé curieux d'assimilation religieuse les croyances, les rites et jusqu'à l'organisation sociale des peuplades aborigènes. Ce qu'il y a de plus original dans les Védas, c'est la théorie du monde, d'après laquelle la création n'a ni commencement ni fin.

« Or cette conception, nous dit l'honorable Swami Vivekananda [3], est confirmée par les enseignements de la science, dont l'un des axiomes est que la somme des énergies cosmiques est toujours la même. » Dieu est une puissance toujours agissante qui tire du chaos une infinité de systèmes dont la durée est limitée et qui rentrent tour à tour dans le néant, d'où ils sont sortis; ou, pour employer la comparaison du même auteur, « la création et le créateur sont deux existences sans commencement ni fin, dont le cours est parallèle ». Nous retrouvons ce parallélisme dans la dualité de l'âme et de la matière, rarement asso-

1. *Yang* est le principe universel du mouvement dans l'univers, masculin, et *Yin* est le principe d'inertie, féminin et passif. Aux deux extrémités de l'être, sont le Ciel, *Yang*, et la Terre, *Yin*. Tout ce qui est entre deux participe en proportions diverses des deux principes. d'où les combinaisons infinies des êtres. Voir A. Réville, *Religion chinoise,* p. 623.

2. Voir A. Réville, *Religion chinoise*, p. 353.

3. Swami Vivekananda, né en 1863, étudia à l'université de Calcutta et, converti aux idées de Ram Krishna, se voua à l'état monastique, à Bombay, 1889. Voir Barrows. II. p. 968. Comp. Barth, *Religions de l'Inde.*



SWAMI VIVEKANANDA (Calcutta)

ciées dans ce monde. Notre vie spirituelle a derrière elle des infinités d'existences et poursuit ses migrations d'un corps à un autre jusqu'à ce qu'ayant atteint la perfection elle soit absorbée en Dieu.

« C'est ainsi, reprend M. Vivekananda, que dans les Védas rien ne rappelle un redoutable enchainement de lois implacables, ni une succession sans terme de causes et d'effets enserrant l'âme. A la tête de ces lois et dans chaque particule de matière et de force se trouve un être unique, par l'ordre de qui le vent souffle, le feu brûle, les nuages se « résolvent en pluie et la mort parcourt le monde ». C'est à cet être que l'âme doit « s'unir pour atteindre la perfection ».

Cette union, nous l'avons dit, est une absorption. Mais alors n'est-ce pas la perte de l'individualité? n'est-ce pas la même chose que la transformation de l'être vivant en une substance inerte, pierre ou bois.

« Je vous dis qu'il n'en est rien, réplique Vivekananda. S'il y a quelque bonheur à jouir du degré de conscience attaché à ce petit corps humain, le bonheur doit croître en raison de la personnalité, dont on a conscience en deux, trois, quatre ou cinq corps. Le but, le dernier terme du bonheur serait atteint si on arrivait à réaliser un état de conscience universel. Par conséquent, pour obtenir cette individualité infinie, universelle, il faut renoncer à cette mesquine petite individualité, où le moi est comme en prison. Alors seulement la mort cessera, quand je serai *un* avec la vie; alors seulement la misère cessera, quand je serai *un* avec le bonheur même; alors seulement toutes les erreurs cesseront, quand je serai *un* avec la science même. La conclusion est nécessaire. La science m'a démontré que l'individualité physique est une illusion, que réellement mon corps est soumis à un changement incessant dans un océan de matière infini, et l'*adwaïta* [1] est pour l'autre partie de moi-même la conclusion nécessaire. »

De l'exposé apologétique de Swami Vivekananda il ressort

1. Barrows, II, p. 974. *Adwaïta* signifie l'être un et indivisible.

que l'hindouisme enseigne l'existence d'un être infini partout présent et qui n'a pas son égal; or cet « Unique » ne constitue pas l'unité religieuse qui est le monothéisme, mais l'unité philosophique, qui s'appelle « monisme » ou panthéisme [1].

Du tronc fécond de l'hindouisme se sont détachés deux rameaux vigoureux et nourris de la même sève : le *jaïnisme* et le *bouddhisme*.

Le jaïnisme ou doctrine des *jaïnas* [2], religion contemporaine du bouddhisme, y ressemble par sa morale, mais en diffère par sa psychologie. Professé encore par plus d'un million d'adeptes, surtout au Dekkan, il a été présenté au Congrès de Chicago par M. Virchand Gandhi, avocat de Bombay [3], qui a exposé tour à tour la philosophie (*Shrute dharma*) et la morale (*Chatra dharma*) de sa communauté. Nous n'avons à citer ici que ce qui concerne la question de Dieu et de la cause du monde.

« Quelle est l'origine de l'univers? Cette question implique celle de l'existence de Dieu. Gautama Bouddha interdit la recherche de l'origine des choses. La littérature brahmanique fait souvent mention des « jours et des nuits » de Brahma, etc. Quant aux jaïnistes, écartant toute expression symbolique, ils affirment, conformément aux vues émises déjà par divers hiérophantes, que la matière et l'âme sont éternelles et n'ont pu être créées. A la différence des autres systèmes philosophiques, qui émettent des assertions absolues, le jaïna considère les choses de divers points de vue. On peut, en effet, affirmer l'existence d'une chose d'un point de vue, la nier d'un autre point de vue et affirmer à la fois l'existence et la non-existence de cette chose, à différentes époques. »

« Qu'est-ce donc que Dieu, à nos yeux? — Dieu, pris dans

1. Voir le Rév. Maurice Philipps, *The Ancient Religion of India*; Barrows, I, p. 302.

2. *Jaïna* ou *Jina*, qui signifie le victorieux, comme *Bouddha*, l'éveillé, est le nom donné à un sage, parvenu à l'omniscience et qui vient rétablir dans sa pureté la Loi, quand elle s'est corrompue parmi les hommes. Il y a eu 24 Jaïnas, y compris le Jaïna actuel. Voir Barth, *Religions de l'Inde*.

3. Voir Barrows, p. 1223 et suiv

le sens d'un créateur personnel, placé en dehors du monde, n'a pas de place dans notre système de philosophie. Nous nions formellement l'existence d'un tel être, comme étant illogique et sans rapport avec le plan général de l'univers. Mais nous admettons qu'il y a une subtile essence à la base de toutes les substances, consciente aussi bien qu'inconsciente, qui devient la cause éternelle de toutes les modifications et que nous appelons Dieu! »

Sur cette question, le bouddhisme s'accorde entièrement avec la philosophie des jaïnas. M. Dharmapala l'a dit nettement dans son mémoire, si fortement documenté, sur *Ce que le monde doit à Bouddha* [1].

« Bouddha, a-t-il dit, enseigne que Dieu n'existe pas en tant que créateur du monde. Acceptant la théorie de l'évolution pour seule vraie, avec son corollaire, la loi de cause et d'effet, il interdit comme vaine toute recherche spéculative sur l'idée de création. Néanmoins nous acceptons le Dieu suprême des brahmanes et des dieux inférieurs, mais qui sont soumis à ladite loi. Ce Dieu suprême est tout amour, toute miséricorde, toute beauté; il abaisse sur tous les êtres un regard impartial (équitable). »

Telle est la théodicée du bouddhisme moderne, si toutefois on peut donner le nom de Dieu à un être soumis à des lois extérieures à lui. Cette reconnaissance d'un Dieu suprême, *Adibouddha*, n'est-elle pas une concession faite aux idées musulmanes? Le vrai Dieu, dans le système, n'est-il pas cette force fatale qui préside à la transformation des atomes dont l'agrégat forme le monde (*Akasa*)?

Ainsi, tandis que la philosophie des jaïnas revenait à une sorte de panthéisme, la théorie bouddhiste du monde peut se ramener à ces deux termes : matière et évolution. Il n'y a donc de ce côté rien à espérer, pour stimuler le courage de l'homme en lutte contre les misères de la vie. C'est bien ainsi que l'a jugé le Rév. Mac-Farland, missionnaire à Bangkok (Siam).

1. Barrows, II, p. 862-880. Dharmapala, né en 1864, secrétaire de la Société *Maha-Bodhi*, était député par les bouddhistes de Ceylan.

« Quoi qu'on puisse penser des doctrines ésotériques du bouddhisme, on ne saurait nier que les vrais disciples de Bouddha ne reconnaissent pas de créateur, pas de cause première du monde. Ils ne font pas acte d'obéissance à un être suprême, et ne se préoccupent pas du compte à rendre de leurs actes. Dans les épreuves ou les tristesses de la vie, ils sont sans guide, sans aide tout-puissant, tandis que l'avenir se présente à eux sous un aspect mystérieux et redoutable [1]. »

III. — DIEU DANS LE MAZDÉISME

Le mazdéisme ou parsisme, d'après le mémoire de Jinandji Modhi [2], n'est pas la primitive religion des Perses. C'est la création d'un penseur, d'un réformateur qui substitua à l'adoration des *Dews*, ou génies malfaisants, un culte répondant à une conception plus haute de la divinité. Tellè fut en effet l'œuvre de Zarathustra Spitama, à la fois philosophe, poète, prophète, qui vécut à une date que l'on estime antérieure à 1200 ans avant Jésus-Christ. Le mazdéisme ou adoration de Dieu (*Mazda* veut dire Dieu), étant une protestation contre le polythéisme, est un système essentiellement monothéiste. Dieu est créateur de tout ce qui existe, son action sur le monde est illimitée et s'exerce en deux sens opposés. S'il crée, il anéantit aussi; s'il donne la naissance, il ôte aussi la vie et est l'auteur de la mort. Ces effets de l'autorité divine s'expliquent parce qu'elle s'exerce par l'intermédiaire de deux principes opposés : l'un représentant le progrès ou le développement, l'autre le déclin ou le dépérissement (*increasing spirit — decreasing spirit*). Notre monde est l'œuvre de ces deux causes, toutes deux au service de Dieu, mais toutes deux constamment en lutte l'une contre l'autre. D'après M. J. Darmesteter, l'histoire de l'univers est l'histoire de leur lutte. Le monde d'Ahoura Mazda a été troublé par Ahriman (*Angro Maynyush*), mais ce dernier en sera chassé à

1. Barrows, I, p. 1896.
2. Barrows, II, p. 902.

la fin. Le devoir de l'homme dans ce conflit entre ces deux principes est indiqué dans la loi révélée à Zarathustra par Ahoura Mazda. Quand les temps seront accomplis, Angro Maynyush et l'Enfer seront anéantis; l'homme ressuscitera des morts et la félicité éternelle régnera dans le monde.

Il est inutile d'en dire davantage pour détruire l'opinion erronée, communément admise, que le système de Zoroastre est le *dualisme*. Il suffit en effet, pour cela, de remarquer que le *dualisme* suppose une lutte permanente, éternelle, entre deux principes égaux. Or nous venons de voir que le triomphe final est réservé au bien. On associe généralement l'idée du mazdéisme à l'adoration du feu. Est-il nécessaire de dire ici que le feu est un symbole, le plus pur, le plus noble emblème de la divinité, celui de la vertu et de la moralité?

« Le feu est si peu un objet d'adoration, que le parsi n'est nullement astreint à rendre son culte à Dieu dans un temple quelconque. La nature dans sa majesté lui sert de temple. Le glorieux soleil, la lune resplendissante; les montagnes qui dressent leurs cimes dans les cieux, les fleuves qui fertilisent le sol, les vastes mers qui disparaissent dans l'infini de l'espace, se confondant, pour ainsi dire, avec les profondeurs de la voûte céleste, tous ces grands objets et les phénomènes de la nature arrachent à son âme le cri d'admiration et font sortir de son cœur les louanges du grand architecte, qui en est l'auteur. Aussi n'est-il pas rare de voir à Bombay, quartier général des parsis, les disciples de Zoroastre faire leur prière, matin et soir, en plein air, la face tournée vers le soleil à son lever et à son coucher, vers la lune aux brillants reflets, ou vers les vagues écumantes de la mer. C'est ainsi qu'ils adressent leur prière au Tout-Puissant, en contemplant ces grandioses spectacles, les plus sublimes de la création! »

IV. — DIEU DANS LE JUDAÏSME ET L'ISLAMISME

Le judaïsme est, comme on sait, la plus ancienne des religions monothéistes. Sur la théologie moderne des israé-

lites, le Congrès de Chicago a entendu un exposé magistral du rabbin Isaac Wise, professeur à Cincinnati :

« Toute connaissance de Dieu, a-t-il dit [1], et de ses attributs essentiels, la toute-puissance, la vérité, la sainteté, est venue à l'homme par des révélations successives, d'abord par une révélation indirecte ou ce que nous pouvons appeler révélation naturelle, ensuite par une révélation directe ou ce que nous pouvons appeler révélation transcendante. Ces deux ordres de révélations concernant Dieu et ses attributs essentiels, en même temps que leur genèse historique, sont contenus dans la *Thorah*, dans ces sept saints noms de Dieu, attributs auxquels ni prophète ni philosophe en Israël n'a jamais fait la moindre addition et qui, à chaque instant, reviennent dans tous les textes de la littérature hébraïque.... [2] » La théologie du judaïsme comprend nécessairement : la doctrine concernant la Providence et les rapports de la Providence avec l'individu, les peuples, le genre humain. Ceci implique la doctrine de l'alliance entre Dieu et l'homme, entre Dieu et les pères de la race, entre Dieu et le peuple d'Israël ou l'élection d'Israël — la doctrine de l'expiation. Les péchés sont-ils expiés, pardonnés, remis, et quels sont les conditions de l'expiation et les moyens de l'obtenir?

En résumé, le Dieu du judaïsme est le Dieu saint. Il est non seulement le créateur du monde matériel, l'ordonnateur de l'univers visible : il a créé l'homme à son image. En le créant il s'est révélé à lui, mais il l'a laissé libre d'obéir ou de désobéir à sa loi : l'être responsable peut avoir la notion du bien et du mal moral. A l'idée de la chute correspond celle de l'expiation et du pardon, en somme, toute l'économie du salut développée plus tard par le christianisme.

L'islamisme est la religion de l'*islam*, c'est-à-dire de la « soumission ». Le grand apôtre de l'islamisme fut Mahomet qui est considéré par les musulmans comme une sorte de Messie. Nous n'avons pas à expliquer ici les origines de la foi

1. Voir Barrows, I, 290-295.

2. Sur les sept noms de Dieu, voir l'art. *Kabbala* de M. Reuss dans Herzog, *Real-Encyclopädie* (2e édit., VII, p. 382).

musulmane. Il nous suffira de dire qu'elle est inséparablement unie à la pensée et à l'activité religieuse et politique de son fondateur. Mahomet vécut au VIIe siècle de notre ère : après s'être rendu maître de la Mecque et de la plus grande partie de l'Arabie, il imposa le double joug des armes et du dogme à la population vaincue. Il est à peine utile de rappeler que la doctrine de Mahomet se trouve contenue dans le Koran, dont l'article de foi fondamental est la croyance en Dieu. Voici à ce sujet un extrait du commentaire d'Omer Nessefi sur les livres sacrés (1142 de notre ère), traduit par le Rév. Washburne [1], principal du collège Robert à Constantinople :

« Dieu est un et éternel. Il vit et il est tout-puissant. Il sait toutes choses, entend toutes choses, voit toutes choses. Il est doué de volonté et d'activité. Il n'a ni forme, ni corps, ni bornes, ni limites dans le temps et dans l'espace. Il n'a ni parties, ni complexité, ni division dans son être, parce qu'il est ni corps, ni matière. Il n'a ni commencement, ni fin. Il existe par lui-même. Il n'a pas été engendré. Il n'a ni demeure, ni séjour. Il est en dehors du temps, incomparable dans sa nature comme dans ses attributs, qui, sans être étrangers à son essence, ne la constituent cependant pas. »

M. Washburne continue son analyse, en rapprochant de ces déclarations quelques lignes du catéchisme de Westminster : « Dieu est un esprit infini, éternel, immuable, en tant qu'il est sagesse, puissance, sainteté, justice, bonté, vérité. Il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu vivant et bon. » Il fait remarquer combien la théologie chrétienne insiste sur les attributs moraux de la divinité, ce que ne fait pas suffisamment le mahométisme. Mais M. Washburne réfute l'opinion que le Dieu de l'Islam est simplement un Dieu d'infinie puissance. Il possède les attributs moraux de la *justice*, de la *sainteté*, de la *miséricorde* — on ne saurait le nier.

« De fait, il n'est pas de perfection concevable dont le musulman eût consenti à priver son Dieu. La conception

1. George Washburne, né en 1833, élève de l'École théologique d'Andover, collaborateur de la *Contemporary Review*, est aujourd'hui directeur du collège Robert (américain) à Constantinople.

qu'ont de lui les mahométans est celle d'un monarque absolu de l'Orient. Son pouvoir illimité d'accomplir ce qui lui plaît fait de l'entière soumission à sa volonté le premier et le plus important des devoirs du fidèle. Le nom qu'ils donnent à leur religion implique cette idée. *Islam* signifie soumission ou résignation.... La différence essentielle entre la conception chrétienne et la conception musulmane de Dieu réside dans le fait que le mahométan ne se représente pas ce roi comme ayant quoi que ce soit de commun avec ses sujets, dont il est infiniment éloigné. »

L'auteur du mémoire met cette différence bien en relief, en nous montrant les conceptions de la théodicée chrétienne (telles que la parenté et l'affiliation avec Dieu, qui s'affirment dans les prières, où il est appelé notre Père) complètement étrangères à la pensée du monde musulman. Dieu est séparé de l'univers et des hommes par une distance infinie. L'islamisme nous présente donc un monothéisme d'un caractère transcendant. Il renforce même l'idée de Dieu unique que l'on trouve dans le judaïsme, et ne connait rien du Dieu d'amour et de consolation qui a inspiré au deuxième Isaïe les pages sublimes avant-courrières des révélations du Nouveau Testament. Bien plus, ce Dieu immuable, transcendant, est plus éloigné de notre pensée et de notre raison que le Dieu du mazdéisme, avec la double conception du principe bon et du principe mauvais pour expliquer l'existence du bien et du mal dans l'univers.

V. — DIEU DANS LE CHRISTIANISME.

Le christianisme est issu du judaïsme, dont il admet le dogme fondamental, la révélation contenue dans l'Ancien Testament, mais complétée par la révélation faite par Jésus-Christ, le Messie qu'annoncèrent les prophètes d'Israël. Le nom de christianisme désigne actuellement des confessions plus ou moins différentes, qui sont : l'Église grecque, l'Église catholique romaine, le protestantisme. Bien que ces Églises aient une conception commune de la divinité en admettant

une action providentielle dans le monde, les théologiens sont loin d'être d'accord sur la manière dont elle s'exerce. L'antique conception de la transcendance divine a été vigoureusement combattue par M. Momerie, au nom des exigences de la science moderne, qui ne saurait s'accommoder d'une théorie d'après laquelle Dieu intervient pour ainsi dire passagèrement dans le monde, créant les animaux et leurs organes dans un but spécial, bien déterminé, comme l'horloger construit et combine les diverses parties d'une montre :

« Une méthode d'action bien différente, bien plus haute, dit le Rév. Momerie [1], nous est suggérée par la doctrine de l'évolution, doctrine que l'on peut maintenant considérer comme démontrée, surtout grâce à la lumière dont l'ont éclairée les sciences de l'anatomie, de la physiologie, de la géologie, de la paléontologie et de l'embryologie. Ces sciences ont mis hors de doute la parenté intime des différentes espèces d'êtres (*blood relation-ship of species*).... »

L'auteur, s'appuyant d'exemples empruntés au domaine de la physiologie, continue en ces termes :

« Il est évident que tout organe spécial dans une espèce est tout simplement issu par voie d'évolution d'un organe quelque peu différent dans une autre espèce. Il est évident que les espèces elles-mêmes ne sont que des transformations d'un seul ou d'un petit nombre de types primordiaux et qu'elles ont été créées non par des interventions passagères de la Providence, mais par évolution. Le Créateur a vu le but à atteindre dès le commencement. Il n'a pas eu plusieurs desseins contradictoires (*conflicting*), mais un seul dessein général comprenant tout. L'unité et la suite du plan divin servent à démontrer la sagesse de celui qui l'a conçu. »

La pensée divine a donc présidé à la création de l'univers. Dans la suite de son exposé, M. Momerie s'attache

1. *The philosophic and moral evidence for the existence of God.* Barrows, I, p. 270-277. Momerie (Alfred William), né en 1848, professeur à King's college (Londres), a écrit des livres sur l'*Origine du mal, la Religion de l'avenir*, etc.

à prouver que le monde suppose l'existence d'une intelligence et d'une raison suprêmes. Interpréter, c'est expliquer — et on ne saurait rien expliquer qui ne soit rationnel. Interpréter la nature, qu'est-ce sinon nous approprier les pensées qui se trouvent implicitement contenues dans la nature? « O Dieu! s'écria Képler quand il découvrit les lois du mouvement planétaire, ô Dieu, je repense tes pensées après toi! » Non, le monde n'est pas une agglomération d'atomes soumis à quelque règle. C'est ce que démontre la science, dont chaque nouvelle découverte est une « nouvelle révélation de l'ordre, de la loi, du but à atteindre — en un mot, de la raison ».

Mais ce n'est pas seulement dans ce domaine que nous trouvons les marques d'une intelligence suprême. M. Momerie, abordant les plus hauts problèmes de la philosophie de Kant et de Hegel, nous donne le résultat le plus clair de leurs spéculations en affirmant que « la connaissance psychologique que nous tirons de nous-mêmes implique l'existence d'une intelligence autre, mais de même nature que la nôtre.... Ce que nous appelons connaissance est dû subjectivement à l'activité constructive de nos intelligences personnelles et individuelles, et objectivement à l'activité constructive d'une autre intelligence qui est omniprésente et éternelle. En d'autres termes, il a été prouvé que notre connaissance bornée (*limited consciousness*) implique l'existence d'une connaissance qui n'a pas de bornes; que notre simple expérience de tous les jours suppose l'activité nécessaire et sans cesse agissante d'une intelligence infinie. »

L'auteur complète son exposé théologique par l'examen des objections à la doctrine de la Providence, tirées de l'imperfection du monde tant au point de vue physique que moral. Il reprend l'argument bien connu de Leibniz sur le *meilleur des mondes possibles* et le développe d'une manière fort intéressante, en l'expliquant par la théorie de l'évolution. « Le mal, la douleur, l'injustice ont une grande part dans le monde; ce sont des obstacles dans la voie du Créateur qui sont destinés à disparaître. La loi du progrès est une réalité, et il n'est rien de si généralement constaté que le développe-

ment du bien. Le but de l'évolution, c'est la victoire du bien. Résumons ce qui précède en quelques mots :

« Toute connaissance, soit pratique, soit scientifique, même l'expérience la plus vulgaire de la vie de tous les jours, implique l'existence d'une intelligence qui est omniprésente et éternelle, tandis que la marche en avant vers la réalisation de la justice (*tendency towards righteousness*), qui est si clairement révélée dans le cours de l'histoire, et les aspirations que cette conquête réveille dans nos propres cœurs, s'unissent pour démontrer que le « Penseur infini » est juste, bon, compatissant. C'est, sans doute, parce qu'il est toujours avec nous que nous nous imaginons quelquefois qu'on ne le trouve nulle part :

Où est la mer? disaient les poissons
En nageant à travers le pur cristal des eaux.
Nous avons ouï parler, dans d'antiques récits, des flots de l'Océan,
Et il nous tarde de contempler ses ondes bleues.
Les sages nous parlent d'une mer infinie :
Oh! qui saurait nous dire si elle existe réellement?

L'alouette prit son essor dans la lumière éclatante du matin.
Elle chantait portée sur ses ailes ensoleillées.
Voici son chant : « Je vois la lumière;
Je contemple un monde de choses merveilleuses;
Mais en volant et en chantant partout,
C'est en vain que j'ai essayé de trouver l'air! »

Après avoir ainsi exposé les conceptions diverses de la divinité propres à chaque religion, voici les enseignements qui se dégagent de cette rapide revue.

D'abord, il y a des religions, comme le judaïsme, l'islamisme, le christianisme, dont le principe commun est la croyance en un seul Dieu. Ce sont des religions monothéistes, fondées sur l'idée d'une révélation faite à des prophètes dans certaines races, pour le salut de l'humanité. La notion de Dieu est nette et précise : c'est toujours un Dieu personnel en qui se concilient l'existence des attributs moraux et celle des attributs métaphysiques. Plus éloigné de l'homme dans l'islamisme, il est, d'après le judaïsme et le christianisme, représenté comme un père qui a fait sortir le monde du

néant dans une pensée d'amour infini : *N'avons-nous pas tous un seul père? Un même Dieu ne nous a-t-il pas créés?* (MALACHIE, II, 10.) De ces religions nous croyons qu'on peut rapprocher le mazdéisme, parce que, derrière les formes qui lui sont particulières, nous découvrons encore le monothéisme. Mais si le Dieu de Zoroastre est créateur du monde, il l'est avec certaines limitations, qui ont pour but d'expliquer l'existence du mal dans le monde. Les deux principes opposés, les deux *Maynyush* de l'Avesta, intermédiaires nécessaires entre l'infini et le fini, quoique conciliables avec la notion du Dieu unique, n'en constituent pas moins, pour les esprits peu accoutumés aux spéculations de la théologie, un véritable dualisme. — Dans le taoïsme, il paraît bien qu'on découvre des éléments théistes, mais plutôt virtuels que réels. Sous le rapport religieux, le confucianisme, quoique admettant un Dieu suprême, écarte toute spéculation métaphysique. La préoccupation de Confucius était plutôt morale que religieuse. Dans l'Inde, le brahmanisme reconnaît un être souverain, mais les superstitions du culte populaire étouffent l'idée de Dieu. Néanmoins on ne peut méconnaître la notion du théisme là, comme dans les autres systèmes dont nous avons parlé.

Entre les grandes religions historiques il n'y a donc guère que le bouddhisme et le jaïnisme, qui nient l'idée d'un Dieu autonome et supérieur à la nature. Or, même dans ces deux sectes athées, il s'est produit un retour au déisme, par une réaction du bon sens populaire. Ainsi, dans les livres bouddhistes du Nepâl, il est fait mention d'un Adibouddha, sorte de Bouddha suprême, et M. Dharmapala a reconnu au Congrès de Chicago, que les bouddhistes admettaient le Dieu suprême des brahmanes comme un démiurge. De même, on trouve dans les inscriptions jaïnistes du Dekkan un Jaïna pati ou Jaïna père, qualifié de créateur primordial. Tant il est vrai que l'idée monothéiste a de profondes et indestructibles racines au fond de l'âme humaine!

CHAPITRE II

L'HOMME

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
LAMARTINE

Sa nature morale. — Sa grandeur et sa misère. — Conceptions de la vie future.

Il ne s'agit pas ici de fixer la place de l'homme dans l'univers ; tout au plus marquera-t-on son rang dans la série des êtres vivants sur la terre. Nous le considérerons surtout au point de vue moral et tâcherons de faire comprendre l'idée que se font de sa nature, de sa grandeur, de sa misère ici-bas et de sa future destinée, les religions historiques, qui ont eu des représentants au parlement de Chicago. Et encore les étroites limites de ce volume ne nous permettront-elles que d'effleurer ce grand sujet, qui a fait la matière des travaux de la troisième journée (mercredi 13 septembre).

I. — L'HOMME D'APRÈS CONFUCIUS

On sait qu'en Chine, si la religion de Confucius partage actuellement avec le taoïsme et le bouddhisme les privilèges d'un culte reconnu par l'État, c'est elle encore qui jouit de la plus grande faveur auprès des lettrés de l'empire du Milieu.

Voici, d'après le mémoire de Pung-Kwang-Yu [1], la psychologie de Confucius :

« L'homme, est-il écrit dans le livre des Rites, est le produit du Ciel et de la Terre et comme leur cœur, c'est-à-dire qu'il sert de lien entre le principe actif et le principe passif, et qu'il combine en lui l'essence éthérée des cinq éléments.

« Mais il était loin d'être parfait et pur dès le principe. Qu'était-il donc à l'origine? Une espèce d'animal nu. Dans les temps primitifs, l'homme se nourrissait d'herbes et de fruits des broussailles; il n'avait pour toute boisson que l'eau des ruisseaux ou des rivières. Il n'était pas séparé par une grande distance du reste de la création animale. D'ailleurs la nature ne l'avait pas pourvu de cornes et de griffes pour résister aux empiétements et attaques des autres animaux, ni de plumes ou de fourrure pour le protéger contre les excès de la chaleur et du froid. Obligé de tenir tête, seul et désarmé, à la lutte pour l'existence, il regarda sans doute d'abord ses organes comme étant, à bien des égards, inférieurs à ceux d'autres animaux. A la vue des oiseaux de l'air, des bêtes des champs et de toutes les autres créatures au corps mou [2] des cieux et de la terre, il était naturellement frappé de terreur et alla jusqu'à les adorer, par la raison qu'il était désarmé, tandis qu'elles avaient le pouvoir de faire du bien ou du mal. Voilà à quelles circonstances on peut attribuer l'origine du culte polythéiste.

« Et pourtant, c'est l'homme seul que la nature avait doué d'intelligence. C'est pourquoi il put tirer parti des propriétés du feu pour forger des armes avec les métaux et façonner des ustensiles avec de l'argile. Son premier souci fut d'augmenter son bien-être et de parer aux dangers de l'existence. A la longue, il prit conscience de sa supériorité et il s'appropria la terre, qui avait été occupée par les oiseaux, les animaux et les autres bêtes qui vivaient en commun avec lui. De plus, il en vint à manger leur chair

1. Barrows, II, p. 414 et suivantes.

2. Par *soft-bodied animals*. M. Yu a, sans doute, voulu désigner les reptiles et les mollusques.

et à dormir sur leurs peaux. Alors il abandonna les cavernes naturelles et les cabanes informes, qui lui servaient d'abri, pour habiter des maisons mieux bâties; il échangea les vêtements faits des dépouilles brutes des animaux, contre des étoffes de laine et de soie. — Bientôt après, il s'appliqua à l'étude du ciel et de la terre, il observa les mouvements du soleil et de la lune, ainsi que le retour périodique des saisons. Des tablettes reliées ensemble par des bandelettes de cuir remplacèrent les nœuds dont on s'était servi jusque-là pour fixer la mémoire des événements importants. Quand l'homme passa de l'état sauvage à la vie civilisée, il fit des lois pour régler les rapports et devoirs de la société, en insistant sur le devoir de rester maître de soi (*self disciplining*), et par là contribua à l'éducation des nouvelles générations. On eut recours à la musique pour célébrer les belles actions du genre humain et on rédigea les lois de la propriété pour concilier les prétentions opposées des particuliers. Les inventions, les découvertes se multiplièrent avec le cours des siècles : c'est en cela que réside la dignité de la nature humaine, ce qui distingue l'homme des animaux. »

Suit tout un développement pour montrer que les animaux sont doués d'une certaine intelligence et susceptibles de quelques émotions, mais incapables de progrès, parce que leur nature a été formée par la combinaison des éléments éthérés avec les parties les plus grossières de la terre.

« Or la nature, dit Confucius, ne peut tirer de la substance de chaque être que les qualités qui lui sont innées. Elle vient en aide à ceux qui marchent la tête haute, mais foule aux pieds ceux qui rampent à terre....

« Les émotions, chez l'homme, ne sont que les manifestations des facultés de l'âme, provoquées par une excitation externe. Il y a sept émotions : la joie, la colère, le chagrin, la crainte, l'amour, la haine, le désir. Les facultés de l'âme sont un don de la nature, c'est pourquoi on les appelle forces naturelles; les émotions, au contraire, sont propres à l'homme, d'où le nom d'humaines....

« L'homme, a-t-on vu, est rempli de défauts, que les disciples de Confucius appellent *imperfections constitutionnelles*.

Cela vient de la très grande différence des organes que les individus ont reçus de la terre. Il va de soi que des facultés aussi différentes développent des aptitudes et des talents, de degré et d'espèce très divers. Ce n'est pas que les divers individus aient reçu de la nature des mesures différentes d'intelligence.

« Or l'homme ne peut se corriger des imperfections inhérentes à sa nature qu'en appliquant son esprit à des occupations intellectuelles, en persévérant dans la vertu, en suivant les préceptes de la bienveillance, en réprimant sa colère et en modérant ses appétits. Les amis du genre humain, qui ont à cœur sa régénération, voudraient sans doute découvrir une panacée capable d'extirper tous ces défauts de la nature humaine, afin de les réformer en un moment. Mais une pareille méthode ne serait pas conforme aux procédés de la nature, qui se contente de faire produire à chaque substance ses qualités intrinsèques.

« Or quelles sont les qualités innées de l'homme?

« L'*humanité*, dit Confucius, *est le caractère distinctif de l'homme.* » Il faut entendre par là la « bonté » qu'il place en tête des cinq qualités innées, à savoir : 1° la bonté; 2° la droiture; 3° la convenance; 4° l'intelligence; 5° la véracité.

« L'homme est donc doué de facultés de premier ordre. Et cependant il y a des êtres qui dégradent la nature humaine, au point de satisfaire d'une manière effrénée les appétits qu'ils ont en commun avec les bêtes, au préjudice de leur sens moral et parfois même avec une sorte d'inconscience. Au cas où ils ont réellement perdu la conscience, le ciel même ne peut rien faire pour eux. Mais si, à un moment donné, ils reprennent conscience de leur état de péché, quel sentiment de honte, mêlé sans doute de crainte et de tremblement, doivent-ils éprouver! Si, après avoir ressenti cette honte, ils se repentent de leurs mauvaises actions, alors ils redeviennent hommes; car le sentiment de l'homme, ou la « bonté », a été recréé en eux. Telle est la doctrine, sur laquelle s'accordent toutes les écoles des confucianistes [1]. »

1. Barrows, I, p. 418. Comp. A. Réville, *Religion chinoise*, p. 352, n. 2. D'après l'auteur, il y aurait trois écoles en Chine : l'une, celle de Confucius

Le délégué chinois a tracé, dans les pages qui précèdent, un tableau, aux touches larges et saisissantes, des vicissitudes de l'espèce humaine, aux prises d'abord avec ses rivales dans l'espèce animale, puis avec le mal qui est en elle-même. En résumé, l'homme est le produit de la combinaison d'éléments empruntés au ciel et à la terre. Ce dualisme se retrouve aussi chez les animaux. La différence, c'est que chez eux les parcelles éthérées se combinent avec les éléments les plus grossiers de la terre, tandis que dans l'homme ces parcelles, étant combinées avec des éléments terrestres plus subtils, peuvent s'épanouir librement. Le dualisme de cette origine persiste dans l'homme et se manifeste par la prépondérance alternative des vertus ou des appétits bestiaux. L'homme doit tendre sans cesse à faire prévaloir les premières, sous peine de déchéance.

Il y a là une vue juste du devoir présent; mais que pensent les disciples de Confucius de la vie future? C'est encore M. Pung-Kwang-Yu qui va nous répondre dans le passage suivant :

« Les sectateurs du taoïsme et ceux du bouddhisme parlent souvent de l'immortalité et de la vie éternelle. En conséquence, ils se soumettent à une discipline morale, dans l'espoir de parvenir, par là, à cet état de béatitude. Ils aspirent simplement à délivrer l'esprit des bornes que lui impose le corps. On entend souvent les prêtres du Tao et de Bouddha faire mention du ciel et de la terre, parler du *Livre du rôle des esprits* et du *Registre des âmes*. Ils cherchent à inculquer l'idée que les bons recevront leur récompense, et que les méchants subissent des peines éternelles. Le dessein qui consiste à pousser les hommes à faire le bien et à éviter le mal, par la perspective d'un au-delà délicieux ou terrible, est peut-être louable ; mais c'est perpétuer un

et de Mencius, qui croient à la bonté native de l'homme; la 2e, celle de Sen-Tseu, qui admet qu'il est de nature enclin au mal; et la 3e (Han-Yu), qui divise les gens en trois classes : ceux en qui domine la bonté native; ceux en qui le mal est inné et domine, et ceux qui oscillent entre les désirs bons et mauvais.

mensonge en s'attachant servilement à des erreurs condamnables.

C'est pourquoi les disciples de Confucius repoussent de pareilles doctrines, quoiqu'ils ne fassent aucune tentative pour les supprimer. « *Nous ne pouvons pas même encore*, dit Confucius, *faire nos devoirs envers les hommes : comment pourrions-nous les remplir envers les esprits?* — Il dit ailleurs : « *Nous ne savons pas encore ce que c'est que la vie : comment pourrions-nous connaître la mort?* » — « A partir de ce moment, dit Tsang-Tseu, je sais que je suis sauvé. » — « Que mes actes raisonnables demeurent, dit Chang-Tseu, et je mourrai en paix. » On verra que les hommes sages et bons de la Chine n'ont jamais jugé convenable de renoncer à l'enseignement des devoirs de la vie présente, pour se livrer à des spéculations sur l'état des âmes après la mort. — Néanmoins de divers passages du *Livre des transformations* on peut conclure que l'âme de l'homme, après la mort, est replacée dans l'état où elle se trouvait avant la naissance. Au contraire, les prêtres du Tao et de Bouddha semblent prendre plaisir à s'étendre longuement sur ce sujet.

Voilà qui est clair : il n'y a ici nul goût métaphysique, nul essai de sonder le mystère d'outre-tombe. Le monde visible suffit amplement aux méditations du sage Chinois. *Satis magnum alter alteri theatrum sumus* : telle paraît être la devise de Confucius en matière de philosophie.

II. — DOCTRINE DU TAOÏSME SUR L'HOMME

La doctrine de Lao-Tseu est-elle d'accord sur ce point avec celle du Sage de Lou? La réponse diffère suivant qu'on interroge le taoïsme à son origine (an 604 avant J.-C.) ou au ve siècle de l'ère chrétienne.

« Il n'est question dans le *Tao-te-King* ni de l'immortalité, ni de la vie future, dit l'*Essai couronné sur le taoïsme*, qui a été lu au Congrès[1]; mais la croyance à un germe

1. Barrows. I. 1355.

spirituel fut introduit dans le taoïsme, vers l'année 420, par les commentaires des disciples. Le Wu-Chin-Pieu, un de nos livres orthodoxes, ne fait que discuter sur l'importance de ce germe immortel. On érigea en pratique l'art d'« aspirer le souffle de vie », et le caractère fondamental du taoïsme subit un changement. On chercha le secret de ce germe vital et l'art de l'épurer : de là une nouvelle transformation du taoïsme. Enfin Chang-Lou (385-482) recourut à des procédés magiques dans son enseignement et recommanda les jeûnes, les prières et les incantations, pour obtenir les faveurs du ciel et détourner les calamités. Alors les doctrines fondamentales du taoïsme eurent disparu. »

Ainsi le taoïsme, en dépit de son mélange avec la magie, aboutit à des conceptions spiritualistes sur l'homme et sa destinée future. A ce point de vue, cette religion dépasse la doctrine de Confucius. Elle se préoccupe des besoins de l'âme et indique, en termes mystiques, les moyens de développer en nous ce germe d'immortalité.

« Ceux-là seulement qui accomplissent la volonté du ciel, dit l'*Essai sur le taoïsme*[1], sont capables de remplir leurs devoirs envers les hommes. Ceux qui s'appliquent réellement à la religion, cultivent leur nature spirituelle, conservent leurs âmes, rassemblent les forces spirituelles et surveillent leurs cœurs. Ils croient que, si la nature spirituelle n'est pas cultivée, elle dépérit; que si l'âme n'est pas conservée, elle meurt tous les jours.... Pratiquez la vertu dans le calme et pour longtemps. Faites paraître quelque chose de l'invisible et ensuite que cela retourne à l'invisible! Recueillez vos forces, jusqu'à ce que vous ayez des germes de vie. Voilà ce qui s'appelle créer. Semez ces germes, nourrissez-les de votre influence, exercez-les pour maintenir vos esprits et pour les mener du visible à l'invisible. Quand les devoirs de la vie humaine ont été remplis, il n'est pas un atome du germe spirituel éternel qui risque de se perdre; dans le cas contraire, cette parcelle de lumière divine est inerte (*yin*); elle est éteinte par les mauvaises influences de cette vie. »

1. Barrows, p. 1356.

Ici se pose une question : que devient à la mort ce germe spirituel? Se confond-il avec le premier principe, l'essence innée de toutes choses — ou conserve-t-il sa personnalité? Le mémoire taoïste ne nous donne que des réponses confuses. D'une part, il dit que le corps, sans chercher l'immortalité, devient immortel, et d'autre part, il nous apprend que « dans la vie future il n'y a qu'un principe ».

III. — L'HOMME D'APRÈS LE SHINTOÏSME

Quand on cherche à se rendre compte des conceptions psychologiques admises par les Japonais modernes, on éprouve un grand embarras. A entendre M. Nobuta Kishimoto (d'Okoyama) [1], les classes élevées de la société sont en proie à l'indifférence religieuse. Toutes les opinions philosophiques d'Occident, notamment l'agnosticisme de H. Spencer, le positivisme d'Auguste Comte, le pessimisme de Schopenhauer et de Hartmann, y rencontrent des adeptes. D'autre part, le confucianisme, le bouddhisme et le christianisme y ont fait de larges conquêtes. Mais, si l'on veut connaître la pensée de la masse du peuple, surtout dans les provinces reculées, il faut s'adresser au shintoïsme, la religion primitive du Japon. Or qu'enseigne la religion du *Shinto* [2] sur l'homme et sa nature?

« Le shintoïsme, nous dit M. Kishimoto, représente trois choses sous un même nom : le culte du *totem* [3], le culte de la nature et le culte des ancêtres. C'est une religion ethnique qui, comme telle, n'a ni auteur ni système de dogmes, ni code de morale. Elle enseigne que les hommes sont les descendants des dieux, ou, en d'autres termes, l'origine divine de l'humanité. Il y a plus : comme l'univers est venu

1. *L'Avenir de la religion au Japon,* Barrows, II, p. 1273-1283.

2. *Shinto* signifie la « voie de Dieu ».

3. *Totem* est le nom que les Peaux-Rouges donnent à l'animal qui leur paraît être l'incarnation du Dieu protecteur de la tribu et, en même temps, celle de leur premier ancêtre. Cet animal sacré est parfois identifié à l'Esprit de la nature, qu'ils adorent (ciel, soleil, vent). Le *totémisme*, qui existait chez les Égyptiens, se retrouve en Afrique, chez les Cafres, les Betchouanas et jusqu'en Australie. (Note communiquée par M. Albert Réville.)

des dieux, il est rempli de leur essence, ce qui revient à enseigner l'immanence divine. » Les temples du Shinto sont extrêmement simples, ne renferment ni peintures ni images et sont situés dans les lieux écartés.

Cette religion fut, au XVIe siècle, l'objet d'une réforme qui a pris le nom de *zhikko* ou pratique, parce qu'elle tendait à substituer la vie active à la spéculation. La branche du *zhikko* a été représentée au Congrès par Reuchi Shibata, grand prêtre de la secte, qui l'a définie en ces termes :

« Elle se propose, dit-il, d'enseigner à l'homme à faire les œuvres qui lui sont propres. Or le premier de ces devoirs, c'est de révérer la fameuse montagne Foudji [1], la considérant comme le séjour sacré du divin maître et le cerveau du monde. Et de même que chaque enfant de la divinité « Ciel » vint au monde avec une âme issue de l'âme divine originelle, l'homme doit être juste, conformément aux ordres de Dieu, et doit prendre le Foudji pour symbole de sa pensée et de son action. Par exemple, il doit être simple et sans détours, comme l'est la forme de la montagne; il doit rendre son âme et son corps purs, comme l'est la sérénité du Foudji....

« Nous devons respecter le monde présent, avec toutes ses œuvres pratiques, plus que le monde à venir; prier pour la longue vie de l'empereur et pour la paix du pays, et prendre notre part de responsabilité dans la prospérité publique, en menant une vie sobre et active, en collaborant tous aux œuvres d'intérêt général. »

Or tout cela ne nous donne pas une psychologie bien nette, quoique, à travers les symboles par lesquels Japonais et voyageurs expriment leur admiration pour la « simplicité auguste » du mont Foudji, on distingue l'idée que l'homme doit se conformer à la ressemblance du Créateur. Il y a là plutôt des règles de conduite qu'un essai d'investigation sur

1. Foudji-San ou Foudji-Yama, ancien volcan couronné de neige, dans la région centrale de l'île Nippon; célèbre par la beauté de sa forme conique et par son altitude (3 772 mètres). « *Mons excelsus et singularis* », dit Kæmpfer. « Hautain et vaporeux, dit M. de Hübner, le divin et éternel Foudji est inondé d'une clarté olympienne. Ce que l'Etna est à la Méditerranée, et le Canigou aux Pyrénées, il apparaît comme une sorte d'œil du monde vu de tous et voyant tout. »

la destinée de l'homme. D'ailleurs Reuchi Shibata a pris soin de nous dire que tel était le but de la réforme du *zhikko*; son message est avant tout un message concernant les relations entre les hommes ici-bas :

« D'après nos doctrines, tous les êtres animés et inanimés sont issus d'une seule divinité, le Ciel, et chacun a sa mission spéciale. Aussi devons-nous nous aimer les uns les autres et respecter les formes diverses que la religion a revêtues dans le monde. Je crois que toutes ces formes reposent sur une vérité fondamentale. »

On ne saurait méconnaître dans ce discours du grand prêtre shintoïste des aspirations élevées. On sent chez ce païen la conviction profonde du triomphe du bien dans le monde, par l'union de tous les hommes qui cherchent sincèrement le vrai. Or ces aspirations même supposent chez l'homme quelque affinité avec le vrai, le bien et le beau, et de là l'orateur devrait arriver logiquement à admettre que l'homme est immortel comme cette vérité idéale qu'il poursuit. Mais il n'y a là que de nobles sentiments, de vagues aspirations; nous n'y trouvons même pas le germe d'une théorie sur l'immortalité de l'âme, comme dans le taoïsme.

Quel contraste ces doctrines de Confucius et du Shinto offrent avec les théories des penseurs hindous sur l'origine du monde et la destinée de l'homme! En Chine et au Japon, tout est pratique, terre à terre et calculé en vue des rapports sociaux et de la vie présente; dans l'Inde, au contraire, la pensée s'élance vers les hauteurs et, contemplant de là l'infini et l'au-delà, ébauche des systèmes métaphysiques. On retrouve dans la théodicée brahmanique quelque chose de la végétation luxuriante qui fait le charme propre des vallées du Gange et de l'Indus. On va voir que leur psychologie n'est pas moins profonde et que leurs conceptions de la vie future ne sont ni moins variées, ni moins grandioses.



REUCHI SHIBATA (Japon)

IV. — PSYCHOLOGIE DES RELIGIONS DE L'INDE

Nous interrogerons d'abord les bouddhistes. C'est M. Dharmapala qui nous donne la réponse à notre question, dans son mémoire *Ce que le monde doit à Bouddha* [1].

« C'est un glorieux privilège que d'appartenir à l'humanité! La dignité de l'homme consiste dans la faculté de raisonner, de penser et de se conformer au plus sublime idéal de la vie pure, de la pensée sereine et de la sagesse, sans se laisser séduire par des interventions étrangères. Bouddha déclare, dans le *Saïmanna Phala Soutta*, que l'homme peut jouir ici-bas d'une existence glorieuse quand il est libre, sans peur et miséricordieux. Ce noble idéal proposé à l'homme peut être atteint par le plus humble des mortels et, s'il le réalise, l'élève au-dessus des riches et des rois. *Quiconque exerce la miséricorde et observe la loi est mon disciple*, dit Bouddha. Or la loi suprême à ses yeux est d'aimer tous les hommes et de sympathiser avec tous les êtres, même avec les animaux. »

Pour bien pénétrer le sens de cette conception de la vie, il faut se rappeler que les bouddhistes ont pour point de départ la conception brahmanique de la métempsycose.

L'esprit est lié à la matière dans une série d'existences antérieures à la vie présente et dont nous avons perdu le souvenir, par la raison que, nos états de conscience étant des phénomènes superficiels et passagers, nous ne pouvons pas sonder les profondeurs de notre être. Au point de vue psychologique, nous nous trouvons dans les mêmes conditions que vis-à-vis du monde physique; nous n'en apercevons qu'une partie infiniment petite et nous savons pourtant que l'univers est, suivant la belle expression de Pascal, « un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Après les bouddhistes, les brahmanes nous ont apporté leur témoignage sur la nature spirituelle de l'homme :

« Eh bien donc, s'est écrié l'éloquent moine Vivekananda.

1. Barrows, II, 866.

l'âme est éternelle et immortelle, parfaite et infinie, et la mort ne signifie pas autre chose que le passage du foyer spirituel d'un corps à un autre. Notre état présent est déterminé par nos actions passées, comme l'avenir le sera par notre conduite actuelle. L'âme continuera ainsi à progresser ou à reculer, passant d'une naissance à une naissance et d'une mort à une autre. »

Sans doute, mais qu'est-ce que cette âme immortelle? Ici nous donnerons la parole au professeur Manilal N. Dvivedi[1] :

« L'individu est une copie parfaite du tout. L'homme est dérivé de son prototype, qui est dans la lune et s'appelle *pitras*. L'absolu est présent dans tout homme et dans tout atome (car l'absolu n'est autre chose que la somme totale de tout ce qui existe); seulement, dans cet état subordonné il s'appelle *jiva* ou âme. Cette âme manifeste plus ou moins sa nature originelle, suivant les conditions où elle est placée : de là les degrés de la vie et de l'intelligence. Ainsi chaque être est doué d'une âme, et la variété infinie, résultant de la contingence des êtres, empêche l'unité dans la connaissance.

« Chaque âme, dès qu'elle peut se rendre libre de cette contingence, réalise sa vraie nature. Pour parvenir à cette fin, les seuls moyens sont l'observation morale et la connaissance qu'on en tire. La durée de la vie ressemble à un champ, où l'âme recueille une moisson de bonnes ou de mauvaises actions et fait un pas en avant ou en arrière, dans la réalisation de l'absolu. Naissance, mort, assimilation et puis de nouveau naissance, telles sont les étapes de sa carrière jusqu'à ce qu'elle parvienne à réaliser sa nature et que toute contingence soit noyée dans l'absolu. La fin de l'homme, c'est donc de réaliser sa vraie nature et de s'unir à l'absolu. Une fois cette réalisation accomplie, l'homme est libre de toute restriction, un avec le *tout absolu*, libre à jamais et immortel. Il a échappé à l'évolution. »

La psychologie des jaïnistes se rapproche plus de celle

1. Barrows, I, 334 et suiv.

des brahmanes que de la conception bouddhique; elle se distingue essentiellement de cette dernière par la croyance à l'immortalité de l'âme. D'après Virchand Gandhi [1], « l'âme est l'élément qui connaît, pense et sent » ; en d'autres termes, c'est l'élément divin dans l'être vivant. Le jaïniste pense que les phénomènes de connaissance, de sensibilité, de pensée et de volonté dépendent de quelque chose, et ce quelque chose doit avoir une réalité.

« L'âme, dans un cas, est identique à la connaissance et, dans l'autre, en diffère. S'il s'agit de la connaissance du moi, l'âme est identique; mais, si la connaissance s'applique au non-moi, celle-ci diffère de l'âme. L'essence de l'âme consiste dans la vraie connaissance, la vraie foi et la vraie moralité. Aussi longtemps qu'elle est soumise à la métempsycose, l'âme subit tantôt une évolution, tantôt une « involution » ou marche rétrograde. »

« Que l'âme soit immortelle, c'est ce dont très peu de gens doutent. C'est un vieil axiome que ce qui a commencé dans le temps doit finir dans le temps. On ne saurait dire que l'âme est éternelle au delà de sa phase terrestre et qu'en deçà elle ne l'est pas. Si l'âme n'est venue au monde que pour cette vie, pourquoi continuerait-elle au delà? »

« L'idée courante de création à la naissance implique comme corollaire l'anéantissement à la mort. Bien plus, il n'est pas conforme à la logique qu'après avoir eu une histoire infinie, l'âme entre dans ce monde pour y jouir, pour la première fois, d'une existence matérielle et qu'ensuite elle soit plongée dans une vie spirituelle sans fin! La conclusion la plus raisonnable, c'est qu'elle a passé à travers beaucoup de vies et qu'elle en a un plus grand nombre d'autres à vivre, avant de parvenir au but final. — Mais, dira-t-on, nous n'avons aucun souvenir d'une ou plusieurs vies antérieures à la présente. — Eh! répond Virchand Gandhi, vous rappelez-vous le temps passé dans le sein maternel? Et même, quels souvenirs gardons-nous de cet âge merveilleux qu'est la première enfance? »

1. Barrows, II, p. 1222.

Si les jaïnistes expliquent l'évolution de l'âme par la métempsycose, ils résolvent le problème de l'inégalité sociale et des injustices apparentes de ce monde, au moyen du *Karma* ou théorie des rétributions. Le *Karma* repose sur ces deux principes fondamentaux : 1° on moissonne toujours ce que l'on a semé, et 2° vous serez jugés d'après la même mesure suivant laquelle vous avez jugé autrui!

Ainsi le caractère commun des conceptions hindoues sur la nature humaine, c'est d'être spiritualistes et mystiques. Tandis que la doctrine de Confucius pousse à l'action dans la vie présente, la psychologie des Hindous, en attribuant à la vie présente une valeur secondaire, tend à supprimer l'activité, et, en proposant à l'homme comme souverain bien l'absorption de son être en Dieu, elle étouffe toute individualité.

V. — PSYCHOLOGIE DES MAZDÉENS

La doctrine mazdéenne se rattache naturellement aux religions hindoues, depuis que les parsis se sont réfugiés dans l'Hindoustan, où ils se sont groupés surtout dans la province de Bombay et celle de Guzerate. En voici un aperçu, d'après l'essai envoyé au Congrès de Chicago par M. E. S. D. Bharucha (de Bombay) [1].

« L'élément spirituel et immortel de l'homme a été créé avant le corps. Tous deux se trouvent unis à la naissance et se séparent à la mort; l'âme, qui vient du monde des esprits pourvue des sens et des facultés diverses, entre dans le corps formé au sein de la mère et commence sa carrière terrestre, pour retourner, à la mort, dans le monde spirituel. Zoroastre enseigne que Dieu a donné à l'âme tous les moyens et secours nécessaires pour accomplir la tâche qui lui est assignée : par exemple la science, la sagesse, le jugement, la pensée, l'action, le libre arbitre, la conscience religieuse, un ange gardien ou bon génie et, par-dessus tout, la révélation religieuse. Lors de la résurrection des morts et du

1. Barrows, II, p. 1353.

renouvellement de toutes choses, quand la création entière se remettra en mouvement, les âmes seront pourvues de nouveaux corps, pour goûter, dans la vie future, un bonheur ineffable. »

On voit combien cette psychologie diffère de celle des Hindous. La personne humaine ne finit point par s'absorber dans le sein d'un Dieu, plus ou moins confondu avec le monde : l'homme a une mission spéciale dans la création. S'il ne l'atteint pas ici-bas, il l'achèvera dans une autre vie, car il est immortel. Voici la forme poétique sous laquelle M. Jinandji Modhi [1] nous a exposé la croyance des parsis en la vie future :

« C'est à la question de l'immortalité de l'âme que l'Avesta et les écrits pehlvis postérieurs attachent une importance capitale, parce que ce dogme leur paraît essentiel à la morale. Tout l'édifice de notre nature morale repose sur cette base. Le mazdéisme enseigne aussi la croyance au ciel et à l'enfer. Entre le ciel et ce monde à venir, il admet qu'il y a un pont appelé *Chinwat*. D'après nos livres sacrés, après la mort d'un homme, son âme erre pendant trois jours dans les régions terrestres, sous la conduite de l'ange Srosh. Si le défunt est un homme pieux, ou s'il a mené une vie vertueuse, son âme prononce ces paroles : *Heureux celui dont le bénéfice ne profite pas à lui seul, mais à autrui.* Si, par contre, le défunt est un méchant ou s'il a mené mauvaise vie, son âme fait entendre ces plaintes : *Où irai-je? Dans quel pays trouverai-je un asile?*

« Les âmes des trépassés arrivent, au crépuscule de la troisième nuit, au pont de Chinwat, qui est gardé par l'ange *Meher-Dâver* ou Meher le Juge. Ce dernier a deux assesseurs : les anges Rashné et Astâd. Le premier représente la justice, et le second la vérité. L'âme comparaît alors devant ces trois juges, pour rendre compte de ses actions. Meher-Dâver la pèse dans les plateaux d'une balance. Si les mauvaises l'emportent, ne fût-ce que d'un peu, on ne permet pas au trépassé de franchir le pont; mais on le pré-

1. Barrows, II, p. 905.

cipite dans les profonds abîmes de l'enfer. Si le bien et le mal se font contrepoids, on l'envoie dans un séjour appelé *Hamast-Gehan*, qui correspond au purgatoire des chrétiens ou à l'*El-araf*[1] des musulmans. Le bien qu'il a fait dans sa vie l'empêche d'aller en enfer, et le mal d'aller au ciel. »

Ainsi le mazdéisme enseigne la lutte du bien et du mal, la responsabilité morale et la gradation des peines.

VI. — L'HOMME D'APRÈS LE CHRISTIANISME

Entre le mazdéisme et le christianisme il y a une filiation directe par les juifs, qui empruntèrent au premier, pendant la captivité de Babylone, ses idées sur les anges et la vie future et les transmirent aux premiers chrétiens.

Docteurs catholiques et protestants ont été unanimes sur deux questions capitales, l'existence du mal moral en l'homme et la rétribution de nos actes dans la vie future. Sur le premier point, nous entendrons le professeur Th. Dwight, le Rév. Joseph Cook (de Boston) et le P. W. Elliott (de New York).

M. Thomas Dwight a, dans son discours sur *L'homme vu à la lumière de la science et de la Révélation*[2], traité la question de savoir si les vérités reconnues des sciences biologiques sont en contradiction ou d'accord avec les données de la Révélation biblique. Après avoir examiné la structure de l'homme au point de vue anatomique et sa nature physiologique, il a démontré qu'il y a un abîme entre l'espèce de singes la plus parfaite et les races d'hommes les plus dégradées.

« Quelle est la cause de l'inclination au mal? dit-il. C'est un non-sens de soutenir qu'elle réside dans la persistance des passions animales. Voyez les vices et les cruautés du Bas-Empire : il y a là une perversité qui ressemble plus à la nature des démons qu'à celle des bêtes féroces. Il y a là,

1. Voir *Koran*, chap. VII, édit. Kasimirsky.

2. Barrows, II, p. 950-956. M. Dwight, né en 1843, est professeur d'anatomie à l'École de médecine de l'université Harvard, auteur d'un traité couronné par l'Académie de médecine du Massachusetts, intitulé *l'Identification du squelette humain*.

non pas le retour à un état inférieur, mais la chute d'un état supérieur. »

« Ainsi la Révélation et la science sont d'accord sur l'homme. La philosophie démontre qu'en tant qu'organisme vivant il doit avoir un principe vital ou âme, qui diffère radicalement de celui des bêtes. L'anatomie et l'anthropologie proclament qu'on manque de preuves suffisantes en faveur de l'évolution graduelle de l'homme, corps et âme, ce que la philosophie déclare impossible et qui est inconciliable avec la Révélation. Les variations elles-mêmes de l'espèce indiquent une loi et non pas le hasard. L'observation et le sens commun nous fournissent la preuve évidente que la nature humaine s'est corrompue; or cette corruption ne saurait être l'héritage d'ancêtres appartenant à des espèces animales inférieures, ni, *a fortiori*, le don naturel d'un être, créé à l'image de Dieu. »

« Je tiens pour certain, a dit le pasteur Cook[1], qu'il y a trois choses auxquelles je ne saurais échapper: ma conscience, Dieu, et le souvenir du péché dans un passé ineffaçable. Comment puis-je me réconcilier avec ces trois témoins inévitables ? Ma paix dépend de cet accord.... Oui, c'est une vérité évidente qu'il n'y a de paix possible nulle part dans l'univers pour une âme qui est en proie à ses mauvais penchants. Pour que cette âme puisse paraître en paix devant la Sainteté infinie et qu'elle y trouve le bonheur, il faut qu'elle soit purifiée du péché et du désir du péché. Hors du christianisme, quelle est la religion qui peut faire cela? quelle est celle qui peut laver sur la main droite de lady Macbeth la tache de sang qu'y a laissée son crime ? »

Le P. Elliott[2] a dit de son côté :

« Il y a un malheur plus grand que d'ignorer son péché, c'est de perdre conscience de la dignité humaine. Je ne puis croire que l'homme soit radicalement dépravé. Si j'avais à

1. Joseph Cook, né en 1838, pasteur et conférencier, rédacteur en chef de la revue *Notre Temps*, à Boston.

2. Walter Elliott, avocat à Détroit (Michigan), ordonné prêtre (1872), entra dans le couvent des paulistes, dont il édite le journal *le Monde catholique*, prédicateur missionnaire. Voir Barrows. I, p. 462-465.

choisir entre le pélagianisme [1] et la prédestination, c'est pour le premier que j'opterais; mais, grâce à Dieu, tous les deux ont tort. La vérité, c'est que nous avons tous péché et que la vie et la lumière nous ont été données en J.-C. pour notre salut. »

Sur un deuxième point, « le témoignage intérieur du Saint-Esprit », le P. Elliott est aussi tombé d'accord avec les docteurs protestants.

« Ce témoignage, dit-il, exalte et élargit l'idée que nous nous formons de Dieu. Il se fait sentir dans la vie de tous les jours et peut y faire naître l'héroïsme du Christ; il répand dans l'âme la confiance joyeuse en la paternité de Dieu et lui fait puiser dans ce sentiment l'assurance de triompher du péché, de la mort et de l'enfer. — Or la foi idéale ne naît pas de la contemplation de la souveraineté de Dieu, mais plutôt de la méditation sur tous ses attributs, notamment sur l'amour. Par la même raison, ce n'est pas à l'obéissance que revient la place d'honneur parmi les vertus, mais à l'amour, car c'est lui qui forme le caractère de fils de Dieu. La plus grande gloire de l'obéissance, c'est d'être inspirée par l'amour. Comme le Fils de l'homme disait à Dieu : *Je vais au Père, parce que le Père est plus grand que moi*, l'obéissance dit de l'amour : « Je remonte vers l'amour qui m'a engendrée, car l'amour est plus grand que moi! »

Ainsi le P. Elliott se rencontre avec Vinet pour admettre que l'homme a, même après sa chute, conservé des restes de l'image de Dieu en lui et que la religion chrétienne n'a fait que raviver les tisons éteints de cette flamme divine.

Sur la question de la vie future, le Rév. Moxom [2] a présenté, entre autres, les considérations suivantes :

« Le premier argument, a-t-il dit, c'est l'universalité de

1. Doctrine de Pelage, moine breton du ve siècle, qui admettait le concours de la volonté humaine pour le salut de l'âme et niait la prédestination, soutenue par saint Augustin,

2. Philippe Stafford Moxom, né en 1848, docteur en théologie, pasteur de la première Église baptiste de Boston (Massachusetts), conférencier et publiciste sur les questions pédagogiques et sociales.

cette croyance. En effet, comme la foi en Dieu, elle se rencontre dans tous les pays et à toutes les époques. D'après A. de Quatrefages [1], il n'y a pas de race ni même de tribu un peu considérable qui soit entièrement dépourvue de ces deux idées. Elles sont si logiquement liées l'une à l'autre, qu'on les trouve ensemble, dans les différentes races. Lorsqu'une croyance se trouve ainsi associée à ce qu'il y a de plus noble et de plus pur dans les espérances et efforts de l'homme, alors le fait de son universalité prend la valeur d'un témoignage de premier ordre.

« L'immortalité n'est pas seulement une idée, à laquelle l'homme est parvenu depuis qu'il s'est élevé au-dessus de l'animalité ; c'est aussi et de plus en plus une aspiration :

> Tu as créé l'homme, il ne sait pas pourquoi ;
> Il pense qu'il n'a pas été créé pour mourir.

« Il y a dans la nature humaine une révolte instinctive contre la mort ; ce sentiment dépasse de beaucoup l'épouvante que nous cause la perspective des affres de la mort. C'est cette vague terreur de l'au-delà, qu'a si bien rendue Shakespeare, dans le célèbre monologue d'Hamlet [2] :

Être ou n'être pas, voilà la question ! Est-il plus courageux de soutenir les assauts de la fortune ou d'y mettre fin en les combattant ? — Mourir, c'est dormir.... Dormir, et rêver peut-être, voilà la difficulté !..... Quels rêves ferons-nous dans ce sommeil de la mort ?..... Qui voudrait gémir et suer sous le faix d'une vie accablante, n'était la crainte de quelque chose après la mort, la terreur de cette contrée inconnue, dont aucun voyageur n'a repassé la frontière ? Voilà ce qui rend la volonté perplexe ; voilà ce qui nous décide à supporter les maux présents, plutôt que de courir à d'autres, que nous ne connaissons pas.

« La foi en une vie future, malgré les doutes et objections dont elle est l'objet, augmente à mesure que l'âme se développe et c'est dans les âmes vigoureuses qu'elle est la

1. Voir *l'Espèce humaine*. chap. XXXV. Paris, 1888.
2. Acte III, sc. I.

plus forte. Enfin l'ardeur de ces espérances et leur universalité nous sont un gage de leur réalisation. Du moment que l'on croit en Dieu, il y a quelque chose de prophétique dans une aspiration aussi générale et aussi persistante. La loi de l'adaptation des organes et des facultés aux besoins des êtres, qui gouverne le monde animal, ne peut pas cesser d'agir, juste au moment où nous nous élevons au-dessus du monde sensible. Si l'homme sent en lui comme une soif de la vie future, au delà de la vie terrestre qu'il partage avec les plantes et les animaux, il faut, d'après cette loi, que la Providence ait pourvu d'une façon réelle à la satisfaction de ce besoin.... Pour ma part, dit John Fiske, je crois à l'immortalité de l'âme, non pas comme à un théorème de géométrie, mais par un acte de foi dans le caractère raisonnable de l'œuvre divine. »

Mais quel sera le séjour de l'âme dans la vie future? C'est ce que le Rév. Samuel Warren [1] a esquissé en s'inspirant des idées de Swedenborg :

« Le monde, où séjourneront les âmes, sera d'une beauté et d'un charme indicibles.... L'homme sera régi par les mêmes lois qui président ici-bas, à la vie et au bonheur. En tant qu'être sociable, il recherchera, comme il l'a fait ici-bas, la société de ceux avec lesquels il a une affinité de nature. La séparation des bons et des méchants résulte de cette sélection qui se fait dans le monde spirituel. Les diverses sociétés ou communautés d'honnêtes gens, qui seront groupées de la sorte, forment le ciel, et celles des méchants, l'enfer. Et cela, non pas d'après le jugement d'un Dieu courroucé, mais par suite du libre choix, de cette loi de groupement par affinités. »

Nous voici bien loin du tableau du Jugement dernier, tel que l'ont représenté Dante ou Michel-Ange; il y a là l'application d'une loi, que nous portons tous en nous-mêmes. Notre nature s'améliore ou se pervertit d'après nos

1. Étudia à l'École de droit de Harvard, pasteur de l'Église de la Nouvelle Jérusalem (swedenborgienne), à Brooklyn (Massachusetts). Voir Barrows, I, p. 482.

actes, c'est nous-mêmes qui sommes les artisans, soit de notre salut par notre vigilance, soit de notre ruine morale par notre négligence. — Mais que deviendront les méchants? Leurs peines seront-elles éternelles? Voici la réponse du docteur swedenborgien.

« Leur malheur durera autant que leur obstination dans le mal. La durée de leurs peines ne dépendra donc pas de l'arbitraire du Tout-Puissant, car il est toujours miséricordieux et prêt à faire grâce, mais elle dépendra de leur propre volonté. Il n'y a pas de moment, dans cette vie et dans la vie future, où le cœur du Père céleste ne souhaite — non pas la mort ou la souffrance — mais la conversion des méchants!

« Le ciel est un ciel d'hommes, et la vie du ciel est une vie humaine. Les conditions de la vie, à ce degré d'exaltation, diffèrent grandement de celles de la vie terrestre. La vie de l'homme sera adaptée à ces circonstances transcendantes, et pourtant elle sera gouvernée par les mêmes lois de Dieu. L'homme a été créé pour être un agent libre et de bonne volonté du Seigneur, pour faire le bonheur de son espèce. Son vrai bonheur vient donc, non pas de la recherche du bonheur pour lui-même, mais de l'effort qu'il fait pour le procurer à autrui. Là où tous sont animés de cet esprit, tous sont mutuellement heureux. Voilà le « Paradis », soit qu'on atteigne ce résultat en partie seulement ici-bas, ou qu'on le réalise parfaitement dans la vie à venir. Il faut donc qu'il y ait, au ciel, des moyens pratiques pour permettre aux hommes de travailler au bonheur les uns des autres. Leurs occupations seront utiles, car des êtres créés pour être utiles les uns aux autres ne sauraient être heureux dans l'oisiveté, ou avoir des occupations stériles. Quelles seront-elles ? Nous n'en connaissons que le peu qui nous a été révélé. Une d'entre elles sera certainement de veiller sur les amis restés sur terre, car il est écrit : *Il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes voies* (Psaumes 91, 11); et encore : *Les anges ne sont-ils pas tous des esprits subordonnés, employés au service de Dieu et envoyés pour ceux qui doivent hériter du salut?* » (Hébreux, chap. I, verset 14.)

Récapitulons en quelques mots, pour les comparer, les témoignages des cultes divers, représentés à Chicago, sur la nature de l'homme, sa misère morale et sa destinée future. Tous les cultes sont d'accord pour reconnaître en l'homme une nature supérieure à celle des animaux et qui constitue sa dignité morale : la faculté de raisonner, de prier, de se grouper en sociétés soumises à des lois, de faire des inventions et découvertes, enfin et surtout le progrès, l'aptitude au perfectionnement. Ils semblent tous aussi admettre qu'il y a en lui une nature inférieure, voisine de l'animal et empruntée aux éléments les plus grossiers de la terre, nature qui est réfractaire au progrès de la première. Ces deux natures se retrouvent, combinées en proportions diverses, dans les individus, et la prédominance de la première ou de la seconde fait les bons ou les méchants.

C'est ici que les points de vue des différents cultes deviennent divergents : les religions de la Chine et du Japon ne voient dans le mal moral qu'une *imperfection constitutionnelle*, un défaut qu'on peut corriger par l'école ou par les lois; les brahmanistes et les jaïnistes vont jusqu'à dire que l'âme est parfaite de nature, parce qu'elle est une copie parfaite de l'absolu. Ces systèmes mènent logiquement à l'optimisme; ils demandent et espèrent la guérison du mal de l'éducation, de la méditation, de l'illumination de l'intelligence, plus que d'un effort de la volonté. Les bouddhistes se placent à un point de vue diamétralement opposé, celui du pessimisme. A leurs yeux, l'organisation du monde, de la vie humaine, en particulier, est mauvaise; il faut avoir pitié de ceux qui souffrent et échapper à ces misères par le *nirvâna*.

Les mazdéens, israélites et chrétiens, au contraire, considèrent le mal comme une violation de la loi morale ou de la volonté de Dieu, ce qui est tout comme. C'est cette violation du péché qui a fait déchoir l'homme de son rang supérieur et qui a entraîné les plus funestes conséquences pour l'individu comme pour la société. Ils ont une conception tragique de la lutte engagée par l'élite de l'humanité contre la « puissance des ténèbres », et admettent que l'homme ne

peut en triompher que par un effort personnel et au prix des expiations les plus sanglantes. En deux mots, la nature humaine est profondément viciée par le péché; mais, avec l'aide d'en haut, l'homme est capable de se relever et de reconquérir son rang de « premier-né de la création ». Cette doctrine, on le voit, se tient à égale distance des deux extrêmes : l'optimisme des Hindous et Chinois et le pessimisme des bouddhistes qui, par des voies différentes, aboutissent au même résultat : énerver la volonté morale en l'absorbant soit dans l'extase, soit dans le suicide moral. En maintenant à la fois ces deux termes, la grandeur et la misère de l'homme, elles développent la personnalité et elles provoquent l'énergie morale en lui faisant entrevoir la réhabilitation comme prix de la lutte contre le mal!

Sur la question de la vie future, la divergence est plus accusée encore; deux grandes religions, le confucianisme et le bouddhisme, et une petite, le shintoïsme, font abstraction de l'immortalité de l'homme, qu'elles considèrent, les unes comme inutile ou insondable, et l'autre même comme mauvaise. Mais la grande majorité des autres, depuis le taoïsme et le jaïnisme jusqu'aux confessions chrétiennes, admettent que l'existence de l'homme n'est pas bornée à la vie présente. Les Hindous même, comme on l'a vu, étendent cette durée jusqu'avant la naissance et déclarent l'âme éternelle comme le « grand tout » d'où elle émane, ce qui aboutit à détruire la personnalité humaine. Seuls les taoïstes et les parsis, les juifs modernes, les musulmans et les chrétiens font de la naissance ici-bas le point de départ de notre existence et maintiennent la persistance de l'individualité et l'inégalité des conditions de bonheur dans la vie future, dépendant du bien ou du mal qu'on aura accompli dans la présente.

CHAPITRE III

LA RELIGION, CARACTÈRE ESSENTIEL DE L'HUMANITÉ

Iddio non vuole religioso di noi,
se non il cuore.
DANTE.

Universalité et variété du sentiment religieux. — Apologistes et critiques de la religion. — Histoire des religions.

Il s'est rencontré des savants pour soutenir que la religion est une aberration de l'esprit humain, une illusion de la peur ou de la faiblesse, qui fera tôt ou tard place aux conceptions de la raison ou à ce qu'on appelle « la religion de la science [1] ». « Les religions, dit-on, sont les résidus épurés des superstitions. La valeur d'une civilisation est en raison inverse de la ferveur religieuse. Tout progrès intellectuel correspond à une diminution du surnaturel [2]. »

Il est vrai que des anthropologistes ou des philosophes, tels qu'Alfred Fouillée [3], A. de Quatrefages, Dubois-Reymond et Stuart Mill, ont fait justice de cette allégation

1. Voir l'article de M. Berthelot sur Science et Morale, *Revue de Paris*, 1er février 1895, et l'inscription du socle de la statue de F. Raspail à Paris : *A la science hors de laquelle tout n'est que folie, à la science, l'unique religion de l'avenir, son plus fervent et désintéressé croyant.*

2. André Lefèvre, *la Religion*, p. 572-573.

3. Voir art. sur la Psychologie des peuples, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1895. « Nous ne saurions admettre la prétendue supériorité des races irréligieuses, s'il en existe. La religion est l'étage premier de l'idéalisme. »

superficielle, en démontrant que le sentiment religieux se retrouve dans toutes les races, les plus civilisées comme les plus primitives. Mais il appartenait à l'histoire des religions, cette science née d'hier par les travaux des Abel de Rémusat, des Eugène Burnouf et des Alfred Maury, pour ne citer que les morts, de compléter la réfutation de la thèse antireligieuse. Cette histoire a prouvé en effet que sous les formes les plus diverses, voire même les plus bizarres, se cache un fonds d'idées et de sentiments religieux semblables, qui forment comme le patrimoine commun de l'humanité. Le Rév. Lymann Abbott [1], digne successeur de l'éloquent pasteur Ward Beecher, à Brooklyn, a développé cette idée, que la religion est une faculté primordiale de l'âme humaine :

« La religion est la partie essentielle, intégrante de l'humanité, et non pas une plante parasite, quelque chose d'extérieur, inventé ou imposé par les prêtres. La religion est la mère de toutes les religions et non pas leur résultante. Ce ne sont pas les temples, les prêtres, les rites pullulant sur le globe qui ont fait la religion; ils ont été produits par la religion qui est innée à l'âme. La religion n'est pas le privilège de quelques génies exceptionnels; elle ne se confond pas, comme l'ont pensé quelques-uns, avec la poésie, l'art ou la musique, elle n'est pas le partage de quelques élus. Non! la religion est inhérente à l'homme et elle appartient à tous.... L'homme est un animal, rattaché aux autres espèces par ses instincts, ses passions, sa nature sociable. Il a tout ce que possède l'animal, seulement à un plus haut degré! Mais, s'il est plus qu'une machine, plus qu'un animal, il se rattache à quelque chose de plus haut que la terre dont il a été formé; il se rattache au divin et à l'éternel.... Il a en lui la foi, l'espérance et l'amour, qui naissent au berceau et le lient à sa mère, se développant en des cercles de plus en plus larges : la famille, la tribu, la nation, l'humanité. Et l'homme conclut de tout cela qu'il y a une vie encore plus grande dans

1. Né en 1835, gradué de l'université de la Cité de New York, docteur en théologie. Voir Barrows, I, 494 et suiv.

laquelle nous avons le mouvement et l'être et vers laquelle nous devons tendre. »

Après avoir expliqué la genèse des religions par l'influence des phénomènes de la nature, le pasteur de Brooklyn a eu un beau mouvement oratoire :

« L'objet des recherches de l'homme n'est pas purement la révélation; il cherche à connaître l'infini et l'éternel. Tout le courant de la vie humaine porte là. Toutes les sciences, les arts, la sociologie, les affaires, le gouvernement comme tous les cultes, sont, en dernière analyse, un effort pour comprendre le sens de ces grands mots : honnêteté, justice, vérité, pitié, miséricorde, amour! En vain. l'athée ou l'agnostique essaie d'arrêter nos recherches, en les taxant d'inutiles. Toujours nous marchons en avant et il faut marcher; car l'aiguillon est en nous-mêmes, et le supprimer serait nous faire perdre le nom d'homme. »

« Dieu nous a tirés de son sein et il nous rappelle à lui. Il serait plus facile d'éteindre l'appétit, l'ambition, l'amour en l'homme que d'y étouffer ces désirs, ces aspirations qui le rattachent à l'infini et à l'éternel, qui lui inspirent l'amour de ses semblables et l'adoration de Dieu. Le philosophe de basse-cour (*barn yard*) a beau dire à l'œuf : Tu es fait d'un œuf; tu as toujours été et tu seras toujours œuf, n'essaie pas d'être autre chose qu'un œuf! Le poussin n'en becquète pas moins sa coquille, jusqu'à ce qu'il l'ait brisée et qu'il parvienne à la lumière du soleil! »

Si la religion répond à une faculté essentielle de l'âme humaine, il s'ensuit qu'elle est universelle; mais, sous l'influence des climats et des milieux ethniques, elle revêt bientôt des formes aussi variées que les langues ou les faunes terrestres. Ce sont les religions. Alfred Maury a magistralement expliqué cette diversification, qu'on pourrait comparer à la formation des couleurs par l'effet du prisme.

« Le sentiment religieux, a-t-il dit, s'éveille chez tous les hommes, en présence du spectacle imposant de la nature; mais, suivant la physionomie de celle-ci, il prend un caractère différent et s'attache à des objets divers. Sous le ciel brumeux et triste de la Celtique ou de la Germanie, l'esprit

n'est point affecté des mêmes impressions que sous le ciel brûlant de l'Afrique ou sous l'atmosphère molle et vaporeuse de la Toscane. Devant les granits sévères de l'Armorique, que la mer vient souvent ronger de ses flots écumeux, à l'entrée de ces forêts ténébreuses et profondes, telles que l'Erzgebirge et les Ardennes, le long de ces fleuves majestueux, aux bords romantiques et solitaires, comme le Rhin ou la Loire, au milieu de ces landes stériles, de ces immenses bruyères, de ces dunes mobiles de l'Aquitaine ou de la Domnonée, l'imagination est saisie d'une pensée grave et rêveuse; elle ne s'allume pas d'un enthousiasme soudain; elle ne se berce pas d'idées voluptueuses et riantes, comme elle le fait en face des scènes grandioses de l'Inde ou de l'Égypte, des vallées fraîches et fleuries de la Thessalie, des jardins magnifiques de la Perse. La pensée religieuse semble grandir avec la végétation, avec la force vitale d'expansion qui nous entoure [1]. »

Les cultes des grandes races nous offrent donc les expressions diverses d'une croyance unanime à la divinité. Cette vérité n'est pas d'aujourd'hui; elle avait été déjà entrevue par les Pères de l'Église, comme nous l'a montré M. Estlin Carpenter, professeur au collège Manchester, à Oxford.

« Les premiers chrétiens, a-t-il dit [2], furent d'abord surpris de voir que les poètes et les philosophes grecs avaient découvert, quant à l'existence de Dieu, des vérités semblables à celles révélées par Moïse et par les prophètes. Et l'explication qu'ils donnèrent de ce fait fut digne de l'esprit libéral et universaliste de Jésus. Ils furent d'avis de rendre hommage et souhaiter la bienvenue à toute vérité, partout où ils la rencontraient, et ils l'attribuèrent à la source suprême de toute sagesse et de toute science, au Verbe (ou Logos). Justin martyr affirma que le Verbe avait agi par Socrate, de même qu'il avait demeuré en Jésus; bien plus, par une échappée plus large, il parla de « semence du Verbe » déposée

1. Alfred Maury, *Croyances et Légendes au moyen âge*. Paris. 1895. 2e édition.

2. Barrows. II. 846.

dans toute race humaine. Donc, en vertu de cette solidarité, toute vérité procède de la même source que l'Évangile. « Toute chose ainsi enseignée aux hommes, disait Justin, appartient à nous chrétiens. » Même conception chez les docteurs d'Alexandrie. L'intelligence divine pénétrait la vie humaine, et l'histoire et se manifestait par tout ce qu'il y avait de meilleur, — la beauté, la bonté, la vérité : « La voie de la vérité est comme un grand fleuve, coulant sans cesse et recevant sur ses deux rives des affluents toujours nouveaux ». Bien plus, aux yeux de Clément d'Alexandrie, l'œuvre de la philosophie grecque était si clairement providentielle que, « de même que la loi pour les Juifs, elle avait servi aux Grecs de pédagogue pour les amener au Christ ».

L'histoire des religions est donc légitime, parce qu'elle n'est autre chose que l'étude comparative des révélations de Dieu chez les différents peuples. En outre, elle est indispensable à quiconque veut essayer de faire une philosophie de l'histoire. C'est l'idée générale qui a inspiré le livre trop peu connu du baron C. C. J. de Bunsen, intitulé *Dieu dans l'histoire* [1]. C'est elle aussi qui a fourni le thème des travaux de la troisième journée du Parlement des religions. On y a recherché la part qui revient aux différents cultes dans cette connaissance progressive de Dieu. Nous allons passer en revue ces témoignages, en commençant par la Chine.

I. — VOIX DE LA CHINE

Il ne faut pas s'attendre à beaucoup de profondeur métaphysique de la part de Confucius, qu'un brillant écrivain de notre temps a surnommé l'« Auguste Comte du positivisme chinois [2] ». N'est-ce pas lui qui fit à ses disciples l'interrogeant sur la vie future cette réponse : « Nous ne savons même pas ce qu'est la vie, comment pourrions-nous connaître la mort »? Et pourtant les Chinois sont un peuple religieux par excellence.

1. *Dieu dans l'histoire*; traduction réduite par A. Dietz. Paris, 1868, in-8.
2. M. le vicomte Melchior de Vogüé.

« Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous a dit M. Pung-Kwang-Yu, les Chinois en tant que nation, depuis l'empereur jusqu'au dernier des paysans, ont toujours rendu le culte le plus respectueux au ciel et aux esprits. Le livre des *Rites*, qui prescrit les règles à observer dans les cérémonies et les sacrifices, assigne à chacun la part qu'il doit y prendre selon son rang. » Et le mandarin Kung-Hsien-Hô (de Chang-Haï) a ajouté : « La chose essentielle dans l'éducation de tout lettré, c'est la crainte de désobéir à la volonté de Dieu; voilà pourquoi l'article fondamental dans notre religion confucianiste est qu'il faut se conformer à la volonté du Ciel [1] ».

II. — VOIX DU BOUDDHISME

Ne croirait-on pas lire le dogme capital de l'islamisme? N'est-ce pas aussi l'objet du bouddhisme? C'est ce qu'est venu nous dire un bonze japonais, Banriu Yatsoubouchi :

« Bouddha était un homme comme nous; mais avec cette différence, qu'il a connu la vérité ou substance originale de l'univers, et qu'il a pratiqué toutes les vertus; en d'autres termes, il a été puissant en œuvres pleines de sagesse et de miséricorde, de manière que nous pouvons l'appeler notre Sauveur! Il n'a pas eu le pouvoir créateur, mais le pouvoir de connaitre l'origine et la fin de l'univers; il a extirpé les désirs ardents et les illusions de son esprit, en sorte qu'il est parvenu au plus haut degré de perfection spirituelle. Il en sera ainsi de nous quand nous atteindrons l'apogée de notre développement, alors qu'il ne restera aucun point de notre esprit qui ne soit éclairé par la lumière divine. Tout être qui a la sagesse et la miséricorde parfaites est *bouddha*. Et inversement, Bouddha avant son illumination était un homme imparfait. »

En résumé, le bouddhiste aspire à s'élever de ce monde imparfait et obscurci par les superstitions au monde de

1. Barrows, I, p. 595.

la vérité, qui est parfaitement éclairé. Bien qu'il y ait mille manières de prêcher le bouddhisme, voilà l'objet unique qu'elles ont toutes en vue.

« Ainsi », a ajouté M. Dharmapala, tous les hommes, depuis le sauvage qui adore son fétiche jusqu'au type le plus élevé de la race, aspirent à quelque chose de supérieur. C'est pourquoi Bouddha enseigne le devoir de la recherche indépendante, en particulier de « l'examen critique des religions ».

« Ne croyez pas à des traditions, a dit Bouddha, par cette raison seule qu'elles ont été transmises par plusieurs générations; ne croyez pas à quelque chose sur la foi du témoignage écrit de quelque sage de l'antiquité; ne croyez pas à des conjectures, ne tenez pas pour la vérité ce à quoi vous vous êtes attachés par habitude; ne croyez pas seulement sur l'autorité de vos maîtres ou des anciens. Mais n'admettez et ne pratiquez que ce qui, après un examen et une analyse sérieux, vous a paru conforme à la raison et utile au bien public et individuel [1]. »

III. — VOIX DES RELIGIONS DE L'INDE

Tandis que les organes de la religion de Confucius et du bouddhisme ont mis en relief le côté légaliste et intellectualiste de la religion, Protab Mozoumdar nous a exposé, dans ses discours, les aspirations profondement idéalistes des Hindous, ses compatriotes :

« L'Inde moderne, a-t-il dit dans son discours de bienvenue [2], est sortie de l'Inde antique par une évolution continue. A l'époque préhistorique, nos ancêtres adoraient le grand Esprit vivant, Dieu, et après bien des vicissitudes, nous autres théistes Hindous, nous adorons le même Dieu, qui est esprit et vie. L'Inde, même quand elle paraissait morte, a toujours ressuscité et il en sera de même

1. Comp. saint Paul aux Thessaloniciens, chap. v, verset 21 : *Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon.*
2. Barrows, I, p. 86.

PROTAB CHOUNDER MOZOUMDAR (Calcutta)

dans l'avenir. Quand la foi des Védas déclina, naquit la religion ésotérique du Vedanta ; et puis la philosophie immortelle des Darasanas. Quand celle-ci à son tour déclina, se leva la « Lumière de l'Asie [1] », qui établit un type de perfection morale et qui enseignera encore longtemps le monde. A la chute du bouddhisme, les Shaïvalands Vaïsh Rava eurent une renaissance qui dura jusqu'à l'invasion musulmane. Grecs et Scythes, Turcs et Tatars, Mongols et Musulmans inondèrent notre pays, comme des torrents dévastateurs. Notre indépendance, notre grandeur, notre prestige, tout avait été emporté. Seule notre vie religieuse restait debout ! »

Dans son mémoire sur la *Dette religieuse du monde envers l'Asie* [2], le même orateur a montré combien le sentiment religieux des Asiatiques est profond et rayonne sur toute leur civilisation :

« La philosophie asiatique, qu'elle soit hindoue, coufique ou gnostique, est la philosophie de l'Esprit.... Toute leur poésie respire le parfum des temples, brille de la lumière de l'aurore. La musique la plus impressive est la musique spirituelle; la plus noble architecture a été dirigée par la main de la foi. Quand l'esprit de Dieu est immanent dans l'âme humaine, la littérature, la science, les arts, toutes les œuvres idéales s'y retrempent comme à leur source; le monde entier est comme spiritualisé par une vision de l'éternel. Y a-t-il une limite aux efforts de la nature spirituelle? L'Oriental ne nie pas l'existence du monde extérieur; mais, contemplant Dieu en lui-même, le monde extérieur ne lui apparaît que comme une manifestation de l'esprit intérieur. Ce n'est ni la logique, ni l'observation, ni même les livres sacrés qui révèlent Dieu à l'âme ravie de l'Oriental; c'est par ses propres instincts qu'il a une intuition profonde de l'unité et de la perfection de la divinité. L'Asiatique contemple Dieu dans le miroir de son esprit; or toutes les paroles du monde ne peuvent réfuter ce qu'on a vu. Le

1. Titre d'honneur donné à Bouddha.
2. Barrows, II, p. 1086.

progrès de la vraie religion ne consiste donc pas à convertir de prétendus païens, mais à mieux concevoir et mieux réaliser l'idéal de l'homme. »

IV. — VOIX D'ISRAEL ET DE L'ISLAM

Les témoignages du Rév. J. Gmeiner [1] et du musulman Alexandre Webb [2] concordent pleinement avec les vues du brahmane Mozoumdar; tous deux souscrivent à la thèse de notre illustre savant A. de Quatrefages, que le sentiment religieux est une faculté innée à l'homme comme celle du langage.

V. — VOIX DU MONDE CHRÉTIEN

Si ces voix des vieilles religions de l'Asie ont été unanimes pour proclamer le caractère fondamental et nécessaire de la religion, il n'en a pas été de même hélas! dans le monde chrétien. Sans doute, le sentiment religieux a eu, au Congrès de Chicago, d'éloquents apologistes; mais il y a aussi rencontré des critiques et même des négateurs. Nous commencerons par les premiers.

Mgr d'Harlez [3], professeur de chinois à l'université de Louvain, a bien décrit le réveil religieux qui s'annonce :

« Quel objet préoccupe davantage les esprits que celui qui est désigné par ce mot magique : Religion! Dans les pays chrétiens d'Europe et d'Amérique, on peut diviser les hommes en trois classes, d'après leur attitude à l'égard des questions religieuses. Les uns possèdent la vérité par une tradition venue de haut, l'étudient, sondent ses mystères avec amour et foi. D'autres, au pôle opposé, animés par je ne sais quel esprit, lui font une guerre incessante et s'efforcent de l'étouffer. D'autres, enfin, à égale distance de ces

1. John Gmeiner, né en 1847, ordonné prêtre (1881), professeur au séminaire de Saint-Thomas à *Saint-Paul* (Minnesota).

2. Mohammed Alexander Russell Webb. Voir Barrows, II, 989-996.

3. Mgr d'Harlez, né en 1832, est le fondateur et recteur du collège Lipsius, auteur d'une traduction, avec commentaires, de l'Avesta. Barrows, I, 605-621.

deux extrêmes, rongés par le doute, se demandent ce qu'il y a dans ces vérités qu'ils voient d'un côté exalter avec enthousiasme, de l'autre combattre avec furie. N'étant pas dressés par leur éducation à soumettre leur intelligence à des dogmes qu'ils ne peuvent comprendre, ni à régler leur conduite d'après des règles morales inflexibles, entendant pourtant en eux-mêmes une voix qui les appelle à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, ils sont ballottés sur une mer de doutes et d'angoisse, demandant en vain à la terre le baume pour guérir le mal dont souffre leur cœur. »

« Oui, cette voix leur murmure à l'oreille les plus redoutables problèmes qui aient jamais été proposés à l'homme : D'où viens-tu? Qui t'a placé sur la terre? Où vas-tu? Quelle est ta fin? Que dois-tu faire pour l'atteindre? D'immenses horizons de misère ou de bonheur s'ouvrent devant lui, comment faire pour éviter l'un et parvenir à l'autre? »

« Longtemps l'homme a essayé d'étouffer cette voix : elle a triomphé de toutes les résistances. Aujourd'hui, plus que jamais, l'homme a la nostalgie du divin. Les âmes, que n'éclaire pas la divine lumière, éprouvent un malaise indéfinissable, comparable à celui de l'aéronaute dans des régions où l'air est trop raréfié. C'est ce qu'a bien exprimé un écrivain français, appartenant à l'école rationaliste idéaliste : « Ceux qui se confinent à des entreprises maté-« rielles sentent, même au milieu de leur succès, qu'il leur « manque quelque chose. C'est que, quoi qu'ils disent et « quoi qu'ils fassent, l'homme ne vit pas de pain seulement. « L'âme, elle aussi, aspire constamment à la vérité, à la « lumière, et tant qu'elle ne les a pas obtenues, elle est tour-« mentée. » En d'autres termes, comme a dit le poète : « *L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.* »

Le prince S. Volkonsky, un laïque de l'Église grecque orthodoxe, sans entrer dans la question des origines, a mis en évidence la réalité du sentiment religieux, la manière dont il adoucit les mœurs et les relations sociales : « Le sentiment religieux, a-t-il dit [1], est une chose qui existe, c'est une réa-

1. Barrows, I, 640-664.

lité, et, d'où qu'il vienne, il mérite notre attention et notre plus profond respect, car il a été le mobile des actes les plus héroïques accomplis par l'humanité dans le domaine moral. »

« Mais on peut y faire deux objections. D'abord, dira-t-on, c'est au nom de la religion que les anciens ont pratiqué les sacrifices humains. A cela je répondrai que le sentiment religieux, comme toute chose, a besoin d'un certain temps pour devenir clair et lucide; or le simple fait de son développement a amené peu à peu la désuétude et même la réprobation de ces coutumes sanguinaires qui, dans les temps historiques, étaient censées obligatoires. Les mêmes religions, qui ont eu pour point de départ des sacrifices humains, ont conduit ceux de leurs adeptes, qui ont suivi l'évolution des idées, sans se laisser enchaîner par les rites, aux sentiments d'humanité et de charité les plus exquis. Socrate et Platon avaient écrit l'introduction, et Sénèque le premier chapitre d'une œuvre dont saint Paul a écrit la conclusion. »

La seconde objection est tirée des violences accomplies au nom du christianisme. M. Volkonsky y a répondu ainsi :

« C'est le sentiment religieux, dira-t-on, qui a produit des atrocités telles que l'Inquisition et les autres persécutions des temps modernes et même de notre temps. Jamais, jamais, jamais! Non, jamais la religion chrétienne n'a inspiré la persécution. Elle a inspiré les persécutés, mais non pas les persécuteurs. Qu'est-ce qui, dans une persécution, est le produit du sentiment religieux? C'est l'humilité, l'indulgence, le pardon, la patience, l'héroïsme, le martyre. Tout le reste, tout ce qui constitue l'élément actif de la persécution : intolérance, cruauté, supplices, tortures, tout cela est l'œuvre de passions personnelles ou politiques et non pas l'œuvre de la religion. C'est l'autorité qui châtie l'insubordination, et le fait que si souvent, au cours de l'histoire, des autorités ont été persuadées qu'en persécutant, elles agissaient *ad majorem Dei gloriam*, n'est qu'une mauvaise excuse pour elles, une excuse qui implique l'aveu d'un crime! »

Le Rév. E. L. Rexford, pasteur à Boston [1], a bien marqué les deux caractères essentiels de la vraie religion, dans son travail sur le *But de la religion*.

« Il y a ici une occasion solennelle pour tout homme sincère et nous espérons avec ardeur que de cette atmosphère de justice et de générosité il sortira une nouvelle définition de la vraie et de la fausse adoration, de la vraie et de la fausse religion. Je voudrais voir tout le monde ici confesser qu'un culte sincère, en quelque lieu qu'il soit rendu, est un culte vrai, tandis qu'une adoration hypocrite, en quelque lieu qu'elle soit offerte, est une fausse religion devant Dieu et devant les hommes. Voulez-vous savoir quel est le *credo* dominant aujourd'hui de par le monde, bien qu'il ne soit écrit nulle part? C'est que tout adorateur qui s'incline devant ce qu'il conçoit de meilleur et qui marche à la lumière qui brille à ses yeux, obtient les plus précieuses bénédictions du Ciel; tandis que l'homme au cœur faux et hypocrite, quel que soit son *credo* ou son rite, a de même accès sinon aux flammes, du moins à la poussière, aux cendres et aux ténèbres de l'enfer....

« Jusqu'à ce jour, d'après le point de vue traditionnel, chacun se disait vrai croyant, se faisant juge entre lui-même et la foi des autres. Or une charité plus efficace reconnaîtra quelque chose de divin dans la foi de tout homme qui l'adopte comme étant la meilleure. Mais ne lui laissez pas oublier qu'il y a d'autres hommes au monde. J'honore le père et la mère qui m'ont engendré, mais je les honorerai d'autant plus si je les considère comme des types de cette paternité universelle qui a engendré toutes les âmes. De même, je vénère la religion dans laquelle je suis né; mais je la vénérerai d'autant plus que je la regarderai comme une expression de cet esprit religieux universel qui a pour foyer éternel le cœur de Dieu. Je ne suis pas disposé à me tenir dans l'étroite enceinte de ma secte ou de mon parti, et, de là, à juger le monde. Je préfère me tenir dans le

1. Ancien directeur du collège Buchtel, à Akron (Ohio), pasteur de l'Église de Roxbury (Barrows, I, p. 509-522).

monde, comme étant du monde, et, de là, je juge mon parti et ma secte, et même cette grande section du monde religieux dans laquelle la destinée m'a placé. »

« Si la religion est un problème universel digne de notre étude, cette dignité réside dans le fait que nous avons été, nous sommes et nous serons à jamais entraînés dans cette évolution sacrée, qui exerce sa mystérieuse action non seulement sur les rudiments grossiers de l'homme primitif, mais sur la destinée progressive de toutes les âmes. Elle est une et indivisible, la providence de cet être infini, qui est au-dessus de nous tous, au travers de tous et en nous tous. »

VI. — CRITIQUES

Les critiques de l'esprit sectaire et l'aveu des défauts des Églises n'ont pas manqué, comme on vient de le voir, et des ministres, des missionnaires même se sont fait honneur de les adresser du haut de la tribune du Parlement. Mais ces aveux ou ces critiques ne touchaient pas à l'essence, au caractère propre et fondamental du sentiment religieux. Ce qui a été plus grave, ce furent les tentatives faites par quelques orateurs pour altérer ce caractère ou même pour abolir tout culte, sous couleur de fonder la religion de l'avenir, la religion de l'*idéalisme* ou de la *science*. Il est à remarquer que ce sont trois laïques qui ont porté les coups les plus vigoureux :

Le colonel Higginson, dans son discours sur *la Sympathie des religions* [1], s'est efforcé de réduire la religion à une création de l'imagination, à une espérance du cœur.

« On a admis que la science avait détrôné la religion pour toujours; mais voilà qu'aujourd'hui la science elle-même abdique et cède la place à une puissance extra-scientifique qui n'est autre que l'idée créatrice. Cette révolution date du jour où le professeur Tyndall, à Belfast, fit cette déclaration célèbre : *que la religion ne fait point partie de*

1. Barrows, I, 780-784.

l'entendement, mais des facultés créatrices de l'homme [1]. Si l'entendement devait servir de base à la religion il n'y aurait pas de milieu pour l'homme entre un agnosticisme désespérant et l'abdication de sa raison individuelle en faveur d'une de ces grandes organisations qui s'appellent l'Église catholique romaine, l'Église grecque orthodoxe, l'islamisme ou le bouddhisme....

« Or, dans les *credo* de toutes ces Églises, il y a le même alliage d'humaine superstition, les mêmes miracles et prophéties fabuleux, les mêmes naissances et résurrections extra-naturelles. Au point de vue de l'entendement, elles sont toutes impuissantes; au point de vue de la crédulité, puériles; mais elles sont sublimes par leurs aspirations. Toutes cherchent Dieu, espérant le trouver. Bien plus, toutes cherchent quelque vie humaine, plus haute que le vulgaire, qui puisse être prise comme l'image la plus belle de Dieu. La terreur les amène à imaginer des démons, acharnés à détruire; mais par l'espérance elles créent des rédempteurs puissants pour sauver. Bouddha, le prince, descend des marches du trône, et Jésus, le fils du charpentier, quitte son atelier, tous deux afin de donner leur vie pour le service de l'homme. Ce qui fait que la religion constitue un pas en avant, et non pas un recul dans l'histoire, c'est que le bien l'emporte ainsi sur le mal.... Et le besoin que l'homme a de cet exercice élevé de l'imagination est démontré par les regrets même de ceux qui, par dévotion à la science pure, sont le moins disposés à y recourir. Les souffrances réservées à ceux qui se sont entièrement sevrés de toute vie religieuse, sont peut-être plus cruelles que celles qui accompagnent la superstition. »

Ainsi, le président de l'*Association religieuse libre* maintient l'action salutaire de la religion, mais il voudrait l'enfermer dans le domaine de l'imagination, l'exclure du cercle de la connaissance, voire même des affections. Comme si

1. Dans ce même discours, M. Tyndall a dit : « Quand je jette un regard sur les limites de notre champ d'observation, je discerne au sein de cette matière, tant calomniée, la promesse et la virtualité de toutes les « formes et qualités de la vie de l'esprit ».

le sentiment religieux n'était pas un élan de la vie spirituelle, qui fait appel à toutes nos facultés!

Le Dr Adolphe Brodbeck (de Hanovre)[1] n'y a pas mis tant de ménagements et, sous le nom d'idéalisme ou la *nouvelle religion*, il nous a, au fond, prêché la négation de toute croyance ou pratique religieuse, l'agnosticisme le plus radical :

« La nouvelle religion n'est pas agressive, a-t-il dit, mais elle est créatrice et réformatrice; elle n'a rien de commun avec l'anarchie et la révolution. Elle n'agit point par la force, mais par l'organisation, l'exemple, la doctrine. Si on l'attaque, elle se défend par tous les moyens légitimes : *Idéalisme jusqu'à la mort*, telle est notre devise. Nos ennemis, ce sont les dogmatiques sous toutes les formes et tous ceux qui sont opposés à l'idéalisme. Nous haïssons l'hypocrisie sous toutes ses formes, la cruauté, le vice et les crimes de toute espèce..., et nous pensons que, dans la plupart des cas, la vertu est un juste milieu entre deux extrêmes. Nous ne prétendons pas avoir une connaissance quelconque des choses qui sont au delà de cette vie. Nous croyons qu'il y a une puissance absolue, sur laquelle nous n'avons aucune action; mais nous n'en connaissons pas la véritable nature. On peut se servir, avec réserve, des mots *Providence*, *Tout-Puissant*, *Créateur*; mais nous ne pouvons admettre l'existence d'un être personnel et absolu, ce qui serait une forme d'anthropomorphisme contraire à la saine philosophie.... Nous ne croyons pas plus à un homme ou une femme déifiés, que nous ne croyons à un dieu fait homme.... Nous ne rendons un culte à personne, ni à aucun objet, ni à aucune création de l'imagination humaine, comme étant Dieu.

« Nous ne savons pas quelle est l'origine des choses, ni même si les choses ont eu une origine; nous ne savons pas non plus quels sont la fin dernière et le terme de toute chose. Ce sont là des questions ouvertes à la libre discussion de la science. Nous ne croyons ni à la résurrection, ni à l'immor-

1. Barrows. I. p. 340-344.

talité individuelle. Nous laissons à la science de décider jusqu'à quel point il peut y avoir une existence après la mort; mais nous admettons volontiers la valeur relative des dogmes du paradis, de l'enfer et du purgatoire. Nous ne croyons pas que chaque bonne action reçoive sa propre récompense, ni chaque mauvaise action son châtiment mérité dans ce monde. Mais, en gros, nous admettons que faire bien amène de bons résultats et que faire mal aboutit, à la fin, à un échec. Nous croyons que ce qu'on entend par devoir, responsabilité, etc., ne dépend pas de la question de savoir s'il y a libre arbitre ou non. Nous ne savons ni d'où nous venons, ni où nous allons. Nous ne savons qu'une chose, c'est que nous sommes sur cette planète et qu'il faut prendre les choses telles qu'elles sont, et faire de notre mieux, en toute circonstance, et qu'en agissant ainsi, nous serons aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas. »

« La prière, à nos yeux, consiste à nous plonger avec respect dans le grand mystère de la vie de ce monde et à acquiescer à ses lois immuables et à nous conformer au bon esprit qui est en nous, dans l'humanité et dans l'univers; mais nous trouvons déraisonnable de prier pour obtenir quelque chose de contraire au cours naturel.... Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de recourir toujours par la prière à la substance absolue de tout ce qui a été, est et sera, car la plupart des hommes sont incapables de se représenter une idée si grandiose. C'est pourquoi il est permis d'adresser des prières dans le sens indiqué ci-dessus à des personnifications parfaites de cette substance absolue, par exemple au soleil qui est à tant d'égards l'auteur de notre vie, à la terre, à l'humanité, à la vertu et à la science, seulement en tant que ces choses sont censées être de vraies révélations de Dieu. En somme, nous croyons que le mystère infini ne pourra jamais être exprimé par aucun nom d'invention humaine, et que la vraie religion peut fort bien exister sans aucun espoir dans une vie personnelle après la mort! »

Nous avons cité presque *in extenso* le discours de M. Ad. Brodbeck, pour imiter la largeur du président Barrows et

l'indulgence des auditeurs du Congrès. En effet, chose curieuse, cette théorie de l'agnosticisme absolu, qui aboutit à une sorte de polythéisme idéaliste, a été fréquemment applaudie par une partie de l'auditoire, charmé sans doute par la bonne morale et la pointe d'optimisme qui régnait dans ce discours. Et pourtant, il est évident que, si ces idées prévalaient, c'en serait fait de toute foi religieuse, et l'humanité verrait se tarir une source vive de consolation et de force morale. Aussi le président Barrows, à la fin de la séance, crut-il devoir faire publiquement ces réserves :

« Vous serez d'accord avec moi, dit-il, que nous avons maintenu l'hospitalité de cette tribune et que nous avons atteint aujourd'hui le but de ce Congrès, qui était d'étudier toutes les nuances du « spectre solaire » des religions. Si le témoignage d'une opinion quelconque avait manqué, le Parlement, dans son esprit et son intention, aurait failli à son idéal. »

Cette latitude laissée aux libres penseurs, comme d'ailleurs aux représentants des religions les plus hostiles au christianisme, on en trouvera une nouvelle preuve dans le discours prononcé à la neuvième séance (19 septembre) par le Dr Carus. Le Dr P. Carus est le rédacteur en chef d'une revue philosophique appelée *le Moniste*, publiée à Chicago, et qui est l'organe de la tendance philosophique de ce nom. A la différence des deux précédents orateurs, qui avaient réduit la religion soit à une fiction de l'imagination, soit à un idéalisme moral, le Dr Carus la considère comme l'expression la plus haute du devoir et de la vérité. Il commence par s'inscrire en faux contre l'assertion de Guyau que « la religion est condamnée à disparaître ».

« Il est parfaitement vrai, a dit le Dr Carus [1], comme l'affirme l'auteur de *l'Irréligion de l'avenir*, que c'en est fait des questions théologiques du passé. Mais il n'est pas vrai que la religion ait cessé d'être un facteur dans l'évolution de l'humanité. Au contraire, toute notre vie en est tellement pénétrée, que nous avons cessé de l'apercevoir comme une

1. Barrows, II, p. 978-981.

orce indépendante. Ce qui paraît à des hommes, tels que Buckle, Lecky ou Guyau, être un progrès vers un âge d'irréligion en est un au contraire vers une plus pure conception de la religion. La religion est indestructible, parce qu'elle repose sur *la conviction intime qui règle la conduite de l'homme*. Tant que les hommes ne pourront vivre sans morale, ils ne pourront se passer de religion. »

« Quelques-uns considèrent cette vue sur la religion comme trop large et disent que religion signifie foi en Dieu. Je n'ai pas d'objection à faire à leur définition, pourvu que foi signifie confiance et que Dieu signifie la sanction suprême du devoir moral. La foi en Dieu doit donc être une obéissance absolue à la loi morale. »

Si l'on rapproche cette conclusion de la définition que le Dr P. Carus a donnée de la vérité, dans son article du *Forum* intitulé *l'Aurore d'une nouvelle ère religieuse* : « La vérité est l'aspiration religieuse à faire de notre âme un temple digne de Dieu », on sera convaincu qu'on a calomnié cet écrivain en le représentant comme un prophète de l'irréligion de l'avenir. Le Dr Carus se trompe, à notre avis, en voulant réduire le sentiment religieux au sens moral ou à la connaissance scientifique; mais il a pleinement raison quand il soutient que ces trois aspirations vers le bien, le vrai et l'idéal religieux émanent au fond de la même source; que la vérité est une et la religion indestructible. Ce témoignage d'un libre penseur éminent valait, certes, la peine qu'on lui donnât la parole au Congrès des religions.

Deux choses nous semblent se dégager de l'ensemble des témoignages, apologies et critiques qui précèdent : d'abord, que le sentiment religieux est indestructible, parce qu'il répond à une faculté primordiale de l'âme, et que, sous la variété infinie des rites et symboles, il y a chez tous les hommes une aspiration invincible vers la divinité. Il en résulte que l'étude scientifique des religions est non seulement légitime, mais qu'elle s'impose à quiconque veut pénétrer l'essence de la religion. Les organisateurs du Congrès religieux de Chicago l'avaient si bien compris qu'ils avaient sollicité le concours des principaux mythographes d'Europe.

Aucun n'a pu venir, mais presque tous ont envoyé des travaux, qui ont été traduits et lus, soit à la tribune du Congrès, soit à la section scientifique. Il faut mentionner les mémoires de : MM. Albert Réville, professeur au Collège de France [1]; Tiele, professeur à Leyde [2]; Mgr d'Harlez, professeur à Louvain [3]; Jean Réville [4] et Marillier [5], maîtres de conférences à la Sorbonne. Les travaux des savants d'Europe étant mieux connus et d'ailleurs n'ayant pas tous été lus au Congrès, nous ferons place ici, de préférence, aux discours prononcés par des Américains et dont nous donnerons un aperçu :

Mme la Rév. Eliza R. Sunderland, docteur ès lettres de l'université d'Ann Arbor (Michigan) [6], a traité la question d'une *Sérieuse étude de toutes les religions.* S'inspirant des principes posés par MM. Kuenen, Albert Réville, Tiele, elle a démontré l'importance de cette étude pour la culture générale de l'esprit humain et de l'histoire littéraire, pour la connaissance des rapports de la morale et de la religion et pour le développement du sentiment religieux. Arrivée à ce dernier point, elle s'est demandé : « Qu'est-ce que la religion? »

« Le protestant orthodoxe répond : c'est un *credo.* Le catholique : c'est un *credo*, plus un rituel; il faut croire les dogmes et recevoir les sacrements. Le musulman : c'est un dogme. Le bouddhiste : c'est un système de morale. Le brahmane : c'est une caste. Le disciple de Confucius : c'est un système politique. Mais que l'étudiant sérieux cherche quel est le sens réel que chacun d'eux attribue à son *credo* et à son rituel, à sa morale et à sa caste et il trouvera au fond de toutes ces conceptions une aspiration

1. *Conditions et perspective d'avenir d'une religion universelle* (Barrows, II, 1363-67).
2. *Étude de théologie comparée* (Barrows, I, 583-590).
3. *Étude comparée des religions universelles* (Barrows, I, 605-621).
4. *Principe d'une classification scientifique des religions* (Barrows, II, 1367-1369).
5. *Appréciation de la dignité humaine dans les religions inférieures* (Barrows, II, 1361).
6. Barrows, I, 622-638.

profonde à établir un lien entre le divin et l'humain, à se mettre d'accord avec l'Être suprême. »

Mme Sunderland a esquissé le développement de la religion chrétienne depuis les origines juives jusqu'à nos jours et elle a terminé par les conclusions suivantes :

« Nous avons entrepris l'étude des sources du christianisme, une religion aryenne si l'on considère la masse de ses adeptes. Sémitique à sa source, nous avons vu que le fleuve avait reçu des affluents de source aryenne : le néoplatonisme, la religion romaine et certaines croyances germaniques.... Nous avons appris que les religions, comme les langues, ont une vie; qu'elles ont leur naissance, leur développement, leur transformation, leur mort, suivant certaines lois. Bien plus, la loi de la vie est la même pour tous les organismes et elle pourrait être ainsi formulée : la faculté de s'adapter au milieu. Plus cette faculté est grande, et plus il y a de vitalité. Or ceci implique la capacité de changer. « *Ce qui n'est pas capable de changer*, a dit Kuenen, *peut bien continuer à exister; mais cela a cessé de vivre.* » Et une religion, pour vivre, doit entrer dans de nouvelles combinaisons, porter des fruits nouveaux.

« Le christianisme a-t-il cette force vitale? » Oui, a répondu Kuenen en s'appropriant une parole de R. Rothe : *Le christianisme est la moins immuable des religions*; *c'est là sa gloire propre.* Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Le christianisme a recueilli les contributions de bien des races et il les a tissées dans un idéal assez large pour inclure tous les peuples, assez tendre pour consoler et assez sublime pour inspirer tous les hommes : l'idéal de la fraternité universelle, formée sous les auspices d'une commune et divine paternité! »

M. Merwin M. Snell [1] a considéré l'histoire comparée des religions au point de vue des *Services qu'elle peut rendre aux missionnaires et à la cause de l'unité religieuse.*

1. Merwin Marie Fitz Porter Snell; né en 1863, éditeur de la *Revue orientale* (depuis 1893), assesseur du président du Congrès des religions, a présidé la section scientifique. Voir Barrows, II, p. 1347.

« Tout institut des missions étrangères, a-t-il dit, devrait avoir des cours de science des religions. Car l'ignorance et les préjugés chez les agents de propagande sont un aussi grand obstacle à l'expansion d'une religion, qu'ils le sont chez les auditeurs. La première condition pour le succès d'une mission, c'est la connaissance des vérités et des beautés de la religion à changer, afin d'y prendre un point d'appui en faveur de la religion à introduire. Tout le monde peut entrer dans une telle alliance de science des religions. »

Quant à la méthode à suivre, M. Snell l'a ramenée aux sept règles suivantes [1] :

I. — Recueillir et examiner impartialement les données sur toutes les religions, sans distinction.

II. — Il n'est pas nécessaire de renoncer à son propre *credo* pour faire cet examen.

III. — Au cas où il y a contradiction sur certains faits, le langage impartial des adhérents du système étudié doit l'emporter sur celui des adversaires.

IV. — Les faits doivent être étudiés dans l'ordre chronologique. Il ne serait pas juste de construire la science des religions sur la base d'une étude des cultes modernes.

V. — Il ne faut pas accepter hâtivement des ressemblances dans la nomenclature divine, les dogmes ou les rites comme preuves de parenté entre divers systèmes.

VI. — Des ressemblances dans le détail des cérémonies, et autres n'indiquent pas nécessairement une parenté ou similitude fondamentale.

VII. — Quand une religion ou l'un de ses éléments constitutifs nous paraît absurde ou faux, il faut non pas le rejeter, mais nous demander si cela ne résulterait pas d'une erreur matérielle ou d'une fausse interprétation des documents ou des faits observes.

Il est impossible de préciser d'une façon plus claire et plus sage la méthode à suivre dans l'étude des religions.

Après avoir passé en revue les témoignages des différents cultes païens, des apologistes chrétiens, des libres penseurs

1. Barrows, II, p. 1347.

et des mythographes sur la nature du sentiment religieux, on sera frappé, comme nous, de l'harmonie qu'ils ont présentée à Chicago. Pas un, même les plus hardis critiques, n'a pris à son compte la thèse citée en tête de ce chapitre : que la religion est une aberration du cerveau, ou le résidu épuré des superstitions. Mais tous ont été unanimes à reconnaître que le sentiment religieux est une faculté primordiale, indestructible de l'âme humaine et qui a droit à être cultivée et satisfaite. C'est la conclusion de l'enquête sur cet article 3 du programme, qu'a tirée à juste titre Mgr Keane, le libéral recteur de l'université catholique de Washington, lorsqu'il a dit dans la dernière séance [1] :

« Ainsi il a été prouvé ici que la religion est une réalité qui est comme la base et l'appui de toutes les religions. Les religions sont des systèmes réguliers ou irréguliers pour atteindre ce but suprême : unir l'homme à Dieu. Tout système qui n'a pas cet objet en vue peut être une philosophie, il ne saurait être une religion.... Et par conséquent, il est évident que la religion, en elle-même et dans les moyens pour l'atteindre, a nécessairement deux éléments, deux côtés : le côté humain, le côté divin. Le premier, c'est-à-dire l'ardent soupir, l'aspiration, l'effort vers Dieu, est universel chez les hommes. A. de Quatrefages, le savant distingué, avait donc mille fois raison en soutenant que *l'homme est par essence un être religieux* [2].

« Et voici la preuve que l'auteur de notre nature n'est pas en défaut pour sa part, c'est que cette tendance religieuse de l'homme n'est pas un caprice insensé de la nature, que cet ardent désir n'est pas un supplice de Tantale. Non; l'auteur de notre être ne nous a pas laissés aller à tâtons dans les ténèbres à la recherche de ce but; mais à cette question il a donné la réponse; à cette recherche, un guide; à ce désir ardent, la possession (*fruition*). Ce Parlement, à notre avis, a donc frappé un grand coup contre l'athéisme, le déisme, l'agnosticisme, le naturalisme et le pur humanitarisme.

1. *De la religion définitive* (*Ultimate Religion*). Barrows, II, p. 1331-1332.
2. Voir *l'Espèce humaine*, chap. xxxv, Paris, 1888.

« Ici, nous avons entendu la voix de toutes les nations, que dis-je? la voix de tous les siècles attestant que l'intelligence humaine a besoin de cette cause première et dernière, comme de l'α et de l'ω de la pensée ; en d'autres termes, qu'il est impossible de faire une philosophie des choses sans Dieu. Ici nous avons entendu ce cri, sorti du cœur de toutes les races : *Sans Dieu, cette vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue....* Oui, l'humanité proclame en toute langue et à pleins poumons qu'elle ne saurait se passer de la religion, que l'avenir en sera plus glorieux encore que le passé, et que c'est le progrès religieux qui doit être le *critérium* et l'instrument capital du progrès de la civilisation. »

CHAPITRE IV

LES FONDATEURS DE RELIGIONS ET LES BIBLES DE L'HUMANITÉ. — DISCORDANCES ET HARMONIES

> « Je suis, dit Krishna, dans toute religion comme le fil dans un collier de perles. Partout où tu vois une Sainteté puissante pour relever l'humanité, sache que je suis là ! »
>
> VÉDAS.

Les discours rapportés dans le chapitre précédent tendaient tous à cette conclusion, que le sentiment religieux nous est inné et qu'il est un des caractères essentiels de la nature humaine; qu'il est universel dans l'espèce, mais offre une grande variété d'expressions. En effet, un simple coup d'œil jeté sur l'histoire des religions suffit pour montrer qu'elles n'échappent pas à la loi de développement, de déclin et de mort, à laquelle sont sujettes toutes les choses humaines. Que de religions ont disparu ! Des cultes de l'Égypte et de l'Assyrie, de Chaldée, de la Grèce et de Rome, il ne reste que des monuments en ruines, des statues mutilées, quelques inscriptions; tandis que, par une rare fortune, ceux de la Chine et de l'Inde sont encore debout ! — Je me trompe; il y a quelque chose de plus résistant que le marbre : c'est la doctrine confiée à la mémoire des hommes; il y a quelque chose de plus impérissable que les temples les plus colos-

saux, ce sont les livres sacrés, conservés par la piété des prêtres et restitués par la divination des orientalistes[1].

Deux mémoires ont été présentés au Congrès sur les religions disparues. Le premier, de J. A. S. Grant-Bey[2] (du Caire), a décrit les traits essentiels de la théogonie et de la psychologie égyptiennes et a signalé les éléments que lui ont empruntés les Grecs, les Hébreux et les Mahométans.

Dans le second, M. Goodspeed[3], professeur d'histoire des religions à l'université de Chicago, a exposé ce que les religions mortes ont légué aux religions encore vivantes. D'après lui, ce sont les religions de l'Assyrie et de la Chaldée qui ont fourni l'idée de la transcendance divine à Israël, et, de là, elle a passé dans le christianisme. La notion de l'immanence de Dieu, par contre, était propre à la religion des Égyptiens et nous est parvenue par la voie d'Alexandrie.

I. — CHINE

Si nous passons aux religions vivantes, nous trouvons d'abord celles de la Chine. On sait que des trois religions qui se la partagent, le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme, les deux dernières seulement ont pour fondateurs des Chinois, Lao-Tseu et Confucius. Impossible de se figurer deux hommes offrant plus de contraste. Lao-Tseu, le fondateur du taoïsme, aimait la solitude, et Confucius a passé la plus grande partie de sa vie à voyager. Lao-Tseu était un contemplatif, Confucius un homme d'action; le premier s'appliquait aux problèmes de l'être, cherchait la sagesse (lao), tandis que le second était un moraliste.

1. Bacon a exprimé une pensée semblable : « We see how far the monuments of wit and learning are more durable than the monuments of power or of the hands. For, have not the verses of Homer continued 2500 years or more, without the loss of a syllable or a letter, during which time palaces, temples, castles, cities have been decayed and demolished? »
(*Advancement of Learning*. chap. VIII, 6.)

2. Voir Barrows, II, p. 1348-1349.

3. George Stephen Goodspeed, né en 1860, prit ses grades à l'université Brown (Providence) et étudia dans les universités d'Allemagne; appartient à l'Église protestante baptiste. Voir Barrows, I. 554-564.

« Lao-Tseu, nous dit Pung-Kwang-Yu, était un historiographe de la dynastie Chou, contemporain de Confucius; il était déjà un vieillard quand ce dernier n'était qu'un jeune homme. Aux yeux du vénérable sage, Confucius fit l'effet d'un fossoyeur bêchant dans la poussière des morts, tandis que Lao-Tseu est comparé par le jeune moraliste à un dragon céleste volant à des hauteurs inaccessibles [1]. De tous les livres qu'il avait composés, un seul s'est conservé jusqu'à nous, le *Tao-te-King*, ou « livre de la sagesse et de la vertu ». En voici le premier chapitre :

La Sagesse, qui peut s'exprimer en paroles, n'est pas la Sagesse [éternelle;
Le Nom qui peut être nommé n'est pas le Nom éternel!
L'Être sans nom est l'origine du ciel et de la terre;
L'Être avec son nom est la mère de toutes choses !
Si l'on est constamment exempt de passions,
On voit son essence spirituelle!
Mais, quand on est constamment l'esclave de ses passions,
On la voit sous forme bornée.

Malheureusement, dans la suite des temps, la religion de Lao-Tseu s'est bien écartée de sa primitive simplicité, elle s'est compliquée de miracles, de légendes de dieux et demi-dieux, en sorte que le chiffre de ses livres sacrés s'est élevé à quarante; et aujourd'hui, bien que le gouvernement chinois ait reconnu au grand prêtre du taoïsme le titre de *Docteur céleste* et la dignité de noblesse héréditaire, ce culte se réduit à des pratiques magiques, à la lecture de prières et au jeu d'instruments à corde; mais les taoïstes sont très ignorants des préceptes du *Tao-te-King*.

Même décadence dans le confucianisme, sur lequel le Congrès a entendu deux mémoires : l'un très étendu, mais un peu confus, de Pung-Kwang-Yu; l'autre plus court, mais mieux composé, du Dr Faber, missionnaire à Chang-Haï. Tous deux ont rendu témoignage à la supériorité morale

1. Il est probable qu'il faut entendre par là un cerf-volant. On consultera avec profit sur la littérature de ces cultes le savant ouvrage de M. le pasteur Leblois (de Strasbourg), intitulé *les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité*. Paris, 1883-1888, 7 vol. in-8, avec planches.

de Confucius et marqué le caractère social et politique de ses réformes.

« Confucius, a dit M. Yu [1], parut sur la scène lorsque la fortune de la dynastie de Chou-King était en déclin, alors que tyran sur tyran usurpait le pouvoir souverain. Il fut froidement accueilli par ses contemporains et finit ses jours dans une retraite chagrine.... Mais la postérité lui a libéralement payé le tribut de sa vénération et a exalté ses principes comme le trait d'union entre la civilisation ancienne et la civilisation moderne. Qu'étaient-ce donc que ces vertus et ces principes? On peut dire de lui qu'il a concentré dans sa personne toutes les vertus des sages de l'antiquité en sauvant des ravages du temps les six livres classiques ou canoniques. Ces livres, qui remontent à l'antiquité la plus reculée, sont : 1° le livre des Transformations (*Y-King*); 2° le livre des Annales ou Chroniques (*Chou-King*); 3° le livre des Chants ou Poésies (*Chi-king*); 4° le livre du Printemps et de l'Automne (*Tchoun-Tsieou*); 5° le livre des Rites ou des Mœurs (*Li-Ki*) et 6° le livre de la Musique (*Yo-King*). Ils traitent du développement de la civilisation, des exploits des pionniers de ce progrès et exposent les principes sur lesquels doit reposer la société, et dont les deux fondamentaux sont : le culte des ancêtres et la réciprocité.... Confucius a ainsi créé un type d'excellence morale, pour servir à la postérité. Or, après sa mort (479), l'empereur régnant, qui était de la maison de Tsin, tenta d'abolir dans le pays toute connaissance de l'antiquité en livrant aux flammes tous les livres retrouvés par le Sage de Lou. Ses disciples réussirent à en sauver la centième partie; c'est ainsi que les maximes des anciens sages sont venues jusqu'à nous. »

En revanche, le Dr Faber a montré sous une forme piquante le contraste qu'il y a entre la Chine dans les siècles qui ont suivi la réforme de Confucius et la Chine actuelle. Il suppose que le grand législateur et son disciple Mencius (379-289) reviennent sur la terre et visitent la Chine. A leur arrivée, Mencius félicite son maître de l'expansion de sa

1. Barrows, I. p. 395 et suiv.

doctrine en Chine; mais ce dernier refuse d'accepter ses éloges, jusqu'à ce qu'il ait appris à quoi sont dus ces succès. Or Confucius découvre avec douleur qu'ils ont été obtenus non par une propagande pacifique, mais par des guerres sanglantes.

« La constitution de l'État, telle qu'elle avait été établie par lui, a été modifiée et certaines provinces sont couvertes de ruines. On compte des richesses incalculables dans les monastères et dans des temples splendides dédiés à des dieux dont il n'a jamais ouï parler; mais tout autour, le peuple meurt de faim ou passe son temps à fumer de l'opium ou à jouer aux jeux de hasard. Que de changements aussi dans les costumes! De son temps les hommes ne portaient pas la queue et les femmes ne se mutilaient pas les pieds. Chemin faisant, ils voient des gens offrir des sacrifices sur des tombeaux en fer à cheval, au génie de la *bonne chance* (*fung-chui*), superstition inconnue du temps de Confucius. Apercevant des arcs de triomphe élevés en l'honneur de femmes célèbres, ils s'étonnent de voir la renommée d'une femme colportée par les carrefours : « La règle des anciens, dit Confucius, était « qu'on ne devait rien savoir des femmes, ni en bien, ni en « mal, en dehors de leurs attributions propres ». — En outre, Confucius et son disciple se lamentent sur la reconnaissance officielle du *Tien-tsen* ou grand prêtre du taoïsme, sur les faveurs accordées au bouddhisme surtout à Pékin, sur les pratiques spirites, le culte des animaux, la procession des idoles, les infanticides, etc. [1]. »

Puis, s'étant tourné vers l'Occident et ayant constaté l'invention des chemins de fer, des steamers et de l'électricité, l'ingénieux missionnaire met dans la bouche du sage chinois ce discours :

« Mes petits-enfants! L'esprit des anciens se manifeste maintenant dans les pays du soleil couchant, comme il y a des milliers d'années il se révélait en Chine. Écoutez bien,

1. Barrows, II, p. 1352. Comp. Jenkin Lloyd Jones : *A chorus of faith*, p. 111. Chicago, 1893.

vous tous qui vénérez mon nom ! Ces nations sont en avance sur nous, comme vos ancêtres l'étaient sur le reste du monde. Apprenez d'eux ce qu'ils ont de bon et corrigez leurs défauts par ce que vous avez de meilleur. C'est là le sens de la grande maxime que je vous ai enseignée : *Réciprocité.* »

II. — JAPON

Si la Chine est restée stationnaire ou plutôt est bien déchue de l'état moral et social qu'elle devait aux réformes de Confucius, le Japon a fait une évolution religieuse. Non seulement il a admis officiellement le bouddhisme et il tolère depuis peu le christianisme, mais il s'est rencontré des hommes pour tenter la réforme de la religion primitive nationale, le shintoïsme. C'est un Japonais, Reuchi Shibata, grand prêtre shintoïste, qui nous a exposé les doctrines de cette réforme appelée *Zhikko* ou la « Pratique », parce qu'elle attache plus d'importance à la réalisation des doctrines qu'à la spéculation [1] :

« Le fondateur de cette secte, nous a-t-il dit, Hasegawa Kakuguyo, naquit à Nagasaki, en 1541. Vers cette époque, l'empire était troublé par une série de guerres civiles, de famines et d'épidémies et le peuple était très effrayé par la manifestation de certains phénomènes physiques. Le jeune Hasegawa, âgé de dix-huit ans, gémissant sur l'état de son pays, entreprit des pèlerinages aux principaux sanctuaires shintoïstes et bouddhistes. Pendant qu'il offrait de ferventes prières sur la montagne de Foudji, parfois à la cime, parfois dans une grotte, il reçut une révélation, grâce au pouvoir miraculeux de la montagne, et se persuada qu'elle est la résidence sainte du Dieu suprême. A la suite de cette vision, il fonda la secte nouvelle, qu'il propagea dans tout le Japon. Après sa mort (à cent six ans), la lumière de sa doctrine fut transmise par une succession de docteurs. Le dixième fut mon père, Shibata Hanamori (1809-1891), qui, au milieu

1. Barrows. I. p. 482-483.

même de la rébellion de Meiji, propagea notre foi, par ses écrits et ses prédications, dans toutes les provinces. C'est lui qui corrigea les vieux dogmes, détruisit les préjugés et substitua le nom de *Zhikko* à celui de « secte de Foudji ».

Les principaux livres saints du shintoïsme sont le *Kojiki* (712), le *Nihangi* (720) et le *Manyoshin*, qui est de la même époque. Voici comment Takayoshi Matsouyama [1] a résumé la doctrine du premier de ces livres :

« Au commencement, il y avait trois dieux dans le ciel; ils étaient les trois personnes de la Trinité créatrice, esprit invisible, objet d'adoration. Ce Dieu suprême hait le péché dont les hommes doivent se purifier. Ils doivent vénérer Dieu et le servir joyeusement. C'est en l'honneur de son excellence morale que le peuple célèbre des fêtes d'actions de grâces, où il offre les prémices de ses moissons. Il existe de bons et de mauvais esprits, les premiers dirigeant les hommes vers la justice; les autres s'efforçant de les en détourner. Le péché fournit aux mauvais génies l'occasion de mener l'homme plus avant dans la méchanceté; mais il peut être expié par des purifications et des sacrifices. Les âmes, après la mort, vont dans un séjour souterrain et sont soumises à un gouvernement différent de celui de ce monde, mais Dieu gouverne tous les esprits. — L'homme se compose du corps et de l'âme; cette dernière est très supérieure au corps, douée de facultés merveilleuses, et ses actes sont la source du bonheur. »

III. — HINDOUSTAN

L'Hindoustan a été le berceau ou l'asile de trois grandes religions : le brahmanisme, le bouddhisme et le culte de Zoroastre. Sur ces trois cultes, le Congrès a entendu des rapports bien étudiés, composés soit par des missionnaires, soit par

1. Né en 1846; professeur à l'université de Doshisha, où il a professé l'histoire du Japon et du shintoïsme; converti au christianisme, il devint pasteur de l'Église congrégationaliste du Japon et a été l'un des traducteurs de la Bible en japonais. Voir Barrows, II, p. 1372.

des prêtres de ces cultes respectifs. Ces travaux n'ont pas apporté grande lumière sur les livres sacrés de l'Orient, qui depuis le commencement du siècle ont été l'objet des études de nos savants orientalistes; aussi ne signalerons-nous que les parties qui concernent les interprètes ou réformateurs modernes.

1° *Brahmanisme.* — Voici le tableau que Manilal Dvivedi Mabhoubaï [1], nous a tracé des transformations modernes du brahmanisme.

« Avant l'établissement de la domination britannique et la période de paix et de sécurité qui s'ensuivit, le peuple avait oublié son ancienne religion, et l'hindouisme avait dégénéré en une masse de superstitions, fondées sur de fausses interprétations des mythes du Pauranika. La diffusion de l'instruction amena le peuple à réfléchir et un esprit de réforme s'empara de tous les hommes qui pensent. Et pourtant, le changement opéré n'était pas du tout une réforme. Sous l'influence d'une science et d'une éducation matérialistes, cette masse de superstitions, qu'on désignait alors sous le nom d'hindouisme, fut dispersée à tous les vents, et fit place à l'athéisme et au scepticisme. Or cet état de choses ne pouvait durer dans l'Inde religieuse. La renaissance des études sanskrites mit au jour les immortels trésors perdus enfouis dans les Védas, les Oupanishads, les Darousanas et les Pranas et c'est par là que commença la réformation. »

« Mais il restait beaucoup de vives intelligences attachées à la pensée et à la civilisation réalistes, qui ne purent s'empêcher de penser que la religion de ces aïeux, dont ils admiraient la civilisation, devait être la seule vraie. Ainsi elles introduisirent leurs propres conceptions dans des textes des Oupanishads et des Védas et érigèrent un créateur, transcendant et pourtant immanent, immatériel, dont chaque âme désireuse de rédemption dut obtenir la faveur par une dévotion absolue. Tout cela ressemble à

1. Né en 1858; membre de la caste supérieure des brahmanes; juge de paix à Nadiad (province de Bombay); membre de la Société philosophique de Bombay. Voir Barrows. I, p. 330.

la doctrine du Visishthâd vaïta Sampradayà; mais on peut dire avec certitude que la notion d'un créateur personnel extra-cosmique est étrangère au génie hindou. Étrangère aussi est la négation du principe de réincarnation, émise par ces novateurs. Ceux-ci, connus sous le nom d'adeptes du *brahmo-somaj*, se sont éloignés encore plus de l'hindouisme, en renonçant à l'institution des Varnas, aux règles établies sur le mariage, etc.

Une autre société mérite aussi notre attention, c'est le *arya-somaj* ou *swâmi-dayananda*. Cette secte a adopté la doctrine du Nyaya-Dars'ana et s'efforce de faire renaître la religion des *Soutras*, avec tous ses rites et ses pratiques sociales. Elle prétend avoir retrouvé la vraie religion des Aryas; elle se maintient donc dans les limites de l'hindouisme.

La troisième influence, qui se fait sentir, est celle de la *société théosophique*. Elle n'est liée à aucune religion particulière, bien qu'on retrouve dans les systèmes philosophiques de l'*advaïta* et du *yoga* l'ensemble de la doctrine, qu'elle présente au monde, comme étant l'ancienne religion contenue dans les Oupanishads de l'Inde, dans le « Livre des morts » de l'Égypte, les systèmes de Confucius et Lao-Tseu, de Bouddha et Zoroastre, dans la Kabbale des Juifs et le Çoufisme des Musulmans. On ne saurait nier que cette société a excité dans tout l'Hindoustan beaucoup d'intérêt pour l'étude des questions religieuses et poussé beaucoup de monde à étudier nos livres sacrés avec un zèle nouveau et plus éclairé. Le temps seul montrera quel est le résultat efficace de tel ou tel de ces mouvements religieux [1]. »

En attendant, ce *brahmo-somaj* ou société des adorateurs de Dieu, que le brahmane Dvivedi a si résolument excommuniée de l'hindouisme, a fait ses preuves. Paraissant, il y a soixante ans, au milieu de cette population, qui adorait 33 millions de dieux et de déesses et pratiquait des rites

1. Barrows, I, p. 330-331. Comp. sur cette influence de l'arya-somaj et du brahmo-somaj le discours du Rev. Slater, missionnaire à Bangalore. — Barrows, II, p. 1174-1176.

cruels, sordides ou grotesques, elle a créé un grand mouvement de réforme, qui a permis au gouvernement anglais d'abolir les *suttis* ou sacrifices des veuves sur le bûcher de leur mari, de relever l'âge minimum du mariage légal, qui autrefois se faisait à sept ou huit ans, et d'autoriser les unions entre membres de castes différentes, etc. Voici d'ailleurs en quels termes Protab Chunder-Mozoumdar, un des délégués de cette société au Congrès de Chicago, a dépeint le promoteur de cette réforme et énuméré leurs livres saints :

« Il y a soixante-trois ans, au milieu du choc et du fracas de ces rites polythéistes, des cris lamentables de ces veuves vouées à la mort, un homme parut, un brahmane, de race pure et d'éducation orthodoxe; il s'appelait Raja-Ram-Moham-Roy. Dans son enfance, il avait étudié l'arabe et le sanskrit, et sa propre mère était Bengalaise. N'étant encore qu'un adolescent, il fit le voyage du Thibet, où il apprit à connaître la sagesse des llamas. Avant d'être arrivé à l'âge d'homme, il composa un livre démontrant l'erreur du polythéisme et la vérité de l'existence d'un Dieu vivant. Ce livre lui valut des persécutions et même une telle désapprobation de ses propres parents, qu'il lui fallut quitter le foyer paternel pour un temps et vivre de la vie du pèlerin. En 1830, il fonda la société du *brahmo-somaj* et en même temps travailla avec le gouvernement anglais à abolir la coutume barbare des *suttis*. Il fit en 1832 le voyage d'Angleterre, étant le premier Hindou qui ait mis le pied en Europe, et mourut en 1833. Ses restes sacrés sont enterrés à Brisco, où tous les pèlerins vont lui porter le tribut de leur vénération. »

« Les principes de la société étaient à l'origine ceux des anciens livres saints de Hindous; son monothéisme se fondait sur l'inspiration des *Védas* et des *Oupanishads*. Mais, dans la suite, quand le mouvement eut pris de l'extension, les membres du *brahmo-somaj* se mirent à douter que ces écritures saintes fussent infaillibles. Il leur sembla entendre, dans leur for intérieur, une voix qui, çà et là, avec de faibles accents, contredisait les déclarations des

Védas et des Oupanishads. — Quels seront nos principes théologiques? Sur quelle base reposera notre religion? Quel est le livre qui doit faire autorité pour les vrais croyants? Ces objections, d'abord faibles, se firent entendre avec des voix de plus en plus hautes, en sorte que, vingt et une années après la fondation de notre société, elle dut renoncer à la doctrine de l'infaillibilité des écritures saintes des Hindous. Alors se présenta la question : N'y a-t-il que les livres saints des Hindous qui ne soient pas infaillibles? En effet, vous le savez, sur le trône impérial de l'Inde était monté le christianisme, tenant d'une main l'Évangile de paix et de l'autre le sceptre de la civilisation. La Bible avait pénétré dans l'Inde; on avait tourné ses pages, lu et enseigné ses vérités. La Bible est le livre, qu'il n'est pas permis à l'humanité d'ignorer. Nous qui, déjà, reconnaissions la grande inspiration des livres sacrés hindous, nous ne pouvions pas ne pas reconnaître aussi l'inspiration et l'autorité de la Bible. Aussi, en 1861, nous publiâmes un livre qui renfermait des extraits de toutes les écritures saintes, comme le manuel qui devait servir à nos exercices religieux. Ainsi notre monothéisme repose sur la base des écritures saintes de tous les peuples (Bible, Koran, Avesta, Védas, etc.) [1]. »

2° *Parsisme*. — On a vu au chapitre I, p. 48, que Jinandji Jamshedi Modhi avait soutenu que le parsisme était monothéiste à l'origine et que le système des deux principes du bien et du mal n'était qu'une explication philosophique de Zoroastre. Les parsis de Bombay avaient envoyé un travail sur *Zoroastre et les livres sacrés*, rédigé par Ervad Sheriarji Dabadhaï Bharucha et dont voici le résumé :

« Les parsis de l'Inde et de la Perse professent l'ancienne religion de Zoroastre, le célèbre sage et prophète de ce dernier pays. Tandis que la plupart des religions de l'antiquité, celles de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome ont disparu de la face de la terre, celle-ci a survécu à mainte épreuve et vicissitude et est encore florissante, sinon avec sa primitive vigueur, du moins avec plusieurs

1. Barrows, vol. I, p. 345-347.

de ses traits distinctifs, qu'elle a conservés intacts. Son fondateur, Zarathustra Spitama, est un personnage historique, qui a vécu vers 1200 avant Jésus-Christ. Il fut philosophe, poète et prophète et souffrit persécution à cause de la réforme qu'il avait proclamée. Zoroastre a nommé sa religion *le culte de Mazda* [1], par opposition au culte polythéiste des *dêvas*. qui était professé par les ancêtres des Hindous et des Iraniens. D'autres réformateurs, avant lui, avaient combattu ce dernier culte. Zoroastre est le seul qui ait réussi à l'extirper. Sa religion consiste dans l'adoration d'un seul vrai Dieu, et tout parsi doit faire la confession de foi qui suit : « Je confesse que je suis un adorateur de Mazda, un secta-« teur de Zoroastre, un adversaire des faux dieux, soumis « aux lois du Seigneur. » — Zoroastre est le seul homme à qui l'Avesta permet de rendre un culte. »

« Les écritures saintes qui nous restent du mazdéisme consistent dans le Zend-Avesta. C'est un recueil de livres de différents auteurs, arrangé en vue de l'usage liturgique. On y distingue deux groupes d'écrits : le *Yaçna*, renfermant les cinq *gathas* ou cantiques de Zoroastre, et le *Visparad*, le *Vendidad* et le *Khordeh-Avesta*. Seuls les *gathas* sont du temps de Zoroastre; le reste a été composé par des prêtres après sa mort, mais pas plus tard que 559 avant Jésus-Christ. Dans les *gathas*, on voit la personne de Zoroastre, en chair et en os, prêchant le pur monothéisme et une moralité sublime. Chaque stance contient le nom de Dieu, soit sous sa forme propre : *Ahoura Mazda*, soit sous la forme d'un des six génies dits les « Saints Immortels » (*Ameshas Çpentas*) qui l'aident dans le gouvernement du monde. Le *Yaçna*, ou livre des prières de sacrifices, est postérieur aux *gathas* de Zoroastre. Quant au *Visparad*, il renferme les invocations aux chefs des mondes, aux vertus, etc.; on ne les récite jamais seules, mais avec partie des *Yaçnas*. Le Vendidad comprend des lois et déprécations contre le mal et les êtres impurs et méchants. Le *Khordeh-Avesta* est un plus petit recueil de mélanges [2]. »

1. *Mazda* signifie l'Omniscient.
2. Barrows, ouvrage cité. II, p. 1353-1354.

3° *Bouddhisme.* — Le bouddhisme avait sept ou huit représentants à Chicago : cinq venaient du Japon, un du Siam et un de Ceylan. C'est à ce dernier, M. Dharmapala, secrétaire général de la société *Maha-Bodhi* (de Calcutta), que nous aurons recours pour avoir la meilleure esquisse de la personne du fondateur de cette religion.

« Il y a 25 siècles, l'Inde a été témoin de la révolution intellectuelle et religieuse la plus étonnante. La société était alors divisée en castes inflexibles, dont la première, celle des brahmanes, imposait ses dogmes et ses rites à tous; mais cette contrainte avait engendré un scepticisme dissolvant qui s'attaquait même aux idées morales. C'est alors que Gautama ou Çakya-Mouni proclama le *dhammá*, système de vie et de pensée philosophique, qui était comme la synthèse de tous les bons éléments du brahmanisme. Il naquit en 543 avant Jésus-Christ, dans les jardins du palais royal de la ville de Kapilavastu. Sa mère, Maya, était la femme du raja Soudohodona, de la dynastie solaire de l'Inde. Pendant quarante ans, ce messie éclairé du monde (*Tataghata Bouddha*), avec son cortège de saints (*Arhat*), parcourut en tous sens la péninsule de l'Inde, prêchant un message de paix et de sainteté aux hommes accablés par le péché. Pendant quarante ans il mena une vie de pureté absolue et enseigna une doctrine qui rendait les hommes actifs, intelligents, miséricordieux et désintéressés [1]. »

Voici ses premières exhortations :

« Prêtez l'oreille, ô mes disciples! j'ai trouvé la délivrance de la mort, disait Bouddha. J'enseigne la loi : si vous suivez mes enseignements, vous obtiendrez en peu de temps ce que les fils des plus nobles familles, quittant leurs foyers, vont chercher dans la solitude, l'objet suprême des efforts des hommes religieux; dès cette vie présente, vous verrez la vérité face à face.... La haine n'est pas apaisée par la haine, mais par l'amour. C'est une ancienne loi. Sachons vivre heureusement, sans haine, au milieu de gens qui nous haïssent. Surmontons le mal par le bien, la colère par

1. Barrows, II, 863.

l'amour, l'avarice par la générosité, le mensonge par la véracité.... Donnez à qui vous demande, même le peu que vous avez. En faisant ces choses, vous entrerez au ciel [1]. »

« Mais quant à l'homme qui transgresse une loi, qui dit des mensonges et qui nie la vie future, il n'y a pas de péché dont il ne soit capable. L'homme qui est maître de sa langue parle sagement et n'est pas enflé de vanité; celui qui tient la torche pour éclairer le monde, sa parole est douce. Le vrai trésor consiste dans la charité, la piété, la tempérance, la maîtrise de soi-même; un trésor ainsi caché est sûr et impérissable. Que votre nourriture soit la bonté, votre conduite, la justice, et alors, dans la plénitude de la joie, vous mettrez fin à vos douleurs. Comme une mère protège son fils unique, même au péril de sa vie, ainsi que chacun de vous encourage la bonne volonté, sans mesure, chez tous les êtres [2]. »

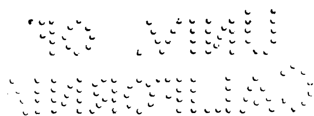
C'est au bonze japonais Zitzutzen Ashitsou [3] que nous emprunterons les détails sur les bibles des bouddhistes.

« La doctrine de Çakya-Mouni est renfermée dans les trois corbeilles (*Tri-Pitakas*), le *Soutta*, le *Vinaïa* et l'*Abhidhamma*, comprenant 84 000 discours, qui tous auraient été prononcés par lui pendant un ministère de quarante-cinq ans [4]. Ils ont été dictés par lui et recueillis par Kasho et Suan, deux de ses disciples. Les Japonais appellent ce premier recueil *Hinayana*. Il y en a un deuxième composé par des disciples de Bouddha et appelé *Mahayana*. Ces deux bibles firent ensemble autorité, dans l'Inde, longtemps après la mort de Bouddha. Mais, au bout de plusieurs siècles, on les divisa en trois parties. L'une se propagea dans les pays du Nord, le Thibet, la Mongolie, la Mandchourie : c'est ce

1. Barrows, II, p. 864.
2. Barrows, II, p. 1289.
3. Z. Ashitsou, né en 1851; a étudié les classiques chinois et les livres bouddhistes; prononcé les vœux monastiques (1857); a fondé la société du *Meïdo* pour la propagande bouddhique et a écrit plusieurs traités sur cette religion.
4. Barrows, II, p. 104. Le *Tri-Pitaka* a été traduit en pali, birman, siamois, chinois, thibétain et autres langues de l'Asie. La version thibétaine forme 325 volumes in-folio.



DHARMAPALA (Ceylon)



qu'on appelle le Mahayana du Nord. Une autre se répandit à l'Est, à travers la Chine, la Corée et le Japon : c'est le Mahayana de l'Est. Enfin, une troisième branche demeura dans les contrées méridionales : l'Inde, Ceylan, Siam : c'est le Hinayana.

« Or voici en quoi le Mahayana diffère du Hinayana. Le premier enseigne à parvenir à un certain degré d'illumination en s'assimilant la nature intellectuelle du Bouddha; tandis que le dernier permet d'atteindre le *nirvana* en se conformant à la lettre des commandements donnés par Bouddha. Si donc vous me demandez quelle est la partie capitale du bouddhisme, je dirai que c'est le Mahayana, car elle nous apprend à devenir « bouddha » nous-même. »

IV. — MOSAISME

Nous traiterons plus brièvement ce qui a été dit au Congrès de Chicago sur le fondateur du mosaïsme et les livres sacrés d'Israël : non pas que les travaux apportés sur ce sujet aient été moins remarquables, mais parce que ces sujets nous sont plus familiers. Mais nous ne résistons pas au plaisir de citer un passage de la belle étude du rabbin Gottheil sur *la Grandeur et l'Influence de Moïse* [1] :

« Suivez cet homme sur la cime de la montagne, où il est seul. Voyez cet homme, qui était capable d'avoir une main de fer au besoin, prosterné la face contre terre et demandant à Dieu pardon pour son peuple, et comme sa prière n'obtenait pas de réponse : « Oh! si tu ne veux pas par« donner à ton peuple, eh bien! efface-moi du livre de vie ». Quelle tendresse! Emerson a dit avec raison : « C'est le « propre des grands hommes d'être méconnus ». Jusqu'au dernier moment, au lieu de tancer son peuple, il l'excuse, avec la sollicitude d'un père. Et l'on prétend que Moïse n'a pas existé, qu'il n'est qu'une fiction de l'imagination hébraïque! fiction glorieuse! Il faudrait l'adorer, car

1. Barrows, I, p. 673-676.

l'amour et la vénération d'un peuple a-t-elle jamais enfanté une pareille figure?

« La vie de Moïse m'apparait comme si elle était peinte sur trois grands panneaux. Sur le premier, il est représenté pendant la période d'orage et d'assaut, quand il entreprend de délivrer son peuple; mais Dieu n'est pas encore avec lui, en sorte qu'il échoue. Sur le second, on le voit dans sa phase de retraite dans la solitude, lorsqu'il s'est replié sur lui-même et se prépare à sa grande mission. Enfin, le dernier panneau nous montre l'homme d'action, d'énergie, d'intuition et l'on a inscrit au bas ces mots : *Nul homme jusqu'à ce jour n'a connu son tombeau!* Seul il fut dans la vie, seul il a été dans la mort; mais si personne ne connait sa tombe, le monde entier connait sa vie ».

MM. les rabbins Alexandre Kohut et Kohler (de New York) ont traité la question : *Qu'est-ce que l'humanité doit aux écritures saintes des Hébreux?* Leur conclusion a été que la bible d'Israël a légué au monde ces grandes choses : le monothéisme, une loi morale invariable, l'idée de justice, fondement du bonheur pour les individus, de la paix et de la vraie liberté pour les peuples. Le rabbin Kohler s'est rencontré avec le cardinal Gibbons, pour présenter la parabole du « Bon Samaritain », comme la plus belle leçon de tolérance entre races et religions, qui ait été donnée au monde.

« Si tu vois quelqu'un en détresse, ne lui demande pas qui il est, est-il écrit dans la Bible. Même si c'était un de tes ennemis, il est toujours ton frère, il a droit à ton secours. Tu ne peux pas te bander les yeux : moi, ton Dieu, je te vois. Même s'il est criminel, il est encore ton frère, ayant des titres à ton indulgence, à ta sympathie. Pécheur ou étranger, esclave ou souffrant, sceptique ou croyant, il est le fils du même Dieu vivant; le Dieu qui t'a une fois racheté, le rachètera aussi. Voilà ce que je lis dans l'Ancien Testament [1]. »

1. Barrows, I, p. 366.

V. — ISLAMISME

L'islamisme était, comme on l'a vu, maigrement représenté à Chicago, par un Américain devenu musulman et par le directeur du collège chrétien américain à Constantinople.

Le premier, Alexandre Webb, a tracé du prophète de la Mecque un portrait trop flatteur, à notre avis. Après avoir déclaré qu'il n'y avait pas une seule vie de Mahomet, écrite en anglais, qui comprît l'esprit de l'Islam, sauf celle de l'émir Ali (de Calcutta), il a dit :

« Pour comprendre le caractère de Mahomet et sa doctrine, il faut savoir lire entre les lignes, analyser soigneusement la condition sociale des Arabes et, en particulier, la position de la femme dans la société de son temps. A dire vrai, les Arabes ne formaient pas encore une nation, mais c'était un amas de tribus pillardes et hostiles, avec tous les vices et les défauts des êtres qui peuplent les bouges de Chicago et de New York. Mahomet parut au milieu d'eux avec l'intention de les purifier et d'en faire un peuple plus civilisé et il agit en conséquence. »

« Pour comprendre l'esprit de l'islam, considérons le prophète dans son enfance. Tous les historiens s'accordent à dire qu'enfant, il se distinguait par la pureté de ses mœurs ; il fut exempt des vices qui affligeaient la jeunesse de la Mecque. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge d'homme, son caractère devint irréprochable, au point qu'il était connu dans toute la ville comme « l'homme de toute confiance ». A son début dans la vie, il se fit marchand, suivant les caravanes de son oncle dans le sud de l'Europe et en Syrie. Il se montra excellent homme d'affaires. Il prospéra, si bien que la riche Kadijah, dont le mari venait de mourir, le choisit pour gérer les intérêts de sa maison. Il n'avait jamais montré d'inclination pour le beau sexe et son caractère n'avait rien de sensuel. Il épousa cette veuve et, avec elle, gagna une grosse fortune, au moyen de laquelle il fit le même commerce qu'Abou-Taleb son oncle. Ce n'est pas Mahomet, notez-le bien, qui la demanda en mariage ; c'est Kadijah qui,

sans doute, à un point de vue mercantile, l'engagea ainsi à devenir pour la vie son gérant d'affaires. Mahomet, une première fois, repoussa sa proposition et l'aurait peut-être fait de nouveau, si son oncle Abou-Taleb ne lui avait conseillé d'accepter. Malgré la coutume de son pays, qui lui permettait de prendre autant de femmes qu'il lui plairait, les historiens chrétiens s'accordent à dire qu'il fut fidèle à Kadijah, pendant vingt-cinq ans, jusqu'au jour de la mort de cette dernière [1]. »

Quant au Koran, ce livre que deux millions de musulmans ne peuvent toucher sans le baiser, voici comment M. G. Washburne l'a caractérisé :

« Le Koran prétendit être une révélation nouvelle et parfaite de la volonté de Dieu, et, depuis la mort du prophète jusqu'à ce jour, aucun musulman n'a invoqué les anciennes traditions de l'Arabie sur les Saintes Écritures de l'Ancien ou Nouveau Testament comme fondement de sa foi. Le Koran et les traditions sont suffisants et définitifs. Je crois que tout musulman orthodoxe regarde l'islam comme une religion distincte et absolument exclusive; il n'y a rien à gagner à l'appeler « une forme de christianisme ». Mais après avoir écarté cette assertion non fondée et reconnu l'origine indépendante de l'islam, il faut constater le lien historique qui le rattache au christianisme.

« Le prophète reconnaissait les Saintes Écritures des juifs et des chrétiens comme la Parole de Dieu, bien qu'on ne puisse prouver qu'il les ait lues. Elles sont mentionnées cent trente et une fois dans le Koran; mais il n'y a qu'une citation de l'Ancien et une du Nouveau Testament. Les parties historiques du Koran correspondent au Talmud et à la littérature courante des sectes chrétiennes hérétiques, par exemple au protévangile de Jacques, au pseudo-Mathieu, à l'évangile de la Nativité de Marie. Bien que Mahomet eût des amis intimes parmi les chrétiens et les juifs, il finit par attaquer les juifs et déclarer la guerre aux chrétiens; il fit pourtant une différence entre les idolâtres qu'il fallait

1. Barrows, II, 991.

exterminer et le *peuple du Livre*. Il promettait à ces derniers, en cas de soumission à son autorité, de conserver leur religion, à condition de payer un tribut annuel, qui était comme la rançon de leur vie. Mais, s'ils résistaient, il fallait tuer les hommes et vendre comme esclaves les femmes et les enfants (Koran, *sourah 9*). D'ailleurs, dans l'autre monde, juifs et chrétiens, sont, tout comme les idolâtres, relégués dans l'enfer, pour y subir des peines éternelles! »

Et M. Washburne a ajouté :

« Quant à la question de savoir si l'islamisme, depuis l'époque du prophète, a été en quelque manière modifié par son contact avec le christianisme, il n'est pas un musulman qui ne répondit « non ». Il n'est pas un vrai chrétien qui pense que les deux grandes religions soient, quant à l'essentiel, les mêmes; ni qu'on puisse les fondre, par une transaction, dans une foi commune. Nous savons qu'elles s'excluent mutuellement [1]. »

Et pourtant il s'est rencontré au Congrès de Chicago un homme, un prêtre, qui a soutenu que l'Ancien Testament, le Koran et l'Évangile étaient comme les trois anneaux d'une chaîne de révélations divines, et qu'avec une bonne exégèse on pouvait résoudre les incompatibilités apparentes entre le christianisme et l'islam. Mais cette thèse originale de l'archimandrite Jibarra n'a provoqué que des sourires.

VI. — LE CHRISTIANISME

Nous arrivons enfin aux mémoires concernant le Christ et la Bible des chrétiens. Nous mentionnerons ici les discours de : MM. Dudley, évêque de Kentucky, ou le *Christ historique*; de James Lee, pasteur à Saint-Louis, sur *Christ, la raison de l'Univers*; de Lyon, professeur d'assyriologie à l'université Harward, dans son mémoire sur la *Contribution du judaïsme à la civilisation*. Voici des extraits du premier et

1. Barrows, I, p. 566-567.

du dernier de ces discours, à titre d'échantillons de la tendance orthodoxe et de la tendance libérale.

« Que Jésus ait été un homme faillible ou un Dieu infaillible, a dit l'évêque anglican, qu'il n'ait été qu'un produit extraordinaire du développement normal de l'humanité, ou bien l'incarnation miraculeuse de la divinité ; qu'il ait été le plus grand et le plus saint des hommes ou bien qu'il ait mérité d'être l'objet spécial de l'adoration de l'humanité, peu importe ! Ce que j'affirme, dans les deux cas, c'est que l'enseignement des préceptes moraux donnés par Jésus de Nazareth, la proclamation de son message d'espérance au monde, la manifestation aux yeux et au cœur des hommes d'un tel caractère, la formation des sociétés organisées par ceux qui ont été gagnés par la beauté idéale de son caractère et voudraient se modeler à son image ; j'affirme ici que tout cela a eu de plus grands résultats pour l'éducation et le progrès de l'humanité que tous les autres cultes dont on a connaissance. »

Et, après avoir cité à l'appui de sa thèse le témoignage de Lecky, l'historien du *Rationalisme et de la Morale en Europe*, le Rév. Dudley a ajouté :

« J'ose affirmer que chacun des éléments caractéristiques de cette civilisation dont nous sommes si fiers, vient directement et par conséquence logique des principes proclamés il y a dix-neuf siècles par une petite troupe de paysans juifs, à savoir que Dieu est le père de tous les hommes. Le péché et la mort ont été vaincus, la rédemption a été acquise, le pardon est possible, la réformation aisée, parce que tous les hommes peuvent participer à cette vie victorieuse et grandir à la ressemblance de ce vainqueur pacifique [1]. »

Le savant professeur de Harward, M. Lyon, qui est protestant baptiste, a mis en relief les origines juives du fondateur du christianisme.

« Jésus, a-t-il dit, lui aussi était Juif, seulement son nom s'est tellement identifié avec l'histoire du monde, qu'on a fini par oublier son origine. On s'est dit qu'une personnalité

1. Barrows. I. p. 785-786.

aussi souveraine est trop universelle pour être bornée par les frontières d'un peuple. Ainsi nous négligeons trop de tenir compte de la naissance de Jésus dans une famille juive et de son éducation galiléenne. Loin de moi la tentative d'apprécier l'influence de son caractère sur le progrès de l'humanité. Pour accomplir cette tâche, il ne faudrait pas moins que la science universelle. Il suffit, pour mon sujet, de rappeler la nationalité de celui qu'une partie considérable du monde s'accorde à regarder comme ayant été le plus grand et le meilleur exemplaire de la race humaine.... Je n'ai garde d'oublier qu'un grand nombre de juifs n'ont pas encore admis la grandeur de Jésus ; mais cette attitude s'explique par l'effet que font sur eux certains enseignements touchant sa personne et par les persécutions que beaucoup de juifs ont endurées et endurent encore de la part de ceux qui portent le nom du Christ. Quoi qu'il en soit, il y a dans cette personne de Jésus, bien comprise, une telle source de bénédictions et d'élévation morale, que je ne puis concevoir de raison qui empêche les juifs de le reconnaître pour le plus grand et le plus aimé de tous leurs plus illustres docteurs. »

Sur la question de l'autorité et de l'usage de la Bible, le programme du Congrès avait annoncé un travail de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, sous le titre de *Rapports de l'Église catholique avec la Bible.* A-t-on eu peur, en haut lieu, que ses tendances libérales ne l'entraînassent à faire des concessions dangereuses aux protestants? ou bien l'archevêque lui-même a-t-il craint d'être en contradiction avec ses collègues? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, c'est Mgr Robert Seton, recteur de l'Église Saint-Joseph (Cité de Jersey), qui a été chargé d'exposer la doctrine de l'Église en cette matière.

« L'autorité des Saintes Écritures, a-t-il dit, bien que naturellement très grande dans l'Église, n'est pas par elle-même suprême et sans appel, car elle ne constitue qu'une partie de la parole de Dieu, et elle est subordonnée dans son interprétation à l'influence directrice de la parole de Dieu, connue sous le nom de tradition. L'Église enseigne que la Bible est la parole de Dieu écrite; qu'il en est l'auteur, et partant

elle la reçoit avec piété et respect. Cela imprime à la Bible un cachet distinct, que ne possède aucun autre livre; car d'aucune œuvre purement humaine, si excellente qu'elle soit, on ne peut dire qu'elle émane directement de Dieu. L'Église, aussi, soutient qu'il lui appartient, à elle seule, de déterminer le vrai sens des Écritures et qu'elles ne sauraient être justement interprétées contrairement à sa décision; car elle prétend être et est en effet l'autorité vivante, à qui a été promise et donnée l'infaillibilité — ce qui n'est pas le cas pour ceux qui l'expliquent d'après les lumières de leur propre jugement. »

Mgr Seton a ensuite vivement défendu l'Église d'avoir entièrement retiré la Bible aux laïques.

« Il est vrai, a-t-il dit, qu'au moyen âge, à cause des dangers que présentaient des versions erronées ou des interprétations hérétiques, des conciles particuliers ont défendu au peuple la lecture de la Bible en langue vulgaire. Mais l'Église n'a jamais porté une loi générale à cet effet, et on ne peut même pas dire qu'elle ait entièrement interdit la Bible aux laïques, en effet elle a autorisé la *Biblia pauperum* [1] dans laquelle 40 ou 50 gravures représentant les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient accompagnées de courts passages des Écritures en latin ou en langue vulgaire. »

Le point de vue protestant sur l'autorité de la révélation biblique a été exposé par MM. Henry Drummond, professeur à l'université de Glasgow, et Charles Briggs, ci-devant professeur au séminaire presbytérien de New York, exclu de sa chaire pour ses opinions en critique sacrée. Tous deux ont magistralement démontré que la Bible n'avait rien à perdre par les travaux de la critique scientifique. M. le professeur Drummond a, dans son remarquable mémoire sur *le Chris-*

1. Ces ouvrages étaient des recueils d'estampes sur bois, représentant les principaux événements de la vie de Jésus-Christ, soit comme Messie, fils de David, annoncé par les prophètes, soit comme Rédempteur venu sur la terre. Ces estampes étaient accompagnées de courtes légendes, en général latines, parfois françaises. Ces albums, publiés au xv[e] siècle, coûtaient fort cher et ne méritent pas le titre de *Biblia pauperum* qui, d'ailleurs, leur a été donné bien plus tard.

tianisme et l'Évolution, traité la question à ce point de vue.

« Tout l'ordre et le plan de la nature, a-t-il dit, les livres de science, le cours de l'histoire, sont considérés comme n'étant que des parties de la multiple révélation de Dieu. Quant à la révélation spéciale, c'est-à-dire aux Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'évolution a déjà donné au monde l'équivalent d'une Bible nouvelle. Son caractère spécial est de correspondre à l'organisme du monde, d'où la science l'a dégagée. La Bible est un Verbe dont la racine est connue maintenant; mais il y a d'autres verbes dérivés de la même racine. Comme la terre, la Bible a ses couches superposées, ses vallées et ses collines, ses rivières coulant doucement, et çà et là une place déserte et des fossiles aussi, dont les formes frustes sont comme des degrés pour parvenir plus haut. C'est un mémorial d'actes inspirés, aussi bien que de paroles inspirées, conservées dans une matrice de l'histoire. Et le livre ainsi transformé n'est, en aucune façon, une Bible mutilée. Tout ce travail s'est fait sans l'élimination d'un seul livre ou la perte d'une parole importante. C'est simplement une transformation, suivant une méthode indiquée par la Bible même [1]. »

Le Dr Charles Briggs n'a pas conclu autrement son édifiant travail sur *la Crédibilité des Saintes Écritures*.

« Ainsi, a-t-il dit, dans chaque chapitre de la dogmatique on voit l'Ancien Testament développant sa doctrine à travers les siècles, dans les différentes périodes de la littérature biblique et frayant la voie à une révélation complète dans le Nouveau Testament. Le caractère imparfait, insuffisant de quelques-unes des thèses morales ou doctrinales de l'Ancien Testament tient précisément à la gradation de la révélation divine.... C'est pour cela que les Saintes Écritures renferment des leçons pour tous les hommes, quel que soit leur degré de culture. C'est par là qu'elles occupent, entre toutes, la prééminence.

« Or nous avons le droit de dire à tout le monde : les livres sacrés de tous les peuples sont maintenant ouverts à

1. Barrows, II, p. 1324.

vos yeux. Étudiez-les, comparez-les, reconnaissez tout ce qu'il y a de noble, de bon et de vrai en eux, faites la somme des résultats et vous serez convaincus que les Saintes Écritures sont vraies et divines. Et après ce mûr examen, vous verrez que les autres Livres saints sont comme des torches de divers grandeur et éclat, éclairant les ténèbres de la nuit qui nous environne; tandis que la Bible est comme le soleil à son aurore, dans les premiers écrits de l'Ancien Testament, se levant dans les paroles des prophètes et la Loi sacerdotale, dans les Psaumes et les Proverbes, jusqu'à ce qu'il atteigne le zénith dans l'Évangile de Jésus-Christ. Prenez donc la Bible pour guide autorisé de votre vie, de votre piété, de votre salut [1]. »

Il est impossible de n'être pas frappé du point de contact qui existe entre la maxime catholique formulée par Mgr Seton, que « la Bible n'est qu'une partie de la Parole de Dieu »; qu'il y a « d'autres Paroles de Dieu, non écrites », et la thèse du professeur Henry Drummond, que la « révélation de Dieu est multiple; qu'il y a d'autres verbes que les Saintes Écritures, dérivés de la même racine ». Évidemment l'assertion des réformateurs du XVIe siècle, que les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament contiennent toute la révélation divine, qu'en dehors de cette Parole écrite il n'y a qu'erreur et mensonge, est insoutenable. Comment admettre en effet que Dieu n'ait révélé sa vérité qu'à un seul peuple, Israël, et qu'après la mort du dernier des apôtres il ait cessé de se manifester aux croyants et aux saints? Cette conception de la révélation, d'origine hébraïque, est manifestement trop étroite, unilatérale et insuffisante pour expliquer l'apparition de vérités morales et religieuses chez d'autres peuples et dans d'autres temps.

Telle est la leçon que M. E. Carpenter, professeur à Oxford, a dégagée des *Livres sacrés de l'Orient* [2], dont son collègue Max Müller a entrepris la publication. Il a montré que nos idées sur la morale, sur l'inspiration et sur l'incar-

1. Barrows. I. p. 650.
2. *The Sacred Books of the East.* Oxford, 1879-1894, 41 vol. in-8°.

nation ont besoin d'être élargies, si l'on veut faire une théorie de la révélation qui ne soit pas bornée à une seule religion, mais qui s'applique à toutes, en divers modes. Renvoyant la partie morale au chapitre suivant, nous donnerons sa démonstration sur les deux derniers points.

« Si l'action de la vie divine se manifeste dans le développement de la conscience [1], ne peut-on pas en découvrir la trace dans la lente évolution de l'idée de Dieu chez un peuple ou dans la réponse plus rapide des nobles âmes à l'appel de Dieu? En fait, l'homme a tellement conscience de sa faiblesse, qu'à l'âge primitif, toute connaissance supérieure, telle que la découverte de l'alphabet et des métiers, les arts, les lois et la poésie, — tout était attribué à un don des dieux. » — « De toi, chantait Pindare (celui des Grecs qui s'est le plus approché de la prophétie hébraïque), vient aux mortels tout don excellent. » Un tel amour est, en effet, l'enseignement de l'Invisible.

« Si cette idée d'une direction providentielle est vraie dans la large sphère de l'intelligence, pourquoi cesserait-elle de l'être dans le domaine de la pensée religieuse? Lisez un des hymnes égyptiens, déposé dans le cercueil d'un croyant avant la naissance de Moïse, est-il moins inspiré qu'un psaume? Étudiez les *gathas*, les plus anciens documents sur Zoroastre, ne reposent-ils pas sur une expérience religieuse de nature semblable à celle d'Ésaïe? — *Il peut y avoir plusieurs théologies : il n'y a qu'une religion.* C'est elle que cherchaient à tâtons les « voyants » des Védas, lorsque, regardant les cultes si divers autour d'eux, ils s'écriaient : « On l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni; les sages dans leurs hymnes donnent des noms divers à Celui qui est Un ».

« Peut-on faire un pas de plus? Si l'*inspiration* est un phénomène non confiné dans les limites d'un seul peuple ou d'un seul livre, peut-on en dire autant de l'idée d'incarnation? Toutes les idées d'incarnation ont un élément commun. Parmi les offices de l'être divin, manifesté sous forme humaine, se trouve l'enseignement. Sa vie est, de manière

1. Barrows, II, p. 845-846.

ou d'autre, la révélation de certaines idées. Étudiez les légendes de l'Amérique centrale — prenez entre autres cette belle histoire du Quetzalcoatl mexicain, l'être né d'une Vierge qui inaugure un règne de paix, qui établit les arts, donne des lois bienfaisantes, abolit la guerre et les sacrifices humains, — toutes roulent sur cette idée de faire connaître aux hommes une vie idéale de sagesse, de justice et d'amour, ce qui n'est autre chose que révéler le ciel. Ou bien considérez un type plus élevé, celui des bouddhas dans le théisme bouddhique, c'est-à-dire la manifestation du Dieu éternel qui existe par lui-même. Ce n'est pas une fois seulement qu'il a quitté sa demeure céleste pour s'incarner dans le sein de sa mère. « Je nais et je renais, dit-il, sur la terre « des vivants. Et quelle raison aurais-je de me manifester « moi-même? Quand les hommes sont devenus insensés, « incrédules, ignorants, négligents, alors, moi qui connais « la marche du monde, je déclare : *Je suis tel et tel*, et j'avise « aux moyens de les conduire à l'illumination et de les faire « participer à la nature de Bouddha! » Participer à la nature divine, n'est-ce pas là aussi le but de tout fidèle chrétien [1]? »

« Or ne peut-on pas constater que c'est déjà réalisé implicitement? Lorsque saint Paul cita les paroles d'Aratus à l'Aréopage : *Car nous aussi sommes de la race de Dieu* (Actes, XVII, 28), n'a-t-il pas proclamé que la filiation divine était une vérité universelle? N'était-ce pas aussi la pensée de Jésus quand il a appris à ses disciples à dire : *Notre Père qui es aux cieux*? Ici, il nous faut une fois de plus emprunter un terme à la sagesse grecque. D'après Justin martyr, le *logos* de Dieu, qui a été fait chair et a demeuré en Jésus, a aussi agi en Socrate [2]. »

La pensée d'une révélation universelle et de l'harmonie des grands prophètes de l'humanité a été l'idée capitale qui a inspiré l'organisateur et le président du Congrès. Voici, en effet, comment le Rév. Barrows s'exprimait dans son discours d'ouverture [3] :

1. Voir 2e épître de Pierre, chap. I, 4.
2. Barrows, vol. II, p. 845 et suiv.
3. Barrows, I, p. 74.

« Entretenant la lumière que Dieu a mise en nous et désireux de répandre cette lumière en tous lieux, nous ne croyons pas que Dieu, l'Esprit éternel, se soit laissé sans témoignage auprès des nations non chrétiennes. *Il y a*, dit saint Jean, *une divine lumière qui éclaire tout homme venant au monde.*

L'accent du Saint-Esprit, seul du Ciel descendu,
Le monde insouciant ne l'a jamais perdu !

« Les prières des différents peuples de l'antiquité, recueillies par M. Max Müller dans son dernier volume [1], prouvent clairement que le soleil, qui a éclairé Bethléem et le Calvaire, a dardé quelques rayons et éveillé quelques aspirations saintes et pieuses sur les bords du Nil et ceux du Gange, dans les déserts de l'Arabie comme sur les côtes de la mer Jaune. Il est évident, pour tous les esprits éclairés, que nous devrions entretenir des pensées d'amour pour tous les peuples et des vues sympathiques pour toutes les grandes et durables religions. Quiconque veut faire progresser sa propre croyance devrait d'abord découvrir et recevoir avec reconnaissance les vérités contenues dans d'autres cultes....

« Il me semble que les esprits des hommes justes et saints planent au-dessus de cette assemblée. Voici d'abord l'esprit de saint Paul, ce zélé missionnaire du Christ, qui a fait preuve d'une noblesse, d'une sagesse et d'un tact infinis, quand il a prêché Jésus et sa résurrection à l'ombre du Parthénon. Voilà l'esprit du sage et humain Bouddha ; et celui de Socrate, le chercheur de vérité ; et celui de Jérémie Taylor, de J. Milton, de Roger Williams et de Lessing, ces grands apôtres de la tolérance. Il n'est pas loin d'ici non plus l'esprit d'Abraham Lincoln, qui soupirait après une Église fondée sur l'amour de Dieu et de l'homme, et, de même, l'esprit de Tennyson, de Whittier et de Philippe Brooks, qui tous envisageaient ce parlement comme la réalisation d'une noble idée [2] ! »

1. *The Sacred Books of the East*, Vol. XXXVII, XXXIX et XL. Oxford, 1879.
2. Barrows. vol. I, p. 78-79.

Mais, de même que le D[r] Briggs avait déclaré que les livres sacrés sont à la Bible ce que des torches sont au soleil, — ainsi catholiques, grecs et protestants ont placé la personne de Jésus bien au-dessus de tous les prophètes de l'humanité. Mgr Keane, faisant écho au président Barrows qui dans son discours de clôture avait rendu un si solennel hommage au Christ, a comparé tous les prophètes à des précurseurs tâtonnant dans les demi-ténèbres et montrant du doigt à l'horizon celui qui a été *la lumière du monde* et non seulement la lumière de telle ou telle partie du globe.

CHAPITRE V

LA RELIGION ET LA MORALE

> **Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon**
> **Inspira Zoroastre, illumina Solon ;**
> **D'un bout du monde à l'autre, elle parle, elle crie**
> **« Adore un Dieu, sois juste et chéris ta patrie ! »**
> **VOLTAIRE.**

Relations entre la religion et la morale. — Les systèmes éthiques des principales religions. — Comparaison.

La religion et la morale ressemblent à deux sœurs orphelines, que des gens intéressés essaient de mettre à couteaux tirés et qui ont besoin, pour se défendre, de se prêter un mutuel appui. En effet, malgré les liens étroits qui les unissent, il s'est rencontré des hommes qui, sous prétexte de l'affranchir, ont tenté de constituer la morale indépendamment de toute croyance religieuse. D'autres ont soutenu que la religion était une création de la morale. Il y a même des savants qui ont prétendu qu' « il n'y a entre la morale et le mysticisme (lisez la foi) aucun lien génétique, aucune relation nécessaire, pas plus dans les religions anciennes que dans le christianisme... et que, parmi les nations, comme chez les individus, les personnalités les moins morales se rencontrent souvent parmi les plus religieuses [1] ». Et, réciproquement, il ne manque pas de dévots enclins à faire

1. Berthelot, la Science et la Morale (*Revue de Paris*, 1er février 1895).

trop bon marché de la morale et tout prêts à absoudre les licences qu'on prend avec elle, à condition qu'on professe la doctrine orthodoxe.

Ni l'une ni l'autre de ces opinions extrêmes n'a trouvé d'avocat au Congrès de Chicago. Tout le monde a proclamé, d'un commun accord, que la religion et la morale sont inséparables. On s'est efforcé, seulement, de marquer nettement leurs caractères respectifs et d'expliquer leur développement et leur action réciproque.

I. — RELATIONS ENTRE LA MORALE ET LA RELIGION

Mme Sunderland, professeur à l'université d'Ann Arbor (Michigan), a retracé, d'après MM. Tiele, professeur à l'université de Leyde, et Albert Réville, professeur au Collège de France, le développement parallèle du sens moral et du sentiment religieux.

On sait que le premier divise toutes les religions en religions naturalistes, qui tiennent à la race, et religions éthiques, qui procèdent d'un fondateur. Or, même dans les premières, on trouve de faibles traces d'un sens moral qui s'éveille. Elles prêtent aux dieux supérieurs des attributs moraux; bien plus, certaines vertus sont personnifiées et adorées comme divinités.

M. Albert Réville [1] pense que le sens moral, comme le sens religieux, est une faculté innée, *sui generis*, de l'âme humaine, qui est partie de très bas et qui, par l'expérience ou l'éducation, s'est élevée très haut. Dans le monothéisme, le lien entre les deux facultés se resserre; car, ici, tout, le monde physique comme la société humaine, obéit à un seul maître tout-puissant. L'obéissance à la loi morale passe au rang de devoir religieux. Par conséquent, l'idéal religieux s'élève et se purifie en même temps que l'idéal moral. On peut même dire que dans l'Évangile ils sont si étroitement unis qu'on peut à peine les distinguer.

1. Voir *Prolégomènes à l'histoire des religions*, p. 279-284. Paris, 1881.

« La morale a-t-elle gagné où perdu à cette alliance étroite avec la religion?... D'une manière générale, on peut dire que le propre du sentiment religieux, quand il s'associe à un autre élément de la vie humaine, est de rendre cet élément beaucoup plus intense et plus puissant. Qui ne sait la vigueur exceptionnelle que le patriotisme, l'esprit de sacrifice, l'activité soutenue, le dévouement sous toutes ses formes, empruntent à leur alliance avec le sentiment religieux? En thèse générale, la morale y gagne en attrait, puissance et solidité. »

M. le Rév. Sylvestre Scovel, président du collège de Wooster (Ohio), a précisé davantage ce que la morale doit à la religion, au christianisme en particulier, dans un mémoire intitulé : *Des éléments constitutifs de la vie religieuse, qui la distinguent de la vie morale* [1].

« Seule la vie religieuse est douée de la faculté créatrice. La vie morale ne peut engendrer la vie religieuse, tandis que cette dernière peut toujours produire la première.... Voyez la vie purement morale. Tout ce qui concerne la vie future, ses perspectives et son attrait, ses lueurs et ses gloires, ne comptent pas pour celui qui ne vise qu'à faire son devoir envers ses semblables. Combien de choses nous manqueraient? Quelle calamité, si tous les hommes niaient l'existence d'un monde supérieur! Supprimez l'immortalité de l'âme, et l'aspect du monde change du tout au tout! Il en est de même pour l'éducation.... L'homme qui nie l'immortalité n'est pas qualifié pour être un éducateur. Sans la vie religieuse, pénétrée de surnaturel, je ne crois pas qu'on puisse maintenir parmi les hommes une sévère moralité. »

Passant ensuite au christianisme, le professeur Scovel a démontré que la morale lui doit deux éléments de premier ordre : le sentiment de repentance et l'idée de régénération.

« Venons-en aux rapports de la vie religieuse avec le péché. Ici nous trouvons l'élément distinctif de la *repentance*, qui n'a aucune place dans la morale de l'homme naturel. Dans cette dernière, il peut y avoir *regret* ou *remords*, si

1. Barrows, II, p. 956 et suiv.

les suites fâcheuses du péché se sont manifestées ou bien ont triomphé de nos efforts pour les enrayer. La vie religieuse, seule, connait la repentance, car celle-ci se compose d'éléments étrangers à la morale naturelle. Ai-je tort de dire que cette dernière prive l'homme de la plus grande somme de joies possible, en excluant la repentance? N'est-ce pas pour l'éveiller en nous que la voix de Dieu s'est fait entendre à l'humanité, depuis la première parole adressée à Caïn jusqu'au dernier plaidoyer du Christ ressuscité?... La repentance, d'après l'Évangile, recrée, par ses larmes sincères, l'âme de l'homme corrompue par le péché. Tenons donc ferme à ce trait distinctif de la vie chrétienne. La morale dépourvue de repentir suffirait peut-être à sauver des anges; mais, pour nous autres pécheurs, la repentance est à la fois la condition du retour à la santé et la pluie qui fait pousser une abondante moisson de bonnes œuvres.

« La vie religieuse est nettement séparée de la vie morale et élevée au-dessus d'elle par la *régénération*. Il y a là, en effet, une vie nouvelle, un homme nouveau, un principe fécond en conséquences de la plus haute importance. Du premier coup, ce principe exige plus que la loi morale et introduit de nouvelles raisons de lui obéir. C'est une énergie divine, reçue dans l'âme presque passive de l'homme et qui l'élève à la communion permanente avec Dieu. »

Tandis que M. Scovel a surtout fait valoir les services que la morale doit à la religion, M. le professeur C. H. Toy [1], de l'université Harward, a mis en relief le caractère propre et social de la loi morale.

« La morale, a-t-il dit, est le complément de la religion ou plutôt elle a pour objet d'établir les règles de conduite qui nous aident à réaliser l'idéal religieux non défini. Ce n'est pas la religion qui nous a révélé ces règles, elle accepte les règles qui ont été élaborées par l'expérience. Il n'est pas de précepte moral, grand ou petit, qui n'ait été reconnu, éprouvé, approuvé par l'homme, dans ses relations avec ses semblables. La solidarité sociale est donc la source la plus

1. Barrows, II, p. 1011.

profonde de nos codes de morale. C'est ce sentiment qui entretient la sympathie, qui éveille les aspirations de l'individu à la perfection, qui définit cette perfection et qui crée l'idéal. Travailler à l'édifice de l'unité sociale, c'est notre suprême devoir à tous, et l'ébranler, le miner, c'est le plus noir péché dont l'homme soit capable.... Ici nous apercevons la fonction morale de l'amour; ce dernier n'est pas codifié, mais c'est un instinct qui tend à l'unité. Cette pensée pénètre tout le *Sermon sur la montagne*.

« La religion, acceptant le code moral établi par l'homme, l'identifie avec la volonté de Dieu par un procédé qui ne souffre pas d'exceptions. Il est clair que cela donne une forte impulsion à la vie morale; ces moteurs sont : l'enthousiasme, qui s'empare de nous quand nous avons conscience de faire partie d'un plan grandiose, l'élan, que donne l'espérance ou la certitude de la victoire, et enfin l'exaltation, qui naît de la consécration à un beau dessein et du dévouement à un être transcendant. La masse des hommes regarde à Dieu, comme à un aide qu'on invoque dans ses détresses physiques, ou comme à un législateur du dehors, plutôt que comme à un allié dans la lutte morale. Aux esprits religieux il est réservé de puiser leur force dans le contact constant entre l'âme divine et l'âme humaine. »

Il ressort de ces travaux sur les rapports de la loi morale et du sentiment religieux qu'il y a là deux facultés natives, ressortant l'une du domaine de la volonté, l'autre du sentiment, distinctes, mais très voisines et qui ne peuvent se passer d'un secours mutuel. « La vraie morale, a dit excellemment Éd. Scherer, a besoin de l'absolu; elle aspire à la transcendance; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien, s'il n'est sublime, et la vie devient chose frivole, si elle n'implique des relations éternelles [1] ! »

Passons maintenant en revue les systèmes de morale exposés par les représentants des diverses religions.

1. *Études sur la littérature contemporaine,* t. VIII, p. 182-183.

II. — MORALE DE CONFUCIUS

La morale de Confucius a été exposée par deux mandarins : l'honorable Pung-Kwang-Yu [1] et Kung-Hsien-Ho, qui avait envoyé de Chang-Haï un mémoire couronné [2]. Voici le résumé de leurs travaux.

Le sage chinois établit une correspondance entre les lois du monde physique et celles du monde spirituel : ces dernières sont aussi immuables que les lois de la nature : *Vivre conformément à la nature est la voie droite*, dit le Chung-Young. En effet, cette nature spirituelle donnée par le Ciel fait loi pour tous : « Si les hommes voulaient seulement obéir au penchant de cette nature, tous suivraient le bon chemin; car, dit Mencius, tous les enfants aiment naturellement leurs parents, et, une fois adultes, ils aiment leurs frères aînés ». A la base de la morale chinoise, nous trouvons donc le principe même sur lequel est fondé le stoïcisme. Confucius se rencontre avec Cléanthe et Zénon.

La morale chinoise se divise en cinq parties, correspondant aux cinq relations essentielles de la société humaine : relation de souverain et de ministres; du père avec ses enfants; de mari et de femme; d'un frère aîné avec ses frères cadets, et d'un ami avec ses amis. La vertu capitale est la justice; c'est d'elle que dépend le bon ordre de la société depuis l'empereur jusqu'au dernier homme du peuple. C'est dans ce sens que Confucius a dit : « Quand un supérieur est juste, il se fait obéir, même sans commander ». Après la justice, il range la bienveillance, la piété, la sagesse et la fidélité. Ces cinq vertus sont appelées *constantes*, parce que ce sont les lois fixes auxquelles doivent obéir tous les êtres spirituels.

De même que dans le *Sermon sur la montagne*, le Christ oppose la loi du royaume des Cieux à celle de Moïse, en remontant à la source même des transgressions de cette

1. Barrows, I, p. 374-439.
2. Barrows, I, p. 596-604.

dernière, ainsi Mencius découvre la racine de ces vertus constantes.

« Le sentiment de la pitié, dit-il, est le commencement de la bienveillance ; rougir du mal qu'on a fait, c'est commencer à devenir juste ; une disposition à obéir est le commencement de la piété ; le sens du juste et de l'injuste est le commencement de la sagesse. » Quant à la fidélité, il n'en parle pas, sans doute parce que c'est elle qui fournit aux quatre autres vertus leur qualité essentielle, la constance.

Les sanctions de ce système éthique sont exclusivement placées dans la vie présente : « Fais ce qui est juste, a dit le grand Yu (2255 ans avant J.-C.), et tu seras heureux ; si tu ne le fais pas, tu seras malheureux. Les résultats ne sont que les ombres ou les échos de nos actions. » D'ailleurs cette loi de rétribution est immuable ; les rites du culte, les prières même n'y peuvent rien changer : « Celui qui a péché contre le Ciel, dit Confucius, n'a point de place pour prier ». La prière ne saurait profiter au méchant ; il faut, pour être efficace, qu'elle s'appuie sur une vie vertueuse. Ne retrouvons-nous pas comme un écho de la maxime de Confucius dans ces paroles de l'Évangile : « Si tu viens présenter ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque grief contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec lui » (Matth., V, 23-24) ; et un peu plus loin : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent Seigneur ! Seigneur ! qui entreront au royaume des Cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père » (Matth., VII, 21) ? En somme, la morale de Confucius est solidement établie sur la nature des choses, sur l'ordre social régulier ; mais elle a rompu presque tous les liens avec les rites de la religion et n'a conservé qu'une vague notion du monde invisible dans le culte des ancêtres.

III. — MORALE BRAHMANIQUE

Si de la Chine nous passons à l'Inde, nous y trouvons trois grandes religions : le brahmanisme, le bouddhisme, l'islamisme, et une, petite par le nombre de ses adhérents

actuels, mais grande par les souvenirs de son histoire, le parsisme. Nous considérerons d'abord les deux premières.

Au fond, la morale brahmanique et la morale bouddhique procèdent de la même idée mère, l'idée de pureté; mais elles diffèrent beaucoup par l'orientation générale et par les sanctions de la conduite. La première regarde surtout à Dieu, à Brahma, à la grande âme de l'univers, en qui elle tend à s'absorber après une série de réincarnations ; tandis que la seconde ramène l'attention sur l'homme et ses misères présentes.

La morale du brahmanisme a été exposée à Chicago par les brahmanes Manilal Mabhoubaï Dvivedi et Swami Vivekananda, moine de Bombay. Nous emprunterons au travail du premier sur la philosophie *advaïta* ou *Mimanse Vedanta* [1] ce qui concerne les devoirs envers l'homme. Le *Bhagvadgita* dit :

« Les gens éclairés regardent du même œil un brahmane plein de savoir et de justice, une vache, un éléphant, un chien ou un *chândala* (homme de la caste inférieure). Et c'est avec raison qu'une chanson populaire ajoute : Celui-
« là seul voit les choses sous son vrai jour, qui considère la
« femme d'autrui comme sa propre mère, le bien d'autrui
« comme des ordures et tous les êtres quels qu'ils soient
« comme lui-même ». D'autres religions enseignent à aimer son prochain comme un frère; l'*advaïta* commande de regarder tous les hommes comme soi-même. La philosophie de l'absolu n'a plus égard aux distinctions de caste ou de *credo*, de race ou de pays, de sexe ou de coterie. C'est la religion de l'amour pur et absolu pour tous les êtres, depuis la minuscule fourmi jusqu'à l'homme le plus considérable. Par-dessus tout, l'*advaïta* est tolérante pour tous les *credo* religieux, car elle considère les différents modes de pensée comme autant de moyens de réaliser l'absolu, appropriés aux aptitudes de leurs adhérents respectifs. »

Virchand Gandhi (de Bombay) a complété ce tableau par son étude sur la morale ascétique des jaïnas [2].

1. Barrows, I, 336.
2. Barrows, II, p. 1224.

« Le but suprême de la conduite, a-t-il dit, c'est de faire atteindre à l'âme son entier développement. A cette fin, la connaissance de Dieu et l'observation des rites sont nécessaires. Les cinq grands commandements (*maha-ratas*) sont : 1° ne pas tuer, c'est-à-dire respecter la vie de tout être animé ; 2° ne pas mentir ; 3° ne pas prendre ce qui ne vous appartient pas ou n'a pas été donné ; 4° s'abstenir des relations sexuelles ; 5° renoncer à tout intérêt temporel, et spécialement n'appeler rien sa propriété. »

Enfin nous emprunterons les devoirs envers Dieu au mémoire de Swami Vivekananda sur l'hindouisme [1].

« Les Védas enseignent que l'âme est divine, maintenue seulement dans la servitude de la matière et qu'elle atteindra la perfection quand ce joug sera brisé : de là le terme de *moukto* ou délivrance dont ils se servent pour désigner le souverain bien.

« Ce joug de servitude ne peut être secoué que par la miséricorde de Dieu, et cette miséricorde n'est accordée qu'aux purs ; la pureté est donc la condition de sa grâce. Voici comment elle agit : Dieu se révèle au cœur pur, et l'âme immaculée voit Dieu lui-même en cette vie ; alors seulement toutes les choses tortueuses du cœur sont redressées ; tous les doutes cessent. L'homme n'est plus le jouet de la terrible loi de causalité. Ceci est le centre même, la conception vitale de l'hindouisme.

« L'Hindou n'a nulle envie de se nourrir de mots et de théories ; s'il y a des existences au delà du monde sensible, il demande à les voir face à face. Si, d'une part, il y a en lui une âme qui n'est pas matière et de l'autre une âme universelle et toute miséricordieuse, il veut aller à elle directement.

« Pour parvenir à cette intuition de Dieu, la philosophie de l'*advaïta* prescrit une éducation du cœur et de l'intelligence ; il faut acquérir les quatre qualités suivantes : 1° le discernement (*viveka*) ; 2° le renoncement complet (*virâga*) ; 3° le contrôle absolu sur ses sens, sur ses passions : par

1. Barrows, II, p. 972.

exemple, la tolérance parfaite; 4° l'ardent désir de connaître le pourquoi et le comment de l'existence [1]. »

Ainsi tout l'effort de la morale brahmanique se porte à étouffer ce qui est sensuel, égoïste en nous, pour devenir parfait, pour devenir divin, pour atteindre et voir Dieu. C'est ce « voir Dieu », ce « devenir parfait comme le Père qui est dans les Cieux est parfait », qui constitue la fin de la morale et de la religion hindoues [2].

« Quand l'homme est parvenu à ce degré de perfection, il goûte des joies et des bénédictions infinies, car il a obtenu la seule chose en quoi les hommes devraient prendre plaisir : Dieu. L'âme devenue parfaite et absolue est une avec Brahma. Son moi, au lieu d'être borné à une mesquine individualité, limitée par cette misérable et étroite prison du corps, s'élargit au point d'avoir conscience de l'être universel.... »

Arrivé à ce point, on aperçoit l'écueil du panthéisme, auquel va se heurter la pensée hindoue.

IV. — MORALE BOUDDHISTE

Le système de la morale bouddhiste a été exposé par Zitsouzen Ashitsou, moine japonais, H. Dharmapala, député laïque des bouddhistes singalais, et par le prince Chandradat Chudhadham, frère du roi de Siam.

D'après M. Dharmapala [3], « le bouddhisme renferme à la fois un système complet d'éthique, une psychologie sublime et une métaphysique transcendante. Aux simples d'esprit il offre un code de morale, et aux savants un système de philosophie. Mais la doctrine fondamentale, c'est la *purification de l'homme par lui-même*. Tout progrès spirituel est impossible à quiconque ne mène pas une vie de mœurs pures et pleine de miséricorde ».

1. Barrows, I, p. 336.
2. Cf. Platon, *Théétète*. Ὁμοιώσις τῷ Θεῷ.
3. Barrows, II, p. 866.

Or quelles sont les vertus cardinales du bouddhisme? Le moine Ashitsou va nous les dire [1] :

« Ce sont la sagesse sacrée, l'humanité miséricordieuse et le sublime courage. 1° La sagesse est cette faculté de l'âme qui juge : lorsqu'elle exerce son action sur les convoitises de l'esprit, nous l'appelons sagesse *relative*, et quand nous la considérons en elle-même, sans rapports avec l'ignorance ou la superstition, nous l'appelons *sagesse absolue*. 2° L'humanité miséricordieuse est un produit de la sagesse. En effet, quand la lumière de l'intelligence (divine) pénètre à travers les nuages d'ignorance et de superstition qui enveloppent tous les êtres, elle les délivre de la souffrance, de la misère et leur procure le plaisir d'être éclairés. Or l'objet de l'illumination propre à Bouddha, c'est de communiquer son plaisir et son bonheur à tous les êtres, sans faire la plus légère différence entre eux. 3° Quoique Bouddha possédât ces deux vertus : la sagesse et la miséricorde, il n'aurait jamais pu sauver un être, s'il n'avait eu une troisième vertu sacrée, le courage. Or il avait un si admirable courage, qu'il renonça à tous les plaisirs et honneurs de sa dignité royale, simplement afin de réaliser son désir de rédemption humaine. Bien plus! il ne s'épargna ni peine, ni souffrance, ni privations afin d'atteindre la perfection spirituelle. »

Ainsi le souverain bien, aux yeux du bouddhiste, ne consiste pas seulement dans la délivrance des maux physiques ou des afflictions du cœur, mais dans cette paix, cette pureté, cette lumière qui résultent de l'abolition des convoitises et mauvaises passions. Le prince Chudhadham nous a rappelé les huit chemins qui conduisent à cette paix [2]. Ce sont : 1° la vraie (*right*) intelligence des choses, en particulier de la cause de nos souffrances ici-bas; 2° les justes résolutions : c'est-à-dire le devoir d'agir avec bienveillance envers nos semblables, de ne leur témoigner ni malice ni rancune, de rester maîtres de nos désirs; 3° les justes discours : à savoir, dire toujours la vérité et parler de choses

1. Barrows, II, p. 1039.
2. Barrows, I. p. 647-648.

utiles, ne jamais exciter la colère de quelqu'un contre un autre, ni prononcer des paroles offensantes pour autrui; 4° les actes justes : c'est-à-dire observer la tempérance, ne jamais causer de dommage à nos semblables, en prenant leur bien, leur femme ou leur vie; 5° la manière juste de gagner sa vie : à savoir, de n'employer que des moyens honnêtes pour atteindre ce but; 6° les justes efforts : c'est-à-dire persévérer dans nos efforts pour faire le bien et nous corriger, si jamais nous avons dévié du chemin de la vertu; 7° la vraie méditation : à savoir, considérer cette vie comme temporaire, l'existence comme une source de souffrances et, lors d'une sensation de plaisir ou de peine, essayer toujours de calmer nos esprits; 8° le vrai état d'âme, qui consiste à demeurer ferme dans notre foi et absolument indifférent à tout plaisir ou à toute peine.

Ce qui m'a frappé dans les développements que le prince de Siam a donnés à ce système éthique, c'est la division en trois catégories, fondée sur la sanction dans des vies ultérieures. C'est là, me semble-t-il, un élément nouveau, étranger au bouddhisme primitif. Voici sa division des devoirs : 1° ceux qui procurent le bonheur dans la vie présente; 2° dans la vie future; 3° dans la vie éternelle. A ces catégories correspondent des exigences, plus ou moins grandes; comme dans la « morale de précepte » et la « morale de conseil » des théologiens catholiques. A l'homme marié et au père de famille, on n'impose que des vertus élémentaires, par exemple ne pas mentir, ni voler, ni calomnier. On prescrit l'économie, la diligence, la compassion pour toute créature. Si le bouddhiste aspire à un degré de moralité plus haut, et par suite plus durable, il faudra qu'il renonce à son foyer et à son patrimoine, qu'il se coupe la barbe et les cheveux et qu'il se voue à la vie de pèlerin, pleine de privations et de périls. La chasteté et la droiture absolues sont exigées. Enfin, voici ce que recommande Çakya-Mouni pour parvenir au degré suprême, qui assure la paix éternelle : « Accomplis toute justice, sois voué à cette quiétude du cœur qui procède du dedans; ne repousse pas l'extase; recherche la solitude, pénètre le

sens vrai des choses. Accomplis toute justice pour l'amour des vivants et pour l'amour de nos bien-aimés qui ont trépassé et prépare-toi à l'éternel voyage. »

On a pu juger, par cette esquisse, de l'élévation mystique de la morale bouddhiste, du sentiment d'humanité et de pureté qui la pénètrent. M. Dharmapala a pu mettre en parallèle les principaux versets du *Sermon sur la montagne* avec plusieurs préceptes de Çakya-Mouni, sans que l'éclat de ces derniers ait trop pâli dans ce rapprochement [1]. Il y a dans ces exhortations à l'ascension graduelle vers la paix et la lumière, par le détachement successif de tous les liens terrestres, des traits de ressemblance étonnants avec les enseignements d'un Ruysbroek ou d'un Tauler. On y rencontre d'autre part, du moins dans l'exposé du bouddhisme siamois, cette tendance à admettre deux ou trois échelles morales, qu'on a pu reprocher à bon droit aux moralistes catholiques romains. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est le reproche que le professeur Wilkinson a fait au bouddhisme de ne pas défendre catégoriquement le mensonge. « Il faut, a-t-il dit (séance du 26 sept. 1893), quatre conditions pour constituer un mensonge, au point de vue du bouddhiste; entre autres que l'interlocuteur découvre la fausseté de l'assertion du menteur. » Une telle théorie peut se rencontrer dans quelque commentaire d'un casuiste bouddhiste, mais elle est en formelle contradiction avec le troisième « chemin de la paix ».

V. — MORALE DES PARSIS

La morale des parsis forme la transition des systèmes éthiques de la Chine et de l'Inde aux morales sémitiques. Elle a été exposée à Chicago par Jinanji Jamshedji Modhi, un mage de Bombay, d'après le cinquième chapitre du *Vendidad*. Le principe qui est à sa base est la pureté, qui

1. Voir aussi un parallèle avec le Décalogue dans le discours de Hôrin Toki. — Barrows, I, p. 549, en bas.

équivaut à la sainteté ou justice [1]. Cette droiture ou pureté est identifiée à la piété; elle ne consiste pas dans un sentiment envers Dieu, mais dans l'obéissance à ses commandements. La morale de Zoroastre se divise suivant la triade organique de la pensée, de la parole et de l'action. L'homme vertueux est celui dont les pensées sont pures, les paroles vraies et les actions justes. Le dialogue suivant donnera une idée de l'importance attachée à cette triade.

D. Quel est l'homme le plus heureux au monde? R. C'est celui qui est le plus innocent. — D. Quel est le plus innocent? R. Celui qui chemine dans la voie de Dieu et évite celle du diable. — D. Quelle est la voie de Dieu et celle du diable? R. La vertu est la voie de Dieu, et le vice celle du diable. — D. En quoi consiste la vertu et en quoi le vice? R. La vertu consiste en bonnes pensées, en bonnes paroles, en bonnes actions. Le vice consiste en mauvaises pensées, mauvaises paroles, mauvaises actions. — D. En quoi consistent les bonnes pensées, paroles et actions et en quoi les mauvaises? R. L'honnêteté, la véracité, la charité, voilà ce qui est bien. Ce qui est mal, c'est la malhonnêteté, la fausseté et le manque de charité.

Par ses sanctions futures, la morale mazdéenne se rapproche de celle de l'islamisme; les âmes, après la mort, doivent passer sur le pont étroit de Çinvât, dont l'entrée est gardée par l'ange Meher-Dâver. Celles des justes entrent au paradis enchanté et lumineux des Yazatas; celles des méchants tombent et sont précipitées dans la demeure ténébreuse des Dêvas.

VI. — MORALE DU JUDAISME

La morale du judaïsme a été caractérisée par le rabbin Pereira Mendez (de New York)[2]. Après avoir montré que le divin message porté à Abraham : *Sois une source de béné-*

1. Le mot zend *asha* équivaut au sanskrit *rita*, qui signifie pur, saint,
2. Barrows, I, p. 527.

PEREIRA MENDES (New-York)

diction ! Marche devant moi, dit l'Éternel, *et sois parfait*, renfermait déjà le double idéal du véritable altruisme et du véritable égoïsme, et rappelé les dix commandements proclamés par Moïse, il a ajouté :

« Tout cela est magnifique! Et pourtant, cela ne vaut pas le triple idéal révélé à Moïse : Dieu est miséricorde! Dieu est amour! Dieu est sainteté! Le Seigneur ton Dieu t'aime! » On en trouve l'écho dans ces commandements adressés par Jéhovah aux Hébreux et au monde entier : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur; tu aimeras l'étranger. Soyez saints comme je suis saint! » C'est l'appel de Dieu invitant l'homme à participer à sa nature divine!... Le moraliste peut signaler le caractère de responsabilité personnelle; pas même un Moïse ne peut offrir sa vie pour sauver les pécheurs! Celui qui découvre des lois naturelles dans le monde moral trouve un antécédent dans cette parole : *L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de l'obéissance à la loi divine....* Moïse a enseigné que la parole de Dieu est la cause qui vivifie tout; il a recommandé l'humanité pour les animaux, l'égalité de traitement des étrangers et des indigènes, la bienveillance pour les serviteurs, la justice pour les ouvriers. Quel code de morale a des joyaux plus brillants que la loi de Moïse! »

VII. — MORALE DE L'ISLAM.

La morale musulmane occupe une place intermédiaire entre la loi de Moïse et celle de Jésus-Christ; en fait, elle est plus juive que chrétienne, car elle est légaliste. C'est-à-dire qu'un acte est juste, non parce qu'il est conforme à la voix de la conscience ou à la nature; mais parce qu'il a été commandé par Dieu ou par son prophète. De l'aveu des deux orateurs qui l'ont présentée au Congrès, le Rév. G. Washburne et Moh. Alex. Webb, elle se fonde sur le Koran et sur la tradition de la vie et des dires de Mahomet, étendus

par voie de déduction [1]. Dieu peut abroger ou modifier ses lois, de sorte que ce qui était mal devienne bon, et réciproquement. Les actes n'ont pas une valeur morale intrinsèque, et ce qui est mal chez l'un peut être bien chez un autre. C'est ainsi que les musulmans orthodoxes justifient tous les actes de la vie de Mahomet, même les plus répréhensibles, en disant qu'Allah les lui avait ordonnés, ou du moins permis. De là le nom donné à la religion : *Islam*, qui veut dire « soumission à la volonté de Dieu ». L'homme est donc moralement responsable envers Allah de toute sa conduite.

Néanmoins il y a certains actes qui sont des péchés en eux-mêmes et que l'homme peut reconnaître pour tels, par exemple le fait de nier qu'Allah soit Dieu et que Mahomet soit son prophète. D'après cela, le code moral musulman se divise en deux tables, comme la loi de Moïse : I, la table des devoirs envers Dieu; II, celle des devoirs envers autrui.

La première comprend les devoirs suivants : 1° reconnaître qu'Allah est Dieu et que Mahomet est son prophète et ne pas prendre le nom de Dieu en vain; 2° la prière, accompagnée d'ablutions, cinq fois par jour; 3° le jeûne pendant le mois de Rhamadan, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; 4° l'aumône de 2 1/2 p. 100 de son revenu annuel; 5° le pèlerinage à la Mecque, au moins une fois dans sa vie; 6° la participation à la guerre sainte. — Voici les commandements de la deuxième table : 7° la justice; 8° la bienveillance envers toutes les créatures; 9° la fraternité et l'hospitalité envers tous les musulmans; 10° la probité; 11° la modestie et la décence; 12° la patience dans l'adversité. Le Koran défend les jeux de hasard, la consommation des boissons alcooliques, la fabrication et l'adoration des images, les faux serments, le mensonge et la calomnie.

La morale musulmane a aussi des sanctions. Dieu promet sa miséricorde et une brillante récompense à ceux qui à la foi ajoutent les bonnes œuvres, mais les méchants seront châtiés pour leurs méfaits. Quiconque commet l'iniquité, perdra son âme. Comme l'Évangile, elle ne se paie

1. Barrows, I, p. 565 et suiv. Comp. II, p. 989 et suiv.

pas de vaines paroles : « Ce ne sont pas ceux qui se tournent en prière vers l'Orient qui sont justes, dit le Koran, mais ceux qui croient en Dieu et au jugement dernier, aux anges et aux prophètes ; ceux qui donnent de l'argent, pour l'amour de Dieu, à leurs parents, aux orphelins indigents, aux étrangers et aux captifs pour les racheter. »

On voit que, sauf sur deux ou trois points, les règles de la morale musulmane sont semblables à celles de la morale chrétienne. Ce qui frappe au premier abord, c'est la mise au deuxième plan de la douceur et de l'humilité, ces vertus caractéristiques de l'Évangile et, par contre, la recommandation de la guerre sainte. « O Prophète, dit le Koran, s'ils t'attaquent, tue les infidèles les armes à la main et combats pour la religion d'Allah... ; car la tentation d'idolâtrie est plus criminelle que le massacre. Combats donc les infidèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de tentation de ce genre [1]. »

Il est vrai, le Rév. G. Washburne a fait remarquer qu'aux yeux de quelques musulmans orthodoxes, ce 6e commandement n'était pas tenu pour une obligation perpétuelle, et que telle semblait bien avoir été l'opinion de Hanifa [2].

Quant à la position du Koran vis-à-vis de la polygamie et de l'esclavage, la question est aussi controversée, comme on va le voir par l'incident qui s'est produit, dans la 10e journée du Parlement, à la séance du matin. M. Alex. Webb, dans son discours sur *l'Esprit de l'islam*, aborda la question en ces termes :

« Il y a des milliers de gens, paraît-il, qui ont une terreur mortelle que le fléau de la polygamie leur soit infligé un jour. Or, laissez-moi vous le dire franchement, la polygamie n'a jamais fait et ne fait point partie du système social de l'islam ; greffer la polygamie sur notre société actuelle serait une malédiction ! Il y a, sans doute, des parties de l'Orient où elle est pratiquée, bien que je n'aie rencontré jamais que deux fois des musulmans ayant plusieurs femmes. Or, pour la juger, il faut tenir compte de la différence des climats et

1. *Koran*, chap. II, versets 187 et 189 : éd. Kasimirsky. Paris, 1884.
2. Abou Hanifa el-Noman, mort en 767, est le fondateur d'une des quatre sectes musulmanes orthodoxes. Les Turcs sont hanéfites.

des races et savoir le sens réel qu'elle a pour le musulman et non pas pour l'Américain [1]. »

A ces mots, les sifflets, les cris de *Shame! shame!* (Fi donc!) se firent entendre avec une telle spontanéité et une telle unanimité, que l'orateur comprit qu'il s'était attaqué à un principe considéré par l'opinion publique comme un fondement de la moralité sociale, et il tourna court.

Deux jours après, le Dr G. Post, missionnaire à Beyrouth (Syrie), apporta à la séance un exemplaire du Koran et nous dit : « Je tiens dans ma main un livre que 200 millions d'hommes n'osent ni toucher sans s'être lavé les mains, ni poser à terre, un livre saint dont chaque mot est réputé par ces 200 millions d'âmes comme étant la parole même de Dieu, venue du ciel ». Et puis, il nous lut, entre autres, le passage suivant : « Si vous craignez de ne pas agir équitablement vis-à-vis d'orphelines, n'épousez parmi les femmes qui vous plaisent que deux, trois, quatre, mais pas davantage. Si vous craignez encore d'être injuste, n'en épousez qu'une seule ou une esclave, car il faut qu'avec vos ressources vous puissiez pourvoir à leur entretien [2]. » Après cela, la cause parut jugée, et M. Washburne en a tiré cette conclusion : « La morale de l'islam est en opposition directe avec la morale de l'Évangile sur la question de la polygamie, du divorce et de l'esclavage. Étant donné le caractère immuable des règles posées par le Koran et les traditions, on ne peut espérer aucune modification à ces articles. Ils pourront bien être abandonnés en silence, mais ils ne pourront jamais être interdits par une loi dans un État musulman [3]. »

Par contre, la morale musulmane paraît avoir plus d'efficace que la nôtre sur l'article des jeux et sur celui de l'ivrognerie : Mme Sunderland nous a dit qu'au rapport d'Isaac Taylor, « l'islamisme fait une fière opposition aux jeux de hasard; le témoignage d'un joueur est réputé nul devant les tribunaux. L'islam est aussi la société de tempérance la plus

1. Voir Barrows, II, p. 989. Comp. p. 1046.
2. Koran, chap. IV, 3. Comp. chap. XXXIII, 49.
3. Comp. Savvas-Pacha, *Étude sur la théorie du droit musulman*, Paris, 1892, in-12.

puissante du globe ». Et ce témoignage est confirmé par tous les voyageurs qui ont visité les villes musulmanes et n'y ont jamais vu d'ivrognes.

VIII. — COMPARAISON DES MORALES

Si maintenant l'on compare ces divers systèmes de morale, on sera beaucoup plus frappé des points de contact que des différences qu'ils présentent. L'impression qu'ont eue la plupart des membres du Congrès, c'est qu'il y avait une *unité essentielle entre toutes ces idées morales*, et ce sentiment a été exprimé d'une façon remarquable par la Rév. Ida Hultin, dans un mémoire qui porte ce titre même, par le Rév. Momerie dans un autre intitulé *la Droiture dans la conduite est l'essence même de la religion*, et enfin par le professeur Estlin Carpenter, dans un remarquable travail sur *le Besoin d'élargir notre notion de révélation*.

Voici comment s'est exprimé ce dernier :

« Les livres sacrés du monde diffèrent nécessairement en caractère et en contenu, car ils émanent de races, de climats et de circonstances sociales et politiques très diverses. Et pourtant, aucun ne manque de reconnaître la suprême importance de la conduite. Voilà ce qui, par la maîtrise exercée sur nos actes, nos paroles et nos pensées, est de premier ordre pour la vie. Cette conscience, parfois, éclaire les déserts les plus arides du rituel ou de la mythologie. »

... Puis, après avoir rapproché plusieurs maximes des Védas, de l'ancienne Égypte ou de la Chine de celles de l'Évangile, il a conclu ainsi :

« L'autorité de la conscience ne reçoit sa pleine explication que lorsqu'on admet que les différences que nous désignons par les mots « supérieur » et « inférieur » ne sont pas de notre invention. Elles procèdent d'une voix plus sublime, qui se fait entendre plus clairement à mesure que la pensée s'élargit et que le sentiment s'épure. C'est, en fait,

1. Barrows, II, p. 844-845. Voir plus haut, chap. IV, p. 171.

le témoignage de Dieu en nous; c'est la manifestation spontanée de sa justice; en sorte que c'est dans les termes usuels de l'expérience morale universelle que nous trouvons l'élément primordial de la Révélation. »

Le Rév. Momerie (de Londres) a abondé dans le même sens [1] :

« Tous les grands docteurs religieux du monde, a-t-il dit, ont enseigné que la chose nécessaire, ce n'étaient pas les rites ou les sacrifices, mais c'était de faire le bien.... Or les vieilles formes de religion sont à peine reconnaissables maintenant. Vous n'avez qu'à lire le livre de Davies sur le bouddhisme, pour vous convaincre combien le bouddhisme et l'islamisme actuels ont dévié de la doctrine originelle. Et il en est de même du christianisme.... La chose essentielle, c'est une bonne conduite, car il s'ensuit qu'il doit y avoir une reconnaissance implicite de Dieu. Je vous dis qu'une étrange surprise est réservée à plusieurs d'entre nous dans le grand au-delà. Nous découvrirons que beaucoup de prétendus athées sont, après tout, plus religieux que nous-mêmes. Si quelqu'un adore, bien qu'il ne connaisse pas, paix soit à l'intention de son cœur, dont la piété va au delà de sa volonté! Lisez donc la belle histoire de Leigh Hunt, *Abou ben Adhem* [2]. »

La Rév. Hultin a été plus hardie encore dans son affirmation de l'unité du sens moral chez tous les peuples.

« La gravitation, a-t-elle dit, n'est pas un fait plus certain que ne l'est l'unité de toute vie. Si la vie forme un tout, ce qui est élément essentiel d'une partie est vrai de l'ensemble. Ce n'est pas seulement un dessein moral éternel qui se poursuit à travers toute destinée. L'histoire de l'humanité n'est qu'une suite de luttes de l'homme, pour se comprendre lui-même, comprendre les autres et, au delà, le moi infini [3]. »

Ainsi toutes les morales sont d'accord sur la loi de rétri-

1. Barrows, vol. II, p. 1111-1112.
2. Petit poème allégorique de Leigh Hunt, poète anglais, mort en 1859. L'auteur y met en relief l'idée que l'amour du prochain est la meilleure preuve de notre amour pour Dieu.
3. Barrows, II, p. 1004.

bution : qui fait le mal sera tôt ou tard puni et malheureux; quiconque fait le bien, par contre, se prépare un avenir de paix et de félicité. Toutes, aussi, s'accordent, à deux, trois points près, sur les applications pratiques du bien. Comme l'Évangile, elles recommandent la poursuite de la justice, de la vérité, de la pureté et droiture, la fidélité aux promesses et la bienveillance envers nos semblables.

Il y a plus, deux ou trois de ces morales s'accordent avec la morale chrétienne sur les points les plus élevés :

Le Christ opposant, dans le *Sermon sur la montagne*, la loi nouvelle à la loi de Moïse, a montré qu'il ne suffit pas pour être bon d'observer certaines règles de conduite, mais qu'il faut pénétrer jusqu'au cœur, jusqu'à la source de nos pensées et de nos désirs, pour la purifier. On a vu que Confucius et Zoroastre remontent également jusqu'à la racine de nos actes et de nos paroles, qui est dans la pensée. Le Christ propose à ses disciples de devenir saints, miséricordieux et parfaits, comme le Père céleste est parfait, et Krichna est présenté aux hindouistes, Bouddha aux bouddhistes, comme le type accompli de la douceur, de la compassion, de la beauté morale, qu'il faut imiter pour obtenir non pas la récompense d'un mercenaire, mais l'union avec la divinité, la paix éternelle.

Mais il ne faut pas que cette similitude des systèmes éthiques nous voile les différences qui les séparent. Les deux plus notables résident dans la nature du principe moral et dans l'époque assignée aux sanctions. Comme on l'a vu plus haut, le principe de la morale de l'islam, héritière en cela de la morale hébraïque, est essentiellement légaliste. Le bien et le mal dépendent, non de la conformité de nos actions à la nature ou à la loi morale, mais de leur accord avec la loi proclamée par Moïse ou par Mahomet. On peut en dire autant des morales mazdéenne et brahmanique, tandis que Çakya-Mouni et Jésus-Christ ont donné pour base à leur morale un idéal suprême de justice, de sainteté et de miséricorde.

Quant aux sanctions, la morale de Confucius, comme l'ancien bouddhisme, comme la loi de Moïse, fait abstraction d'une vie d'outre-tombe; ils enseignent que le bien et

le mal reçoivent leur récompense dès cette vie; ils proclament que cette loi des rétributions est invariable, en dépit des injustices qu'offre si souvent le spectacle de la destinée. Au contraire, la morale des Védas et le néo-bouddhisme, les systèmes de Zoroastre et de Mahomet admettent, comme le christianisme, une vie future, où nos actes recevront leur sanction de la part d'une justice autrement infaillible que celle des juges de ce monde! En somme, comme l'a très bien remarqué le Rév. Momerie, les morales de ces vieilles religions de l'Asie ont dévié de leur ligne originelle, et, sciemment ou non, bon gré, mal gré, elles se sont, de siècle en siècle, rapprochées de la morale chrétienne.

Il est temps de conclure.

Le premier résultat de notre comparaison, c'est que la forme de la morale, chez les races supérieures, est identique en dépit de la diversité des rites et des dogmes religieux. En d'autres termes, tous les sages de l'Orient affirment l'existence du devoir, c'est-à-dire d'une règle de la conduite supérieure aux impulsions de la sensibilité et de l'égoïsme. De ce résultat on peut tirer cette induction, que les lois générales de l'ordre moral sont, dans le fond, indépendantes des systèmes dogmatiques. Il faudrait néanmoins se garder de conclure, avec les partisans de la *morale indépendante*, que la morale n'a que faire de la religion. Bien au contraire, ce sont les conceptions religieuses qui déterminent le contenu ou les règles particulières de la morale. Ce sont elles qui lui fournissent les stimulants d'action et les sanctions. Si, dans ce travail d'adaptation, les religions introduisent des éléments étrangers ou contraires à la loi morale, la religion s'abaisse et décline. Voyez par exemple la crémation des veuves chez les Hindous ou les procédés de l'Inquisition chez les catholiques au moyen âge. Si, au contraire, elles respectent et renforcent l'idée du devoir, la religion s'élève et contribue à améliorer et à unir les hommes. C'est ce que M. le professeur Toy a dit excellemment, à la fin de son travail, déjà cité [1].

1. Barrows, II, p. 1011.

« La religion, a-t-il dit, n'a pas encore atteint l'âge de la majorité dans le monde ; elle en est encore, en règle générale, au niveau inférieur de la première enfance, qui est inconsciente. Mais y a-t-il une raison pour qu'elle continue à garder cette forme grossière? Y a-t-il quelque chose qui nous empêche de vivre en contact avec l'âme du monde et d'en tirer l'inspiration et la force dont nous avons besoin? Non, ce qui a été fait par quelques-uns peut être obtenu pour tous, en une certaine mesure. Il faut balayer les conceptions inadéquates de Dieu et de la vie morale, se fier à la libre activité de l'âme humaine, cultiver l'habitude de contempler l'idéal; il faut, en un mot, nous sentir réellement co-ouvriers avec Dieu. En présence d'une communion pareille, le mal moral ne serait-il pas désarmé contre nous? Sur une telle conception de la religion, presque tous les systèmes du monde, peut-être tous, pourraient s'entendre. Voilà l'unité que nous espérons! »

Or ce vœu est en train de se réaliser. Au lieu d'aller en se multipliant, en se diversifiant, les dogmes de ces grandes religions tendent à se simplifier. On demande toujours moins de théologie, toujours plus de morale et de sentiment du divin. L'évolution de ces grandes races, qui ont été jadis et reviendront peut-être un jour à la tête de la civilisation, l'épuration de leurs cultes s'opère dans le sens du monothéisme, de la monogamie et d'une morale qui, dans ses applications, se rapproche beaucoup de celle de l'Évangile. Tel est le deuxième résultat de notre étude : la transformation des religions de l'Asie, sous l'influence des principes moraux et sociaux du christianisme.

Cela nous amène à notre troisième et dernière conclusion. C'est que la morale chrétienne est décidément supérieure à toutes les autres [1], puisqu'elle exerce une telle attraction et un tel pouvoir d'assimilation. En voici, d'ailleurs,

1. Nous sommes, sur ce point, entièrement d'accord avec M. Georges Picot dans les observations qu'il a présentées à l'Académie des Sciences morales et politiques à propos de notre notice sur le Congrès des religions. Voir le Compte rendu des séances et travaux de l'Académie, etc. mars 1894.

les raisons. D'abord, le christianisme a respecté l'idée fondamentale du devoir, et il en a tiré des lois universelles de justice et de sainteté, de solidarité dans le péché et la misère; mais, de plus, il a introduit les notions de repentance et de régénération qui sont des stimulants d'action incomparables. Les plus belles morales de l'Asie prêchent bien la repentance et le renoncement, mais pour aboutir à l'inaction dans une contemplation stérile. L'Évangile, à toutes ses pages, pousse à l'action morale, au dévouement.

Comment en serait-il autrement, puisque Jésus a élevé l'amour des hommes au même rang que l'amour de Dieu? *Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.... Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Aucun code de morale n'avait été jusque-là. Ainsi, en présentant à l'homme un Dieu conçu comme le plus juste, le plus saint et le plus tendre des Pères, et sa perfection incarnée dans le Fils par excellence, l'Évangile a proposé l'idéal le plus sublime qui se pût concevoir, et, en même temps, par la vue d'un guide aussi adorable, il a enflammé les hommes du désir intense de le suivre et de l'imiter jusqu'au bout, fût-ce jusqu'au calvaire. Son amour a été plus fort que la mort. Enfin, quand le Christ eut enseigné que la vie éternelle commence dès ici-bas — en d'autres termes, que notre état dans la vie future est déterminé par notre conduite présente, et qu'il eut, par les manifestations de son triomphe sur la mort, mis en évidence l'immortalité de la vie régénérée et divine, il ouvrit à l'activité morale de l'homme une carrière qu'aucun autre fondateur de religion n'avait pas même soupçonnée!

1. Jean, xv, 13. Matth., v, 48.

CHAPITRE VI

LA RELIGION ET L'ART, LES LETTRES
LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

I. — LA RELIGION ET LES BEAUX-ARTS

Que la religion ait été en rapport historique avec les lettres et les sciences, c'est ce qui ressort déjà des chapitres III et IV; elle n'en a pas de moins étroits avec les beaux-arts. Et comment en serait-il autrement? *Le beau*, suivant Platon, *n'est-il pas la splendeur du vrai?* Et tout ce qui est vraiment bon, saint et sublime n'éveille-t-il pas en nous un idéal de beauté? Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il se présente d'autres questions. Tous les arts sont-ils également favorables au développement du sentiment religieux? N'y en a-t-il pas, comme la peinture et la sculpture, qui, par leur caractère plastique, analytique, tendent à matérialiser et à diviser l'adoration entre une multitude d'objets? D'autres au contraire, tels que l'architecture, l'éloquence, la musique, par leur nature synthétique, immatérielle, ne conviennent-ils pas mieux au culte en esprit et en vérité? Tels sont les sujets d'esthétique, que nous aurions aimé entendre traiter au Congrès de

Chicago, et qui importent, plus qu'on ne pense, aux progrès de la vie religieuse. Or j'ai le regret de dire que deux arts seulement, l'architecture et la musique, ont été effleurés; les autres arts ont été passés sous silence. Cela a été une lacune et peut-être la plus grave de ce Congrès, d'ailleurs si riche d'idées et d'expériences. Nous essaierons de la combler en partie, en empruntant quelques passages au discours sur la *Grandeur de la religion* prononcé par le Rév. J. H. Barrows à l'inauguration de son cours sur l'histoire des religions, à l'université de Chicago (octobre 1894).

« Peut-on contester, a-t-il dit, que la pensée humaine ait trouvé sa plus haute expression dans la poésie aux élans sublimes? Aucune branche de l'art ne pénètre au fond des choses, comme celle qui nous montre dans le poète et le prophète, le chantre et le voyant, un seul et même personnage. Soit qu'on lise les hymnes des Védas ou les grandes épopées de l'Inde, les poèmes sacrés de Babylone ou les psaumes de David, les sentences d'Orphée ou les rapsodies des *Çoufis*, soit que l'on parcoure les œuvres de Dante ou de Milton, de Shakespeare ou de Gœthe, d'Emerson ou de Victor Hugo, de Browning ou de Wordsworth, de Matthew Arnold ou de Tennyson, on trouve toujours l'âme du chantre inspiré, pénétrée d'un sentiment d'amour indicible, contemplant avec crainte et tremblement le royaume de l'Esprit éternel dont la demeure est « la lumière des soleils couchants, et le cercle de l'Océan et l'air vif et l'azur du ciel et l'esprit de l'homme [1] ».

« Il est inutile de dire que la plus haute expression de l'art du peintre ou du musicien, du sculpteur ou de l'architecte n'est que l'épanouissement de la foi. C'est le sentiment que l'homme a de dépendre des puissances divines, qui lui a fait bâtir les temples sur les rives du Gange et du Nil; le même sentiment a fait ériger en Cœlé-Syrie — par exemple à Baalbek — ces colonnes qui se dressent encore aujour-

1. Whose dwelling is the light of setting suns,
And the round Ocean and the living air,
And the blue sky and in the mind of man!
WORDSWORTH.

d'hui vers le ciel en l'honneur du Dieu de la lumière. C'est ce même sentiment qui a fait élever le Parthénon sur l'Acropole, comme un diadème; qui a édifié les cathédrales du moyen âge; qui a trouvé son expression par le pinceau de Michel-Ange et de Raphaël. C'est lui qui, grâce au génie des maîtres de la musique, a pénétré notre vie moderne et entouré notre activité d'harmonies, qui sont comme les échos de la musique des sphères célestes. »

Après ces considérations générales, venons-en aux deux arts qui ont fait l'objet de quelques discours au Congrès : l'architecture et la musique.

1° *Architecture*. — M. J. H. Barrows, partant de cette idée que la religion est le plus grand fait de l'histoire, considère les temples de l'Orient, les pagodes de la Chine, les mosquées et les cathédrales comme autant de tentatives de réaliser, sous forme visible, une même aspiration religieuse. D'après lui, « les manifestations extérieures, gracieuses ou grandioses, délicates ou puissantes de soucis immatériels, donnent à la vie de l'homme si pleine de luttes et de tristesses un reflet de la gloire et de l'éclat des cieux. L'âme humaine représentant dans ses aspirations infinies l'image du ciel transfigure les sombres annales des siècles. Qu'est l'architecture religieuse, sinon la réalisation d'une idée? L'idée inspire à l'artiste le plan de l'édifice, et celle-ci rappelle aux générations qui passent des traditions sacrées, des leçons morales, des enseignements religieux. Les temples chez tous les peuples sont un signe de la puissance créatrice de la religion. C'est ce qui établit un lien de sympathie entre la majestueuse mosquée, la pagode chargée de dessins bizarres, le sombre monastère de l'Espagne et l'humble lieu de culte des sectes protestantes. Temple, église, synagogue, mosquée, tous ces édifices sont l'expression sinon d'une même foi, du moins de préoccupations communes. La crainte et l'espérance, le sentiment de l'adoration, l'aspiration vers l'infini, s'y trouvent représentés à des degrés divers. L'art est au service de l'idéal. »

M. le colonel Higginson, dans son discours sur *la Sympathie des religions*, a traité, en passant, l'architecture

religieuse [1]. A ses yeux, l'adoration en esprit et en vérité est très supérieure à ces formes matérielles et aux « écritures de pierre ». Il a néanmoins essayé de dégager le sens religieux de quelques-unes.

« Les cathédrales du moyen âge, a-t-il dit, rappellent dans leur architecture les contrastes de l'espérance et de la terreur. Au-dessous du portail de la cathédrale de Notre-Dame de Paris, d'étranges personnages retenus par un bras dans la pierre s'efforcent, dans les transes d'une agonie suprême, de s'en dégager; des diables ont terrassé de méchants rois et de mauvais prêtres. Après le jugement, des démons grimaçants comme des singes entrainent la troupe des damnés, y compris prêtres et rois. Cependant la nature triomphe de toutes ces terreurs, et je me rappelle qu'entre les cornes de l'un des principaux diables une hirondelle avait bâti son nid et y faisait entendre son gazouillement, pendant que j'observais l'église. — Et ce n'est pas seulement en plein air que la nature affirmait ainsi sa victoire : à l'intérieur de l'église la magnifique figure de Jésus représente le triomphe de l'homme sur ses terreurs. »

De même, un voyageur anglais qui vient de traverser le Thibet, après avoir décrit un sanctuaire consacré à l'idolâtrie, rempli de tableaux de luttes entre des esprits infernaux hideux et des dieux non moins hideux pourvus les uns et les autres de têtes et de bras multiples, continue son récit en ces termes :

« Mais au milieu de toutes ces figures repoussantes d'un type inférieur, agitées par les passions mauvaises, on voyait çà et là, formant un contraste frappant avec tout l'entourage, une statue du méditatif Bouddha aux beaux traits, calmes, purs, miséricordieux, tels qu'ils ont été transmis par la peinture et la sculpture depuis deux mille ans [2]. »

Cette idée de la paix, de la sérénité, que la religion procure, en nous aidant à vaincre les passions et les terreurs auxquelles l'homme est en proie quand il est seul en lutte avec la nature physique, a été bien mise en relief par ces

1. Barrows, I, p. 780-784.
2. Voir la statue de Bouddha, que tient à ses côtés M. Dharmapala.

œuvres d'art et nous regrettons de ne pas avoir trouvé plus de ces études d'architecture religieuse dans les discours du Congrès. Est-ce pour remédier à cette pauvreté que l'éditeur a enrichi les deux volumes du compte rendu de nombreuses gravures représentant des temples de tous les cultes? Cela est probable; d'ailleurs ces images sont bien exécutées et assez éloquentes par elles-mêmes.

2° *Musique.* — L'art spiritualiste et religieux par excellence est la musique; elle a occupé une place d'honneur dans le culte des peuples les plus anciennement civilisés, par exemple chez les Aryas, chez les Hébreux, chez les Grecs. Le christianisme à son tour s'est servi du chant rythmé comme d'un moyen de faire prononcer à une assemblée nombreuse une prière commune et de chanter les louanges du Créateur. Il suffit de rappeler les noms de saint Ambroise, de saint Éphrem et de Grégoire le Grand pour montrer l'importance qu'y attachait l'ancienne Église catholique. Les églises de la Réforme ne se sont pas mises en dehors de cette tradition. On sait que Luther s'est servi du choral comme d'un puissant levier pour soulever les masses populaires : les psaumes de Marot, avec les mélodies de Bourgeois et Goudimel, n'ont pas moins contribué au succès de la Réforme dans les pays de langue française et anglaise.

Ce puissant secours prêté par la musique au sentiment religieux a été exposé par deux pasteurs, MM. Haweïs (de Londres) et Waldo Pratt.

« Rien de bon, rien de vrai, a dit le premier [1], n'a jamais été réalisé dans ce monde sans que l'âme fût émue. Il n'y a jamais eu de grande crise dans l'histoire d'un peuple sans qu'un air ou une marche traduisît d'une façon opportune l'émotion muette de la multitude. » L'orateur cite comme exemple l'hymne américain en l'honneur de John Brown [2], qui commence par ces mots :

John Brown's body is a-mouldering in the ground
But his soul is marching on....

1. Barrows, II, 948.
2. John Brown, ardent partisan de l'émancipation des nègres aux États-

et l'hymne de Garibaldi; il aurait pu citer aussi notre *Marseillaise*. — Ensuite, il vient à la musique religieuse :

« Le Christ, dans un moment où les cœurs de ses apôtres étaient accablés de tristesse et où toute parole eût été sans effet, entonne un cantique en se rendant au mont des Oliviers. Après que Paul et Silas eurent été battus de verges et jetés dans un cachot, ils chantèrent des hymnes spirituelles, qui leur firent oublier leurs humiliations. Je lis dans l'histoire de l'Église que, quand le génie assimilateur de Rome entreprit d'évangéliser l'empire, saint Ambroise, évêque de Milan, au IIIe siècle, fit un recueil de modes grecs et en adapta un certain nombre aux cérémonies chrétiennes, et que ces modulations furent plus tard rétablies sur un nouveau type par le grand pape Grégoire Ier, qui dota l'Église du chant grégorien. — Ces chants représentent la première forme de l'émotion religieuse interprétée par la musique. Nous ne saurions exagérer la puissance de ces mélodies primitives, bien qu'elles paraissent rudes à nos oreilles. Il est difficile de se représenter l'effet produit par Augustin et ses moines quand ils débarquèrent en Grande-Bretagne, psalmodiant les antiques chants grégoriens. Quand Ethelbert donna son consentement partiel à la mission d'Augustin, le saint s'éloigna du roi et dirigea ses pas vers Cantorbéry, où il devait être le premier archevêque chrétien. Les moines qui l'accompagnaient entonnèrent l'un des chants grégoriens : « Détourne, ô Seigneur! ton courroux de cette cité et ta colère de ses transgressions ». Tel fut son cri de guerre....

Je vous rappellerai aussi le rôle à la fois passif et actif de l'Église chrétienne : passif, quand les fidèles écoutaient en silence de doux psaumes; actif, quand ils éclataient en alléluias et en chants de louange. Vous dirai-je le réconfort que l'Église doit à Luther, qui, en approchant de la cité de Worms, se leva dans sa voiture et entonna son hymne : « C'est un rempart que notre Dieu... »? Vous par-

Unis de l'Amérique du Nord; échoua dans une tentative d'insurrection contre le parti esclavagiste à Harper's Ferry (16 octobre 1859); fut fait prisonnier et pendu (décembre 1859).

lerai-je d'autres encore qui ont trouvé une consolation, à leurs heures de solitude, dans le chant d'hymnes ou de cantiques spirituels? Vous dirai-je que, selon les époques, le chant des hymnes à l'église était à peu près la seule cérémonie religieuse à la portée du peuple? Les pauvres lollards, quand ils avaient peur de prêcher leur doctrine, continuaient à chanter — et dans toute l'étendue de l'Angleterre, si les pauvres et les ignorants ne comprenaient rien aux subtilités des doctrines théologiques, ils pouvaient toujours célébrer les louanges de Dieu et entendre chanter dans leurs cœurs une douce mélodie. Je me souviens combien je fus touché il y a quelques années, en traversant de nuit un petit village du pays de Galles au milieu des montagnes, d'entendre des voix enfantines qui sortaient d'une chaumière faiblement éclairée et répétaient ces paroles :

Jésus, toi qui es plein de tendresse pour mon âme,
Laisse-moi trouver mon repos dans ton sein.

« Et je méditais en moi-même, je me représentais comment ces enfants avaient fréquenté l'école, y avaient appris cette hymne et étaient rentrés dans leur humble chaumière pour y annoncer la bonne nouvelle et réchauffer le cœur de leurs parents par l'amour de Jésus. »

Enfin le Rév. Haweïs, pour montrer la puissance qu'a la musique de nous transporter dans le monde invisible, a cité ces vers de Wordsworth :

Dans une station de temps calme,
Quoique bien loin à l'intérieur des terres,
Nos âmes ont une vision de cet Océan immortel,
Qui nous a jetés ici-bas! [1]

M. Waldo Pratt (de Hartford), après nous avoir dit que les deux qualités de la musique religieuse devaient être

1. Hence, in a season of calm weather,
Though inland far we be,
Our souls have sight of that immortal sea
Which brought us hither.
(*Odes* : *Intimations of immortality*, IX, vers la fin.)

la sincérité et le pouvoir spirituel, a conclu en ces termes [1] :

« La musique, en tant qu'appliquée à des œuvres chrétiennes, en est encore aux bégaiements de l'enfance. Je ne sais ce qui se passe dans les cultes non chrétiens, mais chez nous il y a un abîme entre la réalité et l'idéal. Il ne faudrait rien moins qu'un système d'éducation, appliqué avec suite, pour les rapprocher. Je ne partage pas l'opinion de quelques mélomanes enthousiastes qui pensent qu'au xx[e] siècle la musique aura fait de tels progrès, qu'elle deviendra le langage exclusif des sentiments les plus élevés, en tout genre. Mais je suis convaincu que la musique, instrumentale et vocale, garde en réserve des trésors de vérité poétique et d'émotion puissante qui ne sont encore connus que d'un petit nombre. »

L'accès d'enthousiasme provoqué par le chant de l'*Alleluia*, tiré du *Messie* de Hændel, à la séance de clôture, est venu confirmer la justesse de cette prévision de M. Waldo Pratt [2]. L'impression produite par le chant des hymnes choisies par le Congrès a aussi montré tout ce qu'il y avait, dans la musique chorale, de vertu pacificatrice et conciliante.

II. — LA RELIGION ET LA LITTÉRATURE

Nous avons déjà parlé des livres sacrés des peuples au point de vue religieux (chap. IV); il reste à les considérer au point de vue littéraire, c'est-à-dire comme ayant été une source d'inspiration féconde pour les écrivains de ces grandes races. C'est là le sujet qu'a traité largement M. Milton Terry [3], en se plaçant au point de vue chrétien et en s'autorisant des paroles même de l'apôtre des gentils :

1. Barrows, II, p. 1008.
2. Voir l'Introduction, p. 47, et chap. x : « Moyens d'union entre les confessions chrétiennes ».
3. Né en 1849; a été pasteur à New York; est professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à l'Institut Garret, a publié une version anglaise des *Oracles sibyllins*. — Voir Barrows, I, p. 694-704.

« Que tout ce qui est vrai, respectable, juste, pur, aimable, honorable, vertueux, digne d'éloges, soit l'objet de vos pensées » (*Ep. aux Philipp.*, IV, 8). Il a passé tour à tour en revue les livres du taoïsme et ceux de Confucius, les Védas et le Zend-Avesta, le Tripitaka et le Rituel des morts (Égypte). Limité par l'espace, nous ne signalerons que ceux des passages cités par lui qui offrent un terme de comparaison avec nos Saintes Écritures.

Voici, pour commencer par la Chine, un hymne emprunté au *Chen-King*, qui servait et sert encore au culte des ancêtres. Un jeune roi, saisi, à son avènement, du sentiment de sa responsabilité et du désir de suivre l'exemple de son père, lui adresse cette prière :

Je demande conseil, au début de mon règne,
Comment suivre l'exemple de mon père, mon confesseur?
Ah! que ses desseins avaient une grande portée;
Et moi je ne me sens pas capable de les exécuter!
Quels que soient mes efforts pour les accomplir,
Mes actes ne pourront que dévier de ses grandes lignes.
Ah! je ne suis qu'un petit enfant,
Au-dessous des nombreuses difficultés de ma tâche!
Ayant pris sa place, je tournerai vers lui mes regards,
Pour aller et venir dans la cour,
Pour monter et descendre dans le palais.
Que tu es admirable, ô Père puissant!
Daigne me préserver et m'éclairer!

Si l'on rapproche cet hymne de la prière de Salomon, au début de son règne, on sera frappé de l'analogie des sentiments, avec cette différence que le fils de David s'adresse directement à l'Éternel :

« Maintenant, ô Jahweh mon Dieu, tu as fait régner ton serviteur à la place de David, mon père, et moi, je ne suis qu'un jeune homme, sans expérience.... Accorde donc à ton serviteur un cœur sage pour juger ton peuple innombrable, pour discerner le bien du mal. » (I Livre des Rois, chap. III, 7-9.)

Presque aussi ancienne que l'hymne du *Chen-King* est l'ode akkadienne au soleil, que M. Terry a citée ensuite.

Longtemps, en effet, avant que les poètes de l'Inde, de la Perse et de la Grèce eussent composé leurs mythes prodigieux ou terribles, les voyants du pays d'Akkad et de Schïnear observèrent la nature tissant les voiles de l'aurore ou les draperies écarlates du soleil couchant, et admirèrent la beauté du ciel étoilé. Les Assyriens ont été les créateurs de l'astronomie, et jusqu'à l'époque du Bas-Empire, le mot de « Chaldéen » a été synonyme d'astronome ou de magicien. Mais il a fallu déchiffrer les inscriptions cunéiformes, pour apprendre qu'ils furent aussi des poètes religieux [1]. Voici un hymne akkadien qui semble avoir fait partie du rituel de Babylone :

O Soleil qui es, au milieu de l'horizon, à ton coucher,
Puissent les portes brillantes te donner un accès favorable!
Puisse la porte du Ciel être docile à tes ordres! [route.
Puisse le Dieu directeur, ton fidèle messager, te guider sur ta
En Ebara, séjour de la royauté, il fait éclater ta majesté.
Puisse la Lune, ton épouse bien-aimée, aller joyeuse à ta ren-
Puisse ton cœur reposer en paix! [contre,
Puisse la gloire de ta nature divine demeurer en toi!
Vaillant héros, ô Soleil, brille dans toute ta gloire,
Seigneur d'Ebara, dirige ton pas assuré sur ta route!
O Soleil, en cheminant, suis la route marquée pour tes rayons.
C'est toi qui es le Juge souverain de tous les peuples!

Que l'on compare cet hymne au soleil avec le psaume XIX :

Le Soleil, semblable à l'époux qui sort de la chambre nuptiale,
S'élance dans la carrière avec la joie d'un héros;
Il se lève à une extrémité des cieux
Et achève sa course à l'autre extrémité....

Des deux côtés, c'est la même cosmologie : le voyant akkadien et le psalmiste hébreu se représentent la terre comme une plaine immense, le ciel comme une voûte solide, et le soleil comme un héros éblouissant décrivant un cercle sur cette voûte; tous deux ont un vif sentiment du

1. Voir, dans les volumes XXXVII à XL de Max Müller, *The Sacred Books of the East*, les prières égyptiennes, akkadiennes, babyloniennes, védiques, asiatiques, chinoises, etc.

rôle glorieux que joue le soleil et du beau spectacle qu'offre sa course dans le ciel pur de l'Orient.

Si du monde touranien et sémitique nous passons à l'Inde et la Pers, nous constatons que, là aussi, le sentiment religieux a produit des monuments littéraires, d'une grande beauté : les Védas, les Oupanishads, l'Avesta. Les premiers, le Rig-Véda surtout, nous révèlent la vie et les sentiments des Aryas à l'époque où ils pénétrèrent dans l'Inde.

« Le monde visible, dit M. Milton Terry, est rempli de Dieu; la terre, le ciel, les eaux et toutes les formes de la beauté ou de la terreur, produites par la nature, sont habitées par des forces invisibles, mais qui sont conçues comme des réalités vivantes. Tels sont, entre autres, Agni, dieu du feu; Indra, le dieu des champs azurés du ciel.... »

Où trouver, dans la poésie lyrique, quelque chose de plus charmant que les hymnes védiques à l'Aurore?

« C'est elle, nous disent-elles, qui ouvre les portes du jour, dissipe les ténèbres, trace un sentier à travers les brumes, sur la cime des monts et qui s'avance, resplendissante, sur un char traîné par de blancs coursiers. A son approche, la nature entière se ranime : les bêtes des champs, les oiseaux de l'air, et les hommes sortent avec joie de leurs retraites ! »

Quant à la bible des bouddhistes, voici comment M. Terry en a apprécié la valeur littéraire :

« Au point de vue occidental, nous avons de la peine à découvrir quelque attrait dans le Tripitaka. Il a fallu le génie d'Edwin Arnold pour revêtir de couleurs brillantes le noyau des doctrines bouddhistes, dans son poème sur la *Lumière de l'Asie*. Mais, en fait de style, les écritures bouddhiques sont aussi inférieures au poème d'Arnold que le Talmud est inférieur aux Psaumes. Çà et là on découvre une pépite d'or, mais on n'y arrive qu'après avoir parcouru des légendes interminables ou une métaphysique insipide. »

La bible des parsis présente le caractère d'un rituel ou d'un recueil de prières; ce sont en général des invocations aux puissances célestes, à l'occasion des cérémonies de

l'initiation. L'Avesta n'est d'ailleurs qu'un maigre débris d'une riche littérature [1].

M. le rabbin Kohut (de New York) nous a redit, une fois de plus, les beautés morales et littéraires de la bible hébraïque.

« Platon, Démosthène, Cicéron, a-t-il dit [2], et autres foudres d'éloquence peuvent-ils rivaliser avec Moïse, David, Ésaïe, Jérémie, Ezéchiel et autres orateurs des temps bibliques? Qui a composé les écrits historiques les plus nobles, Moïse, Tite-Live ou Hérodote? Est-ce que les drames et les tragédies de Sophoche, d'Eschyle, d'Euripide sont dignes d'être mis sur le même rang que les chefs-d'œuvre de peinture réaliste et ces grandioses conceptions cosmologiques, qui nous sont fournis dans le récit déchirant du martyre de Job?

« En fait de poésie profane et sacrée, la harpe de David nous donne des accords plus doux que l'Énéide de Virgile et les Odes d'Horace. Les données géographiques et ethnographiques si précises de Strabon ne sont pas plus complètes dans leurs détails que les récits de l'Ancien Testament et le fameux chapitre x de la Genèse. Que l'on mette sur la même ligne, si l'on peut, l'éthique d'Aristote et ces leçons de vérité, de droiture, de chasteté, vrais joyaux de morale contenus dans le Livre des Proverbes, — que l'on confronte même, si c'est possible, la sagesse incorruptible d'un Socrate avec la sagacité d'un Salomon! »

Ces paroles sont, sans doute, l'expression de convictions sincères, mais n'ont-elles pas quelque chose d'excessif? En admettant que la Bible contienne des vérités morales et religieuses inconnues à la sagesse ancienne, est-on fondé à parler de l'antiquité païenne comme d'un désert stérile et de la Judée comme d'une oasis, du berceau des arts, des lettres et des sciences? Nous ne le pensons pas. Le domaine de la Bible, c'est la foi; celui de la Grèce et de Rome, c'est la libre expansion du génie humain, à la recherche de la vérité. Si les Sémites ont doté le monde des trois grandes

1. Barrows, I, p. 697 et suiv.
2. Barrows, I, p. 729.

religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, les Hellènes n'ont pas moins bien mérité de l'humanité, car ils ont été les champions de la liberté. « Il y eut dans le monde, a dit M. Paul Deschanel [1], un peuple dont l'histoire fut un miracle d'héroïsme, d'intelligence et de beauté; qui, avec une poignée de héros, sauva le monde de la barbarie asiatique, qui enfanta une telle pléiade de poètes, d'artistes, d'orateurs, que son génie enchanta la terre et demeure la fête éternelle de l'esprit humain ! »

M. le Rév. Munger [2] nous a parlé des œuvres littéraires du monde chrétien, en tête desquelles il range les paraboles de Jésus-Christ et les épîtres de Saint-Paul. Après avoir rendu hommage aux pères de l'Église, qui ressuscitent Platon, en le revêtant des insignes du christianisme, il nous prépare au long silence du monde, sous la domination des scolastiques.

« La forte organisation romaine, dit-il, servit peut-être à conserver intact le trésor de la foi, jusqu'à ce que le monde fût devenu plus policé et plus sage. C'est le triomphe de la scolastique et des grandes conceptions dogmatiques, traitant de Dieu avec compétence, mais indifférentes à la nature humaine. Aussi aucun génie puissant ne lève-t-il la voix vers le ciel soit pour célébrer les grandes œuvres de la Providence révélées dans la création du monde, soit pour peindre les tristesses de la terre en termes émus. Si : il y a une exception, Dante, « le porte-parole de dix siècles de silence », comme l'a appelé Carlyle, le premier en date, sinon le plus grand nom de la littérature chrétienne ». Dante, tout en se soumettant à l'ordre de choses extérieures établi par l'Église, en vertu même de son idéal, accuse l'état désespéré de l'Église. Quel est le caractère de son inspiration? C'est l'absolu de ses conceptions morales et spirituelles. Il peut les revêtir d'une forme grecque, elles restent foncièrement chrétiennes.

« Dans les tragédies grecques l'erreur équivaut au péché

1. Chambre des députés de France. — Séance du 21 novembre 1894.

2. Théodore Thornton Munger, né en 1830; pasteur de l'Église unie à New Haven, agrégé de l'université Yale; a publié *la Liberté de la foi*, *l'Appel à la vie*, etc. (Barrows, I, p. 677-692).

et au crime et elle entraînait la même sentence, mais l'Enfer (à quelques exceptions près, faites dans l'intérêt de l'Église) ne contient que des coupables. Dans les tragédies grecques, la défaite est irrémédiable quoique la lutte ne doive jamais finir; il n'y a pas de liberté, pas de repentir, pas de fautes effacées — on ne défait pas ce qui a été fait — mais Dante construit son poème sur la liberté vivante, sur le cœur qui lutte et triomphe. Le mont du Purgatoire s'élève haut au-dessus de la mer et n'est pas loin du Paradis. Tout nous parle de volonté, de choix moral, de la délivrance du mal et de retour à Dieu. La trame de la pensée se développe entre le péché d'une part, la sainteté de l'autre, entre l'homme et Dieu. L'atmosphère du poème est entièrement chargée de liberté. C'est la condamnation passée sur le fatalisme de l'Orient et de l'ancienne littérature; c'est la voix qui annonce la venue de l'esprit nouveau qui commençait à poindre à l'Occident et demandait à se faire entendre. »

Pour M. Munger, « Dante est inspiré, comme le furent les architectes qui conçurent le plan des cathédrales. C'est le même souffle qui anime le poème et qui fit sortir de terre les édifices sacrés. Tous deux se perdent dans la contemplation du divin.... Dante a donc été un initiateur ; c'est lui qui dota la littérature chrétienne de son premier poème épique. A l'époque de la Renaissance et de la Réforme, le christianisme contracta une alliance indissoluble avec les belles-lettres. La plupart des humanistes du XVe et du XVIe siècle ont été chrétiens, comme désormais tous les grands poètes. »

M. Munger soutient cette thèse, non pas en prêtant l'oreille à un chantre et puis à un autre, mais en écoutant le chœur des poètes depuis Shakespeare et Milton jusqu'à Gœthe, Schiller et Tennyson.... Il a eu le tort, selon nous, de passer sous silence l'action du christianisme sur les littératures latine et slave; comme si, depuis le XVIe siècle, l'Évangile était le monopole des peuples germaniques et anglo-saxons! Mais, peut-être, ne lit-il pas le français?

II. — LA RELIGION EN RAPPORT AVEC LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE

On a déjà vu dans les deux premiers chapitres quel précieux concours la philosophie prête à la religion pour soutenir les dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Ici on montrera les bons rapports que la science et la philosophie ont soutenus avec la religion, au Congrès de Chicago. Le Dr Carus, dont nous avons cité le témoignage en faveur du caractère indestructible de la religion (chap. III, p. 97), a fort bien établi, dans le discours suivant, que la science ne saurait être hostile à la religion, car « il y a identité de nature entre les vérités des deux ordres ».

« La science, a-t-il dit [1], est une révélation de Dieu; car elle nous donne des informations sur la vérité, et la vérité révèle sa volonté. Il est vrai que les hiéroglyphes de la science ne sont pas faciles à déchiffrer et que, parfois, ils semblent bouleverser les fondements mêmes de la moralité. Mais de pareilles méprises ne sauraient ébranler votre confiance en la certitude de la science. En sacrifiant celle-ci, vous dégradez l'homme; vous coupez une de ses plus sûres communications avec Dieu et exposez la religion à dégénérer en superstition. »

« *La nature de la vérité religieuse est la même que celle de la vérité scientifique*; il ne saurait y avoir deux vérités en conflit, car ce serait un signe que l'une d'elles est fausse. Il n'y a qu'une vérité. *L'instinct religieux a souvent deviné les vérités morales les plus importantes*, avant que le raisonnement eût amené à les découvrir. C'est cette intuition de la vérité qui a toujours distingué les grands prophètes religieux. Presque toutes les religions ont exploité cette merveilleuse ressource de l'âme humaine, « l'intuition », l'inspiration qui révèle la vérité par une sorte de divination....

« Dans presque tous les domaines de l'expérience, les

1. Barrows, II, p. 978-980.

hommes ont fait des inventions, qu'ils étaient incapables de comprendre.... La science de la mécanique ne vient pas détruire les inventions mécaniques du passé; au contraire, elle permet de les mieux utiliser. De même, une connaissance scientifique de la vérité religieuse ne vient pas abolir la religion, mais la purifier et l'élargir....

« L'antipathie de certains croyants pour la science, bien qu'excusable, n'en est pas moins une faute grave. Notre mythologie religieuse est si foncièrement identifiée à la religion elle-même, que lorsqu'on aura reconnu que la première est erronée, la dernière s'évanouira aussi. Et alors, quelle catastrophe s'ensuivra pour nos plus sublimes espérances! Le plus haut idéal ne sera plus qu'illusion; le but de la vie aura disparu, et nous serons en proie au désespoir. La destruction du dogmatisme nous apparaît parfois comme le naufrage de la religion même; mais, en fait, elle constitue un progrès religieux!

« La religion est donc aussi indestructible que la science, car la science est la méthode dans la recherche de la vérité, et la religion, c'est l'enthousiasme et la bonne volonté de vivre une vie de vérité! »

M. J. L. Landis, professeur à Dayton (Ohio), a soutenu la même thèse de l'accord fondamental entre la religion et la philosophie, dans son discours intitulé : *De l'aide que la philosophie fournit à la religion* [1].

« Dieu, la nature, l'homme, tels sont les objets communs à la religion et à la philosophie. Quel est le but de la religion? c'est un but pratique. Quel est le but de la philosophie? un but spéculatif. Ne nous arrêtons pas pour faire remarquer que la philosophie n'exclut pas l'idée de discipline et que cette notion était proéminente chez les stoïciens. Mais, continue M. Landis, le but pratique, utilitaire de la religion repose sur des données rationnelles, sur des éléments intellectuels. Il faut donc que la religion satisfasse l'intelligence aussi bien que le cœur, c'est-à-dire qu'il faut que la religion soit rationnelle. Mais l'examen de ses éléments rationnels la

1. Barrows, II, p. 960 et suiv.

fait ressortir à la compétence de la philosophie. La théologie rationnelle est donc une partie de la philosophie....

« L'homme croit en Dieu. Avons-nous une connaissance vraie, intime d'un tel être, s'il existe? Quelles sont les sources de notre connaissance de cet être? Jusqu'à quel point pouvons-nous le connaître et quelle est la nature de la connaissance que nous avons de lui? Ce sont là des questions auxquelles il faut répondre, s'il y a quelque chose qui porte le nom de théologie scientifique ou de science de la religion. Mais ce sont là aussi des questions de philosophie. Un effort pour répondre à toutes ces questions, si nous ne nous contentons pas d'un examen partial et superficiel, nous amènera forcément à poser d'autres questions qui nous feront descendre dans les profondeurs les plus abstruses de la pensée humaine, dans le domaine même des investigations, au milieu desquelles vit la philosophie et d'où elle a surgi.... Les éléments de la science de la religion, et de la religion chrétienne en particulier, sont à la fois historiques et philosophiques. Pour tout ce qui est historique, la source primordiale se trouve dans les Saintes Écritures. — Quant aux éléments philosophiques, ils ont pour la théologie la valeur de principes fondamentaux. »

M. Dharmapala, représentant du bouddhisme, n'a pas été moins affirmatif sur cette affinité intime entre la religion et la philosophie. Dans son discours, déjà cité, sur la *Dette religieuse du monde envers Bouddha* [1], il a prétendu que le bouddhisme réalisait toutes les inspirations de la science et de la raison modernes. Il y aurait, d'après lui, un accord parfait entre la loi de cause et d'effet, enseignée par Çakya-Mouni, et la théorie de l'évolution, exposée par Darwin ou Hæckel.

« Le *Cosmos*, a-t-il dit, est considéré chez nous comme une évolution continuelle, qui procède suivant un ordre régulier conforme aux lois de la nature.... Lorsque Darwin nous montre la vie passant, en vertu d'une ascension graduelle et continue, par une série de formes toujours plus parfaites

1. Barrows, II, p. 868 et 878.

et arrivant au meilleur et au parfait; lorsqu'il nous fait voir chaque individu entrant dans la vie, avec les empreintes ineffaçables du bien et du mal commis dans des existences antérieures, qu'est-ce autre chose que la doctrine bouddhiste du *Karma* et du *Dharma*?... Le bouddhisme est une religion scientifique, elle prescrit, en effet, de ne rien accepter par simple acte de foi. Bouddha a déclaré qu'il ne faut rien croire d'autorité. Le bouddhisme équivaut à la connaissance des autres sciences. »

L'islamisme n'est pas davantage incompatible avec la science et la philosophie. On sait que c'est par les Arabes que les ouvrages d'Aristote ont été transmis aux nations d'Occident : Averroès fut l'organe le plus remarquable de cette communication. On sait aussi quelle fut la magnifique éclosion des sciences et des lettres en Espagne du VIIIe au XIIIe siècle, sous la domination arabe. Les écoles de Bagdad et de Cordoue brillaient d'un vif éclat, alors que les ténèbres régnaient dans le reste de l'Europe.

« Les étudiants, nous a dit M. Alexandre Webb, y arrivaient en foule de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre pour s'abreuver à la source de la science.... Les chirurgiens, les médecins de l'Andalousie étaient à l'avant-garde du progrès. On encourageait aux études sérieuses, et les femmes médecins n'étaient pas chose inconnue à Cordoue.... Les mathématiques, l'astronomie, la botanique, l'histoire, la philosophie, la jurisprudence n'étaient étudiées à fond qu'en Espagne et nulle part ailleurs. Les travaux des champs, les méthodes d'irrigation rationnelle, les arts de la fortification et de la construction des navires; les produits les plus précieux et les plus délicats du métier à tisser; les œuvres dues au burin, au marteau, à la roue du potier, à la truelle du maçon, arrivèrent à la perfection. Dans l'art de la guerre, non moins que dans les arts de la paix, les Arabes restèrent longtemps des maîtres incontestés [1]. »

Voilà, certes, des faits historiques qui prouvent que les

1. Citation de Stanley Lane Pool. — Comp. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*.

musulmans d'Espagne avaient su s'assimiler la culture gréco-romaine. Mais, si c'est à la religion de Mahomet qu'on doit attribuer ces résultats, comment expliquer la stérilité scientifique des musulmans des autres contrées depuis cinq siècles? Il est bien permis de se demander, avec Renan, si cette période brillante a été réellement arabe et mahométane dans son origine et son esprit; s'il ne faut pas en assigner une large part aux influences byzantines et juives. Ce qui est hors de doute, c'est que la civilisation chez les Arabes est actuellement stationnaire. Quoi qu'il en soit, la leçon qui ressort de l'histoire des nations musulmanes, c'est que toute société qui s'arrête sur la voie du progrès est bientôt dépassée. Elle ne peut plus servir de guide spirituel à l'humanité, dès que ses principes sont contestés ou niés, au nom de la science, leçon que les Églises orthodoxes, qu'elles soient grecques, latines ou protestantes, feront bien de méditer!

Aussi voyons-nous l'avant-garde de la théologie chrétienne, en Amérique comme en Angleterre, préoccupée de s'assimiler les résultats incontestés de la science dans tous ses domaines. Cette tendance a valu au Congrès religieux de Chicago deux mémoires remarquables, l'un de sir W. Dawson, sur la *Religion et la Science*, l'autre de M. le professeur H. Drummond sur *l'Évolution et le Christianisme*.

Le premier est parti de l'idée du phénomène pour remonter à une cause première; de déduction en déduction, un peu à la manière de Platon, il arrive à l'idée de Dieu. Mais, dira-t-on, cette cause première est inconnaissable. — Sans doute, répondrai-je, mais la science est familière avec l'idée que des causes peuvent rester inconnues en elles-mêmes, mais être parfaitement connues dans leurs lois et leurs effets; exemple : la force de gravitation. Donc, point d'agnosticisme. De là, il passe à la démonstration de la personnalité divine, et ensuite à la question de la révélation.

« La science naturelle, dit-il, aperçoit une discordance

1. Barrows, II, p. 342-546. Sir John Will. Dawson, né en 1820; gradué de l'université d'Édimbourg; auteur d'une *Histoire de la terre et de l'homme* et d'autres ouvrages de science concernant la religion.

entre l'homme, en particulier ses inventions artificielles, et la nature; il se montre un cruel tyran pour les êtres inférieurs et dérange l'harmonie établie par le Créateur. En d'autres termes, l'homme, abusant de son libre arbitre, a causé beaucoup de mal aux créatures subalternes et finalement à lui-même. La science constate le besoin qu'a ce monde d'un grand secours moral; mais, ne pouvant le procurer elle-même, elle est réduite à avoir recours à l'idée religieuse d'une rédemption divine. Si elle n'est pas en état de fournir des preuves de la révélation en nous ou hors de nous, elle n'y voit pas d'objections. Quant au miracle, a ajouté Sir Dawson, l'expérience nous apprend que chaque découverte de vertus nouvelles de la nature met à notre service des forces qui, si elles avaient été mises en jeu dans les siècles passés, eussent été jugées miraculeuses. Donc, à cette époque, elles auraient servi de preuve du surnaturel. »

« En somme, a conclu Sir Dawson, la science n'est pas un antagoniste de la religion, si ce n'est quand cette dernière propose une révélation contraire aux faits et aux lois de la nature. Elle n'a rien à dire ni contre la foi en Dieu, ni contre l'idée de révélation ou de miracle, contre la croyance à la vie future, ni contre les moyens spirituels destinés à rétablir l'harmonie entre l'homme d'une part, Dieu et la nature de l'autre. »

M. H. Drummond, professeur à Glasgow, a, dans son mémoire [1], essayé d'appliquer la théorie de l'évolution au christianisme. Faisant allusion aux conflits, si fréquents dans le passé, entre la science et la religion, l'auteur se félicite de ce que les théologiens ne regardent plus la science comme une menace pour leur foi. Voyant dans l'évolution la plus grande généralisation scientifique que le monde ait connue, il se propose de démontrer que les vérités théologiques, à savoir les doctrines de la création des origines et des causes finales considérées à un point de vue plus élevé que précédemment, ont été confirmées et non infirmées par les vastes conceptions du darwinisme. Si la science a révélé comment

1. Barrows, II, p. 1316-1325.

Dieu a fait le monde en ruinant la conception des créations successives et spécifiques, elle ne porte pas atteinte à la foi religieuse, car plus on découvre d'ordre dans l'univers, plus nombreuses aussi sont les raisons que l'on a d'admirer l'insondable sagesse de la Providence. Que sont les notions cosmogoniques de Moïse comparées au développement ininterrompu de l'univers? En désaccord avec les découvertes astronomiques, géologiques, paléontologiques, biologiques, elles ont été pour les théologiens et les savants une source de discussions stériles. Que d'efforts faits par des esprits vigoureux pour réconcilier le récit de la Genèse avec les résultats de l'observation!

« Les travaux des Hugh Miller, des Chalmers, des Kurtz, des Guyot ont-ils amené cette concordance? La solution du problème a été donnée par l'évolution, en démontrant que les recherches de cet ordre étaient inutiles, que la science a son domaine propre et l'édification religieuse ses voies spéciales. La Genèse est un livre d'édification et non un traité scientifique. « La Genèse est l'exposition d'une ou deux grandes vérités élémentaires. On ne la lit bien qu'en se pénétrant de l'esprit dans lequel elle a été conçue, en se représentant son but original et aussi les hommes auxquels elle s'adressait. Datant de l'enfance du monde, écrite pour des enfants, et pour cet esprit de foi naïve propre à l'enfant que l'on retrouve dans l'homme de tous les temps, elle conserve l'empreinte de la couleur du lieu où elle fut composée. Son but est purement religieux, elle ne se propose pas de montrer comment certaines choses furent faites — ce qui est une question de pure science que le Dieu révélateur de la vérité a partout réservée au domaine de la science — elle déclare que Dieu les a faites. Elle n'est pas consacrée à la science, mais à l'âme. C'est une sublime théologie, un hymne de la création en face de l'idolâtrie et du polythéisme, rappelant à la jeunesse pieuse de la terre, que les cieux et le monde et les animaux qui rampent et les animaux qui volent sont tous l'œuvre de Dieu. »

M. Drummond, sur la question des origines, n'est pas moins explicite que sur l'opération par laquelle la nature

a produit les êtres et les formes et qui est généralement connue sous le nom de création. Si l'évolution est le seul et unique mode de création, elle ne suffit pas pour expliquer les origines de ce qui existe.

« Au lieu de supprimer la main créatrice, comme on le croit parfois, l'évolution exige son intervention;.... elle suppose la création. La loi n'est pas la cause de l'ordre dans le monde, mais en est l'expression. Bien loin de rendre compte de l'origine du monde, la loi est un des principaux faits dont l'origine demande à être expliquée. L'évolution n'a d'autre prétention que de rendre compte du développement du monde, mais elle ne prétend pas rendre compte de l'existence de l'univers ou d'elle-même. »

Le troisième point examiné par M. Drummond est la doctrine des causes finales — et il n'a pas de peine à démontrer combien cette théorie s'est élargie, grâce à l'évolution.

« Le plan divin est toujours là, moins dans la partie que dans l'ensemble, moins dans les parties que dans les rapports des parties, et, quoique le temps ne soit pas encore mûr pour le complet rétablissement de cet argument vénérable, il est clair que nous le retrouverons revêtu d'une signification plus profonde.... Il faut se rappeler, dit M. Huxley, qu'il y a une doctrine des causes finales plus large qui n'est pas infirmée par la théorie de l'évolution, mais qui est réellement fondée sur la proposition fondamentale de l'évolution. »

Rentrant dans le domaine propre de la théologie, l'auteur voit les dogmes chrétiens se transformant. La Révélation, l'Incarnation cessent d'être des faits isolés; ils sont en rapport avec l'ensemble du plan de la nature. Il en est de même pour les problèmes du péché et du salut, et la doctrine de l'immortalité.

« Sur le premier point, c'est une hypothèse à examiner, si le péché ne serait pas un reste persistant de l'animal et du sauvage en nous. Elle pourrait, toutes réserves faites, jeter quelque lumière sur le problème le plus ancien et le plus obscur de la théologie. Si cette hypothèse est confirmée, il n'y aura pas seulement un gain spéculatif; mais, après nous

avoir expliqué comment le péché est entré dans le monde, la science nous aidera aussi à nous dégager de ses liens.... »

M. Drummond a clos cette étude originale par ces éloquentes paroles :

« Le message suprême que la science adresse à notre époque, c'est que toute la nature est l'alliée de l'homme qui cherche à s'élever. Évolution, développement, progrès ne sont pas seulement des articles de son programme, c'est son programme même. En effet, toutes choses tendent à s'élever : l'univers, toutes les planètes, toutes les étoiles, tous les soleils. L'univers entier est mû par une force ascendante et le tout gravite vers un puissant idéal, qu'il pressent. L'aspiration de l'esprit, du cœur humain, n'est qu'une forme de cette évolution de l'univers. La découverte de Darwin est, au fond, la même que celle de Galilée, à savoir que le monde tourne. Le prophète italien disait : *Il tourne d'Orient en Occident*, et le philosophe anglais a ajouté : *Il se meut de bas en haut*! »

CHAPITRE VII

LA RELIGION ET LA FAMILLE

Honore ton père et ta mère.
MOÏSE.

Le mariage : monogamie et polygamie. — L'éducation des enfants. — Jours consacrés au repos.

Où la religion pourrait-elle trouver un sanctuaire plus digne d'elle que dans la famille? Quel spectacle plus beau et plus édifiant que celui d'un père et d'une mère entourés de leurs enfants et faisant monter ensemble leur prière vers l'Auteur de toutes choses! Quel personnage plus vénérable que l'aïeul, à la barbe et aux cheveux blanchis, au regard plein de sérénité, levant ses mains pour bénir ses enfants et ses petits-enfants! Aussi n'est-il pas étonnant de voir, chez les Aryas et chez plusieurs autres peuples, le chef de famille remplir l'office de prêtre et sacrificateur : c'est lui qui offrait sur l'autel d'Agni le sacrifice du *soma*. Si la famille a donné à la religion ses premiers ministres, celle-ci à son tour a consacré et consacre encore par ses ministres l'union qui est à la base de la famille, le mariage; elle a inscrit au premier rang des devoirs de l'homme la piété filiale. L'affinité entre ces deux forces du monde moral est si étroite, que ce qui altère l'une fait tort à l'autre, et ce qui resserre les liens de la famille contribue

par là même à l'accroissement de la vie religieuse. Ce rapport étroit a été confirmé par les vues sur la famille exposées par les représentants des cultes historiques.

I. — LA FAMILLE D'APRÈS LE CONFUCIANISME

Nous avons dit plus haut (chap. V, p. 136) que, d'après Confucius, la société repose sur cinq relations essentielles : relations du souverain avec ses ministres, du père avec ses enfants, du mari avec sa femme, du frère aîné avec ses cadets, d'un ami avec ses amis. On voit que la famille occupe les 3/5 de l'ordre social, en Chine; bien plus, on pourrait dire que la nation tout entière est conçue comme une immense famille, dont le *Fils du Ciel* serait le chef. « La relation de mari et de femme, nous a dit Pung-Kwang-Yu [1], est la première des relations sociales; elle offre une certaine analogie avec celle du Ciel (*Kien*) et de la terre (*Kiun*). A tel point que le mot *Kien* peut être pris dans le sens de ciel, de souverain, de père ou de mari. De même que la terre est subordonnée au ciel, ainsi la femme l'est à son époux, l'enfant à ses parents, le sujet à son souverain. Ces trois mainteneurs de l'ordre social dérivent de la loi de nature et ne sont pas dus à l'invention des hommes.... La piété filiale, qui est le premier devoir des enfants, suppose la reconnaissance, engendre la sincérité, la charité, le dévouement, l'honneur, en un mot ce qu'on appelle « l'humanité », qui doit présider aux relations des hommes entre eux. C'est ainsi que Confucius fait dériver tous les devoirs sociaux des vertus de la famille. Celle-ci d'ailleurs est fondée sur la monogamie, avec certaines exceptions légales comme chez les Romains [2].

La famille, au Japon, est généralement constituée comme en Chine, d'après les règles de Confucius, qui furent très

1. Barrows, I, p. 415.

2. A côté de l'épouse en titre, la loi chinoise admet, en certains cas, des concubines appelées « petites dames ». — Voir *la Grande Encyclopédie*, vol. XVI. art, FAMILLE.

anciennement adoptées. Chose remarquable, en effet, le Japon a écarté tout ce qu'il y avait de rituel ou de proprement religieux dans son système et n'en a pris que les principes moraux applicables à la famille et à la société. Les maximes de Confucius sont encore bien observées par les classes hautes et instruites [1], mais elles n'y règnent plus seules.

II. — LA FAMILLE D'APRÈS LE BOUDDHISME

En effet, le bouddhisme parvint au Japon, en passant par la Chine et la Corée, et y trouva un terrain de culture favorable. Mais d'après Nobouta Kishimoto, il a abouti à des sectes si contraires, — les unes athées, d'autres confinant au théisme, — les unes pessimistes, les autres optimistes et admettant la vie future — les unes austères, les autres indulgentes, — que ce désarroi des idées a entraîné un sérieux relâchement dans les mœurs.

Cette opinion d'un Japonais sur l'insuffisance du bouddhisme au point de vue des mœurs a été confirmée par les déclarations du Rév. Gordon, missionnaire à Kyoto. D'après lui, au Japon, les femmes sont, au point de vue du péché, encore au-dessous des hommes; elles connaissent à peine la différence qui existe entre la vérité et l'erreur; elles sont un fléau et une embûche pour le genre humain. Dans toutes les sectes bouddhistes, dans tous les pays où domine le bouddhisme, la position de la femme est une position inférieure et servile. Elle est « sans foyer » (*houseless*); elle est la « créature des trois obéissances ». — « Dans son enfance, qu'elle soit soumise à la volonté de son père; à son âge adulte, à la volonté de son mari; à la volonté de son fils, quand son mari sera mort! Une femme n'a pas le droit de jouir de l'indépendance [2]. » — « Son père, son mari,

1. Voir discours de Kishimoto dans Barrows, II, p. 1280.

2. Comp. *Lois de Manou* : « Pendant l'enfance, une femme dépend de ses parents; pendant la jeunesse, de son mari; s'il est mort, de ses fils, et à leur défaut, des parents de son mari. Elle ne doit jamais se gouverner elle-même. »

ajoute M. Gordon, peuvent lui ordonner de passer dans le milieu infâme et dégradant des maisons de débauche des années entières pour leur bénéfice pécuniaire. La « pécheresse aux trois obéissances » n'a d'autre choix que la soumission ou la mort. Dans la courte carrière du christianisme au Japon, il a mainte et mainte fois délivré de pauvres créatures qui étaient sur le point de commencer cette vie infamante ou qui y étaient déjà engagées. »

Le plus faible sentiment de dignité personnelle a donc disparu chez ces hommes et ces femmes. Mais que dire d'une religion qui tolère ces horreurs?

Le niveau moral de la famille bouddhiste ne serait pas tombé aussi bas dans l'Indo-Chine, s'il faut en croire le prince Chandradat Chudhaham, frère du roi de Siam.

« Un bon mari, a-t-il dit [1], d'après les discours du seigneur Bouddha, doit honorer sa femme, ne jamais l'insulter, ni lui déplaire; il doit pourvoir à ses besoins et faire qu'elle soit maîtresse dans sa maison. La femme, de son côté, doit lui montrer une humeur joyeuse, quand il travaille; faire bon accueil à ses amis et prendre soin de ses subordonnés; bien ménager la fortune qu'il a acquise, en n'étant point oisive et ne faisant rien de contraire à ses désirs. »

« Les parents, dans leur vieillesse, doivent pouvoir compter sur leurs enfants pour prendre soin d'eux, faire tout leur travail et diriger leurs affaires, maintenir leur train de maison et, après leur mort, pour faire honneur à leurs restes mortels, en pratiquant la charité. Les parents, d'autre part, font leur devoir en les empêchant de commettre des actes coupables, en les guidant dans le chemin de la vertu, en prenant soin de leur éducation, en leur procurant des maris ou des femmes bien assortis, enfin en leur laissant des héritages. »

Voilà, certes, un tableau des devoirs domestiques, d'après Bouddha, digne de figurer à côté du portrait de la *Femme vertueuse* chez les Hébreux [2], voire même digne de la famille

1. Voir Barrows, I, p. 649.
2. Proverbes, ch. XXXI, verset 10.

chrétienne. Le prince de Siam n'a oublié qu'une chose, c'est de nous dire si la réalité y ressemblait plus en Indo-Chine qu'au Japon.

III. — LA FAMILLE D'APRES LE PARSISME

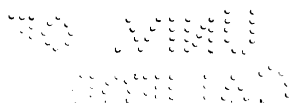
D'après ce qu'on a dit plus haut du principe élevé de la morale mazdéenne, on ne sera pas surpris d'apprendre que les parsis placent l'épouse à un rang élevé. La subordination d'une femme à son mari n'est pas fondée sur une prétendue infériorité spirituelle du sexe faible, mais sur la différence des fonctions que leur a assignées la nature. Aux yeux des mages, si le mari est le roi, sa femme doit être reine dans la maison. L'obéissance, il est vrai, est le premier devoir de l'épouse, mais ce n'est pas une obéissance passive inerte, *perinde ac cadaver aut baculus*. Loin de là, c'est une obéissance active, qui va au-devant de l'expression de tout désir noble et pur de son mari. D'après le *Saddar* [1], la femme qui, trois fois par jour, le matin, après-midi et le soir, adresse à son mari les paroles suivantes, d'un cœur sincère, accomplit un acte aussi méritoire que si elle disait ses prières autant de fois : « Quelles sont tes pensées, afin que je puisse m'unir à tés pensées? Quelles sont tes paroles, afin que je puisse m'unir à tes discours? Quels sont tes actes, afin que je m'unisse à tes actions? » Une femme zoroastrienne, qui témoignait de la sorte son affection et son obéissance à son mari, était tenue en grand respect, non pas seulement par son mari et sa famille, mais dans toute la société. Elle occupait une position plus honorable que celle assignée aux femmes par les autres cultes de l'Orient.

Le mariage est, d'après la religion de Zoroastre, une des conditions d'une vie heureuse. Mais la conception de ce bonheur est spiritualiste, et dépasse la recherche exclusive

1. Livre, en langue persane, contenant l'abrégé du Zend-Avesta. — Voir Barrows, II, p. 918.



JAMASPI MINOCHERJI JAMASP ASA (Bombay)



des biens périssables. Relisons, pour nous en convaincre, ce verset des Gâthas[1].

« A vous, jeunes femmes et jeunes gens, qui contractez l'union matrimoniale, je dis ces paroles, que vous devez graver dans vos âmes : Puissiez-vous jouir d'une vie animée par l'esprit de bonté, en observant les lois de la religion! Que chacun de vous enveloppe son époux de droiture, comme d'un manteau, parce qu'alors assurément vous jouirez du bonheur! »

Le mariage, ayant une grande importance sociale, est tout particulièrement recommandé au nom de la religion. Mais ce n'est pas tout, il est prescrit aux parsis de favoriser le mariage de leurs coreligionnaires. Le célibat est considéré comme une cause d'appauvrissement pour la société. La personne qui, de son plein gré, vit seule est comparée à un terrain fertile ne rapportant rien par suite de la coupable négligence de son propriétaire qui ne l'ensemence pas.

« La pièce de bonne terre qui est cultivée avec soin ne contribue pas seulement à augmenter la beauté de la campagne, mais elle fournit la nourriture et les aliments aux habitants de la région. De même, les époux n'ajoutent pas seulement à leur propre beauté, à leur grâce, à leur bonheur, mais, par leur droiture et leur bonne conduite, ils parviennent à une situation qui leur permet d'assister autrui et de contribuer au bien-être de leurs voisins. »

Quoique les parsis soient tolérants, ils interdisent le mariage entre personnes de cultes différents, ces mariages mixtes pouvant, à leurs yeux, devenir une source de querelles et de discordes entre les membres de la famille. C'est encore par un sentiment de responsabilité envers Dieu qu'ils attachent une grande importance à l'éducation. Ils ne font d'ailleurs, pas de différence entre les sexes. Filles et garçons sont l'objet d'une égale sollicitude de la part des parents. L'éducation est à la fois physique, intellectuelle et morale. Le corps est l'objet de soins intelligents, afin qu'il ne soit pas un obstacle à l'épanouissement et au développement

1. Barrows, II, p. 918. — Mémoire de Jinandji Modhi.

de l'esprit. Jusqu'à l'âge de sept ans, l'enfant reste sous la direction maternelle. C'est la mère qui lui inculque les premières notions religieuses et morales. Cette période de son existence se clôt par la cérémonie de *Sudreh* et de *Kusti* (la chemise sacrée et le fil) qui correspond, dit M. Modhi (de Bombay), à la cérémonie de la confirmation pour les chrétiens. Cette chemise sacrée et ce fil, symboles de la pureté, sont ôtés et remis plusieurs fois par jour, en récitant une courte prière, pour rappeler au fidèle qu'il doit dans tous ses actes observer les règles de la pureté spirituelle et physique.

« Après sept ans commence l'instruction générale. Dans l'éducation, la religion insiste avant tout sur l'obéissance aux parents. Si, comme nous l'avons dit, le père est le roi et la mère la reine de la maison, les sujets sont représentés par les enfants. Ils sont astreints d'obéir à leurs chefs naturels, à ceux de la famille d'abord et ensuite aux maîtres chargés de les instruire. C'est en pratiquant cette vertu qu'ils se préparent à se soumettre aux lois de l'État et à respecter les formes et les règles de la société au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre. Cette obéissance est fille de la déférence et est née d'un sentiment de respect uni à l'intelligence des choses. »

Heureux parsis! dirons-nous à notre tour, qui avez su concilier ce qu'il y a de plus grand dans l'homme au point de vue moral, l'obéissance, avec la qualité maîtresse de sa nature spirituelle, la raison! Écoutons les paroles du prêtre de Zoroastre qui implore la bénédiction du ciel sur la famille. « Puisse l'obéissance triompher de l'esprit d'insubordination dans cette maison; puisse la paix triompher de la discorde; puisse la charité triompher de l'absence de charité, l'esprit de douceur triompher de l'orgueil et la vérité triompher du mensonge! » Un autre élément de l'éducation chez les parsis est le sentiment de la nature inculqué de bonne heure aux enfants. De la nature l'esprit s'élève au Dieu qui en est le créateur. « Comme l'homme voit l'ordre et l'harmonie dans tout ce qui l'entoure, il est accoutumé à aimer l'ordre et à haïr le désordre; aussi, dans ses prières, a-t-il toujours

une pensée pour le souverain, qui est le chef du gouvernement. Là où règnent l'amour, l'ordre, l'harmonie, règnent aussi la paix et la prospérité. Aussi la mère prie-t-elle pour que son fils prenne une part intelligente aux délibérations des assemblées où se décide tout ce qui concerne le bien de la communauté et du gouvernement. C'est ainsi que naît le respect des formes de la société! »

IV. — LE MARIAGE CHEZ LES HINDOUS

Pour comprendre la constitution de la famille dans l'Inde, il est indispensable de rappeler que l'organisation de la société repose sur l'existence des castes. Il y en a quatre principales. Les prêtres ou brahmanes forment la première, d'où le nom de brahmanisme. La seconde est celle des *kchâtryas* ou guerriers; la troisième, celle des *vaïcyas*, se compose des laboureurs et des marchands; la dernière, celle des *çoudras*, ou ouvriers, a le devoir de servir les trois castes supérieures. « Au-dessous d'eux végète la tourbe des *tchandâlas* ou *parias*, à qui le code refuse même le caractère humain et qu'il confond avec les chiens, les corbeaux et les animaux les plus abjects. Le système des castes enferme l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort, dans des barrières infranchissables; quiconque contracte mariage avec une personne de caste différente ou s'assoit à sa table est expulsé, non seulement de sa propre caste, mais de la communauté brahmanique tout entière. Pour lui, plus de sacrements, plus de saintes cérémonies; il est déchu (*patita*, *outcast*) [1]. » Malgré tous les progrès accomplis dans les Indes, dans le domaine religieux, notamment sous l'influence du bouddhisme, dès le VIe siècle avant notre ère, l'organisation brahmanique de la société subsiste encore. Contre cette conception inique, M. B. Nagarkar [2] proteste dans son mémoire intitulé *Social reform in India*, au nom de la conscience

1. Voir *la Grande Encyclopédie*, art. BRAHMANISME.
2. Délégué du brahmo-somaj. Barrows, I, p. 767-779.

violée, au nom de la raison humiliée et au nom de l'avenir de la race hindoue. Aussi s'efforce-t-il de faire tomber ces barrières artificielles élevées entre un homme et son semblable. La valeur morale, la délicatesse des sentiments sont la vraie pierre de touche de la noblesse et de la dignité humaines. En dehors de cela, rien. Mais indépendamment de ce côté de la question — pratiquement au point de vue matrimonial, la distinction des castes est nuisible parce qu'elle amène, d'après les constatations de la science, au point de vue physique et intellectuel une dégénération de la race, les mariages ne se contractant forcément qu'entre membres de familles appartenant à des cercles très restreints. Et puis cette restriction due à l'esprit de caste empêche le sentiment de solidarité de s'établir entre les habitants du même pays, entre les membres d'une même société.

Voilà la thèse posée dans son ensemble. Dans quelques pages dictées par la raison même et par une sympathie bien naturelle pour les opprimés de sa patrie, M. Nagarkar nous montre la plaie sociale et nous indique le remède qui la fera disparaître.

1° *Mariage des enfants en bas âge.* — La plaie, c'est tout d'abord le mariage des enfants en bas âge par consentement mutuel des parents. Ces enfants ont sept ou huit ans et fréquemment même quatre ou cinq. Les mariages ainsi contractés, sans que les parties en cause aient été consultées ou le soient plus tard, au moment où leur union devient effective, sont indissolubles. La loi hindoue, en effet, ne reconnait pas le divorce. Dans le cas même où le mariage entre enfants reste virtuel, pour une cause ou une autre, il n'en est pas moins considéré comme légalement valable. Ce qui est grave, c'est que la femme hindoue n'est même pas consultée sur cet acte qui entraîne pour elle de si graves conséquences. Elle ne se marie qu'une fois, tandis que l'homme peut pratiquer la polygamie sous le couvert de la loi [1]. Le remède proposé à cet abus par M. Nagarkar est

1. Cela n'est vrai que des brahmanes et des kchàtryas ; mais les deux autres castes, de beaucoup les plus nombreuses, sont monogames. Voir *la Grande Encyclopédie*, art. FAMILLE.

d'agir sur l'opinion publique, en faveur des réformes. Il y a déjà un courant dans ce sens.

« Dans les cercles éclairés, a-t-il dit, on tourne en ridicule ces mariages contractés à quatre ou cinq ans. L'âge légal, adopté aujourd'hui presque partout, est de douze à quatorze ans ; mais il faudrait, pour améliorer la situation, en venir à exiger seize ans pour les filles et dix-huit pour les garçons. »

2° Un point non moins intéressant est la question du mariage des veuves. Nous avons dit plus haut que la femme hindoue ne peut se marier qu'une fois. Elle peut, vu l'âge auquel les mariages sont autorisés, devenir veuve, pour ainsi dire, au sortir de l'enfance ; dans ce cas, le reste de ses jours s'écoulera dans une solitude forcée.

« Que la femme du monde, subitement frappée dans ses affections par la mort du seigneur de sa vie, revête le costume pur et immaculé de la pauvre veuve et attende, dans une résignation pieuse, l'ordre d'en haut de passer dans le pays qui ne connaît ni adieux ni séparation, rien de mieux. C'est l'acte d'un être capable de réflexion et de sentiment. Mais quel sentiment d'amour digne de ce nom peut-on attendre d'une fillette de douze ans ou tout au plus de quatorze, dont les idées sont celles d'une simple et naïve enfant encore tout heureuse de sauter à la corde et d'habiller ses poupées ? Qu'y a-t-il de sensé et de raisonnable à vouloir qu'elle passe le reste de son existence dans un veuvage forcé et contre nature ? Oh l'affreux sort de ces veuves au sortir de l'enfance ! »

L'auteur nous fait de leur misère un tableau dont nous reproduisons les traits saillants. Il nous les montre cruellement dépouillées des attributs et des ornements de leur sexe, les cheveux rasés, sans parure d'aucune sorte, objets de la haine et de la défiance générales, êtres de mauvais augure qu'il faut éviter avec soin. Dans le sein de la famille même de son mari, de ce mari dont elle a relevé plus d'une fois l'esprit défaillant, la veuve fait tous les travaux de l'ordre le plus servile non sans être exposée aux reproches cuisants et aux malédictions de sa belle-mère.

« Quoi d'étonnant que ces pauvres créatures abandonnées

et persécutées se noient souvent dans l'étang ou le puits le plus proche, ou mettent fin à leur vie en vidant la coupe empoisonnée. »

Après cela, il n'est point nécessaire de dire combien la législation hindoue laisse à désirer. La réforme des lois sur le mariage est urgente, surtout en ce qui concerne le mariage des veuves. Heureusement, en différents points de l'immense territoire de l'Hindoustan, l'œuvre de l'émancipation a été entreprise, notamment au Bengale, et depuis une cinquantaine d'années « les mariages d'environ deux cents veuves ont été célébrés ».

Ces réformes sociales, qui ont pour pivot le relèvement du niveau moral de la femme, ont été entreprises par le *brahmo-somaj*, au nom de la religion.

« La réforme sociale en soi, a dit M. Nagarkar, ne pourrait prendre racine dans le sol de l'Inde. Elle serait incapable de former une société ou de régir une communauté. Reconnaissant ce fait, la religion du *brahmo-somaj* a, depuis qu'elle existe (1830), été au premier rang pour prêcher la croisade contre toutes les iniquités sociales de notre pays.... Les *brahmos* ont été de grands éducateurs. Ils ont créé collèges et écoles, sociétés et institutions non seulement pour les enfants, garçons et filles, mais aussi pour les adultes des deux sexes. »

Que l'esprit, qui « souffle où il veut », comme dit l'Évangile, ait déjà commencé à faire sortir l'Inde de sa torpeur morale, c'est ce que vient confirmer Miss Jeanne Sorabji (de Bombay) [1]. Elle nous montre les progrès accomplis, en fait d'instruction et d'éducation féminines, par la fondation des collèges de Bombay, Pona et Guzerat, de Calcutta, Allahabad, Missorie et Madras. Ces collèges ont à leur tête des dames chrétiennes. On y passe des examens et on y fait des graduées tout comme aux *Ladies' colleges* d'Oxford et de Cambridge.

« Ce que des femmes ont accompli, d'autres femmes le

1. Voir Barrows, II, p. 1037-1038. Miss Sorabji est de race parsie, mais a été élevée dans la religion chrétienne.

peuvent faire, s'écrie Miss Sorabji. Laissez-moi vous citer la savante Rambaï et, en même temps qu'elle, Cornélie Sorabji, bachelière ès arts, doctoresse en droit. Voilà des femmes dont une nation peut être fière. Il y en a d'autres qui méritent d'être rappelées à votre attention : la poétesse Soumibai Goraï, la doctoresse en médecine Anandibai Goshi, que la mort a enlevée au moment où elle allait faire paraître son grand ouvrage; la cantatrice Mme Thérèse Langrana, dont la voix merveilleuse fait vibrer les cœurs des hommes et des femmes à Londres. Mes sœurs ont dirigé des batailles, encourageant leurs maris du geste et du regard. On dira bientôt que les femmes hindoues sont à la tête de la science, de l'art, des mathématiques et de la prédication dans le monde entier. »

V. — LA FAMILLE D'APRÈS L'ISLAM

Après l'incident relaté plus haut et les témoignages de MM. Post et Washburne [1], il paraît difficile d'admettre, comme l'a soutenu M. Alexandre Webb, que la polygamie, le divorce et le *purdah* (ou séquestration des femmes dans le harem) ne soient pas autorisés par le Koran. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que dans les pays musulmans soumis à l'influence des mœurs de l'Occident chrétien, comme en Turquie et en Égypte, la monogamie tend à devenir la coutume des hautes classes ; la pauvreté en avait fait depuis longtemps la règle dans le peuple. L'absence d'ivrognerie, conséquence de l'interdiction de toute boisson alcoolique par Mahomet, doit aussi contribuer à améliorer la condition des femmes des classes laborieuses. Quoi qu'il en soit, voici le tableau que M. Webb a tracé des vertus et du genre de vie d'une famille musulmane :

« L'adultère et la prostitution, les divorces scandaleux, dont on trouve si souvent le récit dans les feuilles publiques, sont tout à fait impossibles dans les communautés

1. Voir chap. v, p. 148.

musulmanes, où les influences européennes ne se sont pas encore fait sentir. Une femme penchée sur un baquet de linge sale pour nourrir un ivrogne de mari et plusieurs enfants; une pauvre veuve avec ses marmots jetée dehors parce qu'elle n'aura pas pu payer son loyer — ce sont là des épisodes qui ne se présentent jamais dans les pays où règnent les lois et les mœurs de l'islam. La femme y prend son rang en tant que compagne et aide honorée et respectée de l'homme et en tant que maîtresse de sa maison, toutes les fois qu'elle se sent disposée à remplir ce rôle. Ses droits lui sont libéralement accordés. Elle trouve son plaisir et sa distraction dans sa maison, dans la pure atmosphère de l'amour de son mari et de ses enfants et dans les occupations paisibles et pures de la vie domestique. La femme et le mari, comme leurs enfants, ont appris — et ils en sont convaincus — que c'est une règle de conduite excellente de se retirer dans leurs appartements à quatre heures, après la dernière prière du soir, et de se lever avant le jour et de dire la prière du matin au moment où les premiers rayons du soleil commencent à dorer la ligne de l'horizon. »

Nous craignons que M. Webb, dans son ardeur de néophyte, n'ait peint ce tableau avec des couleurs trop brillantes. Il est vraiment séduisant et pourrait faire envie à mainte femme d'ouvrier chez nous. On voudrait savoir dans quel pays privilégié l'orateur musulman a pris ses modèles.

VI. — LA FEMME ET LA FAMILLE CHEZ LES ISRAÉLITES

Miss Henriette Szold [1] a consacré à la condition de la femme juive, dans le passé et dans la société moderne, quelques pages intéressantes, d'après les récits de la Bible ou les règles du Talmud. Elle veut démontrer que la femme israélite a toujours été considérée comme l'égale de l'homme. L'histoire des Patriarches nous présente les types de Sarah, de Rebecca, de Rachel. *En tout ce que pourra te dire Sarah,*

1. Voir Barrows, II, p. 1052 et suiv.

écoute sa voix, a dit l'Éternel au père de la race. Cette parole sert de règle dans la suite. Le rôle de la femme, son autorité, sa dignité sont mis en relief par un bon choix d'exemples. Non pas que la famille juive n'ait parfois été déshonorée par le roi prophète lui-même, qui fit de Bethsabée une de ses épouses après avoir fait tuer son mari. Le règne de Salomon aurait pu fournir aussi quelques exemples d'infidélité conjugale. Mais malgré ces tares, la femme n'en est pas moins, pour emprunter les paroles du prophète Malachie, *la compagne de l'homme, l'épouse du pacte*. Quant au mariage même, au point de vue israélite, il tient le milieu entre le contrat civil et le sacrement religieux.

« Selon notre loi, a dit miss Szold, c'est un contrat bilatéral, qui exige l'accomplissement de certaines formalités, mais qui peut être annulé sous certaines conditions. Mais, pour autant que le mariage établit des rapports fondés sur la morale et comprend les devoirs les plus sacrés, c'est plus qu'un contrat purement civil. Dans ce dernier cas, en effet, les droits et les devoirs réciproques émanent du consentement mutuel des parties contractantes, tandis que les personnes qui s'unissent par les liens du mariage doivent se soumettre aux devoirs réciproques qui sont imposés par la religion et la morale. L'adultère n'est pas seulement l'infidélité envers le conjoint, c'est une violation d'un ordre divin, c'est un crime que la partie offensée n'a pas qualité pour pardonner. L'adultère infirme le fondement même de l'acte, au point de rendre la continuation du mariage impossible. Sous la juridiction juive, le mari était forcé de se séparer par le divorce de sa femme coupable d'adultère. »

« Mais ici encore, remarquons-le, la loi accordait à la femme le droit de demander le divorce contre son mari. C'est toujours le principe de l'égalité. En outre, le mari ne pouvait répudier sa femme sans autre forme de procès, comme cela s'est pratiqué dès la plus haute antiquité et se pratique encore dans les pays orientaux : il lui devait une lettre de divorce et était obligé de subvenir à son entretien [1]. »

1. Cf. Math., v, 31-32.

Telles sont les garanties de la loi juive en faveur de la femme.

Miss Szold a terminé par une image gracieuse :

« Vous avez entendu parler de la coutume israélite d'après laquelle, le vendredi soir, quand tous les préparatifs du sabbat sont finis, la mère de famille doit allumer la lampe du sabbat. Eh bien, cette lampe est le symbole de l'influence que la femme juive exerce dans son foyer et dans une sphère bien plus étendue. C'est elle qui est l'inspiratrice d'une vie de famille pure et chaste, dont les effets bienfaisants sont incalculables; elle est le centre de tous les efforts spirituels, la confidente et l'initiatrice de toutes les entreprises. C'est à elle que s'applique cette phrase du Talmud : *C'est par la femme seule que la bénédiction divine est accordée à une maison. Elle instruit les enfants, dirige son mari vers l'assemblée sainte, l'accueille à son retour, maintient la maison pure et pieuse, et la bénédiction de Dieu repose sur tout ce qui l'entoure.*

VII. — LA FAMILLE ET LE DIVORCE AU POINT DE VUE CATHOLIQUE

Avec le judaïsme nous quittons le monde oriental, pour arriver à l'Occident et à la famille chrétienne. Sur ce point, le Congrès de Chicago n'a guère entendu que des voix catholiques. C'est grand dommage, car il y aurait eu profit à entendre l'opinion des grecs orthodoxes et des protestants sur les questions qui concernent le foyer domestique. C'est M. Martin Wade qui a exposé la théorie catholique du mariage dans un mémoire intitulé *l'Église catholique et le Lien matrimonial*[1]. D'après lui, le mariage chrétien est un contrat qui comporte trois engagements : 1° celui des conjoints en tant qu'individus; 2° un second, entre le couple marié et l'État; 3° un pacte solennel entre les parties con-

1. Barrows, I, p. 743-751. M. Wade, né en 1861, est professeur de droit à l'université d'Iowa.

tractantes et Dieu. D'après la théorie qui est à la base du mariage civil, les seuls principes reconnus sont la réciprocité des obligations personnelles entre conjoints et aussi leurs obligations collectives envers l'État.

« Les plus libéraux, dit M. Wade, ne vont pas jusqu'à soutenir que ce mariage soit un contrat entre les époux seulement. Cela étant, pour dissoudre l'union matrimoniale (et c'est ce qui en fait un contrat tout spécial), l'État, qui est une des parties contractantes, doit être consulté et donner son consentement. Mais l'Église catholique fait un pas de plus et enseigne que Dieu est une des parties du contrat et que, même avec le consentement de l'État exprimé par les décisions des tribunaux, le lien sacré ne peut être rompu, et qu'il a une valeur obligatoire jusqu'à ce qu'il soit détruit par la solennelle décision de Dieu — à savoir par la mort. » — En d'autres termes, l'Église ne reconnaît pas le divorce. Ici, M. Wade rectifie, en passant, les idées fausses des personnes qui s'imaginent, à tort, que le pape peut accorder le divorce. Peut-être l'erreur contre laquelle proteste l'écrivain provient-elle d'une confusion entre le divorce et la nullité de mariage. Tout le monde sait, en effet, que l'autorité ecclésiastique reconnaît des cas de nullité de mariage, quand, par exemple, le sacrement a été surpris. La non-validité du sacrement a été maintes fois prononcée par l'Église, s'il est vrai que « depuis dix-neuf siècles, le premier décret de divorce en soit encore à venir de Rome ». Alors, dira-t-on, les personnes mariées sont contraintes de vivre ensemble quels que soient les vices, les fautes ou les manquements de l'une ou l'autre partie. Non, « quand une âme, celle du mari, de la femme ou de l'enfant, est en danger — là où le corps, l'écrin de l'âme, est en danger de sévices, l'Église non seulement permet, mais elle conseille à ses ouailles de vivre séparées. Elle permet à la main de la justice d'intervenir entre le mari et la femme, de protéger la faiblesse contre la violence...; elle permet à ses enfants de rechercher les soulagements que peut leur donner la loi civile et, au moyen des décisions des cours de justice, d'élever une barrière contre le vice, le dommage, l'injustice.... Néanmoins, à ses

yeux, le lien mystique du mariage existe toujours, jusqu'à ce que la mort y mette un terme. »

Comme l'Église ne reconnaît pas le divorce, il va de soi qu'elle ne peut sanctionner le mariage de l'un ou de l'autre des époux séparés. M. Wade cite divers témoignages en faveur de la loi et de la tradition ecclésiastiques, par exemple ceux de l'historien Gibbon, du savant légiste John Taylor Coleridge et enfin celui de M. Gladstone.

Sur le terrain où s'est placé l'auteur du mémoire, on ne saurait récuser ces autorités. Toutefois, quand il s'agit du divorce, un sérieux examen des droits de l'individu ne serait pas déplacé. Or c'est ce qui manque dans la thèse de M. Wade. Comment! en parlant du mariage, il sera question surtout des droits de l'Église! Et ceux de l'individu, n'existent-ils donc pas? Non, ils n'existent pas; ils ne peuvent pas exister, si l'on admet que le mariage est un pacte avec Dieu. — Le reste du mémoire du jurisconsulte catholique développe les abus qu'entraîne le mariage après divorce, aux États-Unis. La législation de la plupart des États est beaucoup trop favorable aux intéressés sur ce point, aussi en arrive-t-on à des résultats déplorables. Au lieu de sauvegarder la dignité humaine par des contrats, aussi facilement rompus que liés, on la rabaisse par une indulgence trop souvent accordée à des époux notoirement coupables [1].

VIII. — L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Moins que toute autre religion, le catholicisme peut se désintéresser de la question de l'éducation et de l'instruction de l'enfance. Aussi entendons-nous, sans étonnement, les revendications de l'Église à cet égard au nom des intérêts spirituels dont elle est la gardienne. Le frère Azarias [2] expose le rôle éducateur du christianisme dans le dévelop-

1. Voir C de Varigny, *la Femme aux États-Unis*, chap. III, Paris, 1894.
2. Le frère Azarias étant mort, c'est son frère le Rév. Mullany (de Syracuse) qui a lu son mémoire.

pement de l'humanité avec les accents d'une conviction ardente.

« Notre civilisation moderne, dit-il, a en elle un élément unique divin et impérissable, qui naît de son contact avec le Christ. Cet élément, qui en est la vie et l'âme même, c'est le christianisme. Les individus peuvent le répudier, mais en tant que peuple, nous sommes toujours fiers de porter le nom de chrétiens. Les enseignements et les pratiques du christianisme forment une partie essentielle de notre éducation. Ils se confondent intimement avec notre personnalité. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, l'influence chrétienne doit s'exercer sur chaque acte important de la vie. Telle est la doctrine de l'Église et elle agit en conséquence. »

C'est assez dire que le frère Azarias est adversaire de l'instruction primaire publique, parce que les écoles de l'État sont laïques, indifférentes par conséquent aux questions religieuses et que, trop souvent, la culture morale de l'enfant, qui devrait se faire dans la famille, y est totalement négligée. Cela vient soit de ce que les parents sont absorbés par les soucis du gain et les préoccupations mondaines, soit de ce que leur genre de vie peut être funeste au développement du caractère des enfants.

« Et puis, considérez ces demeures de la pauvreté et de l'indigence — sans le moindre rayon de soleil — où la lutte pour l'existence se poursuit avec une fiévreuse intensité ; considérez la demeure de l'ouvrier, d'où le père est absent depuis le matin de bonne heure jusque tard le soir et où la mère, accablée par les soins et les soucis d'une grande famille, peine toute la journée pour remplir ses devoirs de ménagère sans jamais y parvenir. Parler de l'éducation dans la famille et de délicatesse de conscience ou de développement du caractère dans de tels milieux, serait une amère dérision ! »

Renan, auquel a fait allusion le frère Azarias par cette protestation indignée, n'a jamais songé à des milieux aussi hideux quand il a parlé de l'éducation morale de la famille. Il n'a pas pris comme type du foyer domestique ce qui, heureusement, ne peut être que l'exception. Il a sans doute

pensé que l'honnêteté est un héritage sacré que dans toutes les familles les parents veulent léguer à leurs enfants.

En dernière analyse, d'après le frère Azarias, « l'Église, en tant que mère et protectrice des pauvres, a seule qualité pour faire un bon choix des maîtres et garantir leur compétence en matière de doctrine et de morale. Voilà pourquoi elle ne peut se désintéresser des écoles populaires. »

N'est-il pas étonnant d'entendre, dans un pays démocratique comme les États-Unis, soutenir la thèse favorite de la théocratie romaine au moyen âge? Ce langage paraît encore plus étrange quand on se souvient qu'en Amérique l'école publique s'ouvre et se termine par une prière et qu'elle admet la lecture de fragments des Écritures. Il s'en faut d'ailleurs que tous les catholiques américains soient aussi exclusifs : on sait que l'archevêque de Saint-Paul a admis que les enfants catholiques fréquentassent l'école publique.

IX. — L'OBSERVATION D'UN JOUR DE REPOS

La question de l'observation de certains jours de repos par année, en d'autres termes la question des dimanches et fêtes, se lie étroitement à la vie de famille et à l'influence de la religion sur son développement moral. En effet, grâce à ces temps de repos consacrés, l'homme peut faire trêve à ses travaux et préoccupations matérielles pour songer à sa destinée et à la Providence. Aussi, sur ce point, y a-t-il eu accord parfait entre les ministres des trois religions fondées sur la Bible.

Le cardinal Gibbons et Mgr Ireland, qui assistèrent au Congrès pour le repos du dimanche (28-30 septembre 1893), signalèrent la diminution du respect pour le jour du Seigneur, comme étant la principale cause des contraventions à la loi du repos et puis l'impatience de faire fortune vite. Le Dr Felsenthal, un rabbin, donna cette conclusion : « La législation de nos États américains doit protéger toute assemblée réunie pour célébrer le service divin dans une église, une chapelle, une synagogue, ou un lieu quel-

conque de prière, contre toute perturbation. Ces lois doivent garantir à tout citoyen de notre pays, fût-ce au plus pauvre, un jour de repos complet par semaine. »

Tout en étant d'accord sur le principe d'un repos hebdomadaire, le Rév. Lewis a exprimé un avis différent quant aux moyens de le faire observer :

« Le sabbat, a-t-il dit [1], n'est pas un accident dans l'histoire de l'humanité. Ce n'est pas un phénomène superficiel et temporaire. C'est une conception issue de la notion de temps et des rapports de l'homme avec Dieu par le temps.... L'âme ne peut entrer en communion avec Dieu sans l'intermédiaire du temps, et les nécessités de la vie, sur la terre, sont telles, que des époques régulières doivent être fixées d'avance dans ce but.... L'idée d'un temps consacré, sous des formes multiples, est universelle.

« Un relevé des noms de jours, fait par le Dr W. M. Jones, montre que la semaine, telle que nous la connaissons, existe dans les principaux idiomes et langues de la terre. Cela ne prouve-t-il pas qu'un tel ordre a été établi par la sagesse infinie? Le sabbat et la semaine font donc partie intégrante de l'ordre divin des choses; ils ont une valeur capitale dans les affaires humaines; mais c'est une valeur essentiellement religieuse. C'est parce qu'on a méconnu ce caractère sacré, qu'on a fait du dimanche une occasion de plaisirs profanes.

« Mais ne doit-il pas être un jour de repos, de récréation physique? Sans doute, mais il ne faut pas invoquer les nécessités du corps comme raisons à l'appui; ce serait exalter le matériel au-dessus du spirituel. Surtout il ne faut pas faire du repos dominical une institution de l'État. On doit l'observer par motifs de conscience et non par crainte de la loi.

« Il faut que les hommes s'élèvent au-dessus de cette idée, qu'une législation divine ou humaine peut créer ou maintenir le sabbat. Il faut plutôt qu'ils apprennent que le sabbat est une partie de l'ordre éternel des choses, un élément

1. Barrows, I, 739.

aussi essentiel de la vraie religion qu'est le soleil dans le système du monde. Et puisque la nature du sabbat est fondamentalement religieuse, toutes les considérations relatives à l'autorité, à l'observation et le caractère de cette institution pour l'avenir sont du domaine de la religion. Le respect consciencieux qu'elle mérite en tant que divinement ordonnée, consacrée à Dieu et par conséquent chargée de bénédictions pour les hommes, doit être le seul fondement de sa durée. »

Voilà, certes, une manière de concevoir le repos du dimanche à laquelle le lecteur français est sans doute peu accoutumé. D'abord avons-nous la notion du sabbat? En Europe, elle n'est guère connue qu'en Angleterre. Elle est essentiellement judaïque. Elle est entrée dans les mœurs anglo-saxonnes au moment de la réforme de Luther. Par ce qui précède, nous voyons comment les théologiens de l'autre côté de l'Océan l'élargissent en y mêlant des éléments philosophiques pour l'expliquer et des éléments religieux pour la justifier. Le respect de la tradition se concilie très bien, dans leur esprit, avec l'idée de liberté et de progrès.

CHAPITRE VIII

LA RELIGION ET LA SOCIÉTÉ

> L'empire de la loi finit où commence celui de la conscience.
>
> NAPOLÉON I[er].

La religion est une force sociale. — Rapports des cultes avec l'État. — La religion et les problèmes sociaux. — La criminalité.

Il ressort des déclarations, qu'on a lues au chapitre précédent sur l'influence salutaire de la religion dans la famille, que la première est considérée par tous les peuples civilisés comme devant être la pierre angulaire de l'édifice social. N'est-ce pas là l'état normal? La religion prise dans son essence et pratiquée sincèrement n'est-elle pas le lien le plus fort qui puisse cimenter les relations humaines, de même qu'elle est le plus puissant ressort de l'énergie morale? Il faut, en vérité, de longues rancunes contre les excès du fanatisme clérical et l'aveuglement volontaire de nos libres penseurs du vieux monde, pour nier les bienfaits du sentiment religieux et le traiter d'aberration mentale.

Aux États-Unis, par contre, les libres penseurs, agnostiques, monistes ou membres des sociétés de culture morale, reconnaissent l'efficace de la religion au point de vue moral et politique. Ils en combattent les abus, en raillent les travers et en flétrissent les hypocrisies, mais sans en contester l'uti-

lité sociale. Au lieu de l'extirper, ils essaient de la transformer, comme on l'a vu par les discours du colonel Higginson et du Dr Carus [1]. Ils la respectent comme une des causes qui ont présidé à la fondation des colonies qui forment la grande République américaine et comme le plus important facteur de la civilisation.

I. — LA RELIGION EST UNE FORCE CIVILATRICE

Nous allons entendre tour à tour la démonstration de cette vérité pour le judaïsme, la religion de Mahomet, le bouddhisme et le christianisme.

1° *Le judaïsme.* — « Le judaïsme, a dit M. R. Ely [2], fut une force sociale, qui s'est exercée surtout en deçà des frontières d'une nation; il avait pour but d'y établir une république idéale sans paupérisme et sans ploutocratie. Bien plus, on peut dire que le but avoué du législateur était de maintenir Israël à égale distance de la pauvreté et de la richesse. La prière d'Agur [3] exprime bien cet idéal, jamais réalisé mais jamais oublié, des plus nobles âmes. Tout réveil de la pure religion a correspondu avec un effort pour l'atteindre. Les prophètes, ces grands réformateurs sociaux, furent les porte-voix de cette ardente aspiration d'Israël vers la justice sociale. La loi de Moïse était pour les faibles un boulevard, pour les opprimés un rempart et pour tous un refuge au temps de la détresse. Voilà pourquoi Israël faisait ses délices de la loi, j'entends de la loi sociale, non de la loi rituelle. Pour tout véritable prêtre ou prophète hébreu, la justice, sans la fraternité, n'était qu'un haillon sordide.

« Toute la législation de Moïse avait pour objet de développer la fraternité dans la nation, et, à cet effet, elle tendait à empêcher la séparation d'Israël en couches sociales trop

1. Chap. III, p. 124 et 120.
2. M. Richard T. Ely est professeur à l'université du Wisconsin. Voir Barrows, II, p. 1056-1057.
3. Proverbes, XXX, versets 8-9 : « Ne me donne ni pauvreté, ni richesse, mais accorde-moi le pain nécessaire, de peur que, dans l'abondance, je ne te renie et, dans la pauvreté, je ne dérobe ».

tranchées. On redoutait les extrêmes dans les conditions économiques, et tout vrai conducteur du peuple s'efforçait de procurer à tous des chances égales. C'est par un corollaire logique de ces lois que l'on offrait à tout homme des occasions pour le développement de ses aptitudes.

« D'autre part, la république hébraïque ne fut jamais destinée à être une démocratie pure. On favorisa la formation d'un élément aristocratique parce qu'on voulait s'assurer la direction des plus sages et des mieux doués, et l'on enjoignit à tous d'obéir à cette direction. La sédition et la rébellion étaient réputées des crimes et l'on ne croyait pas à la chimère de l'égalité de tous, en fait de talents et de capacité gouvernementale.

« Les dispositions relatives à la terre et à l'intérêt sont peut-être les traits les plus importants de la législation mosaïque. — La terre appartenait au Tout-Puissant et n'était possédée par les enfants d'Israël qu'à certaines conditions strictement limitées. C'était un dépôt destiné à procurer l'entretien de chaque famille et non pas un moyen de faire fortune. Elle ne pouvait être, en aucune façon, monopolisée, sous peine d'enfreindre la loi fondamentale, et tout ce qui eût ressemblé à une spéculation sur les terrains aurait violé les conditions auxquelles on possédait la terre. Les lois sur l'intérêt étaient encore plus radicales : l'intérêt était défendu par Moïse, parce que cela eût été contraire au dessein social qu'il avait en vue. Les prêts devaient être faits pour assister un frère et non pas pour l'amour du gain.

« Les règles sur l'esclavage, a ajouté le rabbin Berkowitz, étaient relativement douces et avaient aussi pour but de prévenir l'accroissement de l'inégalité entre les citoyens, et nous y trouvons énoncée cette maxine, que la propriété individuelle n'existe qu'en vue de fins sociales [1]. »

2° *L'islamisme.* — M. Alexandre Webb, un Américain converti à l'islamisme, a tracé, d'autre part, un tableau trop flatteur, pour être absolument réel et universel, de la civi-

1. Voir Barrows II, p. 1150 : Berkowitz, *la Voix de la Mère des religions sur la question sociale.*

lisation musulmane. Voici les principales vertus sociales qu'il a attribuées aux musulmans : 1° la prière — le musulman prie cinq fois par jour ; sa prière n'est pas une requête servile en vue d'un profit matériel, mais un hymne de louanges à Dieu — ; 2° la propreté — le musulman est obligé de faire des ablutions sur le visage, les narines, la bouche, les mains et les pieds avant chaque prière, donc cinq fois par jour, ce qui l'entretient dans un état de propreté physique — ; 3° l'abstention de boissons alcooliques et de tabac — ainsi l'ivrognerie est inconnue aux vrais musulmans — ; 4° les musulmans ignorent la prostitution, les infidélités et les scandales du divorce, tels qu'ils sont rapportés par les journaux d'Occident — on a vu, au chapitre VII, le tableau séduisant que M. Webb a tracé d'un intérieur musulman. La faculté du divorce est en effet strictement limitée à trois fois par le Koran et entourée, par la loi, de garanties pour la femme et ses enfants [1] — ; 5° les sarcasmes, les mauvais tours (*practical joking*) et actes portant atteinte à la dignité humaine leur sont étrangers ; 6° ils mènent une vie simple et frugale et pratiquent l'hospitalité sur une large échelle [2]. Si l'on ajoute à cet exposé le témoignage des voyageurs, rapporté par Mme Sunderland, concernant le mépris des musulmans pour les joueurs et les ivrognes, on verra que l'état social, dans les pays où la loi de Mahomet est observée, est à certains égards supérieur à celui de bien des peuples chrétiens.

3° *Le bouddhisme.* — A son tour, M. Dharmapala nous a décrit les merveilles de la civilisation, obtenues par le roi Asoka, en appliquant les principes du bouddhisme :

« Il y a deux mille et cent ans, l'Asie entière fut soumise au sceptre d'un empereur, nommé à juste titre *Asoka*, c'est-à-dire les délices des dieux. Il mit toute sa gloire à répandre la doctrine de Bouddha à travers le monde, à l'aide de l'unique puissance de l'amour, et certes personne n'a pu contester son succès.

1. Savvas-Pacha, *Étude sur la théorie du droit musulman.* Paris, 1892.
2. Barrows, II, p. 1048-1049.

« Son fils unique et sa fille devinrent les apôtres de cette croyance bienveillante et, vêtus du costume orange [1], convertirent Ceylan au bouddhisme. Pour la première fois dans l'histoire du monde, la fraternité du genre humain fut reconnue ; différentes nations acceptèrent une seule vérité vivante ; la vertu monta sur le trône.... Près de trois cents millions d'âmes, dans l'empire d'Asoka, adoptèrent un système de morale pure, et on formula le premier code de police sociale. Le roi voyait un péché dans la destruction des animaux, et, en conséquence, on promulgua cette loi : « Nul ne doit tuer un animal vivant ». Il déclare qu'au moment où l'édit est gravé, « trois animaux seulement ont été tués pour la table royale, deux paons et une gazelle. Dorénavant on ne devra même plus tuer d'animaux pour cet usage. » Partout dans son empire, le roi pourvoyait à des médicaments de deux sortes : pour les hommes et pour les animaux. Partout où l'on manquait de plantes utiles, il les fit venir et cultiver. Il fit creuser le long des grandes routes des puits, pour abreuver les hommes et les bêtes. Il est bon et bien séant, dit Asoka, de rendre service à son père et à sa mère, à ses amis, à ses parents ; il est bon de donner des aumônes aux maîtres et aux étudiants en théologie, de respecter la vie de tous les êtres vivants, d'éviter les excès de langage et de dépenses.

« Grâce aux doctrines bouddhistes, protégées par le roi Asoka, il règne aujourd'hui un respect pour les créatures vivantes, une tendresse pour elles, des égards pour les parents, les vieillards et les maîtres, une piété filiale, telle qu'on n'en a pas vu depuis des siècles. L'enseignement de la religion passe pour l'acte le plus méritoire, *car il n'y a pas de vraie pratique de la religion sans vertu* ». Et qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'histoire ancienne ! Le bouddhisme a conservé son influence civilisatrice jusqu'à notre époque sur certains peuples d'Asie, si l'on en croit les déclarations de M. Horin Toki sur le Japon [2].

1. La robe orange désigne les apôtres du bouddhisme.
2. Barrows, I, p. 550-551.

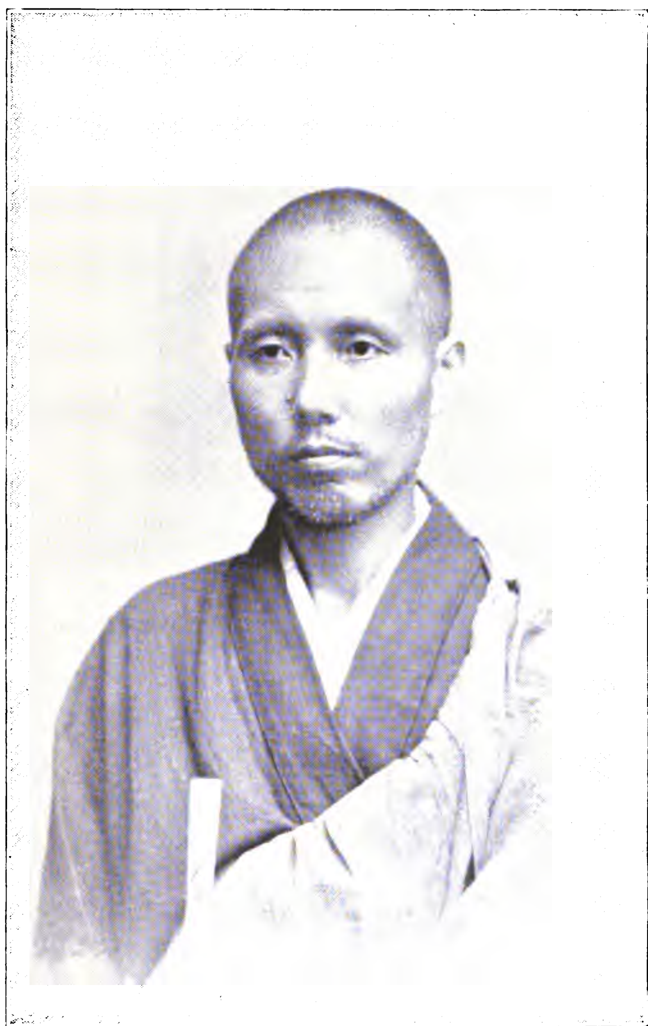
« Permettez-moi de vous dire que le bouddhisme (dont M. Toki venait d'exposer les doctrines) a été l'esprit unifiant de notre nation depuis un grand nombre d'années et le sera à jamais. Guidé par cette belle étoile de la vérité, les Japonais sont devenus très hospitaliers envers d'autres religions et d'autres pays, en quoi ils diffèrent entièrement de certaines autres nations obstinées.... Oui, nous avons notre propre nationalité, notre esprit bien original, mais nous ne sommes pas assez têtus pour nier tout, même ce qui est bon chez les autres. Ainsi nous croyons à l'unité de la vérité, mais nous ne pouvons croire à un Créateur forgé par l'imagination imparfaite d'êtres humains. Nous conservons fermement nos us et coutumes, nos arts et notre architecture, notre langue et notre littérature nationales. Nous avons des usages pleins de charme, de douceur et de paix, qui règlent les relations entre hommes et femmes, vieux et jeunes. Nous avons, comme vous le savez, un style original en architecture, peinture, sculpture, etc. Eh bien, si vous me demandez qui a engendré ces coutumes bienveillantes, ces beaux-arts, qui ont fait au Japon une réputation universelle, je répondrai : « C'est le bouddhisme ! Le bouddhisme est l'âme de la nation japonaise ».

A ces exemples tirés de l'histoire de religions encore vivantes, il serait facile d'en ajouter d'autres, empruntés aux annales des cultes éteints de l'Égypte et de la Grèce. Et l'on aboutira à cette conclusion, formulée par M. P. de Molinari dans sa magistrale étude sur *Science et Religion* :

« Dans ce mouvement ascensionnel, l'histoire atteste que les nations qui ont monté le plus haut et l'ont emporté sur les autres dans la lutte pour l'existence, sont celles au sein desquelles le sentiment religieux était le mieux cultivé et par conséquent apportait le secours le plus efficace à l'obéissance aux lois [1]. »

4° *Le christianisme.* — Mais, dira-t-on, les religions ont fait leur temps ; toutes, y compris le christianisme, sont sur leur déclin. En dégénérant en dogmes abstraits et contradictoires,

1. *Science et Religion*, p. 35. Paris, 1894.



HORIN TOKI (Japon)



en mettant l'accent sur les pratiques rituelles, elles ont perdu l'esprit et la vie, qui était le secret de leur influence sociale. — Tel n'est pas l'avis des ministres catholiques ou protestants en Amérique. MM. O'Gorman, Burrel et R. Ely ont rappelé tout ce que les États-Unis doivent à la religion chrétienne et montré tout ce qu'elle est encore capable de faire pour l'amélioration des conditions sociales de l'humanité.

« La religion, a dit le professeur O'Gorman[1], a été la cause primordiale de la formation des nations américaines; c'est elle qui a le plus souvent engendré, toujours maintenu et favorisé la colonisation de ce continent et la fondation de ces grandes républiques qui font aujourd'hui de l'Amérique l'objet de l'admiration et, demain, en feront peut-être la maîtresse du monde!... Dans l'Amérique du Nord, nos missionnaires ont adouci les mœurs et le caractère des indigènes et les ont préparés à recevoir la civilisation, que les États-Unis sont en train de leur inculquer lentement, mais sûrement. Je ne nie pas les maux que des chrétiens, infidèles à leur *credo* religieux, ont infligés à ces races, mais je dis que, somme toute, le christianisme leur a été profitable. Dans l'Amérique du Sud c'est lui qui a balayé des civilisations païennes, belles en apparence, mais fondées sur l'esclavage et les sacrifices humains, et qui a façonné à la vie morale des millions d'Indiens, qui forment la majeure partie de la population des républiques espagnoles ou portugaises. C'est aussi la religion qui a porté les premiers colons sur nos rivages. Ils étaient venus y chercher la liberté de culte, et quelques-uns, après avoir découvert ce trésor pour eux-mêmes, l'ont refusé aux autres. Mais il vint au Maryland une troupe d'émigrants qui, dans le dessein de leur chef lord Baltimore et, plus tard, par la constitution de leur colonie, érigèrent en loi de leur province la liberté civile et religieuse pour les chrétiens de toute confession. Or ces premiers colons du Maryland étaient catholiques. C'est à eux que revient la gloire d'avoir proclamé la liberté religieuse, et

1. M. O'Gorman est professeur à l'université catholique de Washington. Barrows, II, p. 1152-1153.

c'est de leur loi que cet article a passé dans la constitution des États-Unis. »

Le pasteur David Burrell [1] n'a pas été moins catégorique que le prêtre O'Gorman.

« Le monde, a-t-il dit, croira en définitive à celle des religions qui aura produit le type le plus parfait de gouvernement et le meilleur spécimen d'hommes. Voilà le critérium auquel toutes les religions doivent se soumettre. *On les reconnaîtra à leurs fruits* (Matth., VII, 20). Or nous sommes une nation chrétienne. L'histoire d'Amérique montre, à chaque page, que l'Évangile du Nazaréen crucifié forme la trame même de notre caractère national.... La main de la Providence se révèle dans la découverte et dans le peuplement de ce pays, dans tout le développement de notre genre de vie et du caractère. Les flots d'émigrants, arrivant successivement ici, font penser à la Pentecôte de l'église primitive, alors que des étrangers accouraient de toutes parts à Jérusalem. Chez nous, la place d'honneur appartient aux Puritains, aux Huguenots et aux Gueux de Néerlande, qui tous étaient des fugitifs pour cause de religion; leur dévoûment inébranlable à la cause de la vérité et de la justice n'a jamais cessé d'exercer une puissante influence parmi nous.....

« Toutes les institutions qui nous sont propres portent le cachet du Christ : le foyer américain (*home*), l'école publique, l'atelier de l'ouvrier et surtout notre constitution républicaine. Le préambule de notre « Déclaration d'indépendance » dit que tous les hommes sont nés libres, égaux et pourvus de droits inaliénables. Ne dirait-on pas qu'on lit entre les lignes le manifeste de saint Paul aux philosophes d'Athènes : *Dieu a fait d'un seul sang toutes les races humaines afin d'habiter sur la surface de la terre*? (Actes, XVII, 26.) Dieu, le Père de tous, révélant son amour impartial, par le sacrifice de la croix, est devenu le grand niveleur des castes. »

Élargissant l'horizon, le professeur Richard Ely a considéré le rôle social du christianisme en général.

1. M. Burrell est pasteur de l'Église collégiale dite « de marbre » à New York. Barrows, II, p. 1157-1159.

« L'Église chrétienne, a-t-il dit [1], doit être une grande association contre la pauvreté, sinon elle est infidèle à l'esprit de son fondateur. J'espère qu'on ne se méprendra pas sur ma pensée si je dis que l'Église est également contraire à l'excès des richesses, parce que les extrêmes sont funestes à la fraternité! Le christianisme, d'autre part, favorise le développement des institutions sociales et d'une vie publique intense, parce que ces deux choses signifient solidarité.

« L'intérêt particulier sépare, l'intérêt public rapproche. Des collections d'objets d'art, par exemple, si elles sont aux mains de particuliers, signifient confiscation des produits de l'esprit humain, tandis qu'aux mains d'une ville ou de l'État elles comportent l'usage public de ce qui est, en soi, essentiellement commun à tous. Le christianisme, en tant que force sociale, encourage l'économie dans les dépenses personnelles et la générosité pour les dépenses publiques. On peut résumer ces maximes en disant que le christianisme veut dire solidarité sociale ou il ne veut rien dire! »

Après avoir ainsi établi que la religion est une force sociale et civilisatrice, le Congrès a examiné la question des rapports de l'Église et de l'État et les applications de la religion aux misères de la société.

II. — RAPPORTS DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

La religion, en vertu de la puissance d'attraction qu'elle exerce, a groupé les individus en grandes associations, dont l'Église catholique nous offre le type. Mais ces sociétés religieuses rencontrèrent la société civile ou l'État, constitué, en général, sur des bases différentes. De là des rivalités, des conflits, souvent même des luttes violentes, ou des persécutions, et ensuite des traités de paix. Or ces relations du pouvoir civil avec la société religieuse ont revêtu deux modes principaux. Ou bien cette dernière a été étroitement subordonnée au premier et leurs obligations réci-

1. Barrows, II, p. 1140.

proques ont été définies par des lois ou concordats : telles sont les religions d'État. Ou bien les deux pouvoirs sont restés indépendants, ce qui est le régime des églises libres.

Le type le mieux caractérisé des religions d'État a été représenté à Chicago par la Chine.

« La religion de l'État, nous a dit M. W. A. P. Martin, missionnaire à Péking [1], est un culte complexe formé de cérémonies empruntées à chacun des trois systèmes : le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme. Quant au peuple, on peut dire que sa religion consiste en éléments de ces trois cultes, fusionnés dans l'esprit de chaque individu, à peu près comme les gaz de l'air se trouvent mélangés sans proportions définies. »

« L'ordre social, a ajouté M. Kung-Hsien-Hô dans son *Essai sur le confucianisme* [2], repose sur les cinq relations déterminées par Confucius [3].... Or le souverain est le *Fils du Ciel* et comme tel, il doit être honoré par-dessus tout; la loyauté à son service est le premier des devoirs. La bonté des parents pour les enfants est sans bornes comme le Ciel, donc il faut servir ses parents avec fidélité. Les frères, étant les branches d'un même tronc, se doivent un mutuel respect, et, le mariage étant l'origine de toutes les relations humaines, la tendresse est le premier devoir des époux. Les cinq relations comprennent trois obligations : celle du ministre envers le souverain, celle des enfants envers leur père, celle de la femme envers son mari. C'est pourquoi il est écrit au livre *Ta-Hsioh* : « La chose essentielle pour tout homme, depuis l'empereur jusqu'au dernier homme du peuple, c'est de cultiver la justice. Sans cette vertu fondamentale, il ne saurait y avoir d'ordre dans la société. De là vient qu'une grande responsabilité incombe aux chefs de la nation. C'est là le sens de cette parole de Confucius : *Quand un maître est juste, il se fait obéir même sans commander.*

1. M. W. Martin, né en 1827; missionnaire de l'église presbytérienne en Chine; président du collège impérial Jungewen à Péking, a assisté aux négociations du traité de Tien-Tsing, et composé plusieurs ouvrages en chinois. Barrows, II, p. 1140.

2. Barrows, I, p. 597.

3. Voir plus haut chap. v, p. 136.

La religion d'État existe aussi dans les pays musulmans, en Russie et au Japon; mais il n'en a été rien dit au Congrès de Chicago.

Le système de la séparation de la société religieuse et du pouvoir civil a été naturellement représenté par les États-Unis, et, chose remarquable! les prêtres catholiques romains n'ont pas semblé moins convaincus de ses avantages que les pasteurs ou rabbins. Le programme avait annoncé un travail de Mgr Ireland sur « le caractère sacré du pouvoir civil et de la loi », et ce discours n'eût pas manqué d'intérêt, étant données les accusations souvent portées contre les catholiques de subordonner le pouvoir civil aux ordres du pape; mais, pour je ne sais quelle raison, il n'a pas été lu. Voici, à son défaut, quelques extraits des discours du Rév. Burrell, du rabbin Philippson et du professeur O'Gorman.

« Nous n'avons pas d'Église établie ou nationale, a dit le Rév. Burrell [1]; mais, ce qui vaut incomparablement mieux, nous avons la liberté religieuse. Voici notre Église nationale à nous autres Américains : liberté de foi et de conscience, liberté de croire ce qu'il nous plaît sur les grands problèmes de la vie éternelle, liberté de suivre nos convictions personnelles, dans la manière dont nous entendons rendre un culte à Dieu, voire même nous en abstenir. Or ceci implique un divorce absolu entre l'Église et l'État.... Ne croyez pas pour cela qu'on veuille exclure la religion des affaires nationales. Au contraire leur action réciproque ne peut qu'accroître leur influence efficace et salutaire l'une sur l'autre. Il ne saurait en être autrement. La vraie religion pénètre tout : elle touche la vie à chaque point de sa circonférence, socialement et politiquement. L'attitude qui convient au gouvernement à l'égard de tous les corps religieux, dont les maximes ne sont pas contraires à sa prospérité, est une tolérance et une protection impartiale. L'Église et l'État sont deux pouvoirs coordonnés, tous deux institués par Dieu et destinés à se compléter et à se soutenir l'un l'autre. »

1. Barrows, II, p. 1160.

Les Israélites américains, dont les ancêtres ont pratiqué jadis en Palestine le régime de la religion d'État dans toute sa rigueur, ont accepté franchement le principe de la séparation :

« L'attitude du judaïsme vis-à-vis de l'État est bien claire, a dit le rabbin Philippson[1]. Ses sectateurs ne sont juifs qu'en matière de religion ; mais ils sont citoyens de leur patrie, où qu'elle soit, pour tout ce qui concerne le bien public. Le judaïsme repousse l'union de l'Église et de l'État. Chacun doit suivre sa religion. Le judaïsme enseigne à ses adeptes que, si quelque circonstance se présentait où la religion serait en conflit avec l'État, la religion doit se subordonner à l'État : car nous ne reconnaissons aucun État dans l'État. La religion et le pouvoir civil ont chacun son domaine ; aucun n'a besoin d'empiéter sur l'autre. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur la destinée des juifs en France, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, M. Philippson en est venu à l'Amérique et s'est exprimé ainsi :

« Aux États-Unis, dès les débuts même du gouvernement, il n'était pas possible qu'il y eût incapacité civile pour cause de foi religieuse ; car tous ceux qui possédaient les qualités et remplissaient les conditions de citoyen étaient égaux devant la loi. Il n'y avait pas de certificat de religion exigé pour ce qui est du gouvernement fédéral ; cependant les États séparés pouvaient porter des lois instituant des certificats de religion. Ce fut le cas pour les juifs au Maryland. En 1818 fut présenté un projet de loi ayant pour objet d'abolir les incapacités qui avaient jusque là frappé les citoyens israélites, il fut adopté en 1826. En 1867, par l'article 37 de la Déclaration des droits, on effaça toute distinction entre les sectes religieuses. Dans la Caroline du Nord, la loi faisait une différence entre les citoyens chrétiens et les non-chrétiens ; ce n'est qu'en 1861 que le colonel W. Johnston proposa l'abolition des incapacités frappant les juifs, qui n'eut lieu définitivement qu'en 1868. Quelques autres des treize États primitifs exigeaient, d'après leur constitution, antérieure à

1. Barrows, I, p. 302.

celle des États-Unis, 1889, un certificat de religion pour les emplois; mais cela fut supprimé peu après l'établissement de l'Union. Le New Hampshire, le Rhode Island, le Connecticut, la Virginie et la Géorgie n'en ont jamais eu, et naturellement les nouveaux États, admis depuis, se sont prononcés expressément dans leurs constitutions contre tout certificat de religion. »

Enfin, M. O'Gorman, professeur à l'université catholique de Washington, n'a pas été moins explicite dans son approbation du système de la séparation de l'Église et de l'État.

« La chrétienté américaine, a-t-il dit [1], est une religion autonome et qui se suffit par elle-même; elle soutient des relations indépendantes mais amicales avec le pouvoir civil. Tous deux sont aussi nécessaires pour constituer l'organisme de la nation que l'âme et le corps pour constituer l'homme; tous deux se rencontrent sur les questions de la moralité publique, sans laquelle il n'y a point de société. L'Église donne de la force et de la stabilité aux fondements de l'État, et l'État protège l'Église dans sa propriété, sa législation et sa liberté. Nous pouvons dire, en toute vérité, que la séparation de l'Église et de l'État ne signifie pas pour nous aliénation de la nation et de la religion. »

Après avoir montré l'action du christianisme pénétrant toute la vie individuelle, domestique ou nationale aux États-Unis, le professeur O'Gorman a énuméré les six faits suivants, qui forment d'après lui ce qu'on pourrait appeler le « christianisme de l'État américain » :

1° Le gouvernement fédéral a fait, du dimanche et de certaines fêtes religieuses, des jours fériés légaux pour tous ses fonctionnaires. La plupart des États ont aussi des lois pour l'observation du dimanche.

2° Les présidents de la République et les gouverneurs des États, dans des documents officiels, ont reconnu la dépendance de la nation à l'égard de Dieu et le devoir de gratitude envers lui [2].

1. Barrows, II, p. 1154.
2. Voir entre autres le premier et le dernier message de Washington, le second message de Lincoln et le second de M. Cleveland.

3° Les tribunaux tranchent les questions de discipline et de propriété ecclésiastique, conformément à la charte et constitution de l'Église en litige.

4° L'action du Congrès vis-à-vis du mormonisme a maintenu énergiquement le mariage chrétien. La bigamie est réputée crime dans tous les États.

5° On ouvre par la prière les cérémonies publiques, les sessions du Congrès et des assemblées législatives des États. Des aumôniers, payés par le trésor, sont attachés au Congrès, à l'armée, à la marine, aux Académies militaires et navales, etc.

6° Il a été décidé plus d'une fois par les tribunaux, que nous sommes une nation chrétienne et que le christianisme fait partie de la coutume (*Unwritten Law*) chez nous comme en Angleterre.

III. — RAPPORTS DE LA RELIGION AVEC LES QUESTIONS SOCIALES

Il y a dans la liberté politique ou religieuse un puissant levain de vertus civiques. Or la religion ne peut pas davantage écarter les questions sociales qui se posent devant l'esprit moderne, car ces questions sont étroitement liées à ces besoins, à cet ardent désir de bonheur qui sont innés à toute âme humaine. Et, comme l'a dit excellemment le professeur G. Peabody : « Si l'Église chrétienne se désintéressait de ces problèmes angoissants, le peuple, qui a un intérêt si urgent à leur solution, se désintéresserait bientôt entièrement de l'Église ».

Le grand nombre de mémoires sur ce sujet, apportés au Congrès de Chicago de tous les points du globe, a prouvé que les grandes religions comprennent leurs obligations à cet égard. Nous n'en avons pas entendu moins d'une quinzaine, qu'on peut diviser en deux classes :

1° Ceux qui ont traité le problème du paupérisme et des rapports du capital et du travail;

2° Ceux qui ont considéré le problème de l'amélioration des criminels par la religion ;

LA RELIGION ET LE PAUPÉRISME

On a vu plus haut la solution que le législateur hébreu avait essayé de donner à l'antinomie de la richesse et de la pauvreté. Si nous considérons à ce point de vue l'antagonisme actuel du capital et du travail il ne paraît pas non plus irréconciliable. En effet, qu'est-ce que le capital, sinon le résultat accumulé des fruits du travail ? Donc, quiconque se donne la peine de travailler et d'épargner amasse tôt ou tard le capital. Et, inversement, qu'est-ce que l'indigence, si ce n'est, le plus souvent, le résultat du capital mal géré, gâché, gaspillé? Ainsi, tout riche qui se livre à l'oisiveté et aux vices qu'elle enfante, est entraîné fatalement sur la pente de l'indigence; et tout pauvre qui travaille, peut, avec un peu d'aide et de persévérance, parvenir à l'aisance. Les hommes devraient donc être, d'après la cause de la richesse, classés en oisifs et travailleurs, plutôt qu'en capitalistes et indigents. Et, par-dessus les uns et les autres, il y a le Dieu à qui toutes choses appartiennent en propre et de qui dépend le succès ou l'échec de nos efforts. Passons maintenant en revue le témoignage des principales religions sur la question du paupérisme.

Il faut signaler avant tout l'absence de celui des cultes de la Chine et du Japon, et cette lacune est d'autant plus regrettable que leurs données nous eussent permis de juger si dans la guerre de Corée il n'y avait pas, au fond, une cause sociale, une issue cherchée et disputée pour un trop-plein de population [1]. Mais, à défaut des cultes de l'Extrême-Orient, nous avons eu les témoignages de deux bouddhistes, d'un brahmo-somaj et d'un parsi.

« Quand la pauvreté, un accident ou la mauvaise fortune atteint un bouddhiste, a dit le prince Chuddaham Chandradat, la religion lui enseigne à le supporter avec patience, et

1. Comp. Léon Coubert. *Essai de socialisme en Chine au XIe siècle* (*Débats* du 24 juin 1895).

si ce mal lui est advenu par sa faute, c'est son devoir d'en découvrir les causes et d'y porter remède. Que si ces causes ne se trouvent pas dans la vie présente, il faut les chercher dans des péchés commis dans une vie antérieure. »

M. Dharmapala a ajouté [1] :

« La doctrine fondamentale du bouddhisme est de soulager les souffrances humaines. Il condamne une vie de plaisirs sensuels, et on ne rencontre pas dans nos pays les conflits entre le capital et le travail. Le *Vasaïasutta* appelle un homme qui ne s'inquiète pas des pauvres un *vasala* ou homme de basse naissance, et Bouddha enjoint à ses disciples de consacrer aux indigents un quart de leur fortune ; la pauvreté, à ses yeux, n'est pas une excuse pour négliger la religion. »

2° M. Nagarkar, délégué de la Société de Dieu (*brahmo-somaj*) de Bombay, nous a entretenus des réformes sociales dont Ram Mohoun Roy et ses continuateurs ont pris l'initiative et qui ont été secondées par le gouvernement anglais. Au premier rang, il a placé l'instruction publique :

« C'est en instruisant nos multitudes, a-t-il dit [2], et en étendant à nos femmes le bénéfice de l'instruction que vous pouvez faire le plus de bien. Chaque année, vous prodiguez des millions de dollars pour envoyer des missionnaires porter la Bible et son salut à « ces païens » d'Hindous. Hélas ! vous ne vous doutez pas que votre argent n'est employé qu'à répandre le dogmatisme chrétien, la bigoterie chrétienne, l'orgueil et l'exclusisme chrétiens. Je vous conjure de réserver au moins 1/10 de ces richesses pour envoyer dans notre pays des missionnaires instruits, non sectaires, qui dépenseront toute leur énergie à élever nos femmes et nos hommes du peuple. Instruisez-les d'abord et ils comprendront ensuite le Christ beaucoup mieux que s'ils étaient convertis au *credo* d'une secte pharisaïque.

« Le *brahmo-somaj*, dès son origine, s'est mis à la tête de la croisade contre toutes les misères sociales de l'Inde.

1. Barrows, I, p. 649 ; II, p. 878.
2. Barrows, I, p. 776 et suiv. Comp. chap. VII, p. 246.

C'est par l'effort de notre grand raja Ram Mohoun Roy que la pratique inhumaine des *sutties* [1] a été abolie. Ses successeurs ont tous été des réformateurs religieux, non moins que sociaux; vous ne trouverez ni caste, ni culte des images, dans notre Église.... Nous avons ouvert des écoles, des collèges, des écoles normales, non seulement pour garçons et jeunes hommes, mais pour jeunes filles et jeunes dames.

« En somme, le *brahmo-somaj* n'a jamais voulu séparer les réformes sociales de la religion. Sa doctrine a pour pierres angulaires : la paternité de Dieu, la fraternité humaine et la femme considérée comme la sœur et l'égale de l'homme. »

Voici ensuite la déposition du parsisme sur la matière :

« Un parsi, a écrit M. Jinandji Modhi [2], comme l'avait déjà remarqué Hérodote, avant de prier pour lui-même, prie pour son souverain et pour sa patrie, car il fait lui-même partie de cette patrie. La loi religieuse lui enseigne donc à subordonner son propre intérêt aux intérêts publics de cette dernière. D'après le XIIe chapitre de la Yaçna, un disciple de Zoroastre promet d'observer une parfaite fraternité. Il promet de protéger, même au risque de sa vie, la vie et les biens de tous les membres de la patrie et de contribuer à leur prospérité. C'est dans ces sentiments de fraternité, que la société des parsis a fait des fondations considérables pour les objets de bienfaisance. Si les riches parsis des futures générations suivaient, sur ce point, l'exemple de leurs ancêtres, on pourrait dire qu'il ne resterait pas aux socialistes de réel sujet de se plaindre de la situation faite aux pauvres. Des gens appartenant à toutes les conditions sociales contribuent à ces fondations, dans les circonstances joyeuses et tristes de la famille, par exemple à l'occasion de mariages.

« De même, à la mort de leurs bien-aimés, riches et pauvres font des donations selon leurs moyens. Ces sommes sont publiées lors de la *oothunnah* ou le 3e jour après la

1. Barrows, I, p. 776 et suiv. Comp. chap. IV, p. 112.
2. *Ibid.*

mort; c'est alors que les riches paient de grosses sommes pour la commémoration de leurs bien-aimés défunts. Cette charité doit s'exercer envers tous, même ceux qui ne sont pas des parsis. De même que c'est le devoir des riches de faire part aux pauvres des richesses que Dieu leur a données, ainsi c'est le devoir de toutes les classes et conditions du peuple de travailler ferme à gagner leur pain. La terre même, sur laquelle un ouvrier travaille honnêtement, devient pour lui une source de bénédictions, et celle sur laquelle il ne travaille pas honnêtement, lui fait perdre son temps et est une cause de malédiction.

« Le capitaliste, ou l'homme riche, et l'ouvrier, ou l'homme pauvre, ont donc des devoirs l'un vis-à-vis de l'autre : la prospérité du monde dépend de leur aide mutuelle. C'est un grand péché pour un capitaliste de retenir le salaire de ses ouvriers (*Viraf*, chap. XXXIX). C'est un aussi grand péché pour un homme pauvre de mener une vie oisive, que pour un riche de négliger de secourir le pauvre et de gaspiller sa fortune en plaisirs égoïstes. »

Le judaïsme, à son tour, a fait entendre sa voix sur cette question de l'inégale distribution des richesses entre les hommes, par l'organe de M. le rabbin Berkowitz.

Il s'est rencontré avec le professeur R. Ely pour affirmer que la question sociale ne serait résolue ni par les maximes des capitalistes, ni par celles des communistes anarchistes, mais uniquement en se conformant aux lois éternelles de morale, dont le décalogue du Sinaï fut le symbole auguste et qui peuvent se ramener aux cinq suivantes :

I. Tu travailleras six jours et feras tout ton ouvrage.

II. Tu te reposeras le septième jour, toi et toute ta famille.

III. Tu aimeras ton prochain comme toi-même; je suis Dieu.

IV. Tu ne laisseras l'indigent manquer de rien dans le pays.

V. Laisse le pauvre glaner dans les champs pour gagner sa vie. C'est-à-dire, fournis-lui non pas l'entretien, mais l'occasion de se procurer son entretien. Travail imposé au

pauvre et secours généreux de la part du riche, telle est la solution du problème social sur laquelle la loi de Moïse et celle de Zoroastre concordent merveilleusement.

Voici enfin les déclarations significatives des laïques chrétiens sur le devoir urgent, qui nous incombe, de nous occuper de la question sociale. Le colonel Higginson a déclaré que les chrétiens ne faisaient pas leur devoir à cet égard et que la coopération est indispensable pour opérer des réformes. *C'est d'après nos œuvres que nous serons jugés*, a-t-il dit. Et le professeur C. R. Henderson, de l'université de Chicago [1], montra que le problème du travail n'exigeait pas moins de toutes nos forces réunies pour être résolu.

« Au fond des abus de la coopération, a-t-il dit — abus qui sont le fruit fatal de siècles d'oppression, de désordre et d'ignorance — il y a le motif sublime de cette réforme du travail. Il y a là un effort de l'humanité pour vivre une vie humaine, plus vraie. Ce mouvement a un sens profond, car son impulsion la plus intime vient de Dieu et son idéal mène à Dieu. Si, pendant cinquante ans, les agents de propagande socialiste ont été obligés de se frayer la voie par des moyens violents, la faute n'en retombe pas tout entière sur eux. Si les croyants montraient une sympathie plus intelligente et savaient discerner ce qu'il y a de bon dans le mouvement des syndicats d'ouvriers, on verrait diminuer la tendance militante de ces avocats de la classe ouvrière.

« Si nous voulons que nos marchands aient le courage d'être honnêtes et nos manufacturiers humains, il faut recourir à l'établissement d'une loi universelle sur le travail et les syndicats de travailleurs. Le négociant le plus riche ne peut se passer du concours moral de la société pour élever son caractère et le rendre indépendant. La société fait plus qu'il ne pense pour son éducation morale. L'idéal moral de gens soi-disant chrétiens subit fortement l'influence des articles du code de commerce. Que de manufacturiers dévots qui n'avaient pas conscience de tuer leurs ouvriers avec la poussière de l'usine, tant que l'inspecteur ne les

1. Barrows, II, p. 1061-1062.

avait pas avertis! Il a fallu une législation énergique et la pression des syndicats pour ramener de telles gens au sens moral. Après cela, direz-vous que l'on n'a pas besoin d'aide sociale pour le perfectionnement moral de l'individu? Si un chrétien osait me dire que ces questions sont d'ordre profane et non pas religieux, je suis prêt à lui répondre qu'il est pire qu'un incrédule! »

Après avoir ainsi établi que les croyants ne pouvaient se désintéresser des questions sociales et que la coopération, et même l'action de l'État sont nécessaires pour les résoudre, les représentants des deux grandes confessions ont exposé, chacune à son tour, leurs vues sur ce point.

Le cardinal Gibbons, dans un éloquent discours, a montré l'Église catholique venant au secours des misères de l'humanité. Il a rendu un magnifique témoignage à nos Sœurs de charité françaises et aux petites Sœurs des pauvres.

« Avant que Jésus-Christ parût, a-t-il dit[1], le travail manuel, surtout le travail industriel, était regardé comme servile et dégradant, et, partant, réservé aux esclaves. Jésus paraît, non pas au sein des pompes de la majesté royale, mais sous l'humble toit d'un charpentier; il passe la plus grande partie de sa vie dans l'échoppe d'un charpentier et il efface la flétrissure dont les anciens avaient marqué le travail des mains. Désormais les instruments de travail sont rehaussés et l'atelier entouré d'une auréole! »

Le Rév. James Cleary, prêtre catholique, dans son discours sur la *Religion et le Travail*[2], a développé avec beaucoup d'à-propos les principes posés par Léon XIII dans sa célèbre encyclique : *De conditione opificum*. « Personne, avait dit le pape, ne saurait outrager impunément cette dignité humaine que Dieu lui-même traite avec respect, ni mettre obstacle à cette vie supérieure, qui est une préparation à la vie éternelle dans le ciel. » Et le Rév. Cleary a ajouté :

1. Barrows, I, p. 492.

2. Le Rév. James Cleary est curé de l'église Saint-Charles à Minneapolis. Né en 1849, il a étudié au séminaire de Milwaukee; est depuis cinq ans président de l'Union catholique américaine d'abstinence totale (des boissons alcooliques). Barrows, II. p. 1066.

« Le salarié a des droits qu'il ne peut sacrifier et que personne n'a le droit de lui enlever, car il est un être intelligent, responsable, devant hommage à Dieu et service à la société. Donc la rétribution pour son travail quotidien ne peut être mesurée par la règle d'airain de l'offre et de la demande. Le minimum de salaire doit suffire pour le mettre en état d'entretenir, lui sa femme et ses enfants d'une manière frugale. *Des gens sans foyer sont des désespérés.* Les foyers du peuple sont la sauvegarde de la stabilité nationale. De là l'obligation de ne pas arracher les femmes à leurs devoirs domestiques pour les enchaîner aux roues du char de l'industrie.

« Si l'Église a ainsi toujours défendu les droits et les intérêts du travailleur, elle n'a pas manqué, d'autre part, de lui rappeler ses devoirs vis-à-vis du capital et des *droits acquis. — Tu ne déroberas pas. — Tu ne convoiteras pas les biens de ton voisin.*

« Les associations d'ouvriers sont légitimes et l'Église les a sanctionnées à toutes les époques — mais elles ne doivent pas servir à empiéter sur les droits d'autrui. Donc l'Église ne peut que réprouver et censurer cette forme de grève par laquelle les syndicats emploient des moyens violents pour empêcher les ouvriers de bonne volonté de s'embaucher pour un travail honnête. »

Enfin, Mgr Keane a résumé les vues de l'Église romaine sur la question du paupérisme et des travailleurs dans les trois thèses suivantes [1] :

« Je voudrais d'abord tracer une distinction entre la pauvreté et le dénûment : le Christ a dit : *Heureux les pauvres!* mais il n'aurait jamais qualifié ainsi des gens dénués de tout. Le Christ a été pauvre, ses apôtres ont été pauvres, mais ni Jésus ni ses apôtres n'ont été dans la misère. C'est une méprise de supposer que l'Église de Dieu sanctionne ou bénisse un pareil état de dénûment.

« Le deuxième point, c'est que le Christ maintient un lien indissoluble entre ces deux termes : individualisme et com-

1. Barrows, II, p. 1036.

munisme. Notre-Seigneur a dit : *Quoi que vous fassiez au moindre de ces petits, vous le faites à moi-même.* Il voulait dire par là que tout ce qui est fait pour une âme humaine, semblable à la nôtre, bien qu'enfermée dans un corps pauvre et souffrant, se fait en vertu de la grande solidarité de tous en Jésus-Christ.

« Le troisième point est ceci : Tous ces saints et saintes ont vécu dans la retraite, non pas pour fuir le monde, mais afin de pouvoir se mieux consacrer au service du Seigneur. Et c'est ainsi que, dans ces grandes écoles, ils firent provision d'une plus grande abondance d'esprit du Christ, afin de sortir ensuite dans le monde et d'y faire meilleur ouvrage. Aussi mon cœur s'est réjoui d'entendre ce soir notre bon ami l'Hindou assurer que depuis des années il ne savait pas la veille où il prendrait son repas le lendemain. Il en a été de même pour nos moines franciscains. Ils s'étaient réduits à la pauvreté afin de mieux se consacrer au service de Dieu, partout où cela était nécessaire. »

Les orateurs protestants, qui ont traité cette question, se sont placés plutôt au point de vue économique qu'à celui de la charité sociale, et, partant, ont plaidé la cause de la richesse bien employée. Ainsi le Rév. Washington Gladden [1] a commencé par réfuter l'opinion d'après laquelle la richesse serait incompatible avec la vie chrétienne, et démontré sa raison d'être dans la chose publique.

« Mais il y a un autre problème important, a-t-il dit. Qu'est-ce que la religion a à dire sur la distribution des richesses? Peut-on découvrir le plan de Dieu à ce sujet? Le système actuel est loin d'être idéal, car il repose sur cette règle : *A chacun selon sa force.* Voyez la récente occupation des terres des Cheroqués. Un tel système ne peut être conforme à la volonté du Père céleste. Quel autre principe de distribution la religion nous suggère-t-elle? Conformément au plan divin, la fonction de la richesse est de perfectionner le caractère et de faire avancer le bien public. La richesse devrait donc être distribuée de manière à atteindre ce but.

1. Barrows, II, p. 1068.

Et la religion, qui cherche à discerner et suivre le plan de Dieu, doit enseigner que ce but sera atteint seulement lorsque chaque homme possédera autant qu'il peut en user sagement pour se rendre meilleur lui-même et la société où il vit, *autant*, mais pas davantage. »

M. Small, professeur à l'université de Chicago, a traité la même question dans son travail sur l'*Église et les problèmes de la Cité*. Il a déclaré que les Églises étaient grandement responsables des abus et misères de la classe ouvrière et il pense qu'au lieu de perdre leur temps à de stériles controverses, elles feraient mieux de se concerter pour faire les œuvres d'assistance et d'éducation, afin d'éviter les doubles emplois et les forces perdues [1].

M. le professeur Peabody (de Harward) a, lui aussi, commencé par démontrer que le commerce, les affaires n'étaient pas mauvais en eux-mêmes, pas plus que la richesse, et que le vrai chrétien pouvait les sanctifier par l'usage qu'il en fait. Puis il a défini la position réelle du Christ par rapport à l'individualisme et au socialisme :

« L'individualiste à outrance dit : *Chacun pour soi* [2]. Le socialiste, par contre, dit : Tous sont responsables de la vie de chacun, c'est pourquoi il faut étendre les pouvoirs de l'État afin qu'il pourvoie au bonheur de chacun. »

« Le Christ, a continué M. Peabody, nous transporte, par son programme, à la fois au delà du point de vue individualiste et du socialisme, car il enseigne que l'ordre véritable consiste à ce que chacun de nous prenne soin de tous, et considère sa vie, sa force, son argent, son travail comme un moyen d'avancer le bien public. Cette doctrine de la valeur infinie de l'individu, se consacrant à l'amélioration de la société, concilie le rêve du socialisme avec les revendications légitimes de l'individualisme. Le socialiste rêve d'une coopération obligatoire, imposée par un dictateur; le chrétien rêve d'une coopération qui sera volontaire, libre, personnelle; il fait de la société une armée bien disciplinée; l'autre en fait

1. Barrows, II, p. 1027.
2. Barrows, II, p. 1080-1082.

une famille, dominée par l'amour. Dans le premier cas, les membres de la société sont traités comme des officiers et de simples soldats; dans l'autre, comme des confrères. Ainsi le Christ — entre ces deux partis en apparence inconciliables — tient le milieu. « Cultivez votre âme, dit-il, tirez le meilleur parti de vos moyens, enrichissez-vous et, alors, rassemblez tout cela, faites-en un instrument de sacrifice. Dévouez votre moi parfaitement développé au bien public parfait. Le seul socialisme durable ne peut être fondé que sur le parfait individualisme. Le règne de Dieu ne viendra pas tout seul; il ne viendra que grâce à la consécration collective des âmes individuelles [1]. »

LA RELIGION ET LES DÉBAUCHÉS CRIMINELS

Si la religion ne peut se passer du concours de l'État et de l'économie politique pour résoudre les problèmes que soulève l'antagonisme du capital et du travail, il est un domaine qu'on lui reconnaît en propre et où les gouvernements, même les plus étrangers à la religion, lui laissent une influence prépondérante. Il s'agit de la correction et du relèvement des égarés et des criminels. Après tout, la débauche et le vol, l'ivrognerie et le crime ne sont-ils pas des maladies de l'être moral? Et quels médecins sont plus aptes à les soulager, sinon à les guérir, que les disciples de Celui qui a dit qu'*il était venu pour sauver ce qui était perdu*? On sait quelle part considérable les femmes de race anglaise ont prise à toutes les œuvres qui touchent à la réforme des prisons, à la tempérance et à la lutte contre le vice patenté; nous rappellerons seulement les noms de lady Henry Somerset, de Mrs Butler, de Miss Frances Willard. On ne sera donc pas étonné de voir que nous citions deux ou trois travaux de femme contre un seul d'homme sur ce point.

L'un des plus remarquables nous a paru être celui de

1. Comp. la conférence de M. le professeur Aug. Sabatier : *Jésus*] *était-il socialiste?* (novembre 1893).

Mme Anna Spencer, intitulé *la Religion et les Classes égarées et criminelles* [1].

Après avoir énuméré les améliorations apportées, depuis quarante ans, par les nations civilisées dans le système pénal, elle a fait ressortir le principe fondamental d'où ils découlent tous, à savoir, que « tout homme et toute femme, quelque égaré ou criminel qu'il soit, est toujours un homme, un membre légitime de la famille humaine et qu'il conserve ses droits à la protection et à la justice ».

Or ce principe est lui-même la résultante de trois facteurs, que notre civilisation occidentale doit à la religion chrétienne : 1° l'idée d'une société démocratique; 2° la conviction que la vie humaine est une chose sacrée; 3° le rang élevé assigné à la pitié sur l'échelle des vertus. « Ce sont ces éléments dérivés de l'Évangile qui ont peu à peu transformé les châtiments, de brutaux et tyranniques qu'ils étaient au moyen âge, en justes et humains. Ces mêmes idées tendent à transformer les égarés et les criminels en membres de la société, dociles à la loi et dignes de respect. »

On peut distinguer en deux classes les criminalistes qui se sont occupés du relèvement des condamnés : ceux qui ont recours à l'éducation et espèrent tout de l'influence du milieu et de la culture morale, et ceux qui étudient de préférence la pathologie du crime et essaient de modifier les influences héréditaires. C'est à cette dernière qu'appartient Mme Olympia Brown, qui a traité la question du *Crime et ses remèdes* [2]. La cause du crime est, d'après elle, non pas dans la misère, la débauche, l'ivrognerie et autres circonstances externes, mais dans une volonté trop faible pour résister aux tentations. Or cette infirmité de la volonté tient, dans la plupart des cas, à l'atavisme. De là le remède.

Il faut que les hommes soient mieux engendrés, a-t-elle dit. Tous les moyens de correction seront inefficaces tant que nous n'aurons pas remonté à la source; car, pendant que nous sommes en train de corriger un criminel, il en naît

1. Barrows, II, p. 1030-1031.
2. Barrows, II, p. 1076.

cent de plus. *Il faut que nous formions de meilleures mères.* Nous avons appris, en effet, que ce ne sont pas seulement les fautes des pères, mais les fautes et la misère des mères qui portent des fruits terribles jusqu'à la troisième et la quatrième génération. C'est à la mère que Dieu a confié la redoutable responsabilité de donner la première direction au caractère de l'homme....

« Ce sont les mères qui donnent son cachet à la race ; la rivière ne montera pas plus haut que sa source ; les hommes ne seront pas meilleurs que les mères qui les ont portés dans leur sein, et selon que la femme aura été élevée, son horizon intellectuel élargi et sa vraie dignité solidement fondée, ses fils iront de l'avant, armés d'une force innée, pour maintenir le droit, fouler au pied l'iniquité et triompher du monde. »

M. Aaron Povell, un quaker de New York, apôtre infatigable de la tempérance et de la réforme des prisons, a clos ce chapitre de l'influence sociale de la religion en conviant tous les cultes à s'unir pour panser les plaies faites par le vice ou la passion à la société :

« Nous autres, silencieux quakers, a dit M. Povell [1], sommes bien différents des bruyants soldats de l'Armée du Salut. Et pourtant nous avons un trait d'union, c'est l'application de la vérité chrétienne reconnue aux misères humaines. Or l'idéal chrétien qui est un idéal de justice, de miséricorde et d'amour ne connaît pas les distinctions de race ou de classe.... Nous sommes à un moment critique de l'évolution sociale. Puisse-t-il sortir de ce congrès une entente entre tous les peuples pour combattre ces fléaux qui s'appellent la guerre et les armées permanentes, le luxe, l'alcoolisme et la prostitution légale ; car ce sont eux qui font obstacle au progrès et au bonheur de l'humanité ! »

Ainsi, en dernière analyse, que l'on considère les misères

1. Né en 1832 ; fut pendant onze ans conférencier de la Société américaine anti-esclavagiste ; délégué au Congrès international pénitentiaire (1873) ; éditeur du journal *Le Philanthrope* de New York. Barrows, II, p. 1108-1109.

de la barbarie ou de la civilisation la plus raffinée, les excès de la pauvreté ou de la richesse, le paupérisme ou les vices dorés, c'est toujours à la religion qu'il faut en revenir, comme à la grande force éducatrice et consolatrice, Enfin la religion, en vertu même de sa puissance d'union, devient aussi un des soutiens de l'amour de la patrie, comme on l'a vu par les discours de MM. Modhi et Philippson, Burrell et O'Gorman.

CHAPITRE IX

LA RELIGION ET L'AMOUR DE L'HUMANITÉ

> Nous devons aimer notre famille plus que nous-même, la patrie plus que notre famille, l'humanité plus que notre patrie.
>
> FÉNELON.

La fraternité des peuples. — La tolérance. — Justice internationale. — L'arbitrage substitué à la guerre.

On aura été persuadé, nous l'espérons, par les discours rapportés dans les deux chapitres précédents, que la religion est une force cardinale pour aider à la cohésion de la famille et de la société. Elle est, pour ainsi dire, un ciment qui maintient étroitement liées les pierres de l'édifice social et domestique. Joue-t-elle le même rôle dans l'humanité?

« Non, dira-t-on, car, par cela même que les religions ont eu leur berceau dans une partie du monde, au sein d'une race ou d'une nation particulières, elles ont, au contraire, contribué à l'isoler des autres et à lui inspirer du mépris, parfois même de la haine pour les peuples, étrangers à son dogme ou à ses rites. Voyez l'intransigeance d'Israël vis-à-vis des gentils, la guerre sainte déclarée par l'islam à toutes les nations, qui refusaient de reconnaître Allah pour Dieu et Mahomet comme son prophète. Voyez surtout l'intolérance du catholicisme romain au moyen âge, la croisade des Albigeois et les guerres de religion. »

A cela le prince Volkonsky avait déjà répondu [1], en montrant que la religion vraie est toujours du côté des victimes et que les persécuteurs sont infidèles à l'Évangile même, qu'ils prétendent défendre. Les discours qui suivent achèveront de démontrer que la religion n'est pas moins capable d'inspirer l'amour de l'humanité que celui de la patrie.

I. — JAPON

Ce sont des paroles de paix qui tombent des lèvres du prêtre shintoïste Reuchi Shibata [2]. Comme il croit au Dieu créateur, il admet que la variété des êtres fait partie du plan divin. La diversité des opinions repose, d'après lui, sur un ordre de choses providentiellement établi. D'ailleurs cette variété, en ce qui concerne la religion, est dans la forme plutôt que dans le fond et dépend des conditions particulières de chaque race, conditions physiques aussi bien que morales et politiques.

« Comme il est actuellement impraticable, dit-il, de réunir tous les peuples sous une seule foi, les personnes animées de sentiments religieux devraient au moins réprimer toute idée d'inimitié contre les cultes étrangers. Elles devraient s'efforcer de découvrir le fonds commun de vérité que cachent toutes les formes de la pensée religieuse et unir toutes leurs forces pour chercher l'objet commun de toutes les religions. »

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine des spéculations et des abstractions, par une élévation de tous les esprits purs vers l'Infini, que Reuchi Shibata veut amener l'union entre les hommes, il aspire à un but pratiquement réalisable dans l'ordre politique, la disparition de la guerre.

« Beaucoup de pays, dit-il, sont animés de sentiments d'envie et de haine réciproques et paraissent chercher des

1. Voir chap. III, p. 90.
2. Barrows, I, p. 454.

occasions de faire la guerre sous le plus léger prétexte, sans autre but que d'extorquer aux vaincus des rançons ou de leur arracher des provinces. Ainsi, au mépris des lois divines, ces peuples font souffrir leurs voisins et précipitent une foule d'innocents dans le malheur. Le vœu le plus ardent de mon cœur est que le jour soit proche où toutes les nations de la terre uniront leurs armées de terre et de mer, pour maintenir l'ordre dans le monde, considéré comme une grande cité, et empêcher les différentes nations de se faire des guerres absurdes. » L'auteur rêve le règlement de toutes les contestations entre les peuples par un tribunal suprême, dont l'arbitrage serait sans appel. L'idée n'est certes pas neuve; mais, défendue par un prêtre shintoïste, au nom du Dieu de paix (*the benevolent Deity*), quelques mois seulement avant l'ouverture des hostilités entre la Chine et le Japon, elle prouve que la guerre n'apparaît pas moins comme un crime de lèse-volonté divine aux sectateurs des cultes naturalistes, qu'à ceux des religions spiritualistes.

Écoutons le savant bouddhiste Shakou Soyen [1] :

« Nous n'avons pas été mis au monde pour nous battre les uns contre les autres. Nous avons été créés pour développer en nous la sagesse, pour cultiver nos vertus sous les auspices de la vérité. Et heureusement nous constatons le mouvement qui amènera l'abolition de la guerre et la constitution d'une société amie de la paix. Mais comment se réalisera notre espérance? Simplement par l'efficace de la religion de vérité. La religion de vérité est la source de la bienveillance et de la miséricorde.

« Il ne nous faut faire aucune distinction entre une race et une autre race, entre une civilisation et une autre civilisation, entre une croyance et une autre croyance, entre une foi et une autre foi. Il ne faut pas nous dire les uns aux autres : « Retirez-vous », parce que nous ne sommes pas chrétiens, ou parce que nous appartenons à la race jaune. Tous les êtres de l'univers sont dans le sein de la vérité. Nous sommes tous frères et sœurs, nous sommes les fils

1. Barrows, II, p. 1285.

et les filles de la vérité. Arrivons à une meilleure entente les uns avec les autres. Soyons de vrais fils et filles de la vérité. Que la vérité soit louée! »

II. — CHINE

Le représentant de la Chine, l'honorable Pung-Kwang-Yu, fit à son tour entendre des paroles empreintes d'un esprit de charité et de bienveillance dans l'enceinte du Congrès, bien que ses compatriotes n'aient pas toujours été favorablement accueillis en Amérique.

« Le grand sage de la Chine, a-t-il dit [1], qui est honoré non seulement par les millions d'habitants de notre pays, mais dans le monde entier, croyait que le devoir réside essentiellement dans la réciprocité des services, et je pense que le mot réciprocité prend une nouvelle signification et une nouvelle gloire dans les séances de ce Congrès mémorable. Je suis heureux que le grand empire chinois ait accepté l'invitation de ceux qui ont convoqué cette assemblée.... Les résultats les plus favorables découleront de notre réunion dans un esprit de bienveillance mutuelle. Chacun a, je présume, pu recevoir de son voisin quelque leçon de charité et de bonne volonté et pourra aussi découvrir ce qu'il y a d'excellent dans d'autres religions que la sienne. »

Dans son substantiel mémoire sur la doctrine de Confucius, l'honorable Pung-Kwang-Yu a développé la thèse que l'esprit du confucianisme est essentiellement un esprit de paix. Il en vient à se demander comment le christianisme, représenté par ses missionnaires et leurs néophytes, est peu en faveur en Chine, pour ne pas dire davantage. Tout le mal vient, d'après lui, de ce que les Chinois convertis oublient qu'en passant au christianisme ils n'en restent pas moins sujets chinois. Or, dans mainte occasion, les fêtes locales affectent la forme de processions ou de céré-

1. Barrows, I, p. 88.

monies publiques aux frais desquelles chaque membre du district doit participer. Les chrétiens se dérobent à ces obligations et sont poursuivis comme violateurs de la loi.

« Plus tôt ils renonceront à l'idée qu'en se convertissant, ils ont le droit de demander l'exemption des charges imposées aux autres membres de la société, plus grand sera l'avantage pour eux [1]. Les missionnaires devraient pouvoir trouver quelque solution à ces difficultés. »

« Du reste, continue le même auteur, la propagande religieuse est toujours plus difficile dans un pays à civilisation antique, que dans une race non encore civilisée. Aussi j'adjure les missionnaires, au nom de la paix et au nom de l'humanité, d'étudier d'abord les institutions politiques et les mœurs sociales de l'Empire, et ensuite de faire une enquête sérieuse sur la valeur morale de leurs adeptes. En excommuniant les membres tarés des chrétientés, les missionnaires donneront à leur cause le prestige de la dignité et gagneront la sympathie des gens éclairés et bienveillants. J'espère, conclut l'honorable Pung-Kwang-Yu, que les puissances européennes et américaines attireront l'attention de leurs missionnaires sur la difficulté que j'ai signalée dans l'intérêt de leur œuvre. »

Ce qu'il y a de plus contraire à l'amour de l'humanité, c'est l'amour de Dieu mal compris, c'est cette foi aveugle et orgueilleuse qui engendre le fanatisme et dont les funestes effets se rencontrent dans l'histoire de tous les cultes. Heureusement pour l'honneur de la religion, il n'a pas manqué de vrais croyants, qui ont donné des exemples de tolérance et d'humanité.

III. — INDE MUSULMANE

C'est la leçon qu'il faut tirer de l'allocution de M. Virchand Gandhi, le jaïniste [2]. Après s'être plaint, en termes ne manquant pas d'amertume, de ces missionnaires qui se

1. Barrows, I, p. 438.
2. Barrows, I, p. 145. — Comp. Stuart Mill, *Essay on liberty*.



VIRCHAND GANDHI (Bombay)

rendent dans l'Inde pour faire des « invasions en masse » et en reviennent, après l'évanouissement de leurs rêves, pour passer le reste de leur vie à calomnier le pays qu'ils n'ont pas su conquérir à leur foi, l'orateur raconte un épisode de la vie de l'empereur Akbar, le modèle des princes musulmans de l'Orient :

« Un navire rempli de pèlerins mahométans se rendait à la Mecque. En route, il fut pris par un vaisseau portugais. Parmi les objets constituant le butin, il y avait des exemplaires du Koran. Les Portugais suspendirent ces exemplaires du Koran au cou de chiens, qu'ils promenèrent dans les rues d'Ormuz. Or il arriva que ce même vaisseau portugais fut capturé à son tour par les flottes de l'Empereur, et l'on y trouva quelques exemplaires de la Bible. — Tout le monde connaît l'amour d'Akbar pour sa mère, qui était une zélée musulmane. Elle avait été douloureusement affectée de l'outrage fait au livre sacré des mahométans par les chrétiens et elle aurait voulu qu'Akbar traitât la Bible de la même façon. Mais ce grand homme lui répondit : « Mère, « ces ignorants ne connaissent pas le prix du Koran, et leur « manière de le traiter est le fruit de l'ignorance. Mais moi, « je connais à la fois la gloire du Koran et celle de la Bible « et je ne puis me dégrader en imitant leur manière « d'agir. »

Voilà une parole qui serait digne de figurer à côté des plus beaux discours de Napoléon Ier sur la tolérance.

IV. — JUDAISME

Le judaïsme n'a pas été moins souvent accusé d'intolérance que la religion de Mahomet. Et pourtant, le rabbin Kohler (de New York) n'a pas eu de peine à dégager l'idée de la fraternité humaine, qui est implicitement contenue dans les textes de l'Ancien Testament. Son exposé contient deux parties : 1° la fraternité de l'homme; 2° la paternité de Dieu, base de la fraternité humaine [1]. L'auteur a montré

1. Barrows. I, p. 366-373.

d'abord la lenteur avec laquelle s'est formée l'idée de l'unité humaine, c'est-à-dire l'idée que tous les hommes sont, au point de vue moral, membres d'une même famille.

En Chaldée on trouve la distinction entre les descendants de Cham et ceux d'Adam, ceux-ci destinés à régner, ceux-là à servir. La différence des races n'est pas moins nettement marquée en Grèce, où ni Platon ni Aristote ne considèrent l'étranger comme l'égal du Grec, mais le traitent en esclave. Cette distinction se révèle, même par des faits du domaine de la philologie. C'est ainsi que chez les Éthiopiens (de la race de Sem) il n'y a pas d'autre nom pour désigner l'homme que *Scheba* ou *Sabéen*. Sans doute parce que la race blanche des conquérants, sortie du pays de *Scheba*, refusa aux peuplades noires qu'elle trouva en entrant en Éthiopie, le nom même d'hommes, pour ne rien dire des droits et des privilèges de l'humanité.

Ici l'auteur nous montre les rapports naissant entre les peuples, par l'échange réciproque des richesses minérales ou des produits du sol. Ces modestes échanges de Saba sont le prélude de ces fêtes internationales dont Chicago a donné l'exemple au monde.

« Il est insensé de la part du théologien, dit-il, de méconnaître l'influence du commerce à la fois sur le développement de la civilisation et sur la religion. La religion est, au début, toujours exclusive et isolante. Le commerce unit les hommes et élargit la notion d'humanité. Il a eu une part, tout aussi grande que la religion, dans l'institution de notre système social sur une large base, et dans l'établissement de l'unité de la race humaine.

Parlant des Hébreux, M. Kohler nous les représente en Palestine presque exclusivement absorbés par la préoccupation de subvenir aux nécessités de la vie matérielle, pour « étendre leurs desseins ou leurs intérêts au delà de leur propre territoire.

« Aussi Moïse, tout en proclamant les lois de la justice et de la vérité d'après lesquelles l'humanité devait être régénérée, s'abstint-il de leur parler en termes explicites du grand principe de l'unité et de la fraternité humaine. Il leur

recommanda d'aimer tous ceux de leur race comme des frères. Il ne leur dit point : *Aimez tous les hommes de la terre comme des frères*, par la raison qu'il ne pouvait être question de fraternité universelle, aussi longtemps que les intérêts à la fois matériels et religieux étaient sans cesse en lutte entre eux et que la vérité et la justice exigeaient l'état de guerre et le recours à la force. Le monothéisme fut d'abord plus que toute autre religion un principe d'isolement. Ce fut aux époques de prospérité et de paix, seulement après que les Juifs furent entrés en relation avec le grand peuple commerçant des Phéniciens, que l'idée des hommes s'élargit, en même temps que leur connaissance du globe allait grandissant. Ce fut alors qu'ils virent, pour la première fois, dans les habitants des zones torrides et glaciales, dans les tribus aux cheveux noirs, et dans les peuplades aux cheveux blonds, dans les races caucasiennes et africaines, des descendants d'ancêtres communs, des rejetons de la même souche, des enfants d'Adam. Aux grandes foires de Babylone et de Tyr où les marchands des diverses régions et des îles éloignées se rendaient avec leurs richesses matérielles dans un but intéressé, un destin invisible, la main puissante de la Providence réunissait les fils qui devaient unir ensemble les membres de la race humaine et en former une trame unique. Dans une de ces heures solennelles de l'histoire, quelques-uns des prophètes sublimes d'Israël saisirent au passage le souffle divin et proclamèrent ce message d'une portée éternelle : « Toutes les nations de la terre enverront leurs trésors d'or et d'aromates, tous les produits dus au talent et à la sagesse de l'homme, sur des chevaux, des chameaux, des chars, des navires, vers la cité de Jérusalem ; non dans un but d'échange ou de gain, mais en signe d'hommage rendu au Saint d'Israël dont le nom sera le symbole et la bannière de la grande fraternité humaine. » Telle est l'idée qui anime la seconde partie du prophète Ésaïe [1]. Plus de trafic sordide à la manière des Cananéens, mais la vérité et la science, libres offrandes

1. Comp. Ésaïe, LVI, 6-8, et LX, 4-9.

présentées sur les saintes collines de Jérusalem. Telle fut la vision de Zacharie qui lui fut suggérée par le spectacle des foires tenues dans la sainte cité[1]. C'était l'idée d'une grande trêve de Dieu au milieu de l'hostilité permanente des peuples, que concevaient les prophètes et qu'ils prévoyaient, lorsqu'ils annonçaient l'avènement du règne messianique, où *les épées seront transformées en socs de charrues et où la guerre ne sera plus.* »

Nous avons offert au lecteur un éloquent passage de ce discours plein de souffle. Son interprétation large des Écritures, son appréciation toute moderne du rôle du commerce dans la diffusion de la vérité et le développement des peuples, l'importance du trafic devenu une œuvre providentielle aboutissant au même but que la religion, la fraternité humaine, forment un ensemble de qualités de nature à séduire tous ceux qui suivent avec intérêt l'évolution des idées religieuses. Nous dirons avec M. Kohler pour terminer :

« Maint passage de la Bible sur Dieu et l'homme, si on le détache du contexte, a un caractère exclusif et national qui trahit une grande étroitesse de vues ; mais la Bible, prise et lue dans son ensemble, commence et finit par l'homme. Est-ce que les prophètes ne pleurent pas? ne prient-ils pas, n'espèrent-ils pas pour les gentils, aussi bien que pour Israël? Est-ce que les psaumes ne donnent pas une voix aux aspirations et aux élans de l'âme humaine? Qu'est-ce que Job, si ce n'est le type qui, au milieu de ses souffrances et de ses luttes, affirme son individualité? »

Le tableau des espérances messianiques contient tant de traits et de détails se rapportant à un avenir de paix et de fraternité, qu'ils se présentent pour ainsi dire d'eux-mêmes à tout lecteur familier avec les textes sacrés. Le rabbin Pereira Mendez[2] ramène la prédication des prophètes, sur ce point, à trois conceptions idéales, dont les nations modernes en sont encore à souhaiter la réalisation :

1. Voir Movers, *Die Phœnizier*, II, p. 3 et 145. — Zacharie, XIV, 16 et suiv.
2. Barrows, I, p. 528-529.

1° La paix universelle ou le règlement des questions litigieuses entre nations par l'arbitrage. L'époque où Michée et Ésaïe annoncèrent cet idéal de paix universelle était un siècle de guerre et de despotisme. Il se peut qu'ils aient été regardés comme des fous. Or tous les hommes dignes du nom d'homme, tous les hommes de bien aspirent après cet idéal et prient pour sa réalisation.

2° La fraternité universelle. Si Israël est le premier-né de Dieu et si par conséquent les autres peuples sont ses enfants, la parole de Malachie : *N'avons-nous pas tous un seul père?* ne nous surprend pas. Cet idéal est actuellement à l'ordre du jour. Catholiques, protestants, juifs, tous les hommes le reconnaissent par leurs vœux et leurs prières.

3° Le bonheur universel. Voilà la plus grande de ces conceptions, car l'idéal du bonheur universel implique à la fois la paix et la fraternité. Il convient d'ajouter à cela la paix avec Dieu, car sans cela le bonheur est impossible. De cette source jaillit l'idéal brillant, exprimé en ces termes : *Tous connaîtront le Seigneur, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. La terre sera pleine de la connaissance du Seigneur, comme les flots recouvrent le fond des mers. — Toutes les nations viendront et s'inclineront devant Dieu et honoreront son nom* [1].

Mais il ne suffit pas d'indiquer le but à atteindre, il faut s'engager résolument dans la voie qui y conduit, luttant à chaque instant contre des obstacles sans cesse renaissants; car, s'il est vrai que la volonté de Dieu s'accomplit toujours, elle ne s'accomplit qu'avec le concours et la collaboration active de l'homme, *Deus trahit hominem, sed trahit volentem.*

Quels sont ces obstacles qui surgissent entre nous et la réalisation de cet idéal de la fraternité humaine? Il ne faut pas chercher bien loin pour les trouver. Ils sont en nous, ils sont, pour ainsi dire, une partie de nous-mêmes. Ce sont nos préjugés (« nos idoles », comme dirait Bacon), nos passions, notre intolérance, héritage que nous tenons de notre naissance et surtout d'une éducation fausse. Telle est la thèse qu'a

1. Ésaïe, XI, 9-10; LXVI, 10. — Jérémie, XXXI, 34.

développée le prince Volkonsky dans un discours humoristique [1].

Sans nier la part de vérité contenue dans ce procès fait à la direction donnée à l'éducation des enfants et dans les sentiments de généreuse condescendance envers les humbles de la terre, exprimés par l'auteur, nous ne croyons pas qu'il ait établi la fraternité sur une base suffisamment solide. La bonté, la commisération, la pitié, tout l'ensemble des sentiments dont Dickens s'est fait l'interprète dans ses romans — on sait avec quelle éloquence! — établissent entre les hommes un lien assez faible. La solidarité, la fraternité vraies ne peuvent être fondées que sur un terrain plus ferme, sur l'accomplissement du devoir et le respect de la dignité morale et des convictions des plus humbles de nos semblables. Ces idées ont été exprimées en vers immortels par le poète anglais Gray, dans son *Élégie du cimetière de village* [2].

M. Minaz Tcheraz [3] les a reprises et a prononcé, le treizième jour du Congrès, un éloquent plaidoyer pour la tolérance :

« Pour moi, a-t-il dit, cette auguste assemblée, la plus haute école de théologie après celle de la nature, aura un résultat qui suffira à immortaliser John Barrows et ses collaborateurs. Elle aura posé les fondements d'une tolérance universelle. Il y a quinze ans, j'assistais dans une église arménienne de Manchester (Angleterre) à une conférence entre l'archimandrite grec et le patriarche de l'Église arménienne. Voici la réponse du moine aux paroles prononcées par le brillant Arménien : « Si l'harmonie n'existe pas entre nos « deux Églises, la faute n'en est pas à nos peuples. Ils sont « comme des troupeaux de moutons, qui n'ont pas de plus « ardent désir que de paître côte à côte. C'est sur nous ber-

1. Barrows, I, p. 1135.
2. Voir l'excellente traduction annotée de M. G. de la Quesnerie, Paris, 1889, chez Quantin.
3. Né en 1852; délégué des Arméniens au Congrès de Berlin; professeur d'arménien à l'École des langues orientales modernes à Londres; rédacteur en chef du journal anglo-français *l'Arménie* qui paraît à Londres. Voir Barrows, II, p. 1145-1146.

« gers, qui les séparons, que retombe la responsabilité de « la situation actuelle. » Depuis l'ouverture de ce Congrès, nous voyons sur la même plateforme les pasteurs de tous peuples, les représentants des cultes les plus divers se donnant des témoignages mutuels de respect et, ce qui vaut encore mieux, de sympathie et d'affection. »

« Cette scène de réconciliation, qui se déroule devant les yeux d'une grande assemblée internationale réunie à Chicago à l'occasion de la *Foire universelle* — cette scène, dis-je, — transmise par le télégraphe et la presse et présentée aux regards de l'humanité dans son ensemble, constitue sans aucun doute un merveilleux progrès. Que peut-il résulter de ce grand Congrès si ce n'est la conviction générale que les religions ne sont pas des cloisons de fer destinées à séparer pour toujours les membres des diverses familles humaines, mais des cloisons de glace qui se fondent aux premiers rayons du soleil de l'amour? Voici par quelles paroles le patriarche arménien de Constantinople a répondu aux paroles d'union prononcées par le patriarche des Arméniens catholiques romains : « L'union doit s'établir sur des « actes et non des paroles. Envoyez vos prédicateurs dans mes « églises et j'enverrai mes prédicateurs dans les vôtres. — « Qu'ils y aient pleine liberté de parole quoique vous ne par- « tagiez pas leurs doctrines et que le peuple soit libre de « suivre les enseignements qu'ils préféreront. » Le patriarche catholique trouva cette proposition trop libérale pour pouvoir l'accepter, mais le prélat de la vieille Église arménienne a donné un exemple de tolérance qui méritait d'être médité. »

M. Minaz Tcheraz continua par quelques réflexions sur les bienfaits de la paix religieuse : « A l'Orient, aussi bien qu'à l'Occident, de la terre monte vers le ciel une prière d'amour. L'homme ne conçoit plus un Dieu préférant un hommage contraint et forcé à l'adoration qui s'élève spontanément des profondeurs de l'âme humaine. » Il y a dans ces paroles une émotion sincère, que l'on partage avec d'autant plus de joie qu'elles répondent davantage aux aspirations pacifiques des peuples et des individus. De la conception plus ou moins étroite et nationale de la divinité, naissent des antipathies

entre les races, souvent même entre les enfants de la même patrie. Il y a là sans doute un héritage du passé, auquel les individus restent aveuglément attachés sans considérer que, si la religion est éternelle parce qu'elle répond aux aspirations de notre nature, ses formules sont variables et périssables. En attendant que les théologiens soient tombés d'accord, les fidèles des diverses confessions se doivent mutuellement le respect et la tolérance.

Pour que la voix d'aucune religion ne manque à ce concert de tolérance, rappelons ici la belle déclaration de l'archevêque catholique de la Nouvelle-Zélande, Mgr Redwood, que *nul ne doit être opprimé pour cause de religion, mais que c'est la charité seule qui doit amener les âmes à la vérité*[1], et la généreuse protestation de l'archevêque grec orthodoxe de Zante contre la persécution des juifs par certains peuples chrétiens. La tolérance, non pas cette indifférence dédaigneuse des sceptiques, mais le respect des croyances différentes des nôtres, est donc la première condition à réaliser pour faire régner la fraternité entre les hommes. Mais ce ne sont pas seulement les dissidences religieuses, ce sont aujourd'hui surtout les conflits d'intérêt économique ou politique qui menacent la paix et l'amitié entre les nations. C'est à trouver un moyen de les résoudre qu'ont tendu les discours de MM. Baldwin, Semmes et Hales.

Le Rév. S. L. Baldwin[2] (de New York) réclame l'application des principes de l'Évangile au règlement des questions internationales.

« Ce n'est que par la justice, dit-il, que la vraie amitié entre les nations peut être assurée. Pour les peuples comme pour les individus, il n'y a qu'une seule règle de conduite vraie : *Tout ce que vous voudriez que les hommes vous fassent, faites-leur de même*. L'auteur, sans s'arrêter à discuter la vieille maxime que « le droit dérive de la force », en vient à l'examen de la valeur des traités internationaux dont il recommande la stricte observation par les parties contractantes, au nom des

1. Voir Introduction. p. 24.
2. Barrows, II, p. 1130-1132.

principes du christianisme. L'arbitrage doit régler les différends qui peuvent surgir dans le domaine politique. Envers les peuples faibles, les obligations reposant sur la justice sont les mêmes qu'envers les grandes puissances. »

Mais entre pays il n'y a pas seulement des conflits qui naissent d'ambitions rivales : un pays, en temps de paix, peut croire de son intérêt de fermer ses ports et d'opposer des barrières à l'immigration. En a-t-il le droit?

Voici la réponse de M. Baldwin :

« Un des points les plus importants à considérer à notre époque, c'est l'application des principes de justice à la question de l'immigration. On ne peut faire aucune objection légitime aux lois qui ont pour but d'assurer le bien-être d'un pays, en le protégeant contre les anarchistes, les violateurs du droit et les immigrants dangereux de toute catégorie. Mais toute mesure prise contre une race ou un peuple, comme tels, est essentiellement injuste et ne peut être défendue en invoquant aucun principe de la loi divine ou humaine. »

Peut-être l'auteur aurait-il pu discuter la valeur des traités, tels qu'ils existent dans l'état de choses actuel, où les nations ont l'habitude, d'après les droits de la guerre, d'imposer aux vaincus des obligations extorquées par la force. Contre l'abus de la violence n'y a-t-il pas de recours?

La réponse à cette question se trouve, d'après M. Thomas J. Semmes [1], dans l'arbitrage international. Après avoir rappelé en quelques mots le rôle de la papauté en tant que puissance morale et pacificatrice entre les différents États, depuis le Xe jusqu'au XVIe siècle, le siècle de la réformation et du protestantisme, l'auteur se demande si la constitution d'un tribunal international est encore possible.

« La société moderne, dit-il, exige des États qu'ils obéissent à la loi à laquelle ils soumettent, chacun en particulier, leurs propres citoyens, à savoir que *personne ne doit être juge dans sa propre cause*. Dans notre société, il ne manque

1. Né en 1824; procureur de district en Louisiane, depuis membre du Sénat des Confédérés du Sud (1861-65); aujourd'hui professeur de droit constitutionnel à l'université de la Louisiane. Barrows, II, p. 1116-1118.

pas de fanatiques de l'humanité, qui pensent que l'amour de la patrie est parfaitement conciliable avec l'amour de l'humanité et que le jour n'est pas loin où, pour le bonheur des peuples et la sécurité des États, la *politique de la vie* prendra une mesure définitive pour la suppression de la *politique de la mort*. Cette opinion s'appuie sur l'autorité de penseurs et d'hommes d'État éminents, comme Henri IV et Fénelon, et plusieurs présidents des États-Unis, Grant et Garfield entre autres.

« Les États-Unis ont ajouté l'exemple au précepte. Depuis 1818 ils ont réglé par l'arbitrage toutes leurs contestations avec les peuples étrangers. Les divergences avec l'Angleterre sur l'interprétation du traité de Gand furent soumises à un arbitrage en 1818, en 1822 et, une troisième fois, en 1827. L'arbitrage régla les contestations avec le Portugal en 1851, avec la Grande-Bretagne au sujet du navire le *Créole* qui avait débarqué des esclaves à Napan en 1853, avec le Chili en 1858, avec le Paraguay en 1859, avec le Pérou en 1863 et 1868, avec la Grande-Bretagne au sujet de la mer de Puget (1863), avec le Mexique en 1868, avec la Grande-Bretagne au sujet des pertes causées au commerce américain du Nord par les croiseurs confédérés, entre autres par l'*Alabama*, pendant la guerre de Sécession en 1861, avec la Colombie en 1874, avec la France en 1880, avec le Danemark en 1888, avec le Venezuela en 1890, etc. Il y a quelques semaines seulement, on vient de régler avec l'Angleterre la question des pêcheries de la mer de Bering par un tribunal d'arbitrage siégeant à Paris.

« Poursuivant cette statistique, l'auteur nous montre la progression du nombre des cas où l'on a eu recours à l'arbitrage depuis un siècle. De 1793 à 1848, pendant cinquante-cinq ans, il y a eu neuf arbitrages. De 1848 à 1870, période de vingt-deux ans, il y en a eu quinze. Il y en a eu quatorze dans la décade de 1870 à 1880, et vingt depuis cette dernière date jusqu'en 1893. »

Faut-il rappeler ici la pénétration inévitable des peuples les uns par les autres, la solidarité de leurs intérêts, leurs grandes entreprises faites à frais communs, le percement

du Mont-Cenis par l'Italie et la France, le percement du Saint-Gothard par l'Allemagne, la Suisse et l'Italie ; l'établissement des câbles transatlantiques par la Grande-Bretagne et l'Amérique — et, finalement, une œuvre essentiellement française, dont tous les peuples profitent, l'ouverture du canal de Suez. »

M. Semmes voit dans l'organisation des corporations ouvrières (les *trades-unions*, en Angleterre, les syndicats ouvriers dans d'autres pays) un gage de succès pour l'établissement d'une juridiction permanente entre les peuples ; l'idée d'humanité prend de plus en plus d'extension.

« Non pas, dit-il, que l'on veuille confondre toutes les nations en une seule, former un vaste empire universel, État idéal des rêveurs humanitaires ; car les nations sont des personnes morales et, comme telles, font partie de l'humanité. Elles assurent des obligations réciproques qui constituent le droit international : une nation est un organisme créé par la langue, la tradition, l'histoire et la volonté de ceux qui la composent. Par conséquent tous les pays sont égaux et ont un égal droit à l'inviolabilité. Il peut y avoir des pays à grand territoire — et d'autres à petit territoire — mais cela ne fait ni de grandes nations ni de petites nations, parce qu'en tant que nations elles sont égales, et chacune, prise à part, est l'œuvre de l'homme, et les hommes doivent la respecter. »

L'auteur propose donc de régler les questions litigieuses entre les peuples par l'arbitrage, et il a une solution toute prête pour la difficulté qui naît du choix d'un arbitre.

« Pourquoi, dit-il, la position exceptionnelle du Pape ne serait-elle pas mise à profit par les gouvernements ? Le Pape est le plus haut représentant de la puissance morale sur le globe ; plus de deux cents millions de chrétiens, répandus chez tous les peuples, lui prêtent un appui moral dont aucun autre être humain ne dispose. Comme il n'est plus souverain temporel, l'ambition de l'hégémonie ne saurait peser sur ses décisions. La religion et l'État forment, de fait, deux domaines distincts dans toute la chrétienté, de sorte qu'en matière religieuse, tous les citoyens sont libres de

suivre les préceptes de leur conscience sans redouter le pouvoir civil, par conséquent les motifs politiques ne peuvent affecter son impartialité. Toutefois on pourrait faire des réserves pour les différends dans lesquels son propre pays serait engagé. »

Ce discours, si bien documenté, du professeur de l'université de la Louisiane trouvera certes un écho en France, où les conférences d'un savant économiste, M. Frédéric Passy, sur l'arbitrage [1], ont soulevé des applaudissements mérités. Il est vrai, l'état de paix armée de l'Europe n'est pas encourageant; mais ces coûteux armements de millions d'hommes, qui écrasent le budget des puissances européennes et donnent beau jeu à l'industrie américaine dans la concurrence industrielle, finiront bien par forcer les parlements à un désarmement graduel. L'équilibre des budgets amènera l'arbitrage entre les nations.

Quoi qu'il en soit, c'est par le culte de l'idéal que les peuples vivent et se développent. Même dans le pays qui passe pour ne rien connaître en fait d'idéal, le penseur le plus lu n'est-il pas un idéaliste? Le philosophe Ralph Waldo Emerson, l'Américain par excellence, qui n'a rien emprunté aux systèmes de l'Allemagne, qui n'a pas étudié les maîtres du style classique ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni même dans les auteurs anglais, n'est-il pas le plus pur représentant de l'idéalisme?

« Oui, s'écrie le Rév. Edward Everett Hale [2], nous avons édifié toute notre puissance, tous nos succès sur le triomphe des idées — et ces idées pour le xxe siècle sont très simples. Dieu est plus près de l'homme qu'il ne le fut jamais auparavant, et l'homme le sait; il sait que, parce que les hommes sont les enfants de Dieu, ils sont plus près les uns des autres qu'ils ne le furent jamais. La vie est sur un plan plus élevé qu'elle ne l'a jamais été. Les hommes vivent dans des sphères plus hautes, parce qu'ils sont enfants de Dieu,

1. Voir les publications de la *Société française pour l'arbitrage entre nations*, Paris, 29, rue de Condé.

2. Barrows, I, p. 524. M. Hale est pasteur de la 1re Église unitaire de Boston et un conférencier très goûté aux États-Unis.

vivant, pour leurs frères et leurs sœurs dans le monde, *une vie avec Dieu, pour l'homme, en vue du ciel.*

« C'est dans cette formule qu'à la fin du XIXe siècle nous pouvons résumer tous nos *credo*; c'est le thème que développent les nobles encycliques du pape Léon XIII; ce sera la devise de la religion au XXe siècle. Le XXe siècle, en effet, établira la paix entre toutes les nations de la terre. Au lieu des commissions d'arbitrage temporaires, telles que nous en avons de temps en temps, on aura un tribunal permanent, siégeant sans désemparer pour discuter et régler les controverses entre nations du monde entier. L'établissement de ce tribunal permanent sera l'un des exemples qui illustreront la « vie avec Dieu pour l'homme, en vue d'un ciel actuel et présent ».

« L'éducation doit être universelle; cela ne veut pas dire qu'aux États-Unis tout enfant, garçon ou fille, va apprendre à lire et à écrire fort mal. Nous ne serions pas satisfaits de ces résultats. Cela veut dire qu'aux États-Unis, tout le monde, hommes ou femmes, sera mis à même d'étudier, sagement et bien, toutes les œuvres de Dieu et travailleront à côté de ceux qui s'avancent le plus loin et font les études les plus approfondies. L'éducation pour tous sera ce qu'il y a de mieux pour tous, je veux dire l'éducation de l'avenir. Voilà ce qu'est la vie avec Dieu pour l'homme dans le ciel.

« Et le XXe siècle se préoccupera de la santé de tous. Les conditions sanitaires seront telles, que l'enfant, né au milieu des parties les plus habitées des villes les plus peuplées, sera entouré d'autant de soins délicats que l'enfant du président des États-Unis, qui vient au monde à la Maison Blanche. Nous aurons soin de la santé de chacun de nos semblables dans la mesure où notre religion est fondée « sur la vie avec Dieu pour l'homme dans le ciel ».

« Quant aux droits sociaux, le fait est tout simple : la situation a été déjà exposée. Le XXe siècle donnera à chacun selon ses besoins et il recevra de chacun suivant les ressources dont il dispose. Et tout cela procédera de la vie religieuse de ce siècle — une vie avec Dieu pour l'homme dans le ciel. Quant à la pureté, le XXe siècle maintiendra le corps pur —

les hommes seront aussi chastes que les femmes ; on ne verra personne s'empoisonnant avec un poison d'une espèce ou d'une autre, pris sous tel et tel prétexte. En un mot, tout le monde sera libre d'être l'agent de son âme immortelle. En d'autres termes, le XXe siècle édifiera son œuvre civilisatrice sur des idées immortelles et non sur des choses périssables, sur des vérités spirituelles qui durent et sont les mêmes éternellement : sur la foi, l'espérance, l'amour, qui sont les seuls éléments de la vie éternelle. Le XXe siècle édifiera une civilisation qui durera éternellement, parce qu'elle sera fondée sur une idée. »

CHAPITRE X

SITUATION GÉNÉRALE DU CHRISTIANISME

> Tout royaume divisé contre lui-même tombera en ruines; nulle ville ou maison divisée ne peut subsister.
>
> JÉSUS-CHRIST.

Condition de la religion aux États-Unis. — Rapports des missionnaires avec le monde païen. — Relations des confessions chrétiennes entre elles et moyens de réunion proposés.

La question de la paix internationale touche à celle de la réunion des Églises et du progrès de l'Évangile dans le monde. En effet, le pur christianisme n'est pas seulement un principe de régénération individuelle, mais un puissant moyen de pacification. Le Congrès dans ses dixième, quatorzième et quinzième journées, a entendu plusieurs rapports sur la condition du christianisme dans divers pays, dont nous signalerons les plus intéressants. Nous raconterons ensuite les critiques que les orateurs païens ont adressées aux missionnaires, et la réponse de ces derniers; enfin, nous exposerons les relations qui existent entre les grandes confessions chrétiennes et les moyens de réunion qui ont été proposés.

I. — SITUATION DU CHRISTIANISME

Mais il faut, avant tout, jeter un coup d'œil d'ensemble sur la situation du christianisme dans le monde. A cette fin,

nous n'avons qu'à suivre le Rév. F. E. Clark [1], dans le récit qu'il nous a fait de son tour du monde sous ce titre : *La chrétienté, telle qu'on l'a vue dans un voyage autour du monde.* Parti, en août 1892, de San Francisco (Californie), M. Clark a parcouru l'Australie, le Japon, la Chine, l'Inde, la Syrie et la Turquie et, traversant l'Europe rapidement, il est revenu à New York, en juin 1893. L'objet de son voyage était essentiellement religieux ; il se proposait de visiter et d'inspecter les Unions chrétiennes ou Sociétés d'action chrétienne de jeunes gens, qui existent dans les principales villes des cinq parties du monde, et il y a réussi. L'impression très nette qu'il en a rapportée, c'est que le christianisme est chose bien vivante et agissante et qu'il est de beaucoup supérieur à tous les autres cultes au point de vue de la morale et de la solidarité humaine.

« Dans toutes les grandes villes d'Australie, a dit le Rév. Clark, ce continent, qui a subi le dernier le contact de la civilisation et de l'Évangile, j'ai rencontré des sociétés nombreuses de jeunes gens, dont l'unique dessein est de marcher sur les traces de Jésus-Christ, leur maître. Chez toutes se manifestait un enthousiasme débordant pour l'avancement du royaume de Dieu et se faisaient des efforts irrésistibles pour gagner l'Australie à la foi chrétienne. La vigueur et la puissance d'expansion de ce christianisme m'ont fait une impression profonde, et je crois que la nation qui a produit un missionnaire tel que John Paton [2], est appelée à jouer un très grand rôle dans l'évangélisation du monde.

« En quatre semaines nous fîmes la traversée d'un des ports principaux d'Australie à cette île merveilleuse du Japon. L'un des premiers édifices qu'on aperçoit en abordant à Yokohama ou à Kobe, est une belle église chrétienne et il y a chance pour que le premier Japonais qu'on

1. M. F. E. Clark, docteur en théologie, est président de la « Société générale d'action chrétienne » (*Christian Endeavor*). Cette société a pour objet de grouper tous les hommes, sans distinction de *credo*, dans une action morale et philanthropique commune. Barrows, II, p. 1237-1242.

2. John Paton, Écossais, missionnaire protestant, a évangélisé depuis une quarantaine d'années les païens des îles de l'océan Pacifique et mérité le titre d' « apôtre des Nouvelles-Hébrides ». Il est aujourd'hui âgé de soixante-dix ans.

rencontre dans les rues, soit un zélé chrétien. Si l'on se rend à la cité impériale de Tokyo, on y trouve une magnifique université, fondée et entretenue aux frais de l'État. Eh bien, c'est un missionnaire chrétien qui l'a conçue et organisée. — Il y en a une autre, à peine inférieure à la précédente, à Kyoto, la ville sainte qui fut pendant mille années la résidence du Mikado; cette école *Doshisha*, fondée par le regretté Neesima, a pour recteur actuel M. Kozaki, qui est une preuve vivante de la puissance éducatrice du christianisme dans cet empire. On peut dire, sans exagération, que toutes les écoles d'enseignement supérieur, entretenues par les missionnaires sous le contrôle de l'État, sont dues à l'introduction du christianisme au Japon. Il ne serait pas équitable de mesurer l'influence d'une croyance par le nombre de ses adhérents. Nous ne pouvons estimer l'influence du christianisme dans ce pays par le nombre des prosélytes protestants, bien qu'ils se comptent déjà par dizaines de mille. Comme jadis en Palestine et en Amérique, le christianisme ressemble à un peu de levain mêlé à trois mesures de farine. Un de ces jours, le levain fera lever toute la pâte.

« La grande nation chinoise, à la fois si semblable et si différente quand on la compare à sa cousine japonaise, n'est qu'à trois ou quatre jours de traversée en bateau à vapeur, de l'autre côté de la mer Jaune. On trouve à Chang-Haï presque une centaine de missionnaires de différentes sociétés, vivant côte à côte en paix et s'efforçant de gagner au Christ une portion de ce vaste empire. Ici est la Mission intérieure de Chine, qui occupe la plus belle maison de missions que j'aie vue. Là, l'œuvre des presbytériens d'Amérique et celle des méthodistes du Sud, celles des baptistes et des wesleyens. Un peu plus loin, on rencontre, dans les rues, des Saxons aux cheveux blonds, en robe et toque chinoises, la tête rasée et avec la longue queue tombant sur le dos. Tant il est vrai que ces missionnaires de la croix savent « se faire tout à tous pour en gagner quelques-uns ». C'est un phénomène qu'on peut voir aussi à Canton et à Péking, à Fou-Tcheou, à Nanking et dans cent autres localités de la Chine.

« En passant dans l'Inde, j'ai constaté que là aussi, depuis

la pointe Tuttikorin, au sud de la grande péninsule triangulaire, jusqu'à la cime neigeuse du mont Everest au nord, qui s'élève bien au-dessus des plus hautes montagnes du globe, notre foi est connue, aimée, respectée, non pas certes de tous, mais par les âmes élues et pieuses. Le gouvernement britannique double les ressources dont dispose tout établissement missionnaire qui ouvre des écoles, dont les élèves passent avec succès certains examens d'État. Au Telougou, par exemple, les baptistes ont obtenu des résultats prodigieux. Il en est de même des méthodistes dans leurs missions du Nord, de sorte qu'une marée montante d'influence chrétienne passe sur tout le pays. La brèche que, depuis tant d'années, on voudrait faire dans les préjugés de caste et l'animosité de race, semble s'élargir. Les flots bienfaisants, s'ils ne les ont pas encore balayés, ont déjà fait des trouées dans les masses d'ignorance et de préjugés, qui s'opposent comme une digue au progrès.

« Il n'y a qu'une seule nation au monde chez laquelle les perspectives d'avenir pour le christianisme sont, aujourd'hui, plus désespérantes qu'il y a un siècle; c'est la nation turque. Depuis le déclin graduel de l'influence britannique à Constantinople, les *raïas* sont sans protection; les progrès du christianisme sont enrayés par les agents du sultan, qui font obstacle à l'éducation par les missionnaires, provoquent la populace à brûler les maisons d'école et les églises et cherchent par tous les moyens à changer les pays qui furent jadis le berceau du christianisme, en un désert de bigoterie et de fanastime musulmans.

« Les progrès du christianisme dans l'univers sont donc sensibles; mais ce qui m'a frappé, c'est le manque d'unité et d'entente pour l'action. C'est un spectacle lamentable de voir des églises, recrutées au moyen de prosélytes païens ou musulmans, déchirées par des jalousies sectaires; ou bien de voir un missionnaire, au lieu de bâtir une église sur les ruines du paganisme, édifier son œuvre sur les fondations posées par un autre, pour la plus grande gloire d'une secte en *-isme* quelconque. »

Voici en résumé, d'après le Rév. Clark, la situation du

christianisme dans le monde : il est en progrès en Asie, en Australie, quand il se trouve en présence des vieux cultes de l'Inde et de la Chine; mais il est tenu en échec dans tous les pays musulmans.

De l'examen de la situation générale, passant aux conditions du christianisme dans les divers pays, le Congrès a entendu des rapports sur la situation : en Allemagne, par le comte Bernstorff[1]; en France, par M. Bonet-Maury[2]; l'Inde anglaise, par le Rév. Slater[3]; le Japon, par M. Kozaki[4]; et enfin les États-Unis, par MM. Brand et Carroll. L'état religieux des deux premiers pays est suffisamment connu de nos lecteurs; quant à l'Inde et au Japon, il en a déjà été question à propos des discours de MM. Mozoumdar et Kishimoto. Reste à tirer quelques détails intéressants sur les États-Unis des deux derniers travaux mentionnés.

Le Rév. James Brand a exposé le rôle considérable de ce qu'il a appelé l'*Évangélisme chrétien*[5], dans le développement du christianisme en Amérique; ce rôle s'est exercé au moyen de « réveils généraux » ou recrudescences du zèle religieux, qu'il compare à des saisons de Pentecôte. L'orateur en compte cinq :

I. Le réveil de 1740-60, qui a eu pour promoteur Jonathan Edwards, Wesley, Whitefield et les Tennants de New Jersey. Sur deux millions d'âmes que comptaient alors les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, il estime que plus de 50 000 durent leur conversion à ce réveil. Il donna aussi une vive impulsion aux missions chez les païens d'Amérique ou Indiens et à l'instruction publique; les collèges Princeton et Dartmouth datent de ce mouvement.

II. Le deuxième fut le réveil de 1787-1810, qui succéda à une époque de formalisme et de stérilité religieuse et donna naissance à la plupart des grandes institutions d'aujourd'hui.

III. Le troisième eut lieu de 1830 à 1840, et, par réaction contre les deux précédents qui avaient mis en relief l'idée

1. Barrows, II, 986-989. — 2. Barrows, II, 1261-1265. — 3. Barrows, II, 1172-1178. — 4. Barrows, II, 1012-1014. — 5. Barrows, II, p. 984-986.

de la souveraineté de Dieu, il releva des vérités trop méconnues, le libre arbitre, la loi naturelle, la loi morale, la capacité et par suite l'obligation pour l'homme d'obéir à Dieu.

IV. Le quatrième fut celui de 1887-89 qui protesta contre la mondanité, la passion du lucre et du luxe.

V. Enfin, le cinquième réveil a commencé il y a peu d'années et dure encore, sous la direction de MM. Moody, Mills et leurs collègues. M. Brand ne pense pas que ces mouvements soient sans inconvénients; mais, en somme, ils ont empêché la nation américaine de s'endormir dans les jouissances matérielles ou les pratiques d'une piété machinale et formaliste.

M. H. K. Carroll nous a apporté un tableau statistique des cultes aux États-Unis [1], fort intéressant. Il établit trois grandes divisions : I, chrétiens; II, juifs; III, cultes divers.

Les premiers, de beaucoup les plus nombreux, se divisent en deux catégories : catholiques et protestants :

Catholiques : 6 258 000 communiants.	Catholiques romains....	6 258 000	communiants
	Grecs unis............	Ensemble 27 000 communiants.	
	Grecs orthodoxes.......		
	Russes orthodoxes......		
	Arméniens.............		
	Vieux catholiques.......		
	Catholiques réformés....		
Protestants : 14 037 506 communiants.	Méthodistes............	4 589 284	communiants
	Baptistes...............	3 743 000	—
	Presbytériens (réformés).	1 278 332	—
	Luthériens	1 231 072	—
	Disciples du Christ......	641 051	—
	Épiscopaux protestants..	540 509	—
	Congrégationalistes	512 771	—
	Unitaires, etc...........	67 749	—
	Universalistes, Quakers, etc..................	1 221 571	—
Israélites.................................		130 496	—
Indiens païens, Chinois bouddhistes, théosophes, Sociétés de culture morale..........		330 000	—

M. Carroll a dressé un deuxième tableau des confessions chrétiennes, d'après la valeur de leurs propriétés, c'est-à-

1. Barrows, II, p. 1162-1164.

dire la valeur des édifices de culte, du mobilier et des terrains et un troisième d'après le nombre de leurs « congrégations » ou paroisses. Et il aboutit à ce classement :

L'Église catholique vient la première pour le chiffre des communiants, la deuxième pour la valeur des propriétés et la quatrième pour le nombre des paroisses. Les méthodistes occupent le premier rang pour la valeur de la propriété [1] et le nombre de leurs congrégations. Les baptistes sont les plus riches après les deux précédentes [2].

Sur une population totale de 62 720 000 âmes, il n'y en a que 5 000 000 qui soient païennes ou volontairement sorties du christianisme.

II. — RAPPORTS DES MISSIONNAIRES AVEC LES DÉPUTÉS NON-CHRÉTIENS

On va maintenant voir quels échanges d'idées ont eu lieu entre ces derniers et les missionnaires. Voici d'abord les relations avec l'islamisme.

Quelques musulmans éclairés, tels que l'émir Ali, juge à la cour suprême de Calcutta, avaient bien donné leur adhésion au Congrès; mais, devant le refus catégorique du sultan de Constantinople, commandeur des croyants, ils se sont abstenus de venir et l'islam n'a été représenté que par un Américain devenu musulman, Mohammed Alexandre Webb, et défendu que par un archimandrite de Syrie, Christophe Jibarrah. Le premier a eu beau soutenir que la polygamie et l'esclavage n'étaient pas recommandés par le Koran : le second, que l'Ancien Testament, le Koran et l'Évangile étaient conciliables — M. Jibarrah les a même comparés à trois anneaux d'une chaîne, — personne n'a été convaincu.

Nous avons rapporté plus haut l'incident qui s'est produit au Congrès [3] lorsque M. Webb a entrepris la défense

1. Le montant est estimé à 70 millions de dollars.
2. La valeur de leurs propriétés est estimée à 40 millions de dollars.
3. Chap. V. p. 148.

de la polygamie, la réponse du missionnaire Post et les conclusions du Rév. G. Washburne, relatives à la possibilité d'une modification légale de la polygamie, du divorce et de l'esclavage. Ce dernier ne s'est pas prononcé moins catégoriquement sur la question des rapports entre l'islamisme et le christianisme.

« Comme les principes de la foi, a dit M. Washburne, en tant que fixés par le Koran, sont immuables, il n'est pas un musulman, pas un chrétien sérieux, qui croient à l'éventualité d'un compromis entre les deux croyances. L'islamisme et le christianisme s'excluent mutuellement. Ce n'est que par une loyale comparaison de ces différences, que nous pourrions collaborer aux nombreux objets moraux ou sociaux que nous poursuivons en commun. »

Les relations des missionnaires avec les bouddhistes et les brahmanes sont beaucoup moins tendues qu'entre chrétiens et musulmans. Bien que les délégués de ces trois cultes à Chicago aient fait preuve d'une courtoisie et d'une réserve qui allaient parfois jusqu'à voiler les aspects choquants du polythéisme, on distinguait nettement parmi eux deux attitudes, l'une conciliante, l'autre agressive : les uns, les novateurs, avouant les transformations profondes subies par leurs cultes, ont fait au christianisme des avances et même des concessions considérables; d'autres, au contraire, se disant les conservateurs de la tradition, n'ont pas craint de faire leur procès aux missionnaires.

Ce sont les bouddhistes qui ont attaché le grelot. M. Dharmapala, secrétaire général de la Société Maha-Bodhi (de Calcutta), a reproché aux missionnaires chrétiens, envoyés à Ceylan, en Chine, en Birmanie, de manquer de tolérance et de désintéressement.

« Le christianisme ne pourra s'établir en Orient, a-t-il dit, qu'en appliquant les principes de douceur, d'humilité et d'amour du Christ. Que les missionnaires l'imitent et ils seront partout les bienvenus! »

La pointe la plus hardie a été poussée par Kinze Ringa Hiraï, un bouddhiste japonais, laïque, à la figure d'ascète,



GARDIEN DE MOSQUÉE



qui parle anglais couramment. Il a reproché aux nations chrétiennes d'Occident de traiter son pays d'une façon contraire à l'Évangile :

« Vous envoyez vos missionnaires au Japon [1], a-t-il dit, et ils nous exhortent à observer la morale et à croire au Christ. Or nous désirons observer la morale, nous savons que le christianisme est une bonne chose et nous reconnaissons votre amabilité. Toutefois notre peuple reste perplexe et ne sait à qui entendre. Car, en même temps, les puissances chrétiennes se refusent à reviser ce traité de Tokyo qui nous a été imposé à l'époque du régime féodal (1858) et qui nous ôte toute juridiction sur les crimes commis chez nous par des étrangers. A tout moment, Américains et Européens foulent aux pieds nos droits et nos usages, sans que nous puissions recourir à un tribunal impartial. Est-ce donc là la morale chrétienne, la justice chrétienne?

« Je lis dans la Bible : « Si quelqu'un te frappe à la joue droite, tends-lui la gauche » ; mais je n'y peux découvrir un passage qui dise : « Si quelqu'un te demande justice, frappe-le sur la joue droite, et, une fois tourné, frappe-le sur la gauche ». Je lis encore dans la Bible : « Si quelqu'un veut te faire un procès, et veut prendre ton manteau, laisse-lui aussi la tunique »; mais je n'y puis trouver cette maxime : « Si tu poursuis un homme en justice et que tu revendiques son manteau, fais-lui donner sa tunique pardessus le marché. »

Ces critiques étaient hélas! si bien fondées, que personne n'a tenté de réfuter M. Hiraï. Un courant d'indignation s'est emparé de l'auditoire; on a applaudi avec frénésie ce païen qui, mieux que Voltaire, savait séparer la cause de l'Évangile de celle de ses indignes disciples. On avait senti vibrer en lui ces deux cordes foncièrement humaines : le patriotisme et le sentiment de la justice.

Les organes du brahmanisme n'ont pas été moins francs dans la critique des missions aux Indes orientales. Narasima

1. Barrows, I, p, 448.

Satsumchira (de Madras) [1], après avoir reconnu la noblesse des motifs qui animent la plupart des missionnaires chrétiens, s'est demandé pourquoi le christianisme n'y faisait pas de plus grands progrès. Il a signalé trois causes : d'abord la méfiance, la répugnance, que des peuples vaincus ont à accepter la religion des conquérants, puis la différence de caractère et de tournure d'esprit des Hindous et des Occidentaux, et surtout l'intransigeance des missionnaires à l'égard de leurs us et coutumes.

« Vos missionnaires, s'écria-t-il, dans leur ardeur iconoclaste, attaquent quelques-uns de nos préjugés, qui ne sont pas nécessairement contraires au christianisme. Par exemple, on érige en article de foi pour un Hindou converti de se mêler à d'autres castes, on fait de l'usage de nourriture animale une condition pour l'admettre au baptême. Or laissez-moi vous dire, par ma propre expérience, que ces choses soulèvent chez nous une répugnance physique. »

Un autre Hindou [2], le moine Swami Vivekananda, porta une accusation plus grave contre les missionnaires, celle de manquer de pitié :

« Vous autres, chrétiens, qui envoyez si volontiers des missionnaires pour sauver les âmes des païens, pourquoi n'essayez-vous pas de sauver leur corps de la famine? Pendant les dernières disettes dans l'Inde, des milliers de gens sont morts de faim, et vous n'avez rien fait! Vous bâtissez des églises partout; mais le besoin le plus urgent, c'est du pain pour ces milliers d'affamés. C'est une insulte que d'offrir une religion à un peuple qui meurt de faim! »

Le reproche était injuste, car tout le monde sait que le gouvernement britannique et les associations religieuses d'Angleterre ont rivalisé de zèle pour envoyer des secours pendant ces famines. La riposte ne tarda point.

Le Rév. Georges F. Pentecost (de Londres), qui a séjourné en Hindoustan, reprocha aux brahmanes de tolérer dans des milliers de leurs temples l'exercice de la prostitu-

1. Barrows, II, p. 1094-1095.
2. Barrows, I, p. 129.

tion sacrée : « Il y a, dit-il [1], des centaines de femmes perdues, elles se prostituent parce qu'elles sont prêtresses, et elles sont prêtresses en qualité de prostituées ».

A cette grave critique, Virchand A. Ghandi (de Bombay) répondit à la séance suivante [2] :

« De tels abus ne sauraient servir d'arguments contre une religion, car, loin d'en dériver, ils se produisent en dépit de la religion. Il y a en effet un petit nombre de temples hindous, dans le sud de l'Hindoustan, où l'on emploie des chanteuses dans certaines occasions, et quelques-unes de ces femmes sont d'un caractère équivoque. Mais la société hindoue en a conscience et fait de son mieux pour remédier au mal. D'ailleurs on ne leur permet jamais de pénétrer dans l'enceinte propre du temple et elles sont si peu prêtresses, qu'il n'y a pas une seule femme sacerdotale du cap Comorin jusqu'à l'Himalaya. »

Ces escarmouches finies, les missionnaires R. A. Hume (des Indes Orientales), Haworth (du Japon), G. Candlin (de Chang-Haï) et G. Post (de Beyrouth) répondirent. Après avoir contesté quelques-unes des assertions de leurs critiques, ils avouèrent que l'instruction et la conduite des évangélistes employés laissaient beaucoup à désirer. Le Rév. Hume, entre autres, s'est exprimé en ces termes [3] :

« Nous ne sommes pas aussi semblables à Jésus-Christ que nous devrions l'être et nous avons commis des fautes, surtout deux qui sont graves.

« Nous devrions étudier les livres sacrés de nos amis brahmanes et bouddhistes plus à fond et plus constamment. Nous devrions les fréquenter davantage, afin de mieux connaître leurs pensées intimes et leurs aspirations. En outre, quand nous voyons la vérité quelque part, nous devrions la reconnaître avec joie, comme venant du Père des lumières, et c'est être jaloux de Dieu même, que de penser qu'une vérité partielle peut être un obstacle à notre œuvre. Il dépend de nous qu'elle soit un obstacle ou une aide. »

1. Barrows, I, p. 143.
2. Barrows, I, p. 145.
3. Barrows, II, p. 1095.

Le Rév. G. Candlin, dans un discours très applaudi sur *l'Unité chrétienne et les Missions* [1], déclara qu'il fallait changer radicalement la méthode d'évangélisation, substituer la preuve spirituelle, qui consiste dans un retour à la vie morale, au certificat d'orthodoxie, qui est souvent sans effet sur la conduite, et conclut en disant que l'entente entre les grandes sociétés des missions était la condition *sine qua non* du progrès du christianisme dans l'Extrême-Orient.

Je ne connais rien de plus noble, de plus honorable pour le caractère américain que cet aveu loyal des défauts de la chrétienté, en présence même de ses adversaires. Que d'autres traitent cela de faiblesse, de naïveté, voire même d'infidélité à la religion unique et infaillible! Pour moi, ces craintes et ces doléances ne me touchent pas; la vérité m'est plus chère que tous les beaux décors d'une dévotion de parade et je pense qu'une religion est bien forte, qui affronte, sans sourciller, les batteries de l'ennemi et qui emprunte à leurs critiques même les moyens de se corriger et de se perfectionner.

III. — RELATIONS ENTRE CONFESSIONS CHRÉTIENNES ET MOYEN DE RÉUNION

L'accord entre les confessions chrétiennes ne serait pas seulement un moyen puissant de conquérir le monde païen à l'Évangile, il est encore nécessaire pour deux raisons. Il faut d'abord que les chrétiens, faisant trêve à leurs querelles de clocher, serrent les rangs pour repousser les attaques de la science athée et du socialisme révolutionnaire, qui ont à leur tête quelques chefs de valeur et sont en train de recruter une grande armée dans les classes ouvrières; sinon le christianisme subira une défaite plus terrible encore que celle qu'il a essuyée de la part des encyclopédistes et des sectaires de 1793. Et puis, ce qui est plus urgent

1. Barrows, II, 1179-1189.

encore, comme l'ont dit les professeurs Small (de Chicago), G. Peabody (de l'université Harvard) et l'avocat Charles Bonney, c'est de s'allier pour faire une croisade contre ces maux gigantesques : l'alcoolisme, la prostitution, la guerre de classes ou de races, qui sont les grands ennemis du règne de Dieu sur la terre. Cette nécessité de s'unir a été comprise de la grande majorité des représentants du christianisme à Chicago et éloquemment exprimée dans les discours prononcés, le quinzième jour du Congrès, par le Rév. George Candlin, le professeur Ph. Schaff, le chanoine Freemantle, Stead, rédacteur de la *Revue des Revues* (de Londres), et le Rév. D. L. Whitman, président du comité interconfessionnel.

Le plus remarquable, sans contredit, avec celui du missionnaire G. Candlin, a été le mémoire du professeur Philippe Schaff, qui a été lu, en sa présence, le 25 septembre 1893 [1]. M. Schaff, calviniste d'origine suisse, qui, après avoir fait de solides études théologiques dans les universités d'Allemagne, s'est fixé aux États-Unis, où il a acclimaté les travaux des savants d'Europe sur la critique biblique et l'histoire ecclésiastique. Par ses publications personnelles, il s'est acquis la réputation d'un théologien de premier ordre, a été nommé professeur au séminaire théologique de l' « Union » à New York et a fondé la branche américaine de l' « Alliance évangélique ». Ce qui, en outre, donnait à son travail une haute valeur, ce qui en faisait comme une voix d'outre-tombe, c'est la circonstance dans laquelle il a été présenté. Un peu plus d'un an auparavant, le professeur Schaff avait été frappé d'apoplexie, mais il s'était entièrement remis, comme par miracle. Son médecin et ses amis l'avertirent de ne pas assister au Congrès de Chicago, disant que cet effort pourrait le tuer. « Eh bien, répondit-il, peu importe que cela me tue ! Je suis déterminé à apporter mon suprême témoignage, celui d'un mourant, à la cause de l'union du christianisme, à laquelle j'ai travaillé toute ma vie. D'ailleurs l'idée même de ce Congrès survivra à toutes les critiques. Aussi sûrement que Dieu est la vérité et que Jésus-Christ

1. Barrows, II, p. 1192-1201.

est « le chemin, la vérité et la vie », sa parole se réalisera et *il y aura un jour un seul troupeau et un seul pasteur.* Trois semaines après, Schaff était mort.

Le vénéré professeur a commencé par expliquer la raison d'être de cette multiplicité des branches du christianisme ou Églises particulières :

« Avant d'examiner la question de réunion, nous devrions reconnaître la main de la Providence dans les divisions actuelles de la chrétienté. Il y a une grande différence entre l'esprit sectaire et l'esprit de corps ou attachement à une Église particulière. Ce dernier est une bénédiction ; le premier, au contraire, une malédiction. N'oublions pas que c'est chez les peuples les plus actifs et les plus civilisés, que les communions religieuses sont les plus nombreuses. Toutes ces divisions de la chrétienté serviront, par la Providence de Dieu, à former un jour une plus grande harmonie. La variété dans l'unité et l'unité dans la variété, c'est là une loi de Dieu dans la nature, dans l'histoire et dans le royaume des cieux. Les Églises historiques sont des forces permanentes, qui représentent les aspects variés du christianisme et se complètent mutuellement. Oublions donc leurs péchés et leurs erreurs, pour ne nous souvenir que de leurs vertus et de leurs mérites. »

Il a ensuite tracé un tableau des services rendus à la cause de la religion par toutes les confessions petites ou grandes, hérétiques ou orthodoxes :

« L'Église grecque est une glorieuse Église, car c'est dans sa langue que sont venus jusqu'à nous les oracles de Dieu : les Septante, les Évangiles et les Épîtres. C'est à elle qu'appartiennent les premiers confesseurs et martyrs, les Pères de l'Église, évêques, patriarches et empereurs ; c'est elle qui a produit les immortels écrits d'Origène, d'Eusèbe, d'Athanase et de Chrysostome ; c'est dans son sein que se sont tenus les Conciles œcuméniques et qu'a été proclamé l'impérissable symbole de Nicée !

« L'Église latine est une glorieuse Église ; elle a été l'*alma mater* des barbares en Europe ; elle a encouragé les travaux de la Renaissance, ceux de la presse à imprimer et la décou-

verte du nouveau monde ; elle est debout, comme un rocher immuable, portant témoignage aux vérités et aux faits qui sont à la base de notre religion, ainsi qu'à la catholicité, à l'unité, à la continuité et à l'indépendance de l'Église, et son zèle ne se ralentit ni dans les entreprises des missionnaires, ni dans les œuvres pleines d'abnégation de la charité.

« Nous saluons la Réformation, parce qu'elle nous a délivrés du joug du despotisme spirituel, nous a assuré la plus précieuse de toutes les libertés, la liberté religieuse, et a fait de la Bible, en toute langue, un livre vraiment populaire.

« L'Église évangélique, de la confession d'Augsbourg, fille aînée de la Réformation, est une glorieuse Église, car elle a placé la parole de Dieu au-dessus des traditions humaines, et rendu un témoignage à la vérité consolante de la justification par la foi, donné le ton à des milliers de touchantes hymnes en l'honneur du Rédempteur ; elle étudie avec hardiesse et respect les problèmes de la foi et de la philosophie et enrichit sans cesse le trésor de la théologie.

« L'Église évangélique réformée est une glorieuse Église, car elle a porté la Réformation, des Alpes et des lacs de la Suisse jusqu'aux extrémités de l'Occident ; elle est riche en science et en bonnes œuvres de foi ; elle marche de pair avec tous les progrès véritables, lutte avec les problèmes de la société, et fait prêcher l'Évangile jusqu'au bout de la terre.

« L'Église épiscopale d'Angleterre, la plus rituelle de toutes dans la famille réformée, est une glorieuse Église, car elle a donné au monde anglo-saxon la meilleure version des Saintes Écritures et le meilleur livre de prières ; elle a maintenu l'ordre et la dignité du sacerdoce.

« L'Église presbytérienne d'Écosse est glorieuse aussi, car elle a changé une terre stérile en un jardin fertile et élevé un peuple pauvre et à demi barbare au niveau des nations les plus riches et les plus intelligentes.

« L'Église congrégationaliste est glorieuse, car elle a posé le principe et démontré la possibilité de l'autonomie d'une congrégation, sur la base de la foi vivante au Christ, et jeté les fondements de la Nouvelle-Angleterre, avec ses institutions littéraires et théologiques.

« L'Église baptiste est glorieuse, car elle rend témoignage au mode primitif du baptême, à la séparation de l'Église et de l'État.

« L'Église méthodiste est glorieuse, car elle a produit le plus grand réveil religieux, depuis le premier jour de Pentecôte; elle prêche le salut gratuit à tous et est toujours en marche pour combattre l'esprit du mal.

« La Société des Amis (ou *Quakers*), bien qu'une des plus petites tribus d'Israël, est une société glorieuse : car elle a rendu témoignage à la *lumière intérieure qui éclaire tout homme venant au monde*, elle a prouvé la supériorité de l'esprit sur la lettre et sur la forme, elle a rendu d'éminents services à la cause de la tolérance, de la liberté, de la réforme des prisons, de l'émancipation des esclaves, etc.

« L'Unité des frères Moraves est une glorieuse confrérie, car elle a été le pionnier des missions chez les païens et de l'union au sein des Églises protestantes.

« Nous n'avons garde d'oublier les services de maints croyants qui sont comptés comme hérétiques. Les vaudois ont été des témoins d'une foi pure à une époque de superstition et ont résisté jusqu'au sang, pour devenir missionnaires chez les descendants de leurs persécuteurs.

« L'unitarisme est une grave dissidence de la foi orthodoxe, mais qui était justifiée en tant que protestation contre l'étroitesse et les excès du dogmatisme trinitaire. Il a mis en relief la perfection du caractère humain du Christ et montré son exemple réalisé dans les nobles vies et les écrits édifiants d'un Channing et d'un Martineau.

« L'universalisme peut être condamné en tant que doctrine, mais il a le droit de protester contre la conception matérialiste de l'enfer et contre la croyance, jadis si répandue, que l'immense majorité de l'espèce humaine, y compris des millions d'innocents, est vouée à la damnation !

« Arrivant enfin à la dernière création de l'esprit chrétien, « l'Armée du salut », nous la saluons; elle aussi, en dépit de ses méthodes étranges et anormales, comme le moyen de réveil le plus actif depuis les jours de Wesley et de Whitefield, car elle descend jusqu'aux dernières profondeurs de

la dégradation et de la misère et porte la lumière et le réconfort de l'Évangile jusque dans les bouges de nos grandes villes.

« Nous souhaitons à toutes ces Églises la bienvenue dans la réunion générale du christianisme; car, si elles diffèrent par certains dogmes, rites ou liturgies, elles adorent toutes le même Dieu, qui s'est manifesté en Jésus-Christ; elles lui adressent toutes, chaque jour, la même prière que leur a enseignée le Seigneur et peuvent chanter les mêmes hymnes; elles se réclament et se servent de la même Bible et partagent la croyance à la même loi morale et à la vie future. »

Tandis que le professeur Schaff a exposé les titres que les diverses Églises ou sociétés chrétiennes avaient à être comprises dans la grande fédération du christianisme, le missionnaire Candlin a indiqué les principaux signes d'une aspiration générale à l'union [1], succédant à la tendance schismatique qui a désolé l'Église depuis le grand schisme d'Orient. C'est la liberté de conscience reconnue comme un droit civique, la tendance à substituer la preuve morale au certificat d'orthodoxie, le rejet de certaines doctrines théologiques et la croissance de l'esprit démocratique et humanitaire, qui abaisse les barrières de classe, de race et de caste, pour rapprocher les hommes dans une grande famille. Or tous ces sentiments sont produits par l'action de l'esprit essentiel du christianisme sur la vie humaine; c'est le levain de l'Évangile qui fait lever toute la pâte.

Après avoir reconnu et proclamé, bien haut et avec des raisons démonstratives, la nécessité de réunir les forces divisées et par suite diminuées de la chrétienté, il s'agissait de définir cette réunion et d'établir les bases d'accord. Entendait-on par là l'unité de foi et d'obéissance à un gouvernement ecclésiastique, comme l'ont poursuivie jadis Bossuet et Leibniz, et comme l'a proposée en dernier lieu le pape Léon XIII dans son encyclique *Præclara gratulationis*? Non. — Essaierait-on, du moins, d'une fusion sur le terrain

1. Voir plus haut, p. 256, la partie de son discours qui concerne les missions étrangères.

sacramentel et liturgique, comme l'a tenté jadis Zinzendorff, en fondant l' « Unité des frères Moraves », ou comme l'a essayé le pape par le congrès eucharistique de Jérusalem (juin 1893)? — Pas davantage.

Les organisateurs du Congrès de Chicago, avec ce sens pratique si juste qui distingue les Anglo-Saxons, ont vu de prime abord que les formules dogmatiques ou liturgiques ne mèneraient qu'à des équivoques ou à de nouvelles controverses et ils ont très sagement indiqué le terrain moral, social, religieux du culte en esprit et en vérité, comme étant le rocher solide sur lequel tout le monde pouvait prendre pied. M. Charles Bonney l'avait nettement déclaré, dans son allocution de bienvenue à la première séance : « On ne demande à personne ici d'abjurer ses croyances, ni même de faire le moindre compromis avec ses convictions. Ce qu'on voudrait, c'est former la sainte ligue de toutes les religions contre l'irréligion, pour le bien des mœurs, le progrès de la charité et du respect mutuel. » Et l'un des membres laïques, M. Théod. Seward, professeur de musique à East Orange (New Jersey), s'est placé sur le même terrain, pour proposer la formation d'une *Fraternité de l'unité chrétienne*.

« On voudrait, disait la feuille d'enrôlement, unir tous ceux qui entendent servir Dieu et leurs semblables, sans distinction de *credo*, sous la seule inspiration de la vie et des préceptes de Jésus-Christ. On se propose de restaurer l'esprit et les méthodes du christianisme primitif, de substituer la coopération à la compétition dans les œuvres religieuses et de hâter l'ère de la fédération du monde. »

Fédération et non pas fusion, alliance et non pas annexion ou soumission à une autorité visible, entente sur les principes essentiels et ligue en vue de certains résultats pratiques, tel a été le caractère de l'entente poursuivie à Chicago et qui a abouti. Quels ont été les bases et les moyens d'union proposés? On peut les ranger sous trois chefs : 1° ceux d'ordre moral et religieux; 2° ceux d'ordre social; 3° ceux d'ordre liturgique, c'est-à-dire qui touchent au culte ou à l'expression du sentiment d'adoration pour la divinité.

1° *Moyens d'union, d'ordre moral et religieux.* — Les ministres de toutes les confessions chrétiennes et de la plupart des cultes païens ont constaté, d'un commun accord, l'existence du mal moral (péché) au fond même de la nature humaine et de ses conséquences funestes [1]. Or, comme l'a fort bien remarqué M. Léon Danet [2], c'est là une déclaration de haute valeur :

« En effet, a-t-il dit, les théories optimistes de la philosophie du XVIIIe siècle, en exaltant l'homme outre mesure, ont engendré cet orgueil et cet égoïsme et déchaîné ces passions de lucre et de jouissance, qui donnent à la concurrence vitale toute son âpreté. Les parlementaires de Chicago ont posé les principes essentiels de la vraie régénération morale et de la réforme sociale. Car, pour avoir l'énergie de tenter cette entreprise, il faut être convaincu que la nature humaine n'est point bonne en effet et que, pourtant, elle peut et doit être améliorée. »

Le même accord s'est manifesté sur la réalité des sanctions de la morale, sur le témoignage intérieur du Saint-Esprit, qui donne l'assurance du pardon, et sur la nécessité de faire à la volonté humaine sa part dans l'œuvre de la rédemption. De purs calvinistes auraient frémi d'indignation en entendant le P. Elliott avouer sa préférence pour le pélagianisme, s'il avait à choisir entre cette doctrine et la prédestination absolue; les théologiens réformés n'ont pas protesté. Pourquoi? Parce qu'ils ont implicitement reconnu que Calvin avait été trop loin et qu'en fait ils se sont rapprochés de la doctrine luthérienne, et par suite de la catholique.

« Qu'est-ce que la rédemption au point de vue de Dieu? C'est une œuvre », a déclaré le Rév. G. Fischer, professeur à la Faculté de théologie protestante de Yale. « La rédemption n'est pas une forme de la connaissance, mais un acte émanant de Dieu. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique; le Christ est un don fait au monde. Jésus a enseigné, il est vrai, mais il a aussi été partout faisant le

1. Voir les discours de M. le professeur Dwight et du P. Elliott (catholiques) et du Rév. J. Cook (protestant), chap. II, p. 73-74.
2. *Le Monde*, 7 octobre 1894.

bien, il a ressuscité les morts, frayant par ses actes une voie à la réconciliation de l'homme avec Dieu. La méthode. dont Dieu s'est servi pour nous sauver, a consisté non pas à révéler un théorème philosophique, mais à nous envoyer un Sauveur, ami des pécheurs, qui a souffert à cause d'eux et qui les a invités à entrer en société avec lui.

« De même, ce n'est pas par l'entendement, par une évolution de la pensée, que nous acceptons l'Évangile; mais plutôt par un acte de la volonté et du cœur. C'est l'acceptation d'un présent. La repentance envers Dieu et la foi au seigneur Jésus sont des actes, au même titre que la réparation d'un tort fait à un ami terrestre et la confiance en son pardon. Qu'est-ce que se repentir? C'est cesser de faire le mal et commencer à faire le bien, cesser de vivre pour nous-mêmes et commencer à vivre pour Dieu. Et qu'est-ce que la foi? C'est l'acte de confiance par lequel nous nous abandonnons à la direction d'un autre, pour notre salut. »

Ces paroles étonneront peut-être ceux qui n'ont pas suivi le mouvement de la théologie protestante depuis un demi-siècle; elles surprendront moins ceux qui le connaissent et qui se souviennent qu'Alexandre Vinet a écrit, il y a longtemps déjà, ces paroles :

« Jésus-Christ a dit vrai : il n'y a qu'une œuvre au fond, c'est de croire du cœur à celui que Dieu a envoyé. — Vous croirez mieux, vous aimerez davantage à mesure que vous accomplirez plus d'œuvres de foi et d'amour. La foi a les œuvres, de même que la semence a ou contient la plante [1]. »

2° *Moyens d'union, d'ordre social.* — Le péché ne nuit pas seulement aux individus, il est, par l'effet de la loi de solidarité, la cause première de toutes les misères sociales. De là, deux devoirs urgents pour tous les chrétiens : d'abord se corriger eux-mêmes, et puis porter secours aux misères du prochain. Le Rév. William Alger, pasteur unitaire de Boston, a courageusement insisté sur le premier de ces devoirs.

« La société qui nous environne, a-t-il dit [2], au lieu d'être honnête et régénérée, au lieu de représenter le type idéal

1. Voir *Esprit d'Alex. Vinet*, par Astié. Lausanne. 1861, t. I. p. 148-149.
2. Barrows, II, p. 1313.

de la pensée divine, est mondaine et matérielle. C'est en vain que nous prêchons l'Évangile, car, au fur et à mesure que nous en proclamons les préceptes, ils sont viciés par l'atmosphère ambiante. Le grand antéchrist de ce monde, c'est le caractère et la conduite anti-évangéliques des chrétiens. Dans toute la chrétienté, en effet, nous prêchons une série de préceptes et nous pratiquons tout juste le contraire. Nous disons : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*, et puis, nous travaillons, comme autant de diables incarnés, à notre intérêt personnel, sous toutes ses formes. »

On a vu, au chapitre VIII, les contributions notables du Congrès à l'étude des questions sociales. Il nous reste à montrer ici comment la lutte contre la pauvreté, l'alcoolisme, la prostitution, les habitations insalubres, la démoralisation des enfants serait menée avec beaucoup plus de succès si toutes les Églises chrétiennes s'alliaient pour engager une croisade contre la misère sociale. Catholiques, grecs et protestants, tous ont été unanimes à proclamer l'utilité de cette alliance. Le cardinal Gibbons, secondé par le P. Ch. Donnelly et par le recteur Keane, a été l'éloquent interprète de ces sentiments d'union; après avoir revendiqué pour l'Église catholique romaine la priorité dans la fondation des institutions charitables :

« Je suis heureux, a-t-il dit, de reconnaître que les nombreuses communions chrétiennes, en dehors de l'Église catholique, ont été et sont aujourd'hui les zélées promotrices de la bienfaisance. Sans parler des innombrables œuvres humanitaires créées dans ce pays par nos frères non catholiques, je rends joyeusement témoignage aux institutions philanthropiques fondées par Wilson et Shepherd, par Johns Hopkins, Enoch Pratt et G. Peabody à Baltimore. Bien que nous différions par la foi, il y a un terrain sur lequel nous nous maintenons unis, celui de la charité et de la bienfaisance. »

MM. le professeur [1] Small et le Rév. Freemantle, cha-

1. M. Small né en 1859; professeur d'économie politique à l'université de Chicago; auteur d'une *Introduction à l'histoire de la sociologie*. voir Barrows, II, p. 1082.

noine de Cantorbéry, du côté protestant, n'ont pas moins insisté sur cette nécessité d'une entente entre les Églises, en vue du soulagement des misères sociales.

« Aucune Église, a dit le premier, pas même la plus grande, ne peut réagir efficacement contre les conditions dégradantes de la vie dans les grandes cités. D'autre part, la tâche ne saurait être accomplie par chacune d'elles isolément. C'est au moyen de la coopération et de la répartition méthodique du travail entre les Églises associées, qu'on emploiera utilement les ressources actuelles et qu'on obtiendra le concours du plus grand nombre d'hommes religieux actifs. Cette coopération des Églises pour l'œuvre sociale n'implique nullement d'ailleurs la fusion artificielle de ces corps. Par là seulement, elles fourniront la preuve qu'à leurs yeux, le devoir de maintenir des relations fraternelles doit l'emporter sur le souci de sauvegarder le prestige de leur secte. »

Le Rév. Freemantle a soutenu la même thèse, en ces termes [1] :

« Suis-je donc plus capable de résoudre les problèmes sociaux parce que je suis anglican ou presbytérien, catholique romain, baptiste, wesleyen ou « salutiste »? La solution de ces problèmes, voilà un terrain commun pour nous tous, et toutes les sectes peuvent s'entendre sur les principes qu'on y doit appliquer. Ainsi aucune secte ni groupe de sectes ne peut présider à ce renouvellement de notre état social. Les efforts d'une secte ne peuvent en dépasser les étroites limites. Il faut passer au delà pour faire quelque chose de bien. Si, écartant toutes nos mesquines rivalités, nous faisons servir nos organisations religieuses particulières à des œuvres d'intérêt chrétien général, nous serons inévitablement amenés à nous unir pour la grande tâche qui nous incombe à tous. »

Entrant aussitôt dans cette voie, le Rév. J. H. Barrows a proposé de nommer trois comités, pour préparer une liste des cinquante meilleurs livres sur l'action morale et sociale du christianisme. Le premier comité a été composé du

1. Barrows. II. p. 1201-1208.

Rév. F. A. Noble et des ministres protestants orthodoxes; le deuxième eut pour président le recteur Keane, assisté de quatre professeurs catholiques, et le troisième fut formé de délégués de toutes les associations religieuses libérales, sous la présidence du Rév. Jenkin Lloyd Jones. Ces trois groupes, après avoir travaillé à part, devaient se réunir pour dresser une liste commune de livres d'apologétique, d'histoire et de morale sociale.

3° *Moyens d'union, d'ordre liturgique.* — Mais ceux qui présidaient le Congrès des religions étaient trop convaincus de la valeur intrinsèque et de l'efficace du sentiment religieux, pour se contenter d'un accord, seulement en vue d'une action morale et sociale. N'était-ce pas faire une nouvelle édition de la *Morale indépendante*? N'était-ce pas se priver d'un des plus grands ressorts de l'énergie morale : la prière? Aussi ont-ils essayé d'élargir encore et de consolider la base de l'union; de la fonder sur ce qui fait l'essence même de toute religion, le « culte en esprit et en vérité », la révérence pour l'être infini de qui nous tenons « la vie, le mouvement et l'Être ». Et cette unité dans l'adoration, ils l'ont exprimée sous les deux formes les plus idéales, les plus immatérielles : la prière et le chant d'hymnes sacrées. L'oraison dominicale a été adoptée comme prière universelle, non seulement par les israélites, mais même par les brahmanistes et les bouddhistes, qui s'y sont associés. On a fait ressortir plus haut[1] l'importance du fait d'un prêtre catholique, que dis-je? d'un cardinal de l'Église romaine, priant en langue vulgaire, dans une assemblée de dissidents et de païens. Je ne sais pas, pourtant, s'il n'y a pas eu quelque chose de plus émouvant; c'est, lors de la séance de clôture, l'acte du rabbin Hirsch disant à son tour l'oraison dominicale, un successeur des scribes et des docteurs de la loi rendant témoignage au crucifié de Golgotha!

Les hymnes, ces prières qui s'élèvent au ciel sur les ailes de la mélodie et du rythme, n'ont pas moins bien rendu cette harmonie des croyances. On en avait préparé pour

1. Voir Introduction, p. 18.

l'usage du Congrès un recueil [1] si bien choisi, que les adeptes de toutes les confessions ont pu les chanter d'un cœur et d'une âme. Les unes étaient imitées de ces vieux psaumes d'Israël, qui semblent doués d'une éternelle jeunesse; d'autres étaient des cantiques de l'Église latine, par exemple le *Te Deum laudamus* et le *Veni Creator*. Le reste du recueil renfermait des hymnes composées par des poètes catholiques, méthodistes, unitaires et quakers : Newman, Longfellow, Chadwick, Wesley et Whittier, etc. Deux devinrent les favorites de l'auditoire, le cantique de Newman cité plus haut et celui d'Adams, dont voici deux strophes :

Plus près de toi, mon Dieu, toujours plus près!
Quand même je ne pourrais m'élever que par une croix,
Mon chant sera toujours :
Plus près de toi, mon Dieu, encor plus près!
Quoique, comme en un voyage, le soleil se soit couché,
Que les ténèbres m'environnent,
Et que je n'aie qu'une pierre pour oreiller;
Pourtant, dans mes rêves, je voudrais être
Plus près de toi, mon Dieu, encor plus près [2]!

Ainsi, le Congrès de Chicago a réalisé l'accord des principales confessions chrétiennes sur le terrain du devoir et de la charité, de la lutte contre le péché et les misères sociales, sur la base de la prière et du chant spirituel.

Maintenant est-il possible d'aller plus loin et d'atteindre l'unité doctrinale et liturgique? Et puis, même, est-ce désirable? Qu'une entente entre les sociétés soit utile et même indispensable à l'œuvre missionnaire, c'est ce qui ressort de l'aveu du Rév. Candlin et des autres propagateurs de l'Évangile présents à Chicago. Il est évident que cet accord décuplerait les ressources de la mission étrangère et faciliterait l'accès du christianisme aux païens les plus instruits, qui souvent ne savent à qui entendre entre tant de sectes, et qui, pourtant, ont de grandes affinités pour le théisme chrétien et la morale de l'Évangile.

1. *Selected Hymns for the use in the Congress and Parliament of Religions*; dans le *Programme général* des Congrès religieux de Chicago, 1893.
2. Nearer, my God, to thee, nearer to thee!

Le pape Léon XIII, dans son invitation aux évêques et fidèles orientaux à l'occasion du Congrès eucharistique de Jérusalem (juin 1893) et dans sa dernière encyclique, *Præclara gratulationis*, a fait un appel vraiment apostolique à l'union sur le terrain de la foi et de la doctrine des sacrements, en laissant pleine latitude pour les liturgies et les disciplines particulières. Et par là même, il a fait déjà de larges concessions, car il admettait en principe l'usage des langues vulgaires dans le culte, le mariage de certains ordres du clergé et les privilèges des patriarches. Mais le maigre résultat de ce concile de Jérusalem a prouvé que le sacrement de l'Eucharistie n'offrait pas un moyen d'union assez étendu, car il excluait toutes les confessions protestantes qui n'admettent pas la transsubstantiation.

Max Müller, de son côté, reprenant la thèse favorite de l'École chrétienne d'Alexandrie, a proposé la doctrine du *Logos* ou Verbe divin comme base de réunion [1].

« Cette doctrine, écrivait-il au pasteur Barrows dans une lettre qui a été lue au Congrès, est la base de la plus ancienne théologie; elle-même repose sur le quatrième Évangile et sur maint passage des Synoptiques, mais n'a été complètement élaborée que par Clément d'Alexandrie et Origène.... Si nous voulons être d'authentiques et honnêtes chrétiens, il faut remonter jusqu'à ces autorités antérieures au concile de Nicée; car ce sont là les véritables Pères de l'Église. C'est sur cette base antique, qui a été si étrangement négligée, sinon rejetée de propos délibéré, à l'époque de la Réformation, que sera possible un réveil de la religion chrétienne et une réunion de toutes les branches de la chrétienté. »

Nous ne partageons pas l'optimisme de l'auteur de la *Science des religions* et nous ne croyons pas à l'union des Églises sur la base d'un *credo* théologique ou d'un sacrement. En effet, chaque Église, chaque nation, chaque école de théologiens verra toujours les doctrines capitales de l'Évangile sous son angle particulier et, par fidélité à sa tra-

1. Barrows, p. 935-936.

dition, ne les sacrifiera pas. D'ailleurs les générations actuelles demandent toujours moins de théologie et toujours plus de sentiment religieux, toujours moins de dogmes et de rites et toujours plus de morale en action, il y a une tendance, en religion comme dans les affaires, à tout simplifier, à supprimer les intermédiaires.

« Ce qu'il faut rechercher, a dit le Rév. Freemantle, c'est l'unité de l'esprit, c'est-à-dire l'entente et la sympathie sur certains points, qui conduiront à la coopération. La foi, dans son essence, est moins une adhésion de l'intellect à certains dogmes qu'une faculté morale et affective. Nous devons appliquer cette faculté non pas aux symboles dogmatiques qui nous divisent, mais aux objets même de la religion sur lesquels on est unanime : Dieu, le Christ, l'amour du prochain, la vie future. »

On ne saurait mieux préciser la base de réunion adoptée avec succès au Congrès de Chicago et qui nous paraît la seule pratique pour l'avenir : l'union des efforts moraux et philanthropiques et l'harmonie des adorations. En conservant aux symboles des Églises leur valeur historique, il faut en dégager notre foi pour la réveiller, pour la laisser s'orienter et s'attacher librement aux objets communs et éternels de la religion.

CHAPITRE XI

UNION RELIGIEUSE DE LA FAMILLE HUMAINE

Il y aura un seul troupeau,
sous un seul berger.
JEAN, X, 16.

Différences actuelles des religions. — Évolution des religions historiques vers le monothéisme et la morale chrétienne. — Vœux unanimes en faveur d'une religion universelle.

Nous avons dit, au précédent chapitre, sur quels articles s'est produit l'accord des différentes confessions chrétiennes au Congrès de Chicago. L'œuvre des réformes sociales et celle des missions étrangères ont paru, entre autres, deux terrains éminemment favorables à une entente et une action communes.

Mais peut-on aller plus loin et serait-il possible de parvenir à la réunion religieuse de la grande famille humaine? C'était la question assignée par le programme du Congrès au seizième jour et que M. John W. Hoyt [1] a formulée en ces termes :

« Est-ce que les croyances religieuses, les *credo* divergents ne pourraient pas être conciliés sur la base des grandes vérités essentielles reconnues par tous? Ne pourrait-on pas, au moyen d'une telle harmonie des religions, faire de leurs

1. John Wesley Hoyt, pédagogue éminent, fondateur de l'Académie du Wisconsin, ancien gouverneur du Wyoming (1878-1889). Barrows, II, p. 1107-1108.

sectateurs des alliés sincères et de sérieux collaborateurs dans l'œuvre de l'affranchissement du joug du péché et de la réalisation de l'idéal glorieux de l'homme? La religion, dont le monde a besoin et qu'il finira par avoir, est celle qui tendra à délivrer l'humanité du mal et à l'élever au plus haut degré possible dans tous les domaines. »

Voilà certes un idéal magnifique et désirable; mais n'est-ce pas une utopie irréalisable? Les initiateurs américains du Congrès des religions, avec cette foi d'une nation jeune et qui a conscience de ses merveilleuses ressources, ne l'ont pas pensé. Si l'on avait dit aux huguenots proscrits par Louis XIV ou aux puritains expulsés par Jacques Ier, que, dans un siècle et demi leurs descendants jouiraient de la pleine liberté de conscience, bien peu eussent cru à cette prophétie. Et pourtant cette chimère est devenue une réalité au XIXe siècle. Pourquoi donc ne pas rêver, aujourd'hui, d'un nouveau progrès qui ne s'accomplira peut-être que dans deux ou trois cents ans? Si cette cause est approuvée de Dieu, elle finira par triompher : *Dieu est patient, car il est éternel.* Quant à nous, créatures éphémères, mais faites à son image, il ne faut pas nous faire d'illusion sur les difficultés pratiques. Le premier pas à faire dans cette voie, c'est de nous rendre bien compte des différences qui séparent actuellement les religions historiques.

Et c'est là, peut-être, ce que l'on n'a pas fait suffisamment à Chicago; car, afin de plaire aux présidents chrétiens ou seulement afin de ne pas heurter nos préjugés, la plupart des députés shintoïstes, bouddhistes ou brahmanistes ont présenté leur culte sous son aspect séduisant, laissant dans l'ombre les idoles polycéphales et les rites bizarres. Quant à nous, nous croyons plus utile, dans l'intérêt de la vérité d'abord, et puis en vue même du rapprochement désiré, de remettre ces contrastes en pleine lumière. Ces divergences sont de deux ordres : théologique et moral.

I. — DIFFÉRENCES DES CULTES AU POINT DE VUE DE LA THÉODICÉE

Au point de vue de l'idée de Dieu, la grande majorité des populations de l'Asie et de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie est encore polythéiste et idolâtre, le reste panthéiste ou musulman. Sur ce point, nous n'avons pas eu seulement le témoignage des missionnaires, qui pourraient être suspects de pousser au noir les couleurs du tableau, mais encore l'aveu des indigènes.

Les shintoïstes, d'après les mémoires de MM. Reuchi Shibata et Takayoshi Matsouyama[1], placent trois dieux en tête de leur cosmogonie, adorent une foule de divinités secondaires et vénèrent la belle montagne Foudji-Yama comme une image de la divinité.

Mais ce n'est rien encore auprès du polythéisme hindou. Les brahmanistes, au dire de Protab Mozoumdar, rendent un culte à trente-trois millions de dieux et de déesses, qui ont chacun son idole et président à tous les phénomènes de la nature.

Le brahmane Manilal Dvivedi a eu beau nous expliquer qu'aucun Hindou ne prenait l'idole pour la divinité elle-même, qu'il n'y avait là que des symboles[2] : cela est vrai, sans doute, des gens instruits et des lettrés, mais on ne nous a pas persuadés que le vulgaire ne confondait pas le symbole avec le dieu lui-même. Or, sur ce point, le christianisme ne peut faire de concession aux païens : il doit tenir ferme au monothéisme et à l'adoration en esprit. Il ne saurait davantage transiger avec le bouddhisme et le jaïnisme qui, par réaction contre les milliers de dieux du brahmanisme, en sont venus à un système qui oscille entre le panthéisme et l'athéisme. « Un système, a dit M. Dharmapala, dans lequel tout notre bien-être passé, présent et futur dépend de nous-même, laisse théoriquement peu de place pour l'intervention, voire même pour l'existence d'un

1. Voir Barrows, I, p. 451-452; II, p. 1370-1372.
2. Comp. le discours du missionnaire Slater, I, p. 458.

Dieu personnel. » Et le missionnaire M. L. Gordon[1], de l'école Doshicha, à Kyoto, a confirmé le fait pour le Japon.

« La secte mono-bouddhiste Shin, a-t-il dit, qui fait d'Amitabha Bouddha un être infini, estime qu'il était jadis un homme; elle ne reconnaît ni Créateur, ni Providence; elle interdit à ses adeptes d'adresser des prières pour le bonheur de cette vie à aucun des bouddhas, même à Amitabha, parce que les événements d'ici-bas ne peuvent être modifiés par d'autres pouvoirs que celui de l'homme. » On sait d'ailleurs que la doctrine du *nirvâna* a pour conséquence d'anéantir tout désir, comme toute notion d'une vie future.

Mais les chrétiens même n'ont-ils pas à se reprocher d'avoir profondément altéré le monothéisme des premiers disciples de Jésus et matérialisé leur conception du siècle à venir? On savait depuis longtemps, par les missionnaires, que le dogme de la Trinité, la doctrine d'un dieu mourant sur une croix étaient des obstacles, presque insurmontables, à la conversion des juifs et des musulmans. Le Congrès de Chicago nous a apporté de nouveaux et précieux aveux.

« Il y a un autre point, a dit le Rév. Hume[2], missionnaire américain aux Indes Orientales, sur lequel j'appelle sérieusement l'attention de nos frères d'Amérique. C'est qu'il y a certains articles de la doctrine chrétienne que je ne crois pas, que plusieurs d'entre nous ne croient pas essentiels au christianisme et qui, néanmoins, sont présentés comme tels aux Orientaux. On leur enseigne au nom du Christ certains dogmes qui ne sont que de la théologie occidentale, qui ne sont que nos conceptions occidentales de la vérité. Or ce sont ces enseignements sur la nature de Dieu et sur la personne du Christ, sur le caractère de son œuvre expiatoire, sur la doctrine des rétributions et l'inspiration des Écritures qui, au lieu d'attirer, repoussent les esprits des non-chrétiens. »

Autant, sur le monothéisme, sur la question des idoles et la réalité d'une vie future, le christianisme doit se mon-

1. Barrows, II, p. 1293-96. *Le bouddhisme au Japon.*
2. Barrows, II, p. 1096.

trer intransigeant; autant, à notre avis, ses représentants autorisés pourraient et devraient être indulgents quant aux formules dogmatiques, se souvenant des censures de Jésus contre les scribes et les pharisiens : *Ils lient en faisceau de pesants fardeaux et les chargent sur l'épaule des autres, mais eux, ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt*[1]. En bonne conscience, de quel droit imposerions-nous à ces peuples d'une culture avancée des dogmes qui étaient inconnus des chrétiens des trois premiers siècles et qu'une nombreuse élite de la chrétienté moderne a rejetés?

Au point de vue de la morale, les différences sont plus tranchées encore entre païens et chrétiens. Nous les avons fait ressortir au chapitre V. Il ne s'agit pas, bien entendu, de comparer les mœurs des diverses races et d'en tirer des inductions pour ou contre la valeur éthique de leur culture respective. Cela ne serait pas équitable, car on ne saurait, en bonne justice, rendre une religion responsable de toutes les folies de ses adhérents. Ne sont-ce pas ces excès de zèle, ces aberrations du fanatisme qui ont engendré nos guerres de religion[2]? Qui sait donc si le résultat d'une telle comparaison serait à l'avantage des chrétiens pris en masse? Mais, en comparant les codes de morale établis par Moïse, Manou, Confucius, Mahomet, Bouddha et par Jésus-Christ, on aperçoit des différences radicales et qui ne sont pas à l'avantage des premiers.

La morale de l'Évangile est décidément très supérieure à celle de ces religions orientales, et par son principe de l'amour désintéressé allant jusqu'au sacrifice, et par sa sanction : l'élévation de notre vie morale à la vie en Dieu. Un hommage éclatant a été rendu à cette supériorité par plusieurs brahmanes, bouddhistes et rabbins; mais il reste encore à amener à cette conviction la masse de leurs fidèles et surtout à persuader les marabouts et les oulémas musulmans, qui, dans leur orgueil de successeurs du « Prophète », sont les plus récalcitrants.

1. Évangile selon saint Matthieu, chap. XXIII, verset 4.
2. Discours du Rév. Alger, II, p. 1313.

II. — ÉVOLUTION DES CULTES PAIENS VERS LE CHRISTIANISME

Si nous considérions les rites et les cérémonies du culte, combien plus profondes nous apparaîtraient les différences entre le christianisme et les cultes non chrétiens !

Ces différences sont-elles irréductibles? nous ne le pensons pas. Car il se produit dans ces religions une évolution marquée, qui les rapproche d'année en année davantage du christianisme. C'est ce qu'a très justement observé le Rév. Momerie, dans son discours intitulé *l'Essence de la religion, c'est la droiture de la vie*[1] :

« Vous savez ce qu'ont enseigné les prophètes hébreux et les mages persans, Confucius et Bouddha, ces grands docteurs religieux du monde. Eh bien, ces vieilles formes de religion sont aujourd'hui méconnaissables. Lisez seulement le livre de Davies sur le bouddhisme et le grand poème auquel on a fait allusion (*la Lumière de l'Asie* par Edwin Arnold) et vous serez convaincus que le bouddhisme et même l'islamisme, dans les temps modernes, se sont écartés du programme originel de leurs fondateurs. Il en est de même du christianisme. »

Rien que d'après les données apportées au Congrès de Chicago, voici l'échelle de gradation qu'on pourrait établir entre ces cultes quant à leur aptitude à se transformer et à s'assimiler les éléments de l'Évangile. Nous commencerons par les degrés inférieurs. L'islamisme nous a paru le plus immobile et le plus réfractaire à toute influence du dehors ; après lui, vient le bouddhisme, qui y est plus accessible, surtout dans l'Indo-Chine et le Japon ; ensuite le brahmanisme, où deux, trois sectes révèlent[2] une rapide évolution vers le monothéisme ; enfin le parsisme et le judaïsme, qui offrent tant d'affinité entre eux et sont, pour ainsi dire, des ascendants directs du christianisme. Relevons, maintenant, pour chacun d'eux les signes de cette évolution.

1. Voir Barrows, II, p. 1111.
2. Voir la *Vie de saint Issa*, trouvée, dit-on, dans un couvent du Thibet et publiée par N. Notowitch. Paris, 1894.

1° *Évolution de l'islamisme.* — Tous ceux qui ont visité la Turquie d'Europe et celle d'Asie savent combien la monogamie a fait de progrès dans les classes riches du monde musulman; et c'est là ce qui importe le plus, parce que, d'après le Koran, nul croyant ne pouvant avoir qu'autant de femmes qu'il peut en nourrir, la question de la polygamie est tranchée pour les pauvres. Ce progrès est dû en grande partie à l'influence de la civilisation européenne et pénétrera à sa suite, de plus en plus, dans les autres continents. C'est dans la Turquie d'Europe, en Égypte et dans l'Inde anglaise que la pénétration des mœurs chrétiennes est la plus profonde. C'est ainsi que nous lisions récemment, dans une correspondance du Caire, ces nouvelles significatives :

« La polygamie, bien que permise, a complètement disparu des classes élevées de la société égyptienne, où les nouvelles mœurs ne la tolèrent plus. Les idées qu'ont aujourd'hui les Égyptiens sur le mariage et sur la famille sont des plus élevées et semblables à celles qu'en ont les nations les plus avancées. Aussi le khédive, en déclarant qu'il épouserait la femme dont il attend un héritier et en ajoutant qu'il n'aurait pas d'autre femme, n'a-t-il fait que sanctionner, par son exemple, une coutume déjà adoptée par son peuple [1]. »

Il y a, de même, dans l'Hindoustan, des musulmans fort instruits, éclairés et tolérants, comme jadis l'empereur Akbar, et qui interprètent les règles du Koran dans un sens spiritualiste. Tel est, entre autres, cet émir Ali, dont nous avons déjà parlé, et qui est l'auteur d'un livre intitulé *l'Esprit de l'Islam.* C'est de ce livre que le Rév. G. Washburne a dit : « Si la plupart des musulmans croyaient à un prophète Mahomet aussi idéal que celui qu'a dépeint l'émir Ali, cela relèverait singulièrement le niveau général de leurs mœurs ». Et il a ajouté ce témoignage, qui a une grande valeur venant d'un chrétien aussi convaincu et ayant vécu depuis tant d'années en Orient :

« Il y a, en fait, beaucoup de musulmans dont la vie morale est irréprochable au point de vue chrétien, qui craignent

1. *Débats* du mardi matin 25 décembre 1894.

Dieu, se montrent honnêtes, véridiques, tempérants et désintéressés.... Il y a même quelques sectes de derviches, et des femmes, dont la conception spiritualiste de Dieu peut rivaliser avec celle des mystiques chrétiens. »

Et le Rév. G. Washburne a cité à l'appui l'hymne suivant, composé par Mme Sherif-Hanoum, dame turque de Constantinople [1] :

O source de bonté et d'amour,
Toi qui donnes leur essor à toute sublime espérance;
Bien que je marche à tâtons au milieu de la tristesse et du péché.
De toi je ne détacherai jamais mon espoir,
Seigneur! ô mon Seigneur!

Roi des Rois, tu connais ma misère,
Ta miséricorde ne connait pas de barrière,
Tu te plais à secourir le pécheur abandonné.
Tu fais cesser ses cris de détresse!
Seigneur! ô mon Seigneur!

Si toi, tu refuses de calmer mes terreurs,
Qui donc s'arrêtera pour sécher mes pleurs?
Car je suis coupable, encore et toujours coupable,
Personne n'a fait le mal autant que moi.
Seigneur! ô mon Seigneur!

Les réprouvés, au sein de leurs tourments, sont consternés
A la vue du grand péché de mon âme rebelle;
Quoi d'étonnant, alors, que Sherif demande à grands cris :
Grâce! grâce.... avant de mourir!
Seigneur! ô mon Seigneur.

2° *Évolution du bouddhisme et du shintoïsme.* — Si de l'islamisme nous passons au bouddhisme, l'évolution est plus sensible. On a déjà signalé dans le chapitre I ce fait que les bouddhistes acceptent le Dieu suprême des brahmanes, comme présidant à la période actuelle du monde. Or ce Dieu, qui est tout amour, bonté, miséricorde et veille sur tous avec équité, ce Dieu dont tous les hommes doivent imiter les vertus, ressemble fort au « Père céleste » de l'Évangile. Bien plus! la doctrine même du *nirvâna* a perdu

1. Barrows, I, p. 576. — Comp. *les Musulmanes contemporaines* par Alihé-Hanoum.

son caractère absolu et exclusif de toute vie d'outre-tombe. En effet le prince Chuddadham (de Siam), après nous avoir dit les quatre nobles vérités qui conduisent au *nirvâna*, nous a fait une théorie de la morale, qui comporte des sanctions dans la vie future et dans une autre vie, qu'il a appelée « toute éternité ». Il s'agit sans doute de la masse des hommes, qui ne pouvait atteindre au *nirvâna*.

« Quand un homme a vécu comme un « deva » ou ange, à sa mort, dit le prince de Siam, son esprit de même nature et qualité reparaît dans le nouveau corps d'un « deva », pour jouir d'une vie de félicité, qui n'a rien de comparable au monde. »

C'est au Japon que le bouddhisme a subi la transformation la plus remarquable, comme on peut s'en convaincre par les citations suivantes de deux Japonais :

« L'expérience du passé, a dit Horin Toki [1], prêtre bouddhiste, nous avertit qu'il est temps de refondre le bouddhisme japonais. En d'autres termes, le messager du bonheur est à nos portes, nous informant que le bouddhisme d'intelligence et de sentiment parfaits, synthèse des sectes anciennes et modernes, va venir. »

Et il a ajouté :

« Le bouddhisme n'a jamais cherché querelle à d'autres religions, à propos de la vérité. S'il y en avait une qui enseignât la vérité de la même façon, le bouddhisme la considérerait comme la vérité du bouddhisme, déguisée sous le costume d'une autre religion. Le bouddhisme n'a cure du costume extérieur. Il a pour seul but de faire avancer la pureté et la moralité parmi les hommes. Il ne demande pas : qui a découvert la vérité? qui la leur a enseignée? Il n'apprécie que la bonté et la justice et aide les autres cultes à purifier l'humanité. Bouddha lui-même a appelé le bouddhisme « une religion qui circule à travers l'univers ». La vérité absolue ne saurait être le monopole de telle ou telle religion, car la vérité est ce qu'il y a de plus large, de plus étendu! »

1. Barrows, I, p. 545 et 550.

Et son compatriote, Nobouta Kishimoto (d'Okayama) nous a montré les trois religions du Japon : shintoïsme, confucianisme et bouddhisme, déjà fusionnées et devant aboutir à un christianisme d'une forme spéciale :

« Ces trois systèmes de religion et de moralité, a-t-il dit [1], ne vivent pas seulement en paix entre eux; mais, en fait, ils sont fondus ensemble dans l'esprit du peuple. Tout Japonais est à la fois shintoïste, confucianiste et bouddhiste. Notre croyance ressemble à un triangle, dont un angle serait le shintoïsme, le second le confucianisme et le troisième le bouddhisme. Le shintoïsme fournit l'essence de l'être; Confucius, les règles de vie, et Bouddha, le moyen de salut. Voilà maintenant le christianisme qui survient et qui réclame une foi exclusive en lui. Le Dieu des chrétiens est un dieu jaloux : ici commence la bataille entre le nouveau venu et les vieilles religions du Japon. Qui l'emportera?

« Dans ma pensée, il n'y a pas le moindre doute, c'est le christianisme qui survivra et deviendra la religion du Japon. En voici les raisons : 1° Le christianisme prétend être et est, en effet, la religion universelle. Il enseigne un seul Dieu père de tous les hommes; mais, en même temps, il est assez souple pour s'adapter à tous les milieux; que dis-je? il est capable de transformer le milieu et de se l'assimiler. 2° Le christianisme a une grande puissance d'attraction. C'est un organisme vivant, un germe capable de croitre et de se développer, qui agira comme un levain chez toutes les nations. En se développant, il puise ses aliments à toutes les sources. Il triomphe dans la lutte pour l'existence et se nourrit de la substance des vaincus. 3° Le christianisme enseigne que l'homme a été créé à l'image de Dieu : l'humain est donc en quelque sorte divin, et le divin, humain. C'est en cela qu'est le principal mérite du christianisme, qu'il élève tous les êtres humains à la condition qui leur est propre. 4° Le christianisme enseigne pour dogme fondamental l'amour de Dieu et des hommes. Cette « règle d'or » de la conduite est la gloire du christianisme, non pas parce

1. Barrows, II. p. 1282.

qu'elle a été annoncée pour la première fois par le Christ — Bouddha et Lao-Tseu l'avaient enseignée bien des siècles auparavant — mais parce que le Christ l'a mise en relief par ses paroles et par sa vie! 5° Le christianisme exige de tout homme qu'il devienne parfait, comme le Père céleste est parfait. C'est sur cette base que l'homme fonde son espoir d'un développement indéfini. Voilà, en bref, quelques-unes des raisons qui me font penser que le christianisme sera tôt ou tard — comme cela doit être — la religion du Japon.

« Mais, s'il en est ainsi, quelle forme de christianisme adoptera-t-il? Le catholicisme ou le protestantisme? Nous ne voulons ni de l'un, ni de l'autre. Ce que nous voulons, c'est le christianisme de la Bible, ou le christianisme de Jésus-Christ! Nous ne voulons ni du christianisme de l'Angleterre, ni de celui de l'Amérique; ce qu'il nous faut, c'est le christianisme du Japon. A tout prendre, il vaut mieux avoir des sectes et des dénominations diverses, que d'avoir une monotonie sans vie. L'Église chrétienne devrait se conformer à la fameuse maxime de saint Vincent (de Lérins) : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* Ce qu'il nous faut, à nous Japonais, c'est le christianisme du Christ. »

Enfin Reuchi Shibata, grand prêtre du Zhikko, une des branches du Shintoïsme, la religion nationale des Japonais, nous a expliqué que cette réforme, datant du XVIe siècle, a pour objet de concentrer sur un dieu suprême l'adoration des fidèles, jusque-là dispersée sur les multiples *Kamis* ou demi-dieux. Ce dieu existe par lui-même et est seul éternel; c'est lui qui a créé toutes choses, et les autres dieux ne sont que des manifestations de sa puissance.

« Les religions, a-t-il dit [1], ne diffèrent que par la forme extérieure, qui est déterminée par le tempérament du peuple ou par le milieu physique où elles sont nées. Elles reposent toutes sur une vérité fondamentale. Comme il serait, actuellement, impraticable de les combiner en une

1. Barrows, I, p. 454. Comp. chap. II, p. 90.

seule, les croyants, du moins, devraient abjurer tous sentiments d'hostilité et unir leurs forces pour dégager cette vérité commune, qui se cache sous tant de formes diverses. »

Reuchi Shibata aboutit donc à la même conclusion que Horin Toki, le bouddhiste : à savoir que toutes les religions ne sont que les formes, les costumes divers que revêt une vérité commune et fondamentale. C'est cette vérité qu'il s'agit de dégager pour faire la paix entre elles.

3° *Évolution du parsisme et du brahmanisme.* — Il s'est produit dans les vieilles religions de la Perse et de l'Inde un mouvement parallèle et tendant aussi vers le monothéisme chrétien.

C'est une opinion généralement admise, d'après les textes du Zend-Avesta, que la religion de Zoroastre était dualiste, Ahoura-Mâzda et Angrya-Maynyush produisant par leur antagonisme la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres. Il paraît que nous étions mal informés, ou plutôt les mages modernes ont changé tout cela. Deux parsis de Bombay, Jinandji Jamshedji Modji et Ervad Sheriadji Dabadha Bharucha, nous ont démontré, comme on l'a vu au chapitre I, que la théorie des deux principes antagonistes n'était qu'une explication philosophique de l'origine du mal. A l'origine et maintenant encore, les sectateurs de Zoroastre n'adorent qu'un Dieu : Ahoura-Mâzda, le Créateur de toutes choses, qui sait tout et gouverne l'univers avec justice. D'ailleurs la morale mazdéenne se rapproche, par sa pureté, par l'importance attachée aux vertus de famille et d'éducation, de celle des israélites. Enfin les parsis, instruits par les malheurs de leurs ancêtres, sont devenus tolérants; ils vivent en bonne intelligence avec les membres des autres Églises du pays qui leur a donné asile et s'associent à eux dans les jours de fête, comme ils contribuent à soulager leurs misères aux jours de détresse.

Si la religion de Zoroastre s'est beaucoup rapprochée du judaïsme — affinité qui s'était déjà manifestée pendant la captivité de Babylone et a laissé des traces profondes dans la théologie d'Israël — le polythéisme et le panthéisme des Hindous ont subi des modifications ou plutôt des réformes

qui les rapprochent du christianisme. Telle est la tendance des deux sectes brahmaniques connues sous le nom d'*aryo-somaj* et de *brahmo-somaj*, qui déjà comptent quelques centaines de mille d'adhérents. M. Protab Mozoumdar, délégué de cette dernière, auteur d'un livre intitulé *le Christ oriental*[1], parle l'anglais avec une grande facilité et pureté. Il s'est bientôt placé, par son éloquence, au premier rang des orateurs du Congrès des religions. On en pourra juger par le passage suivant de son discours sur la *Dette religieuse du monde envers l'Asie* (21 sept. 1893)[2].

Après avoir rappelé que c'est à l'Asie que le monde doit ces grandes choses : l'intuition de l'esprit du Dieu immanent et agissant dans la nature, l'*introspection* ou connaissance de l'action de Dieu en nous; l'adoration aimante et joyeuse, s'exprimant par des prières et des hymnes, et le renoncement aux plaisirs des sens, poussé jusqu'au dernier terme de l'ascétisme, le brahmane Mozoumdar a ajouté :

« La maitrise de soi-même ou renoncement n'est qu'une partie de l'éducation spirituelle de la volonté; l'autre partie, c'est l'obéissance, c'est la consécration de nous-même à la volonté de Dieu et au service de l'humanité. La discipline de nous-même n'est qu'un moyen d'atteindre ce but supérieur : nous soumettre et nous identifier à la volonté de Dieu. Le grain de froment tombe et meurt en terre, afin de se reproduire au centuple; de même l'homme, qui consume sa vie pour Dieu, la garde pour l'éternité. La mort, c'est-à-dire la destruction du moi égoïste et charnel, a été et sera toujours le prix à payer pour atteindre Dieu. Qui a pu dire : *Que ta volonté soit faite et non pas la mienne?* Celui-là seul qui a lutté avec la coupe amère de l'agonie, celui qui ne songeait qu'à servir Dieu et les hommes, tandis que le meurtrier le guettait à la porte. Appelez cela renoncement, appelez cela stoïcisme, appelez cela mort : le fait est que celui-là seul qui meurt à soi-même peut trouver le repos en Dieu et la réconciliation avec l'homme. »

1. *The Oriental Christ*. Boston, 1894, in-8.
2. Barrows, II, p. 1083-1092.

« Cette grande loi d'abnégation, de souffrance, de mort a pour symbole cette croix mystique, qui nous est si chère et qui m'est chère, à moi aussi. Chrétiens, répudierez-vous jamais le Calvaire? L'union de volonté et de caractère est le plus haut mais aussi le plus difficile degré de l'union avec Dieu. »

Y a-t-il beaucoup de chrétiens qui aient pénétré si avant dans le mystère de la rédemption? Quand un païen est parvenu à ce degré d'intelligence de l'Évangile, ne peut-on pas lui appliquer l'éloge que Jésus donnait à Nathanaël : *Voilà un Israélite en qui il n'y a point de fraude*, et dire de lui : « Voici un brahmane auquel il ne manque de chrétien que le nom! »

4° *Évolution du judaïsme.* — Il n'a pas manqué de Nathanaëls, au Congrès de Chicago, parmi les israélites. Sans doute, il y avait des rabbins qui représentaient le judaïsme orthodoxe et ritualiste, celui qui ne voit point de salut hors de la loi, de la circoncision et de la viande *kosher*. Tel a été M. Pereira Mendez, rabbin de la synagogue hispano-portugaise de New York. Après avoir revendiqué pour Moïse la gloire d'avoir, le premier, doté l'humanité d'un code de morale, ce dernier s'est demandé par quels moyens les prophètes avaient accompli leur. œuvre. Il a répondu que c'était à l'aide de deux principes : 1° un principe de séparation, de rupture absolue avec les païens, et 2° un acte de protestation contre leurs ennemis et contre les vices des « gentils », et il a conclu en disant que les juifs doivent continuer à vivre à part des « gentils », c'est-à-dire des chrétiens, et à protester contre tout ce qui est contraire à la loi de Moïse, jusqu'à la venue du Messie, qui réparera toute injustice et rétablira le royaume d'Israël dans toute sa gloire.

Mais cette thèse séparatiste, presque aussi intransigeante que l'attitude orgueilleuse de l'islamisme, n'a servi qu'à faire ressortir davantage le rapprochement étonnant qui s'est opéré entre les membres plus éclairés du clergé israélite et du clergé chrétien, sous l'influence du milieu social américain et de l'étude de la Bible, faite en commun dans

les universités. En entendant le rabbin Isaac Wise, professeur au séminaire de Cincinnati, exposer les quatre dogmes qui servent de base à la théologie du judaïsme, nous nous demandions si c'était un chrétien ou un israélite qui parlait, tant était grande la similitude du point de départ, de la méthode et des résultats. Quel théologien protestant n'applaudirait à ces déclarations [1] : « La vérité unit et apaise; l'erreur engendre l'antagonisme et le fanatisme. Il semble donc que la meilleure méthode pour unir la famille humaine soit de construire un système rationnel et humain de religion, aussi exempt d'erreur que possible et d'en appeler directement à la raison et à la conscience de tous les hommes. »

Le rabbin Kohler, de la synagogue Beth-El (à New York), s'est rencontré avec le cardinal Gibbons pour présenter la parabole du « bon Samaritain » comme la plus belle leçon de tolérance qui ait été donnée aux hommes. Voici un extrait de son discours [2] :

« Ces maximes (de charité envers tous les hommes), a-t-il dit, appartiennent-elles en propre au Nouveau Testament? Je les lis dans l'Ancien, je les ai apprises du Talmud et j'en trouve un écho affaibli dans le Koran. Le Dieu unique et miséricordieux de Mahomet ne commande pas moins formellement la charité et la compassion que le saint et l'unique d'Ésaïe et que le Père céleste de Jésus. Nous avons été et sommes encore trop téméraires, trop durs et trop peu charitables dans nos jugements sur d'autres sectes et d'autres *credo*. C'était une maxime excellente des anciens rabbins qui disait : « Nous jugeons trop souvent les nations étran-« gères et les classes différentes d'après les mauvais exemples « qu'elles offrent; *Dieu les juge d'après leurs meilleurs et leurs « plus nobles types.* » Y a-t-il une race ou une religion qui ne cultive pas une vertu cardinale capable d'ouvrir les portes du ciel à tous ses sectateurs? Là il n'y a de privilège pour personne : le « bon Samaritain » de la parabole de Jésus, et

1. Barrows, I, p. 290.
2. Barrows, I. p. 372.

le « bon et le juste », comme disent les rabbins, y ont accès. Aucun *credo* n'a le monopole du salut. La justice en ouvre les portes à toutes les nations. Ce programme n'est-il pas assez large pour embrasser tous les *credo* ? »

Mais c'est le rabbin Hirsch qui a paru le plus dégagé des étroitesses du judaïsme, comme on verra par son travail remarquable sur *la Religion définitive*. N'est-ce pas lui qui a eu le courage, au risque d'être traité de renégat par les uns et de blasphémateur par les autres, de réciter l'oraison dominicale à la séance de clôture?

Après d'aussi publics hommages rendus au christianisme par des fils d'Israël, les ministres de Jésus-Christ ne pouvaient demeurer en reste de courtoisie et de tolérance. Mgr Latas, archevêque de Zante, a tenu, au nom de l'Église grecque, à démentir la légende, si souvent exploitée contre les juifs, d'un enfant chrétien immolé en guise d'agneau pascal : « Je demande au Congrès, s'est écrié le généreux prélat, d'affirmer notre conviction que le judaïsme interdit toute espèce de meurtre ; qu'aucune des autorités, ni qu'aucun des livres saints d'Israël n'autorise l'effusion de sang humain dans les rites. La propagande d'une telle calomnie ne peut être qu'une manœuvre antichrétienne. »

Ces paroles ont été couvertes d'applaudissements et il a été manifeste, ce jour-là, qu'un pacte d'alliance était conclu entre les chefs les plus intelligents des deux grandes religions bibliques.

III. — VŒUX EN FAVEUR D'UNE RELIGION UNIVERSELLE

Ainsi, en dépit des divergences morales et théologiques qui les séparent encore, il paraît bien certain que ces vieilles religions, qui ont présidé à la civilisation des peuples de l'Asie, ont subi et subissent tous les jours des transformations qui les rapprochent du christianisme. Même les plus réfractaires, comme l'islamisme, se modifient sous l'influence des milieux et des races qui l'ont adopté. Les plus intelligents parmi les conducteurs spirituels de ces races se



DIONYSIOS LATAS (Zante)

rendent bien compte de cette évolution providentielle; suivant la belle image du recteur Keane, ils se considèrent comme des « gens marchant à tâtons dans les ténèbres, mais qui signalent à l'horizon l'aurore du soleil, de la lumière du monde ». Aussi beaucoup appellent-ils de leurs vœux la formation d'une religion universelle pour le bonheur du genre humain.

1° *Le Japon.* — Voici d'abord le bouddhisme japonais qui a eu pour organe l'éloquent K. R. Hiraï [1] :

« Les sectateurs des grandes religions, a-t-il dit, sont entre eux comme des touristes voyageant sur des lignes de chemins de fer convergeant au même but. Leurs points de départ sont différents et ils traversent des sites divers, mais tous ont la même destination, cette exposition universelle. Qu'ils discutent sur les qualités ou les défauts de la ligne qu'ils ont prise, peu importe! La foire du monde n'est pas dans les trains, ni dans les wagons : elle est à Chicago, devant eux.

« De même, à quoi bon les débats sur les différences de culte? Tuez Gautama : il n'est que le conducteur d'un train. Brûlez son livre saint : la vérité n'est pas dans ce livre, mais droit devant nous. Ne faites pas attention au Christ : il n'est qu'un garde-frein. Déchirez la Bible : Dieu n'est pas en elle, mais droit devant vous. Nous sommes tous en marche vers la vérité, vers Dieu. Et cette synthèse de toutes les croyances n'est plus une vaine espérance, c'est un rêve qui est en train de se réaliser.

« Le rêve des représentants du christianisme, en conviant dans cette assemblée ces grands personnages de la Chine, de l'Inde, de l'Europe, de l'Amérique, du Japon et des Iles de la Mer, a été que ces hommes contemplassent pour la première fois la croix sanglante du Christ et qu'ils en comprissent le sens, pour s'enrôler sous la bannière de l'humble Nazaréen. Et ces représentants du christianisme n'ont pas eu tort, mais il y a quelque chose de plus.

« Le rêve des bouddhistes, en venant ici, a été d'expliquer

1. Voir Jenkin Lloyd Jones. *A chorus of faith*. p. 261. Chicago. 1893.

et de faire comprendre aux lettrés d'Occident la claire et pure lumière apportée par Gautama, et les représentants du bouddhisme ont raison, mais il y a quelque chose de plus.

« Le rêve des musulmans, qui prient Dieu le visage tourné vers la Mecque, a été qu'on reconnût les droits de l'islamisme, en tant que foi puissante et conquérante, à prendre place parmi les religions officielles du monde, et les représentants de Mahomet ont raison, mais il y a quelque chose de plus.

« Le parsi, purifié par le feu, debout, presque seul, sous le drapeau immaculé de Zoroastre, espère et rêve encore un réveil de sa foi par l'influence de ce Congrès des religions, et il a raison, mais il y a quelque chose de plus.

« Membres de cette grande assemblée, il y a une surprise qui nous attend tous : *Le loup et l'agneau paîtront côte à côte*[1]. En regardant avec plus d'attention, quelques-uns d'entre nous aperçoivent une chose étrange, paradoxale : le chrétien devenant bouddhiste, et le bouddhiste devenant chrétien; le musulman devenant parsi, et le parsi musulman.

« La grande, la lointaine portée de ce Congrès n'est pas ce que vous concevez, ce sera une surprise pour vous. Il en sortira un être pur et libre de chaînes, beau comme une statue de marbre blanc sans vêtement; cet être aura les yeux du Christ et la dignité de Bouddha, il tiendra d'une main le glaive flamboyant de l'islam et de l'autre les récompenses de Zoroastre. Devant lui le juif courbera la tête, le chrétien pliera les genoux, le brahmane se prosternera en prière. Devant lui les costumes des sectes et leurs *credo* tomberont, car ce dieu n'est autre que la Vérité unique et pure sortant toute nue et éblouissante de beauté de cette fusion des cœurs et des esprits, qui s'est faite au Congrès des religions! »

On se rappelle que Reuchi Shibata, grand prêtre shintoïste, a aussi exprimé un vœu dans le même sens, et M. Zengouro Nogouchi s'est fait l'interprète des mêmes sentiments dans

1. Ésaïe, chap. XI, versets 6-8.

son discours sur *la Religion du monde.* Il a montré qu'à mesure que les religions particulières se rapprochaient de la perfection, leurs différences s'effaçaient de plus en plus.

2° *L'Inde.* — Le moine hindou Swami Vivekananda n'a pas été moins explicite dans l'allocution en réponse aux discours de bienvenue [1] que nous avons citée plus haut.

3° *Israël.* — La voix d'Israël a fait écho à celle des bouddhistes et des brahmanes par l'organe de la plupart de ses représentants. C'est le Dr A. Adler, grand rabbin de l'Empire britannique, qui a fourni au Congrès de Chicago cette belle devise, empruntée au prophète Malachie (chap. II, verset 9) : *N'avons-nous pas un seul Père? N'avons-nous pas tous été créés par un seul Dieu?* Et le rabbin Kohler a conclu ainsi son remarquable discours sur *la Fraternité humaine* [2] :

« Trop longtemps, a-t-il dit, des murailles de Chine élevées par les races ou les sectes ont séparé l'homme de son frère et divisé l'humanité. Les principes de tolérance suffiront-ils pour les rapprocher? La parabole des « Trois Anneaux » de Lessing [3] plaidera-t-elle en faveur de l'égalité de l'église, de la mosquée et de la synagogue? Que dirons-nous donc de cette trêve des *credo*, qui s'appelle le Congrès des religions? Et quel pauvre plaidoyer en faveur du Père, si l'on dit que, par amour, il a trompé ses enfants, pour s'apercevoir à la fin que c'est lui-même qui s'est fraudé de leur affection! Non! de deux choses l'une : ou les « Trois Anneaux » sont vrais et ils ont la vertu magique de l'amour, ou le Père lui-même a fait la fraude. N'est-il pas vrai que chaque pas de l'homme et de l'humanité mène en haut, vers la montagne de Sion, la montagne du Seigneur, qui domine de bien haut toutes les autres montagnes de vision et d'aspiration, toutes les vérités et croyances particulières? Là, bien au-dessus de tous les brouillards des aspirations humaines, brille la gloire infinie de Celui que les anges acclament comme le Dieu trois fois saint, en se voilant la face, celui que tous

1. Voir Introduction, p. 26. Comp. Barrows, I, p. 102.
2. Barrows, I, p. 373.
3. Voir *Nathan le Sage*, drame philosophique.

les mortels adorent comme le Dieu de la vérité, l'*alpha* et l'*oméga*! »

4° *Les diverses branches du christianisme.* — La voix des représentants du christianisme n'a pas fait défaut dans ce concert de vœux en faveur de l'unité religieuse du monde; catholiques et protestants, russes orthodoxes et libres croyants l'ont à l'envi souhaitée. Voici d'abord celle d'un prêtre catholique, le Rév. John Gmeiner[1] :

« Si nous respectons profondément les sentiments implantés par Dieu dans tout cœur humain, en tant qu'enfants du Père céleste, nous ne pouvons que déplorer les discordes religieuses de la famille humaine. Est-il possible que Dieu veuille que cette désharmonie reste un état permanent? Non, certes. Celui dont la main a tiré l'ordre et l'harmonie du chaos des éléments pour en faire le *Cosmos*, conduira sans aucun doute ses enfants, qui habitent ce globe, vers l'unité religieuse. Alors ils vivront tous ensemble, comme les enfants d'une même famille, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, ainsi qu'on le rapporte des premiers chrétiens[2]. »

Grecs orthodoxes.

Le prince S. Volkonsky, membre de l'Église russe orthodoxe, a exprimé le même souhait, avec cette chaleur de cœur qui lui est propre :

« Croyons donc à notre égalité, a-t-il dit[3], et à notre fraternité; travaillons à amener cette unité et ce bonheur des hommes, en obéissant à la conscience et oubliant qu'il y a des choses qui s'appellent catholicisme ou protestantisme, luthéranisme ou mahométisme. Chacun est libre d'observer ces classifications pour lui-même, mais qu'il ne les applique pas aux autres! Si quelqu'un ne veut pas être classé du tout, laissez-le libre. Vous ne pouvez le rayer de cette grande classe de l'humanité, à laquelle il appartient au même titre

1. J. Gmeiner, né en 1847; professeur au séminaire Saint-Thomas, à Saint-Paul (Minnesota); éditeur de la revue *Columbia* qui paraît à Milwaukee et auteur de plusieurs ouvrages apologétiques.
2. Barrows, II, p. 1265.
3. Barrows, I, p. 642.

que vous. Il remplira ses devoirs d'homme sous l'impulsion de sa conscience, aussi bien et même mieux que vous, et, s'il y a une vie future, Dieu, en qui il n'a pas cru, ou plutôt en qui il n'a pas pu croire, lui donnera la portion de bonheur qu'il aura méritée en faisant le bien et en rendant les autres heureux ! »

Les Rév. Gracey, Rexford et Alger ont fait ressortir cette tendance à l'unité et noté les signes de ce mouvement général de concentration religieuse.

PROTESTANTS.

« La raison d'être de ce Congrès, a dit le Rév. Rexford [1], aux yeux de tous les hommes pieux, c'est que le but, l'intention religieuse (*religious intent*) ont toujours été les mêmes chez les adorateurs sincères de tous les siècles et de tous les pays. En somme, ce but a été d'*établir des relations plus favorables entre l'adorateur et le ou les êtres adorés*. Ce serait un non-sens de leur prêter d'autres motifs. Voilà donc le fait qui est à la base de tous les systèmes religieux du monde. Nous avons tous bâti là-dessus et c'est ce but commun qui fait des cultes les plus divers dans leur intention primordiale un culte unique. Voilà le lien de notre solidarité !

« Claude Lorrain a dit, un jour, que ce qui importe le plus à un paysagiste, c'est de savoir choisir son point de vue. D'après ce conseil judicieux, celui qui voudra rendre fidèlement un beau site choisira un point d'où il embrassera une vue complète et harmonique des traits caractéristiques du paysage. Il se placera de manière à ce qu'aucun objet n'en masque un autre, mais que chacun paraisse avec sa valeur. Une telle règle n'est pas moins essentielle pour considérer le spectacle que nous offre le vaste champ des religions. L'identité du but religieux, voilà le point de vue d'où nous pouvons embrasser les traits dictinctifs de chaque

1. M. Rexford, après avoir été directeur du collège Buchtel à Akron (Ohio), est aujourd'hui pasteur à l'église Roxbury près de Boston. Barrows, I, p. 512.

religion dans l'histoire universelle. Les hommes orgueilleux ou ignorants, archevêques ou sultans, auront beau nous prédire d'affreuses calamités comme suite de ce Congrès, ils ne pourront empêcher que le monde religieux, aussi bien que le monde scientifique et commercial, ne subisse l'étreinte irrésistible d'une divine Providence, qui ne veut pas laisser les hommes vivre séparés dans les vallées profondes de leur triste vie....

« Il est remarquable qu'à mesure que l'intelligence humaine a grandi, le nombre des divinités a diminué! Lorsque l'homme a été en mesure de grouper les mouvements et les forces sous la direction d'un seul Dieu, il a abandonné la conception de dieux distincts. L'esprit de l'enfant est incapable de classer, il individualise. Il en est de même de l'esprit de l'humanité; à mesure qu'il a grandi, le monde a marché vers le monothéisme. Dans cette croissance, il a successivement congédié ses dieux personnels, de famille, de tribu ou de nation; il a découvert, peu à peu, le Dieu unique, qui embrasse tous les dieux mineurs — les multiples *Eloahs* se combinant pour former la notion d'*Elohim* — pour arriver à la conception la plus haute, exprimée par saint Paul : *C'est de Dieu, par Dieu et pour Dieu que sont toutes choses.*

M. le Rév. Rexford avait jeté un coup d'œil sur le passé des religions; le Rév. Gracey, par contre, nous a parlé de *la Religion de l'avenir* [1].

Après avoir rangé le bouddhisme, l'islam et le christianisme parmi les cultes universalistes, il a ajouté :

« Bien des signes du temps annoncent la venue d'une religion universelle. Le mélange croissant des races, à notre époque, tend à une fusion de toutes les variétés de l'espèce humaine; les communications de plus en plus fréquentes entre les peuples produisent le retour à un type commun, ce qui n'est pas une tendance accidentelle, mais constante. N'est-ce pas là le résultat clairement entrevu par A. de Tocqueville quand il écrivait ces lignes : « Plus on abais-

1. M. Gracey est pasteur à Rochester (État de New York). Barrows, II, p. 1327-30.

sera les barrières qui, au sein de l'humanité, séparent les citoyens les uns des autres, et plus aussi on sentira vivement le penchant qui pousse l'âme de l'humanité, comme d'elle-même, à adorer un Être unique et tout-puissant, donnant des lois à tous les hommes. Si la civilisation exige que les hommes assurent la communauté de leurs intérêts matériels et intellectuels, il est inévitable qu'ils instituent des recherches au sujet de la communauté de leurs intérêts religieux. Ainsi les lois qui gouvernent la société humaine la poussent irrésistiblement vers une foi commune. »

Le Rév. Alger, dans son discours intitulé *Comment achever l'unité religieuse?* a essayé de fixer l'ordre dans lequel se produira l'unification graduelle de l'espèce humaine. Il pense que le premier degré sera l'unité esthétique ; le second, la scientifique ; le troisième, celle des races ; le quatrième, l'union politique, qui se fera par l'établissement d'un code international d'arbitrage. Les cinquième et sixième degrés seront l'unité commerciale et économique, qui amèneront la libre circulation de tous les éléments des civilisations particulières à travers l'ensemble de l'humanité.

« Après, seulement, viendrait l'unification religieuse, qui complétera les six précédentes. Or cette unité elle-même sera formée par la synthèse de l'unité philosophique et de l'unité théologique. La religion a pour objet d'unir la science des causes finales avec la science de la cause première et de pénétrer si bien toute la personne humaine de son esprit, que cette union devienne la pensée maîtresse de la vie. Telle est la religion pure, absolue et universelle sur laquelle nous pouvons tous nous entendre [1]. »

Enfin le colonel Higginson, par son discours déjà cité sur *la Sympathie des religions* [2], a clos dignement cette belle discussion :

« Le lien de sympathie qui unit toutes ces religions, a-t-il dit, ne consiste pas dans leurs connaissances positives — car, au point de vue scientifique, elles ne savent toutes presque

1. Barrows, II, 1312-1314. M. Alger est pasteur à Boston.
2. Barrows, I, p. 781-781.

rien — mais dans leurs aspirations, dans les sublimes créations de leur foi. En effet, toutes cherchent Dieu, pour voir si par bonheur elles pourraient le trouver. Bien plus, toutes cherchent quelque vie humaine, plus sublime que les autres, qui puisse être prise pour la plus haute image de Dieu sur la terre.

« Les grandes religions du monde ne sont que des sectes plus grandes que les autres; elles s'associent, comme les plus petites, pour des œuvres de charité; elles partagent les mêmes aspirations, et chaque pas que l'une d'elles fait sur la route du progrès, la rapproche de toutes les autres. Pour beaucoup d'entre nous, en Amérique, le christianisme nous a ouvert les portes pour nous dégager de la superstition et du péché; mais c'est en vertu d'un accident de notre naissance. D'autres nations ont trouvé d'autres issues; il faut qu'elles passent par leur propre porte et non par la nôtre. Les Églises protestantes, l'Église romaine elle-même sont trop étroites; nous suffoquons dans leurs temples, il nous faut quelque chose de plus catholique que ce catholicisme-là, non pas l'Église de Rome, mais celle de Dieu et de l'homme; il nous faut le vrai *Semper, ubique ab omnibus*, la religion des siècles, la religion vraiment universelle....

« J'étais un jour en Portugal, dans une cathédrale, au moment où, après les trois jours de deuil de la semaine sainte, vient le jour final de l'*Alleluia*. La grande église avait un air sombre et triste, avec les rideaux tirés sur ses innombrables fenêtres, depuis que le cercueil symbolique de Jésus avait été porté au tombeau : trois cierges mystiques brillaient seuls au-dessus. Tout le monde se lamentait et se mortifiait dans les ténèbres, tandis que des processions semblables à des spectres s'avançaient dans les nefs et que, du haut du jubé, on déroulait des transparents aux figures terribles. Les prêtres, en grand costume pontifical, agenouillés et prosternés sur les marches de l'autel, chantaient, le peuple entier était suspendu à leurs lèvres.

« Tout à coup éclata le *Gloria in excelsis*. A l'instant même, tous les rideaux s'ouvrirent à la fois, la cathédrale fut inondée de flots de lumière, les orgues tonnèrent, les cloches

carillonnèrent, une pluie de fleurs tomba des galeries ; on lâcha de petits oiseaux dans l'église, tout le monde se félicitait, les amis s'embrassaient et nous vîmes d'en haut comme une mer agitée de figures humaines, flottant dans une vapeur ensoleillée ! — Et pourtant, me disais-je, il a suffi pour cette sublime métamorphose de laisser entrer la lumière du jour. Ces prêtres et leurs aides n'avaient fait que chasser les ténèbres, qu'eux-mêmes avaient produites. Tirez de même les rideaux, mais écartez aussi les murailles qui obscurcissent nos temples. Le temple, en soi, n'est qu'une ombre attardée de la divine lumière. Au lieu d'encens suffocant, faites entrer l'air pur du bon Dieu, et enseignez-nous que la religion la plus vivifiante est celle qui est la plus large ! »

CHAPITRE XII

LA RELIGION PARFAITE ET UNIVERSELLE

> Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.
>
> JÉSUS-CHRIST.

Éléments primordiaux de la religion. — Témoignage des différents cultes sur les vérités essentielles. — Méthode de formation de la religion universelle. — Où sera le siège central de la future unité religieuse?

Après avoir abordé les deux problèmes, si complexes, de la réunion des Églises chrétiennes et de l'unité religieuse du genre humain, le Congrès de Chicago n'a pas reculé devant l'examen d'un troisième, le plus difficile de tous : celui de la religion parfaite et universelle. On voit que l'esprit religieux, chez les Américains du Nord, a toutes les audaces d'une nation jeune, grande et dont la foi se sent de force à transporter des montagnes. On n'y réussit pas toujours, mais c'est, quand même, un honneur de l'avoir tenté.

A ce problème, les esprits forts ou absolus de notre temps proposent deux solutions opposées. Les uns disent que la question est oiseuse, puisque tous les cultes sont condamnés à disparaître par le progrès de la science ou à s'entretuer. Et les autres répondent qu'il n'y a pas à chercher bien loin cette religion parfaite, car elle existe, elle n'est autre

que le catholicisme romain. Les directeurs du Congrès religieux ont écarté l'une et l'autre, pour plusieurs raisons, dont la plupart ont déjà été données au cours de ce livre et qui peuvent se ramener à ceci. Les grandes religions de la terre, loin de disparaître, sont plus vivaces que jamais, et la preuve, c'est qu'elles se transforment, qu'elles essaiment, se propagent et se rapprochent les unes des autres. Le fait de la transformation de certains cultes nationaux, tels que le judaïsme et l'islamisme, en cultes polyethniques, n'est-il pas une présomption en faveur de la possibilité d'un culte plus large encore et répondant aux aspirations de toutes les races? Les aspirations communes, les sentiments de bienveillance, les projets de fédération manifestés à Chicago n'autorisent-ils pas les espérances les plus hardies? — Et quant à la branche du christianisme la plus fortement centralisée, la plus immuable en apparence, elle-même a subi une évolution considérable, de l'aveu de quelques-uns de ses plus habiles apologistes, par exemple du cardinal Newman, et, malgré plusieurs fautes et réactions accomplies sous le pontificat de Pie IX, il ne faut pas désespérer de la voir s'élargir et se mettre d'accord avec les aspirations légitimes de la conscience moderne.

Ainsi le problème d'une religion universelle de l'humanité a sa raison d'être, et, sans méconnaître les difficultés qui en retarderont la solution d'ici à quelques générations peut-être, il est permis d'en rechercher les conditions. Mais, avant tout, il faut déterminer les éléments essentiels, intégrants de toute religion; puis nous recueillerons le témoignage des représentants des principaux cultes sur ces vérités universelles, et enfin nous tâcherons de découvrir le critérium de la religion parfaite et le siège de la future unité religieuse.

Pour la première et la dernière question, le président Barrows ne pouvait mieux faire que de s'adresser aux savants qui, depuis une trentaine d'années, ont fait avancer cette science, née d'hier et qu'on appelle l'histoire comparée des religions. En effet, les phénomènes de cet ordre sont, comme ceux de l'histoire politique, soumis à certaines lois, que l'on commence à entrevoir, et l'histoire de certains cultes disparus

est fort instructive pour l'avenir des religions vivantes. Nous avons signalé plus haut les mémoires envoyés par MM. Tiele, professeur à Leyde, d'Harlez, professeur à Louvain, Merwin Marie Snell, Mme Sunderland. Il faut y ajouter ceux de MM. Albert Réville, professeur au Collège de France, Jean Réville et Marillier, maîtres de conférences à la Sorbonne, et celui de M. Georges Goodspeed, professeur à l'université de Chicago.

I. — ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE TOUTES LES RELIGIONS

M. Albert Réville, dans un mémoire sur les *Conditions et perspectives d'une religion universelle* [1], a dégagé, par une analyse puissante, les faits primordiaux qui sont à la source de tous les cultes et qui, partant, devront être parties intégrantes de la religion universelle.

« Les grandes religions, a-t-il dit, restent séparées; mais le dernier mot de l'histoire de la religion sur la terre serait-il un antagonisme irréductible? Ne peut-on pas, sans contester la supériorité que chacune des religions s'attribue, espérer un accord entre elles dans l'avenir, accord fondé sur l'appréciation de ces éléments de vérité, qui forment la substance de la religion universelle? Pour cela, il est indispensable de définir la religion.

« On n'est pas encore unanime sur la définition de la religion; mais voici quatre faits dont une vraie définition devra tenir compte :

« 1° L'homme éprouve le besoin de se sentir soutenu par un pouvoir qui domine les phénomènes de la vie quotidienne;

« 2° L'idée qu'il se fait de ce pouvoir, a d'étroites affinités avec celle qu'il a du monde et de lui-même;

« 3° La notion qu'il a de l'existence et de l'action de ce pouvoir souverain, est enveloppée de mystère : c'est-à-dire qu'il ne peut s'en faire une idée qui satisfasse entièrement sa raison.

1. Barrows, II, p. 1363-1367.

« 4° Ce postulat d'un pouvoir transcendant ne demeure pas une vaine abstraction, mais il exerce une action vigoureuse sur la vie. L'homme religieux cherche à s'unir personnellement, de cœur et de fait, à l'Être suprême, et, de ces relations vivantes avec la divinité, naissent de grandes joies et des terreurs tragiques. Ce mélange de terreur et de joie caractérise la religion. »

En d'autres termes, le sentiment de dépendance de l'homme vis-à-vis d'un Être tout-puissant mais enveloppé de mystère, la conscience qu'il a néanmoins de son affinité avec cet Être, et la tendance à s'unir à lui, de cœur et de volonté, tels sont, d'après M. A. Réville, les éléments primordiaux de la religion. On pourrait y ajouter la notion de révélation, de la part de Dieu, qui dérive de la notion de notre affinité avec lui, et le besoin de sacrifice, de la part de l'homme, qui est le corollaire du quatrième principe. Ce sont ces cinq ou six facteurs qui, en se combinant en proportions diverses et en revêtant des formes de pensée ou de culte appropriés au génie particulier de la race ou à la physionomie du pays habité, ont donné naissance à toutes les religions.

II. — TÉMOIGNAGE DES DIVERS CULTES SUR LES VÉRITÉS RELIGIEUSES UNIVERSELLES

1° *Religions disparues.* — Consultons d'abord les religions disparues; en effet, suivant la fine remarque du professeur Goodspeed, « la mort d'une religion n'est pas toujours la preuve de sa décadence et de sa corruption et il y a certains articles de foi ou rites de religions actuellement vivantes que tout homme de sens préférerait voir remplacés par les dogmes et pratiques de quelques religions mortes ». D'ailleurs, en dépit de leurs erreurs, elles renfermaient certaines vérités fondamentales, qui leur ont survécu et qu'elles ont, pour ainsi dire, léguées aux vivantes. Deux ou trois exemples, empruntés au discours de M. Goodspeed [1], illustreront cette thèse.

1. Barrows, I, p. 556 et suiv.

« Voici la religion de l'Égypte, ce pays de la contradiction et du mystère. Les hommes y roulaient des pensées profondes et, cependant, adoraient des chats et des grues ; ils menaient joyeuse vie et pourtant semblaient se consacrer à bâtir des tombeaux ; ils ont exploré bien des domaines de la science et des arts et, pourtant, ils nous présentent, comme le chef-d'œuvre de leur savoir-faire, une momie humaine ! Or une des idées capitales de la religion de l'Égypte, c'était la présence (*the nearness*) du divin, notion qui se liait à l'idée fondamentale de leur société.

« En effet, l'Égyptien regardait l'étranger avec un profond dédain. Son pays répondait à tous ses désirs et l'image favorite, sous laquelle il se représentait la vie future, était celle d'une autre Égypte, semblable à la présente. Or, dans ce pays si prospère, il fallait que l'Égyptien eût ses dieux, qu'il eût la divinité pour ainsi dire à sa portée. Or quoi de plus rapproché que la présence divine dans les animaux propres à chaque province ? C'est ainsi que ce culte bizarre des animaux, objet de l'étonnement et du mépris de l'antiquité, était fondé sur l'idée de la présence du divin.

« Une vérité, toute différente, nous a été léguée par la religion des Babyloniens-Assyriens. Vivant dans un pays ouvert de tous côtés aux assauts de la nature et de l'homme, n'ayant aucun motif de glorifier la Chaldée, comme l'Égyptien le faisait de son pays, le Babylonien conçut la divinité comme une puissance souveraine qui exerce son influence du haut du ciel et des étoiles. Il renforça l'idée de la *transcendance du divin*. Entouré par une foule d'esprits malins et indifférents, qu'on croyait devoir conjurer par les pratiques dégradantes de la magie, ces hommes levèrent les regards en haut et cherchèrent leur salut dans la faveur de ces êtres divins, qui, du haut des cieux, leur portaient secours. Il est évident que cette idée de l'élévation, de la transcendance de la divinité est une base féconde pour la moralité. Se mettre sous la protection d'un Seigneur implique la reconnaissance d'une règle d'obéissance. D'abord purement rituelle ou même physique dans ses exigences, cette règle devint peu à peu morale ; l'évolution est marquée dans les *Psaumes péniten-*

tiaux de Babylone, où, à vrai dire, on ne trouve pas encore de traces bien nettes d'idées morales pures.

« Ainsi ces deux cultes primitifs ont légué au monde ces deux idées fondamentales, de la présence et de la transcendance de la divinité. Ces deux grands empires les ont transportées, avec leurs armées, dans tous les pays qu'ils ont conquis, et là où leurs guerriers n'ont pas pénétré, leurs marchands les y ont propagées.

« Les idées religieuses de l'Égypte se sont répandues à l'Ouest et au Nord et ont eu la plus grande influence sur la Grèce, d'une part, et de l'autre sur les Hébreux. La Grèce elle-même a reconnu ce qu'elle devait, sur ce point, au pays du Nil, et il est frappant de voir comment les conceptions optimistes des Égyptiens sur la valeur de la vie actuelle et sur la présence du divin auprès de l'homme se sont révélées dans l'Hellade, sous une forme bien plus haute.

« L'harmonie et la beauté furent le critérium dont le Grec se servit pour juger le monde (*Cosmos*) et il le trouva bon ; il trouva dans l'homme et dans ses œuvres l'idéal du divin ; c'est au Grec que nous devons la transformation de la doctrine de la présence du divin en celle de l'*immanence de Dieu*.

« La conception du Yahweh des Hébreux est née du cœur même de la nation, au sein de leur lutte pour l'existence nationale. Bien qu'elle ne doive son origine ni à l'Égypte ni à l'Assyrie, il faut observer que la majesté de Yahweh, marque de la transcendance divine, se maintint toujours clairement à l'esprit d'Israël, vis-à-vis des influences opposées de ces deux pays. Poussés par une force irrésistible, les prophètes dégagèrent le dieu d'Israël des chaînes de la nationalité, du joug d'une moralité égoïste et prêchèrent la doctrine d'un Dieu juste et souverain de toute la terre.

« C'est ainsi que deux vérités élémentaires de la théodicée ont été portées, depuis l'Égypte et la Babylonie, à toutes les nations et qu'elles sont parvenues, à la fin, jusque dans le christianisme. La notion de la transcendance divine a été le don du judaïsme à l'Église chrétienne, et, chose remarquable, c'est à Alexandrie, ce foyer où l'hellénisme était déjà entré

en contact avec l'Égypte, que s'en est faite l'élaboration par les docteurs chrétiens.

«.... Quand les temps furent accomplis ; quand l'Égypte et la Syrie, la Judée, la Grèce et Rome furent prêtes à offrir ce qu'elles avaient de mieux, c'est alors que le christianisme embrassa toutes leurs vérités dans son étreinte féconde et, les incarnant en la personne du Christ, en fit le point de départ d'une évolution supérieure. »

2° *La Chine.* —.Adressons-nous maintenant à la Chine, la doyenne des nations civilisées. On sait qu'elle reconnaît plusieurs religions officielles : le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme; mais la notion fondamentale, commune à toutes, c'est celle de solidarité entre le ciel et la terre, d'un lien indissoluble entre les membres défunts et les membres vivants de la famille. « Le *Choung-Yung*, a écrit Kung-Hsien-Ho [1], mandarin de Chang-Haï, dans un mémoire lu au Congrès, appelle la pratique de la sagesse : religion. Notre religion connaît bien la volonté du Ciel; elle considère tout ce qui est sous le ciel comme formant une grande famille. Les souverains sont réputés la branche aînée ; les ministres sont les officiers supérieurs; le peuple en masse, les enfants de la famille. Elle enseigne que la jouissance de toutes choses devrait être commune, parce qu'elle regarde le Ciel et la Terre comme parents de tous les hommes. »

De ce principe, la théologie chinoise fait dériver le culte des ancêtres, les cinq relations sociales et toutes les vertus énumérées plus haut. Outre ce sentiment de solidarité et de respect, ce qui caractérise la religion chinoise, c'est la connexion étroite qu'elle établit entre le culte et la morale. *Celui qui a péché contre le ciel n'a pas de place pour prier*, a dit Confucius, et cette pensée a été commentée finement par Pung-Kwang-Yu en ces termes [2] :

« Le vulgaire croit que les biens et les maux viennent du Ciel, et qu'il est utile d'adresser des prières aux Esprits, parce que le cours des événements dépend d'eux. Or ceux-là-

1. Barrows, I, p. 597.
2. Barrows. I, p. 380.



PUNG KWANG-YU (Peking)



mêmes qui croient à l'efficace de la prière sont forcés de convenir que ce qu'on n'a pas pu obtenir par la prière peut souvent être obtenu sans elle, et que le mal, qui n'a pu être détourné par la prière, l'est parfois sans elle. D'où vient cela? Simplement de ce qu'on peut faire remonter la chance et le bonheur, comme des effets à leur cause, à une vie conforme à la nature, c'est-à-dire bonne [1], ou bien encore à une famille qui a amassé un trésor de bonnes actions. Et, par contre, ce qui produit la misère et la malchance, c'est une vie contraire à la nature, c'est-à-dire mauvaise, ou bien une famille qui a accumulé les méfaits. Les lois du monde moral sont aussi inexorables que celles de la nature. Ainsi les Esprits ne peuvent intervenir dans les affaires humaines qu'en se conformant à leurs ordres. De même un juge équitable ne saurait être influencé par des sollicitations importunes, au point de déclarer innocent un coupable ou inversement. A combien plus forte raison cela doit-il être vrai des Esprits? »

Il ressort de ce commentaire qu'aux yeux des confucianistes la prière, pour être efficace, doit sortir d'un cœur pur et honnête. Il y a là une conception juste du lien indissoluble qui unit la morale et la religion. Comme dans l'Évangile, ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur! Seigneur! » qui entreront au ciel, mais ceux qui font la volonté de Dieu.

3° *L'Inde.* — Écoutons maintenant le témoignage de l'Inde, cette mère des nations aryennes et dont la littérature et les arts portent l'empreinte d'un sentiment si profond du divin. Deux voix bien distinctes nous l'ont fait entendre à Chicago : celle des brahmanistes et celle des bouddhistes. Voici d'abord ce que Manilal Dvivedi nous a donné comme conclusion d'un travail complet sur l'hindouisme [2] :

« N'est-il pas possible, a-t-il dit, d'énoncer un petit nombre de principes de la religion universelle, que tout homme qui fait profession d'être religieux, doit accepter, outre sa

1. Voir chap. v, *Morale et Religion.*
2. Barrows, I, p. 331-332.

croyance particulière comme hindou, bouddhiste, musulman, parsi, chrétien ou juif? La religion est-elle autre chose qu'une satisfaction donnée aux ardents soupirs du cœur, c'est-à-dire cette explication rationnelle du *Cosmos*, qui montre le comment et le pourquoi de l'existence, qui assure le fondement éternel de la morale et qui, en signalant à l'homme le plus sublime idéal de bonheur réalisable, stimule et fait naître en lui les moyens de satisfaire le cœur? Si la religion est tout cela, alors les questions soulevées par les opinions religieuses particulières sur leur valeur comparative doivent se ramener à de simples problèmes, dont la solution peut être trouvée par la raison dégagée des préjugés. En d'autres termes, la religion, au lieu d'être une simple matière de foi, pourrait devenir l'objet d'une science. »

De ce point de vue, M. Dvivedi a proposé au Congrès de prendre pour base de la religion universelle les quatre idées suivantes : 1° croyance à un principe supra-sensible ou immatériel, existant dans la nature, 2° à l'unité de l'ensemble des êtres, 3° à la réincarnation ou métempsycose, 4° au salut par l'action.

Ces éléments ont besoin d'être complétés et expliqués par les observations judicieuses du Rév. T. E. Slater, missionnaire à Bangalore, sur les rapports entre le christianisme et la religion brahmanique [1]. Le Rév. Slater a pris soin de faire remarquer que ces préfigurations de l'Évangile étaient ignorées par la masse du peuple et se rapportaient plutôt aux anciennes conceptions des Védas. On retrouve en effet chez ces dernières les grandes idées d'identité essentielle de l'âme humaine et de la divinité, de révélation et de sacrifice, qui sont à la base des religions bibliques.

« L'élément fondamental de toutes les religions, a dit M. Slater, celui sans lequel il ne saurait y avoir de culte en esprit et vérité, c'est la croyance que l'adorateur humain

1. Le Rév. Thomas Ebenezer Slater, né en 1840, a été l'agent de la Société des Missions de Londres, successivement à Calcutta, à Madras et à Bangalore, où il est chargé d'évangéliser les Hindous instruits. Barrows, I, p. 457.

est fait, en quelque mesure, à la ressemblance de l'être divin. L'identité essentielle de l'âme avec le divin est un axiome, et le fait qu'elle survit à des transformations incessantes, la preuve de son immortalité. La pensée maîtresse de l'Inde, celle qui relie tous ses éléments contradictoires, c'est la révélation de la vie, le pèlerinage de l'âme, exilée sur la terre, à travers toutes les existences finies, à la recherche de l'union avec l'infini.

« Mais comment se réalise cette union avec le divin? — Seulement lorsque le moi se détache des choses sensibles, de l'amour du monde et mortifie les appétits de la chair. N'y a-t-il pas une certaine analogie avec les déclarations de saint Jean, que *le monde passe avec ses convoitises* (I Épitres, II, 17), et de Saint-Paul, que *les choses visibles ne sont que pour un temps et que les invisibles seules sont éternelles* » (II Cor., IV, 18)?

Si du brahmanisme nous passons au bouddhisme, il est difficile de dire les éléments que ce dernier peut fournir à la religion universelle. En effet, par réaction contre les myriades de divinités du panthéon brahmanique et contre la série des degrés de la métempsycose, Çakya-Mouni a abouti à l'étrange conception d'une religion sans divinité et sans immortalité. Mais il s'en faut de beaucoup, comme on l'a vu, que le bouddhisme s'en soit tenu à cette négation radicale, et, en fait, il est revenu à l'idée d'un Dieu suprême, type des quatre vertus cardinales, et à la notion de vie future. Il y a néanmoins dans la doctrine de Bouddha une tendance synthétique qui a été signalée avec justesse par S. Horiuchi [1], Dharmapala et par K. R. Hiraï dans leurs discours au Congrès. Voici comment le premier s'est exprimé :

« La lumière de la vérité et de la miséricorde commença à rayonner autour de Bouddha sur le monde entier, et la voie de l'émancipation fut ouverte pour tous les hommes, de sorte que chacun d'eux peut profiter de ses bénédictions et marcher dans la voie de l'illumination. Ces grandes vérités annoncées par Bouddha sont la loi de cause et d'effet,

1. Secrétaire de la Société Indo-Busseki-Koffuka à Tokyo. Voir J. Lloyd Jones, *Chorus of faith*, p. 80.

d'après laquelle tout homme récolte ce qu'il a semé, et la loi de miséricorde, qui abolit les barrières des castes et ordonne à tous les hommes de se traiter en frères. Quant au moyen de salut, il consiste essentiellement à extirper de notre âme tout désir impur, toute pensée égoïste afin de parvenir à la bonté et à la sérénité de Bouddha. C'est par ces notions fondamentales d'égalité et de fraternité de tous les hommes, de purification morale et de tolérance que le bouddhisme a été, en quelque mesure, un précurseur du christianisme et qu'il a exercé jadis et qu'il exerce encore une influence pacifiante en Asie. On a vu plus haut les résultats merveilleux obtenus par l'empereur Asoka, en propageant les règles morales du bouddhisme dans son empire. »

Quant à nous, nous devons faire des réserves formelles sur ces déclarations optimistes des bouddhistes japonais. Le bouddhisme a, sans doute, comme la doctrine de Confucius, élaboré une morale très élevée, très humaine et qui ressemble beaucoup, à certains égards, à celle de l'Évangile. Mais, et c'est là son vice capital, en supprimant les idées de Dieu et de l'immortalité personnelle, il a coupé les ailes qui, seules, permettent à l'âme de prendre son essor vers l'idéal. A cause de cela, il mérite à peine le nom de religion.

4° *L'Occident chrétien.* — Après avoir recueilli les voix des religions de l'Orient, écoutons les témoignages des croyants de l'Occident. Trois principaux se sont fait entendre : celui du catholicisme, celui du protestantisme, celui d'Israël.

Voici d'abord les catholiques. Le père Walter Elliott a soutenu que la fin capitale de la religion est de diriger les aspirations de l'homme vers le souverain bien et de lui en assurer la pleine jouissance. La religion de l'avenir, en tant que procédé d'amélioration morale, devra mettre tout en œuvre pour exciter cet amour du bien et remplir l'âme de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ. De même, le cardinal Gibbons a déclaré que le plus important aspect de la foi catholique n'est ni la succession apostolique, ni l'unité romaine, ni même une morale sublime, mais ce merveilleux ensemble d'institutions de bienfaisance, qu'elle a créées pour soulager les misères de l'humanité. Enfin le recteur

Keane a conclu, de la comparaison des cultes divers, que les éléments de la religion définitive doivent être : 1° la croyance en un seul Dieu vivant, ou monothéisme; 2° la croyance que ce Dieu a enseigné à ses enfants ce qu'ils ont besoin de savoir pour atteindre leur destination, ou foi en la révélation divine; 3° la croyance au salut, dans cette vie et dans l'autre, par l'immanence de Dieu en l'homme, ou foi à l'incarnation et à la rédemption en Jésus-Christ [1].

« Ce dont Emerson et Wordsworth, a-t-il dit, n'ont eu que de faibles aperçus par l'immanence de Dieu dans la nature, c'est cette merveilleuse présence de Dieu dans l'âme de l'homme sanctifié, accordée par le Christ, qui nous fait participer à sa propre filiation divine. C'est lui qui rend pleine justice à tout ce qui est humain dans la religion, parce qu'il est le Fils de l'homme et qu'il peut dire avec plus de raison que le poète :

Nihil humani a me alienum puto.

« C'est lui qui rend aussi pleine justice à ce qui est divin dans la religion, parce que celui-là est le Fils de Dieu, qui a pris l'humanité dans ses bras afin de l'élever vers son Créateur ».

« Le caractère fondamental de la religion de l'avenir, a dit M. Merwin M. Snell [2], sera d'être une grande fraternité. Si à cette union des sentiments on peut ajouter un accord de la pensée, du culte et de la conduite, il sera fondé non pas sur une réduction au minimum des différences religieuses, non pas sur une élimination de toutes les vérités, sauf un petit nombre de vérités fondamentales, mais sur une acceptation pleine et sans réserve des éléments de toutes les religions. En vain, on voudrait abolir les manifestations de l'esprit, dont telle ou telle époque a été témoin.

« La religion est éternelle, non pas seulement dans son essence, mais dans l'infinie variété de ses formes. La vérité

1. Barrows, II, p. 1335-35.
2. Barrows, II, p. 1327.

est une, mais les aspects de la vérité sont infinis; la beauté est une, mais les formes en sont infiniment variées; la bonté est une, mais les applications en sont innombrables. L'esprit humain est assez large pour réconcilier toutes les doctrines, le cœur humain est assez large pour embrasser et harmoniser toutes les sympathies et les admirations; la volonté humaine est assez forte pour accomplir tout le devoir.

« La religion de l'avenir sera universelle dans tous les sens. Elle incarnera les pensées, les aspirations, les vertus et les sentiments de l'humanité entière; elle rassemblera tous les pays et tous les peuples, toute tribu et toute langue dans une fraternité universelle d'amour et d'adoration; en un mot elle établira sur la terre l'ordre qui règne dans les cieux! »

Écoutons à leur tour les protestants :

Le Rév. John Talbot Gracey, pasteur à Rochester (New York), dont nous avons déjà cité le souhait en faveur de l'unité religieuse du monde, a continué ainsi [1] :

« Quelle sera cette commune religion? Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire de la religion, a dit l'archidiacre Hardwick, que les ressemblances frappantes qu'offre la pensée religieuse en des points souvent très éloignés du globe. Combien est répandue la notion de Dieu! La doctrine de l'incarnation est aussi très générale. Les autels du monde réclament de toutes parts un culte fondé sur le sacrifice. Sans doute, ces coïncidences et correspondances entre les traditions diverses de l'humanité se présentent à nous en fragments épars; mais elles ne sont pas sans valeur. Ce que je voudrais faire ressortir, c'est que, quelque fragmentaires et informes que puissent être ces notions religieuses, ces peuples les tiennent pour leurs biens les plus précieux. Pour elles, ils sacrifieraient leur fortune; pour les défendre, ils affrontent le feu; pour elles, ils émigrent dans les pays éloignés et tombent épuisés sur les sables brûlants, et pour elles ils sauraient mourir!

« Il me paraît aisé de soutenir que la religion qui contient le plus grand nombre de ces pensées mères des grandes

1. Barrows, II, 1328

religions du monde et qui saura les coordonner sur une base logique, est celle qui a le plus de chances de devenir la religion du monde. » On a cité plus haut (p. 243-244) un discours du Rév. E. E. Hale qui a conclu dans le même sens.

III. — DU PROCÉDÉ DE FORMATION DE LA RELIGION PARFAITE

Ainsi, aux yeux du Rév. Gracey comme à ceux de M. Snell la loi de survivance, en matière de religion, s'exercera au profit de celle des religions qui renfermera la plus grande somme de vérités fondamentales, de pensées mères. Cela nous amène à examiner la question de savoir comment se dégagera cette religion parfaite. Sera-ce par un procédé d'analyse ou de synthèse? Sera-ce en éliminant tous les éléments particuliers contestés, de manière à découvrir la racine mère du sentiment religieux? Ou bien, au contraire, sera-ce en admettant tout ce qui est manifestement vrai, bon et utile, de manière à obtenir une synthèse parfaite des religions?

Le professeur Goodspeed s'est prononcé en faveur de la seconde méthode, la synthèse, et cela au nom de l'expérience faite par les religions éteintes de l'antiquité :

« Leur histoire nous enseigne, a-t-il dit [1], que le vrai critérium d'une religion, c'est la mesure dans laquelle elle est remplie de l'esprit de Dieu. Pour autant qu'elles l'entrevoyaient, elles amenaient les hommes à trouver en lui paix et secours. Elles proclamaient ses lois, elles s'efforçaient de procurer sa faveur aux hommes. Ainsi, dans la mesure où elles savaient pénétrer de l'idée de Dieu la doctrine et la vie de leurs adeptes, elles ont accompli leur tâche dans l'éducation de la race humaine. C'est ce critérium qui a fait leur grandeur ou leur décadence; c'est par là qu'elles ont joué un rôle dans l'évolution de l'humanité.

« Nous sommes parfois enclins, au milieu du heurt des *credo* opposés, à rêver d'une religion sans théologie. La mort de ces religions anciennes nous avertit que ce rêve

1. Barrows, I, p. 554-586.

serait une folie. En présence de la multiplicité des religions représentées à ce Congrès, nous sommes aussi tentés de croire que la religion définitive sera comme un bouquet composé des fleurs les plus belles, les plus exquises, cueillies dans chacune d'elles. Grave erreur! Les tombeaux des religions mortes nous enseignent que ce n'est pas le choix de certaines doctrines, mais leur absorption qui fait une religion forte; non pas l'absorption, mais la conciliation des éléments divers; non pas la synthèse, mais la réalisation de toutes ces aspirations, de ces vérités incomplètes aboutissant à une pensée plus haute, à une vie transcendante. L'avenir religieux de l'humanité appartiendra donc au système de religion, existant ici, ou à naître, qui ne se contentera pas de faire une sélection, mais qui saura s'assimiler; qui ne se bornera pas à absorber, mais qui saura concilier et accomplir les doctrines essentielles de toutes les religions. »

Le recteur Keane, par contre, a donné la préférence à la méthode analytique [1].

« En religion, a-t-il dit, nous ne pouvons suivre une autre méthode que celle adoptée pour la propagation de la science humaine et qui consiste à se mettre d'abord à la portée des esprits les plus incultes ou les moins cultivés, afin, depuis ce point de départ, de pouvoir les porter à un niveau de plus en plus élevé. D'après cette règle de la sagesse universelle, nous devons commencer par descendre jusqu'à l'assertion des vérités religieuses les plus élémentaires et, pour ainsi dire, au programme le plus simple pour le perfectionnement de l'humanité! Et cela, non pas pour faire de ces rudiments le niveau universel des croyances, mais afin, depuis ce point, de conduire les âmes aux vérités les plus hautes que la bonté de Dieu et l'aspiration de l'humanité nous offrent. Dans cette évolution, l'histoire comparée des religions nous fait connaître bien des cultes, qui se sont arrêtés à un degré intermédiaire. Or ce n'est certes pas la volonté de Dieu, qu'aucune portion de l'humanité reste toujours dans un tel état d'imperfection. »

1. Barrows, II. p. 1333.

Enfin, le rabbin Hirsch, appliquant, lui aussi, la méthode d'analyse, a esquissé, avec une virtuosité digne des Prophètes de sa race, la religion de l'avenir :

« La religion universelle, a-t-il dit [1], pour tous les enfants d'Adam, n'entourera pas ses autels des palissades aiguës d'un *credo*. Les *credo* dans l'avenir seront considérés comme ces grillages en ronces de fer, blessant et ceux qui veulent entrer et ceux qui voudraient sortir pour aller vers de plus spacieux pâturages. L'Église de l'avenir sera-t-elle, pour cela, une Église sans Dieu? nullement; car elle possédera une mesure beaucoup plus large du divin que n'en ont les églises et les synagogues, avec leurs formules dogmatiques. L'homme futur ne sera pas prêt à abdiquer la couronne de gloire qui lui appartient, en vertu de la conscience qu'il a d'être fils de Dieu. Il n'échangera pas le symbole de son église contre le *credo* bien autrement présomptueux et mortifiant du matérialisme.... Mais, en revanche, il aura acquis une modestie qui manque hélas! à tant d'hommes qui se croient, de bonne foi, religieux. Son Dieu ne sera ni une abstraction métaphysique, froide et lointaine, ni la caricature d'une théologie irritée.

« Maïmonides, le plus grand des penseurs israélites du moyen âge, a dit : *De Dieu on peut seulement affirmer qu'il est; quant à ce qu'il est, nous ne pouvons le savoir. — Mes pensées ne sont pas vos pensées et mes voies ne sont pas vos voies.* Cet avertissement prophétique résonnera clairement aux oreilles de tous ceux qui, dans l'avenir, adoreront dans le sanctuaire universel. Ils cesseront de vains efforts pour définir Celui qui est indéfinissable.

« La religion universelle n'aura pas la prétention de dicter des règles au gouvernement de Dieu dans ce monde, ni de tracer la sphère hors de laquelle on ne peut être sauvé, ni de déclarer, comme si elle avait été admise à ses conseils, qui Il doit sauver et qui Il doit laisser perdre. La religion universelle fera, une fois de plus, de l'idée de Dieu le principal ressort de la vie humaine. Elle apprendra aux

1. Barrows, II, p. 1305.

hommes à la trouver dans leur propre cœur et à l'avoir présente en eux-mêmes dans toutes leurs actions. Aucun mortel n'a jamais vu Dieu; mais celui qui aura ouvert son cœur à la bonne nouvelle pourra, comme Moïse sur le roc solitaire du Sinaï, l'apercevoir qui passe et l'entendre qui proclame sa loi solennelle. En effet, ce n'est ni dans la tempête du fanatisme, ni dans le feu des préjugés, mais dans la voix douce de la conscience, que Dieu parle et se révèle. Celui-là croit en Dieu, qui mène une vie semblable à Dieu, c'est-à-dire divine. Celui-là est agréable à Dieu, qui met en pratique son *credo*, et non pas celui qui le marmotte. Étaient-ce ceux qui portaient de larges phylactères, qui furent marqués pour la gloire par le grand docteur de Nazareth? Le Décalogue, le Sermon sur la montagne étaient-ils des *credo*? C'est le caractère et la conduite de la vie qui seront le diapason de la foi dans l'Église universelle.

« Et que dirons-nous du péché? Le péché, en tant qu'imputation théologique, sera peut-être rayé du vocabulaire de cette grande *Communion des Saints*, mais, en tant que faiblesse à vaincre, imperfection à corriger, l'homme sera aussi puissamment averti de ses transgressions qu'il l'est maintenant du péché d'Adam, sur lequel il n'a eu aucun contrôle et dont on ne devrait pas le rendre responsable. Alors, comme maintenant, la religion élèvera l'homme au-dessus de ses faiblesses, en lui rappelant ses responsabilités. Le Paradis est devant nous et non pas derrière.

« Cette religion servira à l'homme de guide vers Dieu; sa parole sacramentelle sera : le devoir. Le travail sera considéré non pas comme une malédiction, mais comme un bienfait pour la vie humaine; car, puisque l'homme a été fait à l'image du Créateur, il lui appartient de créer à son tour. La terre lui a été donnée pour séjour : d'un chaos il en a fait son foyer. Une théologie qui, dans ce monde, ne laisse pas de place à la libre activité de l'homme, ne peut s'accorder avec cette vérité reconnue, que l'homme et Dieu sont les collaborateurs d'un même programme d'action. La sympathie et la résignation sont, il est vrai, de belles fleurs qui ont poussé dans bien des âmes humaines; mais c'est l'amour

actif et l'énergie qui peuvent seuls faire progresser l'humanité — et le progrès, c'est la réalisation graduelle de cet esprit divin qui s'incarne dans tout être humain.

« *Ce que vous avez fait à l'un des plus petits d'entre ceux-là, vous me l'avez fait à moi-même*, a dit Jésus. Telle sera la règle de conduite adoptée pour toutes les relations sociales. Nous n'entendrons plus l'excuse cynique de Caïn, qui était sa propre accusation : *Suis-je le gardien de mon frère?* On ne tolérera pas davantage ces deux morales : l'une, pour le dimanche et pour l'église; l'autre, diamétralement opposée, pour la semaine et le comptoir. On n'entendra pas répéter, comme aujourd'hui, avec une brutale insistance, que *les affaires sont les affaires* et qu'elles n'ont aucun rapport avec le Décalogue ou le Sermon sur la montagne; mais la religion pénétrera toutes les relations de la vie ordinaire. Cette distinction odieuse, qui a cours maintenant, entre ce qui est profane et ce qui est sacré, sera effacée. Toute pensée, toute action doit être sainte, ou bien elle est indigne d'un homme. Est-ce que Jésus ne voyait de sainteté que dans le temple de Jérusalem? Est-ce que Bouddha ne s'occupait de religion qu'une heure ou deux, le jour du sabbat? Est-ce qu'un ancien prophète n'a pas raillé et condamné toutes ces religions ritualistes? *Lavez-vous; purifiez-vous!* N'était-ce pas le refrain de la religion d'Ésaïe? La religion universelle devra rester fidèle à ces glorieux précurseurs.

« Mais que dira-t-elle de la mort et de l'au-delà? — Cette religion n'obscurcira pas l'espérance que l'homme a nourrie depuis le premier jour qu'il a passé sur la terre. Mais elle s'efforcera de convaincre les hommes que la meilleure préparation au ciel, c'est une vie sagement passée sur la terre. « Une « heure, disaient les anciens rabbins, passée ici-bas à faire de « bonnes œuvres et dans la vraie intimité avec Dieu est plus « précieuse que toute la vie à venir. » L'égoïsme, ce corrupteur de l'âme, et la lutte acharnée pour la gloire à venir, qui nous fait oublier le devoir présent, seront remplacés par une sereine confiance en la justice éternelle de Celui *en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être*. La conscience d'avoir fait le bien sera la plus douce récompense. Oui! la religion

de l'avenir nous délivrera de ces gens, qui prétendent avoir droit au salut, tandis qu'ils prennent leur parti de la misère et de la damnation d'autrui.

« Y aura-t-il des prières dans la religion universelle? L'homme adorera, mais dans la beauté de la sainteté; sa prière sera le prélude de son action, pleine de prières. Le silence est souvent plus édifiant qu'un flux de paroles, qui n'expriment pas l'adoration, mais seulement des requêtes avides de faveurs personnelles. Un cœur plein de rancunes peut-il dire en priant : *Pardonne-nous nos offenses*? Celui qui refuse de partager son pain avec l'affamé peut-il dire : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*? L'oraison du grand docteur de Nazareth n'enseigne-t-elle pas aux hommes que la vraie prière doit être un stimulant de la charité?

« Et cette foi nouvelle aura-t-elle sa Bible? Oui, elle l'aura, car elle gardera les vieilles bibles de l'humanité, en se souvenant que la lettre tue, mais que l'esprit vivifie. La religion n'est pas affaire de lettre, mais elle est esprit et vie. La révélation de Dieu est continuelle, elle n'est pas limitée à des tablettes de pierre ou à des parchemins sacrés. Dieu parle aujourd'hui encore à ceux qui veulent bien l'écouter. C'est la religion qui a fait la Bible et non pas la Bible qui a fait la religion.

« Enfin, quel sera le nom de cette Église de l'avenir? Elle sera désignée non pas d'après le nom de ses fondateurs, mais d'après ses œuvres. Dieu a répondu à Moïse qui insistait pour savoir son nom : *Je suis celui qui est* (Exode, III, 14). Il en sera de même de l'Église de l'avenir. Si un nom peut lui être donné, ce sera celui d'Église de Dieu, parce qu'elle sera l'Église de l'humanité. »

IV. — LE SIÈGE CENTRAL DE LA RELIGION DÉFINITIVE

Après avoir ainsi recueilli le témoignage des principaux cultes sur les éléments ou caractères essentiels et sur le procédé de formation de la religion parfaite et universelle, le Congrès a examiné la dernière question inscrite à son programme, pour la 17e journée : « Quel sera le centre, c'est-à-dire le chef-lieu ou la capitale de la future unité religieuse

de l'humanité? » Question séduisante et terrible à la fois, qui depuis des siècles fait le tourment des âmes religieuses, depuis la Samaritaine, demandant à Jésus s'il fallait adorer à Jérusalem ou à Garizim, jusqu'au pauvre nègre de l'Ouganda, tiraillé entre les missionnaires catholiques, protestants et musulmans et se demandant d'où lui viendra le salut : de Rome, de Canterbury ou de la Mecque.

On a vu plus haut les réponses plus ou moins explicites qu'avaient faites à cette question les brahmanes Mozoumdar et Dvivedi, les bouddhistes Hiraï et Kishimoto, les rabbins Kohler et Hirsch. Tous, sous une forme plus ou moins voilée, ont salué dans le Christ ou dans la croix du Calvaire le centre de la future catholicité religieuse du monde. Naturellement les ministres des confessions chrétiennes étaient tenus à moins de réserve. Aussi tous, Mgr Latas, pour l'Église grecque orthodoxe, Mgr Keane, catholique romain, les Rév. Barrows, Boardman et Dudley, du côté protestant, ont proclamé à l'envi que Jésus-Christ était le vrai et définitif sauveur du monde entier; mais, chose remarquable, aucun n'a revendiqué pour le siège de son Église particulière le privilège d'être un jour la capitale de la religion universelle.

« Ce Congrès a montré, a dit le Rév. Keane [1], que tous les efforts des tribus de la terre pour réveiller et faire avancer la doctrine de Dieu, toutes les tentatives faites pour révéler les moyens dont s'est servi le Tout-Puissant pour réconcilier l'homme avec lui, aboutissent logiquement à ce point culminant : Jésus-Christ. On a vu que tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bon dans l'enseignement des fondateurs de religion n'est qu'un avant-goût de la plénitude de vérité, de beauté et de bonté qui lui fut accordée : *Heureux les yeux qui ont vu ce que vous avez vu*, a-t-il dit à ses disciples, *car je vous dis que bien des rois et des prophètes ont désiré voir les choses que vous avez vues, mais ne les ont point vues, et entendre les choses que vous entendez et ne les ont point entendues* (Luc, x, 23-24).

1. Barrows, II, 1334.

« Nous connaissons l'honnêteté et la sincérité de ces sages de l'antiquité, et nous savons qu'il n'en est pas un seul qui n'eût considéré comme une folie et une impiété de se comparer lui, pauvre, qui allait tâtonnant après la lumière, au Saint unique, qui a pu dire : *Je suis le chemin, la vérité, et la vie.... Je suis la lumière du monde! Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais obtiendra la lumière de la vie* (Jean, XIV, 6, et VIII, 12).

« Ainsi le verdict des siècles proclame, après l'apôtre des Gentils, qu'*aucun autre fondement ne saurait être posé que celui qui a été posé par Dieu même, à savoir Jésus-Christ* (I Cor., III, 11). Aussi longtemps que Dieu sera Dieu et que l'homme sera l'homme, Jésus sera le centre de la religion à jamais.

« Je sympathise du fond de l'âme avec ceux qui sont passionnément attachés à des voies et à des organisations ecclésiastiques qui leur sont devenues chères par l'hérédité et par des souvenirs historiques dont ils sont fiers. Mais je dois mettre au premier rang la vénération et la fidélité envers le Fils de Dieu. La première question que j'ai à me poser (vis-à-vis de ces Églises séparées) est celle-ci : « Est-ce là la vigne? *le cep façonné* par les mains du Sauveur du monde? Et, si l'histoire démontre qu'elles ne le sont pas, alors à toutes les instances des parents et amis, le chrétien loyal doit répondre comme les Apôtres : *Jugez vous-même s'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (Actes, V, 29).

« Des hommes d'un zèle sincère ont incarné de bonnes et nobles idées dans des Églises dissidentes. Ils avaient raison pour leurs idées, mais ils eurent tort de faire schisme. Il y a deux côtés dans l'Église de Jésus-Christ : un côté humain et un côté divin. Du premier côté, il y a toujours eu place pour toutes les réformes, pour l'élimination des défauts humains, car Notre-Seigneur n'a fait aucune promesse d'impeccabilité humaine. Mais du côté divin de l'Église, il ne saurait y avoir aucun changement, ni l'ombre d'une altération. Cette Église doit devenir un organisme parfait; toutes les divergences doivent se fondre dans l'unité, suivant le vœu du Seigneur : *Puissent-ils être un en nous, comme toi, ô*

Père, tu es en moi et moi en eux, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité! (Jean, XVII, 21-33).

Ainsi, le savant recteur de l'université catholique de Washington, tout en revendiquant pour son Église l'honneur d'avoir été façonnée par les mains mêmes du Sauveur, a reconnu que, par son organisation humaine, elle était encore imparfaite et sujette à des réformes et a placé dans le Christ, qui représente son principe divin, le centre de la religion définitive.

Le Rév. G. D. Boardman a exprimé au fond, sous une forme différente, la même pensée dans un discours sur *Jésus, unificateur de l'humanité*, à savoir, que le Christ était le plus puissant artisan de cette union par son incarnation, par sa doctrine, par sa mort, par son immortalité. Nous en détacherons les deux passages suivants :

« Jésus, a-t-il dit [1], est en train d'unifier l'humanité par sa doctrine. Prenez, par exemple, sa doctrine d'amour telle qu'elle est exposée dans le Sermon sur la montagne : ses préceptes sur la réconciliation, la non-résistance au mal, le pardon et l'amour de ses ennemis, l'ordre qu'il nous donne de nous servir, même pour les prières en particulier, du pronon... « nous » au lieu de « moi ». Ne voyez-vous pas que, lorsque tous les êtres humains, à travers le monde, mettant en pratique ces préceptes, deviendront, comme le Maître lui-même, des pacificateurs, aimant leurs ennemis et disant dans leur prière secrète *Notre Père*, l'humanité sera aussi devenue une unité bénie? — Ou bien, prenez le sommaire de son Sermon sur la montagne tel qu'il l'a donné dans sa règle d'or : *Toutes les choses que vous voudriez que les hommes vous fassent, faites-les-leur de même.* — C'est la contribution de Jésus à la philosophie sociale.

« Ou, si vous aimez mieux, prenez l'enseignement de Jésus sur ce que c'est que notre prochain, tel qu'il est dans la parabole du « bon Samaritain ». D'après elle, « être le prochain de quelqu'un », ce n'est pas être rapproché dans l'espace, ce n'est pas affaire de quartier, de cité, d'État, de

1. Barrows, II, p. 1340.

nation, ni même de continent; traiter quelqu'un comme son prochain, c'est montrer de la joie et de l'empressement à aller au secours des gens en détresse, partout où ils se trouvent. Aux yeux des docteurs humains, le prochain du voyageur juif qui se rendait à Jéricho, c'était le prêtre juif, le lévite juif. Mais, d'après le divin Maître, le vrai prochain du juif, victime des brigands, c'était le Samaritain, c'est-à-dire un étranger. Cela signifie qu'un être quelconque qui est en détresse et auquel je suis en mesure de porter secours, qu'il se trouve à Chicago ou à Péking, voilà mon prochain. D'ailleurs, en fait, la locomotive, le bateau à vapeur et le télégraphe sont en train de changer rapidement cette proximité morale de l'humanité en une proximité réelle. Eh bien, ne voyez-vous pas que, lorsque tout être humain : Américain, Asiatique, Européen, Africain ou Islandais, regardera et traitera un autre homme quelconque comme son prochain, l'humanité tout entière formera une unité bénie?

« Ou bien encore, prenez l'enseignement du Christ sur l'Église, tel qu'il l'a exposé dans la parabole « des Brebis et des Boucs ». C'est là une parabole merveilleuse; mais nous en méconnaissons l'esprit catholique, parce que les théologiens qui l'ont commentée, avec leur préoccupation des catégories, ne l'appliquent qu'aux bons et aux méchants vivant en pays chrétien, tandis qu'elle s'applique à toutes les nations et à toutes les époques. Lisez-la donc et comprenez la catholicité ineffable de l'esprit du Fils de l'Homme! Oh! pourquoi son Église n'a-t-elle pas pris une plus large mesure de son esprit?

« Ne voyez-vous pas que, lorsque les hommes reconnaîtront dans toute personne qui rend service à autrui, un service personnel rendu à Jésus-Christ, l'humanité formera une unité bénie?

« Ainsi donc, le Fils de l'Homme, voilà le seul être capable d'unifier l'humanité. Bouddha, à beaucoup d'égards, a été un très noble caractère; il n'est pas un bouddhiste qui lui rende un hommage plus sincère que moi. Mais Bouddha et sa religion appartiennent à l'Asie; qu'a fait Bouddha pour l'unité du genre humain? Pourquoi ne tenons-nous pas les séances de ce Congrès dans les bosquets odorants de

Ceylan? Mahomet a aussi enseigné quelques vérités très élevées. Mais le mahométisme consiste en maximes fragmentaires et qui ont le caractère d'antithèses : pourquoi ses disciples ne nous ont-ils pas invités à un congrès à la Mecque? Jésus-Christ, au contraire, est le seul homme appartenant à l'univers; et c'est pourquoi les séances du premier Congrès des religions se tiennent dans un pays chrétien et sous les auspices du christianisme. Jésus-Christ est le seul trait d'union entre toutes les nations.... C'est lui qui, par l'influence de sa personne et de son Évangile, est en train de jeter des ponts sur les fossés creusés par les langues différentes, de percer des tunnels à travers les montagnes formées par l'esprit de caste, de démanteler la forteresse des nationalités, fusionnant toutes les variétés de l'espèce humaine et bâtissant, de tous ces éléments, le temple majestueux de l'humanité! Oui, Jésus est le vrai centre de gravité du monde moral et c'est seulement à condition de pivoter autour de ce divin Fils de l'Homme, que les forces de ce monde peuvent parvenir à l'équilibre! »

CONCLUSION

Il est difficile de mesurer sur-le-champ la vraie portée des événements dont on est le témoin, car on est enclin à les exalter ou à les dénigrer, suivant les sentiments qu'ils vous inspirent. C'est ce qui est arrivé au premier Congrès des religions. Les uns l'ont salué comme la Pentecôte de l'esprit nouveau de fraternité qui doit animer les hommes; les autres, au contraire, n'y ont vu qu'une vaine tentative pour faire la synthèse des religions, sur la base d'une morale commune et d'une vague sentimentalité religieuse. Quant à nous, nous espérons avoir persuadé ceux qui nous auront lus attentivement, que cela n'a été ni l'un, ni l'autre; mais bien un concile œcuménique des religions historiques, essayant de s'entendre sur certains principes moraux et religieux communs, pour une action d'ensemble contre de communs adversaires. A ce titre, c'est, à mes yeux, l'événement qui peut avoir la plus grande portée morale sur l'humanité, depuis la *Déclaration de* 1789 *sur les droits de l'homme et du citoyen*, et un fait qui répond aux aspirations de l'élite religieuse des races civilisées. Nous allons fournir à l'appui de cette thèse de nouvelles preuves, par l'énumération des principaux résultats qu'a eus le Congrès de Chicago, au point de vue pratique et scientifique, moral, social et enfin religieux.

I. — RÉSULTATS PRATIQUES ET SCIENTIFIQUES

Un des premiers signes de son influence, c'est le succès des comptes rendus qu'on en a publiés. Celui du Dr Barrows en avril 1895 s'était vendu à plus de trente mille exemplaires dans toutes les parties du monde. Les publications en un volume, dont il a fait l'objet, telles que le *Chœur de la foi* par le Rév. Lloyd Jones [1] et le livre publié par la société *Arena* de Boston, avec introduction du pasteur Minot Savage [2], se sont écoulées à cinquante mille exemplaires. En outre, le Congrès a fourni le sujet de centaines de discours ou conférences dans les deux mondes. Signalons, entre autres, ceux du comte Goblet d'Alvieilla au Congrès des sciences sociales, de Mgr Keane au Congrès catholique de Bruxelles (1894), celles du P. Hyacinthe à Paris (1893) et du professeur Max Müller à Oxford [3]. Ce dernier a déclaré que ce Congrès était, à ses yeux, un des faits les plus mémorables de l'histoire et que, s'il avait compris clairement au début quel était le réel dessein de MM. Bonney et Barrows, il eût considéré de son devoir d'y assister, car cela intéressait au plus haut degré l'avenir de la religion dans le monde. Il a revendiqué, avec raison, l'honneur d'y avoir contribué pour sa part, par sa publication de la grande collection : *Les livres sacrés de l'Orient* [4]. En effet — et c'est là un des premiers résultats effectifs du Congrès, — il est venu grossir et accélérer le courant qui, depuis un quart de siècle, poussait à une étude impartiale et approfondie des religions.

C'est à Chicago que la semence, déposée par les orateurs, a porté sa première moisson. Une dame de cette ville, Mme Caroline Haskell [5], a fait à l'université de Chicago deux

1. *A Chorus of faith as heard in the Parliament of religions*. Chicago, 1893.
2. *The World's Congress of religions*. Boston, 1893.
3. Voir la revue *Arena*, de Boston, décembre 1894.
4. *The Sacred Books of the East*. Oxford, 1879-94, 40 vol. in-8.
5. Mme Haskell est membre de l'église congrégationaliste à Chicago et a beaucoup lu les ouvrages de Swedenborg et des livres sur l'histoire des religions. Ayant hérité, il y a quatre ans, une fortune d'environ un million de dollars, elle avait déjà fait à l'université de la ville une donation de 140 000 dollars. Le dollar vaut environ 5 fr.

donations magnifiques : 20 000 dollars pour créer une chaire d'histoire comparée des religions et 100 000 dollars pour y fonder un Musée Oriental, où l'on recueillera tous les objets concernant les arts de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Palestine. Et, comme si ce n'était pas assez pour réaliser l'idéal de paix religieuse qu'elle a en vue, la même donatrice y a ajouté une troisième fondation de 20 000 dollars, afin d'établir à Calcutta, ou dans tel autre grand centre d'instruction des Hindous, une deuxième chaire pour l'étude des « rapports du christianisme avec les autres religions ». L'esprit qui doit présider à cet enseignement, a été caractérisé par Mme Haskell dans la lettre qu'elle adressa au président de l'université de Chicago, M. W. Harper, le 12 octobre 1894.

« Ces cours seront faits tous les ans, ou tous les deux ans, disait-elle, par des savants chrétiens d'Europe, d'Asie ou d'Amérique. Ils y exposeront les grandes vérités du christianisme, ses harmonies avec les autres religions, ses droits légitimes et les meilleures méthodes de les faire valoir, d'une manière modérée et conciliante et avec l'esprit fraternel qui animait le Congrès des religions. Je désire que cette chaire porte le nom de John-Henry Barrows, qui s'est identifié avec l'œuvre des relations amicales entre les chrétiens d'Amérique et les peuples de l'Inde.... J'espère qu'avec l'aide de notre Père céleste, cette chaire *Barrows* contribuera à l'extension de l'influence salutaire de notre université, à l'avancement des plus nobles intérêts de l'humanité : la vérité et la charité. »

Que faut-il admirer le plus dans cette triple fondation, ou de la générosité de la donatrice, ou des paroles de foi et de concorde religieuse qui ont inspiré ses libéralités? Ainsi, le mouvement d'idées né dans le palais des Beaux-Arts à Chicago s'est propagé bien au delà des limites de l'Amérique du Nord. C'est au Japon et dans l'Inde anglaise qu'il a communiqué ses impulsions les plus fortes. Le mikado avait convoqué pour octobre 1894 à Tokyo un Congrès des représentants des quatre cultes professés dans l'île du Soleil, pour l'étude comparative des religions; mais cette assem-

blée n'a pu se réunir, à cause de la guerre avec la Chine. Le Rév. Yokoï, chrétien japonais, a écrit au Dr Barrows que l'horizon intellectuel de ses compatriotes et des missionnaires avait été très élargi par les entretiens de Chicago.

Quant à l'Hindoustan, indigènes et missionnaires ont tous applaudi à la fondation de la chaire Barrows; les conférences missionnaires de Calcutta, de Madras et de Bangalore (sud de l'Inde) se disputent l'honneur de l'avoir, et brahmanistes et parsis de Bombay y voient un moyen d'établir des relations pacifiques et amicales entre les hommes de race et de religion différentes [1].

II. — RÉSULTATS MORAUX ET SOCIAUX

C'est bien là, en effet, le second ordre de résultats obtenus par le Congrès de Chicago. Il n'a pas seulement donné une vive impulsion à l'étude des religions, mais il a eu des conséquences fécondes au point de vue de la tolérance et de l'union pour l'action sociale.

On a appris à se mieux connaître et par suite à s'estimer les uns les autres et l'on a rendu justice aux efforts de la charité et du dévouement dans tous les camps. Le Rév. Field a payé un tribut d'admiration aux Sœurs de charité catholiques et à la tempérance des musulmans, tandis que le cardinal Gibbons faisait le panégyrique des institutions philanthropiques fondées par les protestants des États-Unis et que Mgr Ireland donnait un témoignage éclatant de sympathie aux israélites [2].

« La religion pure et sans tache devant Dieu, a dit Mgr Gibbons, c'est de visiter la veuve et l'orphelin dans leur détresse et de se garder pur des souillures du monde; ou, pour emprunter les paroles du païen Cicéron : *Homines ad Deos nulla re propius accedunt quam salutem hominibus dando.* »

1. V. G. Goodspeed, *The World's first Parliament of religions, its christian spirit, historic greatness and manifold results.* Chicago, Hill et Schuman, 1895, in-12 de 16 pages.

2. L'archevêque de Saint-Paul s'est, en effet, rendu au Congrès des femmes israélites, tenu à Chicago du 4 au 7 septembre, et a, dans un discours, témoigné publiquement sa sympathie pour les juifs persécutés.

Et l'on ne s'est pas borné à des déclarations platoniques. Séance tenante, sur la proposition du Rév. J. H. Barrows, on a nommé trois comités pour préparer une liste des 50 meilleurs ouvrages populaires sur la religion. Ces comités, dont l'un était composé de catholiques, l'autre de protestants orthodoxes et le dernier de chrétiens libéraux, devaient se réunir pour dresser une liste commune de livres d'apologétique et d'édification. La jeunesse américaine a suivi cet exemple d'union. En octobre 1894, les sociétés charitables confessionnelles de l'université Harvard ont organisé un meeting afin de concerter leurs efforts philanthropiques. Catholiques et protestants, israélites et libres penseurs s'y sont rendus et y ont nommé les membres d'un office central.

M. William Eliot, recteur de l'université, qui présidait, a fort bien expliqué le but de cette entente :

« Pris individuellement, vous ne pourriez sans doute pas vous accorder sur une quelconque des doctrines fondamentales du christianisme, et pourtant vous avez tous un dessein unique; vous êtes animés de communs sentiments : l'amour de Dieu, l'amour de l'homme, et ces sentiments, en vous rapprochant, se traduiront par une action philanthropique plus vigoureuse. »

III. RÉSULTATS RELIGIEUX ET MISSIONNAIRES

Mais les *leaders* du Congrès des religions étaient trop convaincus de la valeur intrinsèque de l'efficace du sentiment religieux pour se contenter de résultats d'ordre universitaire ou philanthropique. Il s'agissait dans leur pensée, non pas de stimuler les recherches sur l'histoire des religions, ou de rééditer une société d'action morale ou de morale indépendante. La science ou les mœurs n'étaient qu'un moyen terme, mais le but de leurs efforts c'était de réveiller le sentiment religieux et de rapprocher les croyants.

Et ce but, malgré quelques dissonances çà et là, ils ont réussi à l'atteindre, du moins pour quelque temps et aux États-Unis. En effet, dans notre fin de siècle, où les pessi-

mistes et les matérialistes s'en vont partout annonçant la mort de toute croyance et la ruine des Églises, ce Congrès de Chicago a été un signe éclatant de la vitalité du sentiment religieux. Car, si les religions étaient en train de finir, comment s'expliquer ces changements, ces ramifications, ces évolutions dont les plus anciennes nous ont présenté le spectacle? Ne sont-ce pas là, au contraire, des symptômes de vigueur et de fécondité? Aucune n'est immobile, même pas l'islamisme, dont la morale a su s'adapter aux milieux pénétrés par la civilisation chrétienne. Et, ce qui est remarquable, c'est que l'évolution des vieilles religions de l'Asie tend au monothéisme, à la monogamie et à une morale voisine de la morale chrétienne.

« Leurs adeptes, comme a dit excellemment M. le professeur A. Sabatier, étant parvenus à la conscience du caractère symbolique et de la valeur relative de leurs cultes, ont découvert leur parenté intime et originelle. Toutes ces religions apparaissent alors à l'homme comme les dialectes d'une même langue universelle et il devient plus facile de les traduire l'une dans l'autre. »

Cette remarque nous amène au second résultat religieux du Congrès de Chicago, c'est qu'il a donné un grand exemple de tolérance et de charité chrétiennes.

« A ce Congrès, en effet, a dit le Dr Jessup, missionnaire à Beyrouth, le christianisme a offert l'hospitalité aux nations étrangères. Il avait convié les hommes de toute croyance à venir voir ce que la religion de la Bible peut faire pour les individus et la société, il a fait ce qu'aucun autre culte n'eût osé faire à notre époque, il leur a dit : « Amenez « vos hommes les plus doctes et nous les écouterons avec « courtoisie. Adressez-nous toutes vos critiques, attaquez-« nous même et personne ne vous répondra par l'insulte ». — Ainsi fut fait, et l'effet moral produit par un tel spectacle a été prodigieux et durera longtemps.... Le plus grand éloge que ces païens ont su faire de leurs systèmes, c'est de montrer qu'ils ressemblaient au christianisme; mais ils n'ont pas essayé de prouver que le christianisme leur fût inférieur à aucun égard. »

Ce n'est pas seulement de la courtoisie, c'est, mieux encore, une véritable amitié qui s'est produite entre chrétiens et « gentils ». En voici une preuve entre autres. On se souvient de ce laïque japonais, M. Ringa Hiraï, qui avait flétri avec une éloquence indignée les agissements des Européens dans son pays. Eh bien, il fut tellement éclairé et touché par les fruits bienfaisants qu'il avait vu porter par le véritable esprit chrétien aux États-Unis, qu'il dit en partant au pasteur Barrows : « Je m'en retourne chrétien; j'entends par là que le christianisme est une religion que je serais heureux de voir établie au Japon. Faites en sorte, seulement, que les missionnaires chrétiens ne se mêlent pas de nos usages nationaux, de nos fêtes patriotiques. J'ai été ravi de ce que j'ai vu en Amérique, surtout de la tolérance. » Plusieurs Hindous aussi, qui avaient vertement critiqué les missionnaires, avouèrent qu'ils avaient eu tort de généraliser et que le christianisme américain était bien meilleur que ce qu'ils avaient vu d'habitude aux Indes.

L'effet produit par le Congrès de Chicago sur les divisions du christianisme n'a pas été moins salutaire. A quoi serviraient ces avances des brahmanes, des mages ou des rabbins au christianisme, si les multiples sectes de la chrétienté restaient à l'état d'hostilité? C'est ce que les prélats éminents des Églises catholique romaine et grecque orthodoxe, évêques anglicans ou ministres presbytériens ont bien compris, et, en présence de cette phalange païenne, dont quelques chefs avaient une attitude méfiante, d'autres conquérante, ils ont d'instinct serré les rangs et trouvé moyen de s'entendre sur un certain nombre de principes et de modes d'action sociale. Les déclarations de Mgr Keane et de Mgr Redwood sur la liberté de conscience et la réforme de l'Église du « côté humain » ont offert de sérieuses garanties aux protestants. En revanche, le professeur Schaff et le Rév. Hale ont rendu un éclatant hommage à la sagesse du pape Léon XIII; le docteur J. H. Barrows a formellement blâmé les procédés de l'Association dite « pour la protection des intérêts protestants ». Ils ont par là prouvé aux catholiques qu'ils savaient s'incliner devant les saints

et les héros d'une autre Église que la leur, quand leur prestige était fondé sur les bases de la vraie grandeur, une foi sincère et un noble caractère. Tout le monde est tombé d'accord pour mettre un terme aux luttes confessionnelles et conclure une sorte de « trêve de Dieu ».

Mais c'est surtout au sein des Églises protestantes que le Congrès de Chicago a déterminé un puissant mouvement de concentration. Le levain d'union déposé par lui au sein de la société américaine fait son œuvre et a déjà provoqué plusieurs tentatives dans le même sens. Cela a été un des sujets traités avec le plus d'attention dans la session de l'Alliance évangélique à Chicago (octobre 1893).

A Chicago même, le Congrès libéral, tenu en mai 1894, a abouti à la fondation d'une société groupant les éléments libéraux des Églises unitaires, universalistes et israélites. Une telle fédération existait déjà, au témoignage de M. Grant, recteur de l'*université de Kingston* (Canada), entre les diverses confessions protestantes du Canada; et le « Comité interdénominationnel », présidé par M. Whitmann, recteur de l'université Colby (Maine), poursuit un objet semblable dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, l'on sent de plus en plus qu'il importe d'établir la coopération des Églises, tant pour les œuvres de relèvement social que pour le succès des missions étrangères.

Des esprits chagrins ont dénigré le Congrès de Chicago, surtout à ce dernier point de vue. On a dit qu'il avait mis sous le boisseau la lumière de l'Évangile, c'est-à-dire passé sous silence des doctrines capitales du christianisme en présence des païens; on lui a même reproché d'avoir attaqué la croix de Jésus-Christ [1]. Ceux qui ont lu les discours de MM. Dudley, Keane, Barrows et Boardman sont en état de juger du peu de fondement de ces critiques. Quant à l'influence des débats du Congrès sur les missions étrangères, les inquiétudes avaient plus de raison d'être. En

1. Voir entre autres le discours du Rév. Cleveland Coxe (évêque du diocèse Ouest de New York) et les articles du P. Portalié dans les *Études religieuses de la Société de Jésus*, 10 septembre et 10 octobre 1894.

effet, il parait bien avéré que quelques-uns des délégués païens, des bouddhistes, dit-on, se sont mépris sur l'attitude généreuse des *leaders* du Parlement et se sont vantés d'avoir fait capituler le christianisme en décadence. Mais cela n'a été qu'une exception. L'impression générale sur les païens est bien celle qu'a si loyalement exprimée le Japonais Hiraï, dans ses adieux à M. Barrows, c'est-à-dire celle de la gratitude et de l'admiration pour le christianisme américain. Nous n'en voulons pour preuve que les nombreuses lettres de missionnaires, encourageant le projet d'extension de la chaire *Barrows* à l'Inde — et le passage suivant d'une lettre du Rév. Dennis, secrétaire du conseil presbytérien des missions (orthodoxes)[1] : « Je crois que l'influence du Congrès des religions tend à l'établissement du christianisme chez les païens. Ses comptes rendus ont été jusqu'au bout de la terre. J'ose dire que jamais meilleure occasion ne s'était présentée d'envoyer si loin un clair et lumineux message de l'Évangile! » En effet, comme l'a dit justement feu le professeur Jowett, « la gloire du christianisme est non pas d'être aussi différent que possible des autres religions, mais d'être leur accomplissement et leur couronnement ».

Les libres penseurs spiritualistes se sont joints à ce mouvement et le Dr Paul Carus a fondé une société dite *pour l'extension du Congrès des religions*, qui a pour objet d'encourager l'étude de l'histoire des cultes et de maintenir entre eux des rapports bienveillants[2].

Est-ce à dire que le Congrès de Chicago a été parfait? Non certes. D'abord il n'a pas été complet, il lui a manqué des représentants officiels de l'islamisme, de l'Église angli-

1. Voir son discours sur le *Message du christianisme adressé aux autres religions*. Barrows, II, p. 1252-1258.

2. Le numéro d'avril de la revue américaine *Le Moniste* rend compte d'une assemblée qui s'est tenue au commencement de l'année 1895 à l'*Auditorium* de Chicago, et dont le Dr Carus avait pris l'initiative. Dans cette réunion, qui a été présidée par M. Charles Bonney, et à laquelle le cardinal Gibbons, Mgr Ireland, le Rév. Cook et plusieurs missionnaires ont envoyé des messages de sympathie, on a résolu de propager dans le reste du monde le mouvement religieux créé par le Congrès de Chicago (*Parliament of religions extension*) et on a signalé l'Exposition universelle de Paris en 1900 comme devant être le siège du deuxième Congrès.

cane, des catholiques d'Europe — et puis, on aurait peut-être dû exiger que les délégués des cultes orientaux citassent les chapitres et versets de leurs livres sacrés à l'appui de leurs assertions, pour s'assurer qu'ils n'atténuaient pas, qu'ils n'altéraient pas leurs dogmes, dans un intérêt de conciliation. Mais certes le dernier reproche qu'on puisse faire au Congrès des religions, c'est d'avoir attaqué la croix de Jésus-Christ ou voilé la divine lumière de l'Évangile. Qu'on se souvienne des magnifiques témoignages qui lui ont été rendus, non seulement par des ecclésiastiques catholiques, grecs ou protestants, mais par des brahmanes, comme Mozoumdar, ou des bouddhistes, comme Hiraï et Dharmapala! Et l'adoption, par tous ces païens, de l'oraison dominicale comme prière universelle, n'a-t-elle pas été le plus bel hommage rendu à la royauté religieuse de Jésus-Christ? Tous n'ont-ils pas reconnu implicitement que l'Évangile du Nazaréen est le terme commun où aboutissent les développements de leurs croyances particulières.

C'est là la grande idée qui se dégage de cette vaste enquête : il y a un terrain commun sur lequel se rencontrent ces sept ou huit grandes religions, et ce terrain n'est autre que le christianisme, non pas, il est vrai, celui de telle ou telle Église, mais celui du Christ, tel qu'il a été élargi, complété par l'action du Saint-Esprit sur la conscience de l'humanité. C'est ce que Don E. Castelar a exprimé, avec cette éloquence géniale qui lui est propre :

« Le christianisme est à la fois une religion révélée et une religion naturelle. Il est comme un grand réservoir qui a reçu les eaux de quatre grands fleuves : les Védas, le Zend-Avesta, la Bible et la philosophie grecque. Par là, il a un caractère synthétique, qui le rend propre à devenir la religion universelle et définitive de l'humanité. Les sectes chrétiennes, qui ont essayé de conserver le Christ mort dans les bandelettes de leurs liturgies, me font l'effet de ces pauvres femmes juives qui cherchaient le Christ dans un sépulcre obscur près de Jérusalem, tandis qu'il était ressuscité et était devenu un esprit vivant. Le Christ, que vous auriez voulu enterrer, ô scribes et pharisiens, par le chevalet de torture,

par les chaînes des esclaves, par les galères féodales, par le règne du trône ou de la caste, ce Christ-là a été ressuscité par la liberté de penser, par le progrès de la démocratie, par les droits de l'homme et par l'avènement de la République ! Malheur aux Églises qui ne comprennent pas cette métamorphose ! Car, aveuglées par leurs superstitions, elles se verront demain abandonnées par l'esprit et abolies par le peuple, sans pouvoir arrêter la marche éternelle de l'idée religieuse ! »

Pour nous, notre conclusion sera moins pessimiste que celle du grand orateur espagnol. A nos yeux, le premier Congrès religieux de Chicago a été le fruit mûr d'une longue évolution des esprits et il sera un actif stimulant de la science des religions et de la paix confessionnelle. Si on le compare aux tentatives de réunion faites précédemment à Lucerne et à Jérusalem, on peut dire qu'il a eu un caractère plus largement conciliant et plus réellement œcuménique. A Lucerne, on avait rapproché anglicans, grecs et vieux-catholiques, mais on avait exclu les catholiques romains. A Jérusalem, on a laissé en dehors les anglicans, les vieux-catholiques et les protestants libéraux. Ces deux tentatives devaient être infructueuses, comme le sera tout essai de ce genre, parce qu'elles avaient adopté pour base des symboles dogmatiques ou bien la suprématie d'un chef d'Église et que rien ne divise les hommes comme les questions de préséance ou de formules. Déjà pourtant les promoteurs du Congrès de Jérusalem étaient entrés dans une voie plus favorable à l'union, en opérant le rapprochement sur le terrain liturgique, c'est-à-dire sur la base du sentiment religieux et de l'expression. Si le Congrès de Chicago a eu des résultats plus durables, c'est précisément parce qu'il s'est maintenu sur ce terrain de l'adoration exprimée par la prière et par des hymnes, et de la philanthropie se manifestant par des œuvres de charité et de relèvement moral. Rien d'aussi communicatif que la pitié pour les souffrances humaines. Le commerce actif de pensées généreuses, de sentiments de charité et de dévouement qui s'est fait à ce Congrès, a créé un lien de sympathie, et même d'amitié, entre ces prêtres, hier

encore étrangers et peut-être hostiles. C'est que sous la robe du prêtre, on a senti battre le cœur de l'homme.

Aussi, au moment de se quitter, tout le monde éprouvait le désir de se revoir; beaucoup de ces païens avaient les larmes aux yeux et un vœu se pressait au fond de tous les cœurs : « Ne pourrait-on pas recommencer ces fraternelles agapes de Chicago? N'y aurait-il pas moyen de rendre périodique un tel Congrès des religions? » Le Rév. Lloyd Jones s'est fait l'interprète d'un sentiment très général, quand il présenta cette motion à la dernière séance : « Je vois déjà en pensée le prochain Congrès des religions, plus glorieux et plus plein de promesses que celui-ci. Je propose qu'on le tienne à Bénarès, en la première année du XXe siècle, et nous choisirons pour président le même John Henry Barrows. »

La cité sainte des Hindous, sur les bords du Gange, non loin de la résidence d'Akbar, serait assurément un lieu de réunion digne d'un Congrès des religions. La grandeur des souvenirs et la beauté de la nature indienne feraient à cette assemblée un cadre magnifique. Mais Bénarès est fort loin de l'Europe et très près du foyer du choléra. On fera donc bien de chercher un rendez-vous plus central et plus salubre.

Quant à la réunion d'un deuxième Congrès des religions, je ne la crois pas, pour ma part, impossible [1]. En effet il est constant que le progrès des sciences, l'étude comparée des religions, le développement du commerce et la rapidité des moyens de communication entre les parties du monde ont rapproché les hommes de toute race. L'unification économique et scientifique des peuples a frayé la voie à l'unité morale et religieuse. Et la fédération des religions, à son tour, en unissant les hommes par le lien le plus fort qui existe, l'amour de Dieu et des hommes, hâtera l'ouverture d'une ère de paix pour l'humanité : l'arbitrage sera de plus en plus substitué à la guerre pour résoudre les conflits

1. L'*Union pour l'action morale*, fondée à Paris par M. Paul Desjardins, et les *Sociétés de culture morale* et de l'*effort chrétien*, aux États-Unis, sont déjà entrées dans cette voie.

entre les nations. Mais pour que l'expérience ne tourne pas contre le but qu'on se propose, deux ou trois conditions me semblent nécessaires. Il est désirable qu'on se réunisse dans un pays mixte quant à la religion, où les Églises soient indépendantes de l'État ou à peu près, car, là seulement, on rencontrera des ecclésiastiques à la fois convaincus et tolérants. Puis, il faut bien se garder de prendre pour base d'union un symbole dogmatique ou sacramentel, mais il faut donner au futur Congrès les deux mêmes larges assises qu'à Chicago : la paternité de Dieu et la fraternité humaine.

Les anciens Slaves n'avaient pas de temples, ils célébraient leur culte sous la voûte du ciel, parce qu'ils pensaient que tout édifice bâti de main d'homme était trop étroit pour contenir la majesté divine. Il en est de même de la réunion des Églises : il n'est pas de *credo*, il n'est pas de rite, il n'est pas de temple capable de les rapprocher. Le cœur seul est assez grand pour les embrasser toutes ; l'amour divin est seul assez fort pour inspirer le sacrifice des formes particulières.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous trouvons dans la Revue de Paris *du 1er septembre l'article de M. l'abbé Vor Charbonnel sur le Congrès universel des religions. L'auteur a eu le mérite de poser la question, en des termes aussi sages que généreux et il a fait connaître l'assentiment que Léon XIII a donné en principe au projet d'un 2e Congrès des religions à Paris, en 1900. Maintenant les catholiques français sont autorisés à participer à cette œuvre : mais, naturellement, c'est aux cardinaux, chefs hiérarchiques de l'église romaine en France à prendre l'initiative. De leur attitude dépend la réunion de ce Congrès.*

FIN

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

LA RELIGION ET LA MORALE

CHAPITRE VI

LA RELIGION ET L'ART, LES LETTRES, LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE

CHAPITRE VII

LA RELIGION ET LA FAMILLE

CHAPITRE VIII

LA RELIGION ET LA SOCIÉTÉ

CHAPITRE IX

LA RELIGION ET L'AMOUR DE L'HUMANITÉ

CHAPITRE X

SITUATION GÉNÉRALE DU CHRISTIANISME

CHAPITRE XI

UNION RELIGIEUSE DE LA FAMILLE HUMAINE

CHAPITRE XII

LA RELIGION PARFAITE ET UNIVERSELLE

TABLE DES PORTRAITS

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 248-95.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

PUBLICATIONS PHILOSOPHIQUES

BOUILLIER, de l'Institut : *Du plaisir et de la douleur*; 4e édition. 1 vol.
— *La vraie conscience*. 1 vol.
— *Études familières de psychologie et de morale*. 1 vol.
— *Nouvelles Études familières de psychologie et de morale*. 1 vol.
— *Questions de morale pratique*. 1 vol.

CARO (E.), de l'Académie française : *Études morales sur le temps présent*; 5e édition. 1 vol.
— *Nouvelles Études morales sur le temps présent*; 3e édition. 1 vol.
— *L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques*; 9e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le matérialisme et la science*; 5e édition. 1 vol.
— *Le pessimisme au XIXe siècle*; 3e édition. 1 vol.
— *La philosophie de Gœthe*; 2e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *M. Littré et le positivisme*. 1 vol.
— *Problèmes de morale sociale*; 2e édit. 1 vol.
— *Philosophie et philosophes*. 1 vol.

CARRAU (L.), ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris : *Étude sur la théorie de l'évolution*. 1 vol.

FOUILLÉE, membre de l'Institut : *L'idée moderne du droit* en Allemagne, en Angleterre et en France; 3e édition. 1 vol.
— *La science sociale contemporaine*; 2e édition. 1 vol.
— *La propriété sociale et la démocratie*. 1 vol.
— *La philosophie de Platon*; 2e édition.
Tome I : Théorie des idées et de l'amour.
Tome II : Esthétique, morale et religion platonicienne.
Tome III : Histoire du platonisme et de ses rapports avec le christianisme.
Tome IV : Essai de philosophie platonicienne.

FRANCK (Ad.), de l'Institut : *Essais de critique philosophique*. 1 vol.
— *Nouveaux Essais de critique philosophique*. 1 vol.

GARNIER (Ad.) : *Traité des facultés de l'âme*; 4e édition. 3 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

GRÉARD (O.), de l'Académie française : *De la morale de Plutarque*; 5e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

JOLY, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *Psychologie des grands hommes*. 1 vol.
— *Psychologie comparée : l'homme et l'animal*; 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.
— *Le Socialisme chrétien*. 1 vol.

JOUFFROY (Th.) : *Cours de droit naturel*; 5e édition. 2 vol.
— *Cours d'esthétique*; 4e édition. 1 vol.
— *Mélanges philosophiques*; 6e édit. 1 vol.
— *Nouveaux Mélanges philosophiques*; 4e édition. 1 vol.

LAFFITTE : *Le paradoxe de l'égalité*. 1 vol.

MARTHA (C.), de l'Institut : *Les moralistes sous l'empire romain*; 6e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le poème de Lucrèce*; 4e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Études morales sur l'antiquité*; 2e édit. 1 vol.
— *La délicatesse dans l'art*; 2e édit. 1 vol.

NICOLE : *Œuvres philosophiques*. 1 vol.

PRÉVOST-PARADOL : *Études sur les moralistes français*; 7e édition. 1 vol.

SIMON (Jules), de l'Académie française : *La liberté politique*; 5e édition. 1 vol.
— *La liberté civile*; 5e édition. 1 vol.
— *La liberté de conscience*; 6e édition. 1 vol.
— *La religion naturelle*; 8e édition. 1 vol.
— *Le devoir*; 15e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

TAINE : *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*; 6e édition. 1 vol.
— *De l'intelligence*; 7e édition. 2 vol.
— *Philosophie de l'art*; 6e édition. 2 vol.

THAMIN (R.), professeur à la Faculté des lettres de Lyon : *Un problème moral dans l'antiquité*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

WORMS (R.) : *La morale de Spinoza*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard. — 248-5-95.